

Jean-Claude Antakli nous présente dans ce livre les étapes du voyage en France de Myrna de Soufanieh (Damas, Syrie), en automne 2016.

Les événements de Soufanieh débutent le lundi 22 novembre 1982, lorsque la sœur de Myrna, alitée et malade, est soulagée par l'imposition des mains de Myrna, adoucies par une exsudation inexplicable d'huile. Trois jours après, c'est au chevet de sa maman, handicapée et immobilisée sur une planche, que cela se renouvelle. Le 27 novembre enfin, c'est l'écoulement d'huile odorante d'une petite image de la Vierge à l'Enfant, reproduction de la célèbre icône de «La Vierge de Kazan». L'exsudation s'accompagne d'une voix que Myrna entend distinctement: «N'aie pas peur, ma fille Marie, Je suis avec toi, ouvre les portes et ne prive personne de ma vue, et allume-moi une bougie.» Une foule de chrétiens et musulmans vient prier devant cette icône.

Les manifestations se succèdent, messages, apparitions, extases dont la longueur varie. Ces phénomènes continuent aujourd'hui et, alors que son pays est à feu et à sang, Myrna est venu témoigner en France des difficultés des chrétiens d'Orient à vivre leur foi au quotidien. Pleurant avec les larmes des Mères de Syrie, Myrna est surtout messagère d'espérance pour notre monde «séduit par le matérialisme, la sensualité et la célébrité, au point qu'il en a presque perdu ses valeurs»...

«De l'Orient où a jailli à nouveau une lumière»... Myrna témoigne que Marie parcourt la terre pour toucher nos cœurs et nous appeler à accueillir l'amour de Dieu, car chaque geste de nos vies peut déplacer une étoile.

14 €



**Editions du Parvis**  
Route de l'Eglise 71  
1648 Hauteville  
Suisse

www.parvis.ch • librairie@parvis.ch

ISBN 978-2-880-22410-3



9 782880 224103



Itinéraire de Myrna Nazzour en France

Jean-Claude et Geneviève Antakli

Jean-Claude et Geneviève Antakli

## Itinéraire de **MYRNA NAZZOUR** en France



**PARVIS**

Jean-Claude Antakli

*Préface de Jean-Claude Darrigaud*

**ITINÉRAIRE  
D'UN CHRÉTIEN  
D'ORIENT**

*Il était une fois le Liban !*

Deuxième édition

François-Xavier de Guibert  
3, rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

© Office d'Édition Impression Librairie (OEIL)  
François-Xavier de Guibert, Paris, 2007  
[www.fxdeguibert.com](http://www.fxdeguibert.com)  
ISBN : 978 27554 0134 9

Je dédie ce livre à Jésus de Nazareth, Celui là même qui donna sa vie pour nous sauver tous, et qui affirma à Damas, le 31 mai 1984 à l'occasion de la Fête de l'Ascension, par la voix de sa servante Myrna :

« Je suis l'Alpha et l'Oméga.

Je suis la Vérité, la Liberté et la Paix. Ma Paix, je vous la donne.

Celui qui ne cherche pas l'approbation des gens et ne craint pas leur désapprobation, jouit de la Paix véritable et cela se réalise en Moi... »



## PRÉFACE

*Lorsqu'il m'a été donné de prendre connaissance du manuscrit de ce livre, j'ai tout de suite tenté de lui conférer un autre nom que celui que son auteur lui avait précédemment attribué. Pour moi – et quel que soit le titre que l'édition finale possèdera –, cet ouvrage se nommera « L'itinéraire d'un honnête homme ».*

*« Honnête homme » : cette expression, je souhaiterais l'aborder et la creuser dans son acception la plus complète. Jean-Claude Antakli vient de ce monde magique de l'Orient, si sensible à la poésie des choses, et ouvert comme par nature aux réalités spirituelles... Il est aussi le fils d'une culture au sein de laquelle cohabitent les paix les plus libératrices et les passions les plus brûlantes. Orient, et plus précisément Moyen-Orient : l'univers de la Bible, celui de la rencontre ineffable de Dieu avec le peuple des hommes, celui du sourire du Christ et de la douceur de Marie, celui également des « Mille et une nuits » vibrantes de sensualité et d'immersion dans les méandres délicieusement sulfureux des plaisirs inavoués...*

*Le Moyen-Orient est sans doute la partie du monde qui visualise le mieux les noblesses et les contradictions de la nature humaine, tiraillée sans cesse entre les appels du Tout-Autre et ceux, parfois tyranniques, de la nature – glèbe qui tente de clouer au sol les êtres les plus nobles.*

*Le livre de Jean-Claude Antakli est un itinéraire d'homme, si homme, parce que rien n'y est caché. Tout y respire la simplicité, la sincérité mais surtout la vérité...*

*La vérité... Qu'est-ce que la vérité ? Question qui traverse les siècles, question belle entre toutes puisqu'elle fut adressée au Fils même de Dieu alors qu'il allait livrer sa vie... Cette « Vérité », Jean-Claude Antakli nous l'adresse, après se l'être adressée à lui-même. Son ouvrage*

*est l'ouvrage de sa vie ; peut-être sera-t-il le seul ? Il revêt la gravité, la totalité, la grâce de sa signification. D'aucuns l'appelleraient une « confession ». Le terme me paraît impropre ou alors faut-il le prendre dans le sens où les basiliques romaines le connaissent, à savoir « l'endroit où un être a rendu témoignage de sa vie et de sa foi » ?*

*Rien n'échappe à l'auteur : ni le monde, ni « son » monde – celui de la Syrie, du Liban, de la Palestine chrétienne, musulmane et juive –, ni les siens, ni lui-même. Il aborde avec courage, émerveillement et parfois larmes, ces « mondes » entrecroisés, intimement imbriqués, denses de bonheur et de tragédies, d'ouvertures abyssales et de silences assourdissants. Il veut être à la fois témoin sensible et acteur vivant. Et Jean-Claude le Syrien s'enrichit de Jean-Claude le scientifique, chercheur, inventeur, l'être venu d'un ailleurs qui continue à l'habiter, l'être de chez nous aussi, véritablement... Il est rare de rencontrer des témoignages aussi authentiques, aussi... honnêtes que celui de ce livre. En chacun de nous sont enfouies des pudeurs qui souvent nous empêchent de livrer ce que nous avons de plus beau, à savoir notre cœur et irais-je jusqu'à dire notre âme ?*

*L'auteur nous offre ce cadeau précieux d'une existence totale, traversée par tout ce qui construit, ébranle, détruit puis reconstruit chacune de nos vies. Il n'élude rien de ses limites et de ses faiblesses, de ses tentations et de ses projets avortés, mais il sait rendre grâce pour les beautés et les grandeurs qu'il a su percevoir dans son histoire.*

*Sans doute devons-nous à la Dame de Soufanieh le parfum de « Magnificat » qui embaume « L'itinéraire d'un chrétien d'Orient » ou plutôt – je suis obstiné – « L'itinéraire d'un honnête homme ».*

*J'ai été le premier à avoir eu le privilège de m'en imprégner. Merci de tout cœur, Jean-Claude Antakli, Jean-Claude, mon ami.*

Jean-Claude DARRIGAUD  
Grand reporter à France 2 – Paris

## AVANT-PROPOS

Ami lecteur, je me propose ici de vous raconter tout simplement ma vie. Je suis un Oriental, né à Alep en Syrie mais installé depuis longtemps dans le Midi de la France. Je sais qu'il est bien prétentieux de vous entretenir de détails plutôt personnels. Pourtant, il m'a semblé que ma vie offrait des aperçus susceptibles d'éveiller la curiosité, aperçus auxquels je m'accroche avec l'angoisse de les voir un jour disparaître avec moi quand je mourrai. Alfred de Vigny l'a dit : « Il faut aimer ce qui jamais ne se vivra deux fois ! », ce que j'aurai été seul à avoir connu et vécu. Car, dit encore Pascal : « C'est une chose bien pénible de voir s'en aller ce que l'on possède. »

Je veux essayer de décrire comment j'ai ressenti ma transplantation de l'Orient où je suis né à l'Occident où je vis et travaille. Quelle vision je reçois de ces deux mondes si différents. Je pense que cela peut captiver l'attention à une époque où politiciens et hommes d'affaires affolent les esprits, les armées et les bourses avec les enjeux pétroliers ou israéliens de ce Moyen Orient que je connais bien et qui m'est cher.

Puis, je désire relater une série de faits étonnants qui se sont produits dans ces pays, en ces années mêmes, auxquels j'ai été mêlé et dont je veux témoigner ; je veux parler des manifestations religieuses de Soufanieh, un quartier chrétien de Damas, et de celles de Sleimaniyé, un quartier chrétien d'Alep. Des événements s'y sont déroulés, qui vous intrigueront, comme ils l'ont fait pour moi et qui ont inspiré le titre que je donne à ce livre.

Ami lecteur, Montesquieu disait à propos de Montaigne : « Dans la plupart des auteurs, je vois l'homme qui

écrit ; dans Montaigne, je vois l'homme qui pense. » En me lisant, j'espère que vous verrez l'homme qui cherche la vérité.

Jean-Claude ANTAKLI

PREMIÈRE PARTIE

**L'ORIENT**



## LE DÉCLIC

En ce matin de septembre 1978, rentrant de vacances au soleil, nous roulions sur l'autoroute d'Antibes à Espalion. Je conduisais vite, un peu tendu. À côté de moi, ma femme feuilletait distraitement une revue. Lorsque je lui parlais, son esprit était manifestement ailleurs.

Il m'arrivait parfois de ressentir péniblement son silence comme une absence, et justement, j'éprouvais à nouveau ce sentiment. J'en vins à penser que rien ne pouvait me peiner davantage que cette distance qui semblait s'établir entre elle et moi. Quelle blessure mal cicatrisée venait ainsi de s'ouvrir, me donnant l'impression d'être un convalescent ? Peu à peu des pans entiers de ma vie me revenaient en mémoire, des images autrefois occultées retrouvaient des contours plus précis.

Ma femme tourna le bouton de la radio et un flot d'informations déprimantes déferla sur nous : ce vendredi 8 septembre avait été décrété vendredi noir à Téhéran. L'armée avait tiré sur les manifestants, on dénombrait au moins deux cents morts. La loi martiale avait été proclamée et l'ayatollah Khomeiny, jusque là réfugié en Irak, avait lancé, en direction de son pays, un appel à l'insurrection générale...

« Il faudra téléphoner ce soir à tante Marie, pour savoir si elle est rentrée de Téhéran à Beyrouth, me dit ma femme. Et si ton père est à Alep, demande-lui de venir nous rejoindre pour Noël. »

De l'arrière de la voiture, nous parvenaient les cris et les rires de nos deux petits garçons, que la radio avait réveillés et qui étaient en train de jouer. C'est alors que mon fils aîné, David, se glissant entre les sièges avant, posa la main sur mon épaule :

« Dis, papa, me demanda-t-il, tu parles souvent de papy, mais jamais de ta maman. Pourquoi ? »

Voici que je venais brutalement d'être confronté à la douloureuse vérité qui me hantait depuis des années sans que j'en aie vraiment conscience. La voix de mon petit David avait fait surgir de mon passé un drame que je n'avais jamais eu le courage de regarder en face. Mes yeux s'embuèrent de larmes, mon cœur devint douloureux. Ma femme me prit doucement la main, la pressant dans la sienne.

Pourquoi mon fils m'avait-il posé cette question ? Que lui dire ? Comment lui expliquer que j'ignorais ce qu'était devenue ma maman, si même elle vivait encore ? Sa question réveillait en moi un passé resté plein d'ombres car mes souvenirs d'enfance, noyés dans les brumes de l'oubli, ne me paraissaient même plus reliés à la trame actuelle de mon histoire.

Sans le savoir, mon enfant avait fait ressurgir en moi l'impérieuse nécessité de partir à la recherche de cette mère disparue depuis vingt-cinq ans. Nos quelques tentatives, lors de nos rares séjours en Orient, étaient restées vaines. J'en étais réduit aux suppositions qui ne faisaient qu'augmenter mon embarras et ma souffrance secrète. Le temps faisant son œuvre, je m'étais peu à peu résigné à me consacrer au présent.

Mais là, ce fut le déclic : le soir même de notre arrivée à Espalion, je téléphonai à Georges, mon ami d'enfance, fidèle et dévoué, installé à Paris :

« Toi qui vas souvent au Proche-Orient, pourrais-tu, grâce à tes relations, m'aider à retrouver ma mère... si elle est encore en vie ? »

*Je venais de mettre en marche le processus qui me ramenait vers mon passé.*

## ALEP LA BLANCHE

Je suis né à Alep, au nord de la Syrie, en 1940. Laissez-moi vous parler de mon pays. La Syrie, terre bien-aimée, que l'on appelle chez nous *Sourîya*, est un formidable témoin d'Histoire, depuis l'homme des cavernes de Yabroud, au centre du massif Anti-Liban, jusqu'aux vestiges de Palmyre aux abords du désert arabique, en passant par ceux de Mari, sur l'Euphrate et ceux d'Ugarit, sur la côte méditerranéenne. Deux fleuves prestigieux la traversent : l'Euphrate, au nord, et l'Oronte, à l'ouest, dont les rives furent les berceaux des plus anciennes civilisations mésopotamiennes et araméennes. Les trois grandes religions monothéistes, le judaïsme, le christianisme et l'islam s'y sont développés dès leurs origines. Les empires babylonien, assyrien, perse, grec, romain, arabe et turc s'y sont affrontés et succédés, attirés à la fois par les riches terres de ce Croissant fertile et par l'intérêt stratégique et politique hors pair de son emplacement au carrefour de nombreux peuples : Hittites, au nord (la Turquie actuelle), Mésopotamiens à l'est, Cananéens au sud, Égyptiens et Grecs à l'ouest, au-delà de la mer.

La *Sourîya*, grenier, à blé, à coton et huile d'olive, fut aussi un foyer culturel intense au cours des premiers siècles chrétiens, la patrie de nombreux Pères de l'Église et Pères du Désert. Pendant mille ans, du III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ au VII<sup>e</sup> après, Antioche fut la brillante capitale de l'ensemble de l'Orient. Les vestiges imposants de ces siècles glorieux font toujours rêver les Occidentaux. Puis vinrent d'autres envahisseurs : les Arabes (Omeyyades, Abbassides, Fatimides), les Croisés, les Mamelouks, les Mongols et enfin les Turcs ottomans qui, durant 4 siècles, imposèrent au pays leur redoutable joug.

À l'issue de la première guerre mondiale, naquit l'espoir de recouvrer enfin une vraie liberté. Les premières troupes arabes chérifiennes, leurs Alliés occidentaux, en pénétrant en Syrie, y avaient fait accueillir favorablement le roi Fayçal. Serait-ce l'indépendance, tant désirée, grâce au travail accompli dans les esprits par un mouvement novateur, la *Nahda*, né en Syrie un siècle auparavant dans le but de ressusciter le *Machrek*, cette brillante province que l'empire romain appelait autrefois l'« Orient », pendant oriental du Maghreb ou Maroc occidental ?

Or, curiosité de l'Histoire, le roi Fayçal, pour décorer son palais, eut recours à un ébéniste de renom, venu d'Antioche pour s'établir à Alep, à la fin du siècle dernier, à l'âge de 14 ans. Il y avait créé une fabrique de meubles très importante et très réputée dans le Proche-Orient. La qualité et le raffinement de ses réalisations artisanales lui avaient valu de nombreuses médailles d'or, lors des expositions nationales. Cet homme était mon grand-père dont le vrai nom de famille était Kahâlé, mais très vite, on l'avait appelé, « *l'Antakli*, celui qui vient d'Antioche ». Je ne l'ai malheureusement pas connu. La renommée de sa maison persista jusqu'au jour où ses concurrents soudoyèrent un criminel pour jeter un brandon enflammé dans cette usine florissante. À Alep, ce fut l'incendie du siècle. Il mit fin, brutalement, à trente ans d'efforts et de labeur. Le désastre fut cependant en partie réparé grâce au savoir-faire et à l'énergie de ma grand-mère et de ses fils.

Depuis le Traité de San Remo de 1920, la Syrie était sous mandat français. La France faisait régner l'ordre et la prospérité dans la région qu'elle avait dotée d'institutions modernes et républicaines. Mais la collusion entre elle et l'Angleterre avait réduit l'immense *Machrek* de 300 000 km<sup>2</sup>, à une Syrie de 190 000 km<sup>2</sup> et le roi Fayçal qui tentait de constituer un royaume arabe unique dont la capitale aurait été Damas, fut évincé. Il s'installa en Irak. En 1936, la France du Front Populaire établit par un traité, l'indépendance de la Syrie et du Liban, indépendance qui ne deviendra effective que le 1<sup>er</sup> avril 1944. Entre temps, en

1939, on dut encore céder le *sandjak* (canton) d'Alexandrette, à la Turquie.

En 1945, la Syrie devint à l'ONU, l'un des membres fondateurs de la Ligue arabe. Le pays qui durant toute la guerre en Europe, n'avait connu ni crise ni pénurie, était florissant grâce à son commerce, son agriculture était en plein essor. On voyait arriver les premiers tracteurs, on commençait à exporter le blé et le coton. Peu de gens cependant possédaient une voiture, considérée comme un luxe inutile : on allait au cinéma en famille, on se promenait dans les rues à pied ou en voiture à cheval pour une somme modique. On était heureux, tout simplement.

\*  
\* \*

C'est à Djamilié, quartier juif d'Alep, que se rattachent mes premiers souvenirs d'enfance. Simples et propres, les maisons s'y adossent les unes aux autres, séparées par de larges avenues blanchies par la poussière du désert tout proche. Chaussées et trottoirs se confondent et donnent aux rues l'apparence de boulevards spacieux.

Tout était calme et harmonieux en cette matinée de printemps. À peine percevait-on au loin le roulement du tramway ou les grelots des fiacres qui tintaient faiblement. La veille, à la lumière des lampes à huile, une de ces traditionnelles veillées familiales, avait réuni les voisins de notre immeuble : les Tawîlé, les Calvairac et les Lupy.

Les Tawîlé était Alaouites ; le père, Mahmoud, était engagé dans l'armée syrienne, alors sous commandement français ; Hêlâné, la mère, et leurs deux fils adolescents, Assad et Fouad, étaient timides et discrets. Sur le même palier que nous, habitaient deux familles françaises, les Lupy, qui avaient une fille de dix-huit ans, Nicole, et les Calvairac, dont le petit garçon, Daniel, âgé de cinq ans, était mon meilleur compagnon de jeu.

Pour l'heure, accroupis sur le trottoir contre le mur de la maison, nous disputons, Daniel et moi, notre première partie d'osselets : c'est un jeu délicat qui requiert calme et

adresse. À têtes rapprochées, nous suivons des yeux le petit os et la main qui le lance. Aucune hésitation n'est permise, le geste doit être précis et assuré. Les doigts sont parfois si agiles qu'ils semblent exécuter une arabesque gracieuse, rythmée par le claquement sec de la main qui se referme.

J'attends mon tour avec impatience. Le vent du désert nous parvient, encore frais pour la saison. L'ombre fluette de ma mère se glisse entre Daniel et moi :

« Rentrez, les enfants, vous allez prendre froid ! »

Ma mère née à Adana de parents grecs, ne s'adresse à nous qu'en français ; c'est la langue qu'elle partage avec mon père.

« On pourra continuer sur la terrasse, Tante ? demande Daniel.

– Oui, dit ma mère, on ira prendre le café chez toi. »

Dans l'escalier, nous sentons déjà l'odeur familière et nous entrons dans l'appartement, où les grandes personnes discutent.

« ... Si cela continue, dit mon père, il va sûrement y avoir des problèmes à Alep et les juifs ne seront plus en sécurité. S'ils ne manifestent pas, ce n'est pas la prise de position de quelques pantins politiques qui peut nous dresser les uns contre les autres. Il y a si longtemps que nous vivons ensemble !

– Oui, mais ils parlent d'un État, d'un nouvel État juif, indépendant et souverain.

– Allez jouer sur le balcon, à l'abri du vent, dit ma mère.

– Claude, viens ! On va s'amuser à cracher le plus loin possible. »

L'avenue s'étend juste en dessous de nous, lumineuse et paisible. Les paroles de mon père me troublent. Confusément je sens une menace...

Ma mère me défendait de cracher et je revois ses yeux gênés quand dans la rue un bédouin se laissait aller à cette incongruité. Moi, je regardais en connaisseur le jet viril de la salive. Je m'exerçais même parfois en cachette. Mais, Daniel me battant toujours à cet exercice, je refuse aujourd'hui de me mesurer à lui.

Sur le balcon, j'aperçois par terre le bât d'un âne. Une onde de plaisir m'envahit : cela me rappelle les courtes promenades à dos d'âne que les paysans me proposent lorsque je vais au marché avec ma mère. Il n'était pas rare que ce taxi de fortune me ramenât à la maison, tandis que mes copains qui jouaient dans la rue feignaient de m'ignorer, jaloux de mon aubaine. Je m'avance vers le bât.

« Soulève-le, dis-je à Daniel. »

Le cuir qui borde les larges poches en toile de jute est épais. Avec Daniel, j'essaie de faire basculer l'ensemble sur la rambarde... et nos efforts sont couronnés de succès : nous avons placé l'une des grandes poches dans le vide. Par son poids, elle stabilise le tout. Le résultat est inespéré.

« Daniel, dis-je, regarde, on va monter dessus. »

Daniel, ravi, propose immédiatement de monter, lui devant, moi derrière.

« Tu es trop petit, lui dis-je. Viens, je vais te porter. »

Il se hisse, je le pousse, et le voilà perché au-dessus de moi, le visage épanoui. Il me tend sa main, que je saisis pour le rejoindre.

Une secousse brutale me déséquilibre, je tombe à la renverse sur le carrelage du balcon. Un cri terrible résonne... Ce n'est pas moi qui ai crié : le bât a disparu, je perçois le bruit sourd d'un choc, qui vibre au plus profond de mon ventre et finit par exploser, au milieu d'un brouhaha intense et d'une folle agitation. Je reste seul, ébloui par un soleil jaune qui devient blanc, bleuit lentement, et la vie me quitte s'échappant en bouillonnant par une intolérable douleur qui me tараude le coude.

La chambre est grise, j'en suis sûr, à travers mes cils j'aperçois des flots de mousseline, de celle que ma mère avec des doigts légers, drape sur elle avec volupté quand elle se prépare à sortir le soir. J'ignore où je suis, mais je sais qu'elle est là ! Je bouge un peu les doigts, et tout de suite une main les emprisonne.

Je ne veux pas abandonner cette vision : un enfant aux cheveux blonds, bouclés, vêtu d'une aube lumineuse qui s'élève lentement devant moi... Je ne vois ni ses pieds ni ses bras, seulement des ailes nacrées qui palpitent. Il

ressemble à l'enfant Jésus de la crèche, aux yeux pâles, aux joues roses, avec une petite bouche carminée. Il sourit en me quittant. J'essaie de le suivre, de le rejoindre. Son corps semble comme aspiré par la lumière autour de lui.

Emmailloté comme un nourrisson, j'étouffe... ma mère, lentement, passe ses doigts entre mes boucles et j'ouvre enfin les yeux.

« Maman, Daniel est...

– Chut... repose-toi.

– Je l'ai vu, il s'en allait, comme un ange, celui de l'Église Latine, tu sais, là où tu m'emmènes.

– Mon chéri, Daniel dort. Fais comme lui.

– Maman, ne pars pas. J'ai peur qu'il vienne me prendre.

– *Habibi*, personne jamais ne t'enlèvera à moi. »

\*

\* \* \*

L'aube était délicieuse à Alep, brève mais intense. Dans la nuit noire, le muezzin l'annonçait du haut du minaret de la mosquée. Loin d'être triste, l'appel s'élançait vers Allah, Dieu, qui veille sur la ville endormie. À peine s'était-il tu que mille petits bruits ténus indiquaient les frémississements de la journée qui commence. En quelques minutes, la nuit pâlisait, le ciel s'éclaircissait, et c'était l'embrasement : Alep, la Blanche, jaillissait devant les yeux, mystérieuse et troublante.

Mes parents formaient un beau couple. Christine, ma mère, était grande, fine et élégante. Georges, mon père, était un homme de goût, discret et communicatif. On disait qu'il avait tout pour plaire. Il parlait plusieurs langues avec aisance mais sans affectation. À Djamiliyé, il quittait la maison tôt le matin, pour se rendre à l'usine familiale que son frère aîné dirigeait depuis la mort de leur père. Ma mère alors s'occupait de moi.

C'est un face-à-face silencieux mais tendre, dans la salle de bain carrelée. D'une pomme d'arrosoir fixée au plafond, l'eau tombe drue sur le sol incliné en pente

douce. Je prolongerais volontiers ce moment mais ma mère m'attrape prestement et m'engloutit dans un drap de bain préalablement chauffé.

Gadar, la servante, passe comme une somnambule, accompagnant la séance d'habillage et le premier repas de la journée. Petite, effacée, elle ne parle que le turc et comprend très peu l'arabe.

Puis vient le ballet des livreurs : un coup de sonnette bref, et, sur le seuil, apparaît le marchand de primeurs, les bras chargés de cageots, le cireur avec son étal ambulante, le boucher et ses boulettes de viande hachée, posées à même le plat rond et brillant, ou le blanchisseur, tenant délicatement dans ses grosses mains velues les cintres des chemises et des corsages, fraîchement repassés. On les débarrasse, on les remercie après avoir échangé mille civilités, demandé des nouvelles du père, de la mère, des enfants, du dernier-né. Ce sont des « grâce à Dieu : *Al hamdou lillah* », des « Que la paix soit avec vous : *As salam aleikom* », auxquels ma mère répond « *Wa aleikom as salam, mît es salameh* : soyez le bienvenu et cent fois la paix sur vous » !

À la cuisine, les femmes s'activent, leurs mains aussi rapides que leur langue. Souvent, plusieurs domestiques se retrouvent. Familières, intarissables, elles rient, assises à même le sol, malaxant, écosant ou roulant les farcis, feuilles de vigne, aubergines ou courgettes, dans de larges plats étamés, et l'odeur des épices envahit la maison. Chaque femme donne son avis, partage son expérience. En ma présence, elles racontent des histoires même un peu hardies, sans la moindre gêne, baissant la voix et pouffant de rire.

Tout cela prend fin quand les premières visites commencent. Il n'est pas rare, le matin, que des amies de ma mère viennent à la maison. Elles arrivent fardées et pomponnées, les bras ornés de lourds bijoux. C'est l'heure du café et de la cigarette. On commente les nouvelles, on parle chiffons.

Je suis assis par terre aux pieds de maman. Elles sont là deux ou trois à m'ignorer.

« Claude, arrête de suçoter ta médaille, tu vas casser ta *kharazeh* ! »

La *kharazeh*, c'est la perle bleue que je ne dois jamais quitter. Cela m'agace mais je me console en pensant aux filles qui la portent parfois dans les cheveux, accrochée à leur frange ! La *kharazeh* tient à distance l'envie et la jalousie.

« Je crains le Mauvais Œil, reprend ma mère, mon fils est si beau. Georges se moque de mes pressentiments, il m'appelle la *Pythie*, mais le jour de la Dame en noir...

– Oh ! Christine, raconte à Nicole ce qui est arrivé, coupe Nadia en frissonnant. »

Ma mère fixe quelque chose qu'elle est seule à voir :

« Un soir, Claude avait 5 mois, nous l'avons laissé à la garde de Gadar. J'avais peur, un mauvais pressentiment m'habitait. Au club cependant, je me suis apaisée, détendue. Nous sommes rentrés au milieu de la nuit.

En sortant du taxi, devant la maison, j'ai tout de suite compris qu'un malheur se préparait. J'ai couru, la porte s'est ouverte sur Gadar pétrifiée et je me suis précipitée dans la chambre : dans son berceau tout blanc, le bébé gisait cramoisi, les paupières bouffies. J'ai hurlé... Georges qui m'avait suivie, a repris le taxi pour appeler un médecin.

J'ai serré mon bébé dans les bras : il était lourd, dur et brûlant. Je sentais qu'il allait mourir et je revoyais ces milliers d'« yeux » qui me l'avaient envié. Tous ces « yeux » tournaient maintenant dans la chambre fixant mon tout petit. Je les voyais au plafond, crevant les murs et le guettant avec avidité. Je me penchai en avant et le reposai dans son lit.

Dans la moiteur étouffante de la pièce, je sentis une brise légère : « la porte d'entrée », pensai-je. Je me levai d'un bond, persuadée que Georges ramenait le médecin.

Devant moi se tenait une grande Dame en noir, la tête recouverte d'un voile qui, soulignant l'ovale de son visage, était rejeté à l'arrière. Elle glissait, et la brise que je sentais, faisait onduler les plis de sa robe, la conduisant jusqu'au berceau.

Elle me frôla, se pencha sur l'enfant, et d'un geste précis lui entailla la peau juste derrière l'oreille : une goutte de sang noir coula sur l'oreiller.

Je portai mes mains vers Elle, mais en reculant, elle fut absorbée par l'obscurité de la pièce. Je tombai à genoux contre le petit lit, entourant Claude de mes bras.

« Laisse-le, me dit Gadar, ton fils est sauvé ! La Dame est venue ! »

– Seigneur, dit Nadia en se signant rapidement...

– Tu ne l'as jamais revue ? demande Nicole.

– Jamais, dit ma mère. Elle est entrée. Elle est partie...

Le médecin que Georges a réussi à arracher de son lit, a constaté que Claude dormait paisiblement. Si ce n'avait été la franche coupure derrière l'oreille, on aurait pu penser que nous avions rêvé ! »

\*

\* \*

Je me souviens encore d'un soir d'été ; ma mère se faisait belle et se parfumait délicatement au gardénia. Je devinais qu'elle se disposait à sortir : mes parents étaient invités à un grand bal donné par le Gouverneur de Syrie en l'honneur du Général de Gaulle. J'aimais la voir ainsi ; mais j'appréhendais son départ, ne fut-ce que pour la soirée.

Le temps passant je fus pris de panique et seul dans le noir alors que Gadar dormait, j'allais me poster devant la porte, appelant ma mère, longuement et douloureusement. Épuisé, je finis par m'endormir ; à l'aube, mes parents me découvrirent et me déposèrent dans mon lit, à côté du leur. Là, je fus, entre deux sommeils, témoin d'une scène de tendresse qui me parut alors étrange et à laquelle aujourd'hui je repense avec émotion.

Un autre soir, ce fut une scène très différente qui m'impressionna. À peine mon père avait-il franchi la porte d'entrée qu'une grêle de reproches s'abattit sur lui. Sous l'effet de l'alcool, il tenait à peine debout. Une légère bourrade de ma mère, agacée, suffit à l'envoyer contre une

armoire dont la porte s'ouvrit brusquement, le frappant à la tête et entraînant sa chute.

J'écarquillai les yeux, pris par le côté comique de la situation, mais surtout sidéré par l'attitude énergique de ma mère que j'avais, jusqu'alors, crue fragile. Le lendemain matin, mon père se leva comme si rien ne s'était passé et partit chez le barbier pour son rasage quotidien.

\*  
\* \*

Depuis plusieurs jours, il règne à la maison une ambiance de ruche. Les femmes vont et viennent, apportant des coupons, des boutons, des accessoires, des cahiers et des livres. On compare, on hésite, on choisit enfin, dans le plus grand des tumultes.

Ma mère a sorti sa grande table sur tréteaux, ses paires de ciseaux, ses craies. Car je ne le sais pas encore, mais elle est couturière : des doigts de fée, disaient ses amies ; un goût exquis, affirmait *Seto*, ma grand-mère paternelle et mon père lui-même reconnaissait qu'elle avait du talent. Petite déjà, ses proches s'extasiaient sur ce don, mais elle l'avait entretenu, développé et affirmé tout au long de ses années d'errance de petite orpheline.

Tout de suite après leur mariage, mon père lui avait offert des cours de coupe et de couture par correspondance, avec un grand maître couturier de Paris : Paris, la capitale de la mode, de l'élégance et du goût, ce nom seul la faisait trembler d'émotion. Sans la guerre, mon père l'aurait sûrement emmenée en France.

Mais, en attendant, elle avait rapidement passé l'une après l'autre avec succès toutes les épreuves, et un superbe diplôme français était venu couronner son travail. Ce diplôme trônait au milieu du salon, il suscitait l'étonnement, mais aussi l'incrédulité, parfois même le dédain des dames du quartier.

Maman n'entendait rien, ne voyait rien, hormis ce beau diplôme de Paris qui consacrait son bonheur de créer. Elle n'en tirait ni vanité ni profit, travaillant avec générosité,

pour les gens qu'elle aimait. D'instinct, elle choisissait les couleurs, les matières et les formes qui seyaient le mieux. Personne ne savait mieux qu'elle, donner à une robe simplicité et fluidité, atténuer une rondeur, mettre une gorge en valeur.

Mais pour l'heure, on prépare mon trousseau. Je rentre en maternelle. C'est un événement dont je mesure l'importance par les bribes de conversation que je capte au passage. Mon père m'en a paru excédé : il déteste ces histoires de femmes, je le sens. Il n'aime pas l'exagération et souvent Christine l'agace avec son enthousiasme juvénile. Sêto et lui, ont décidé de me mettre chez les Franciscaines, ces petites Sœurs italiennes renommées pour leur douceur et leur inépuisable patience. C'est le parcours obligé de la famille, et ma mère s'y est soumise avec une pointe d'affectation. L'uniforme est de rigueur, culotte à bretelles, chemise blanche, blouse sévère. Mes copains profitent aussi des dons de ma mère : essayages et montages ont lieu en série.

Grand-mère a attendu le dernier moment pour donner son avis. Elle est arrivée, toujours aussi discrète et réservée. En ouvrant la porte, j'ai tout de suite senti cette odeur de jasmin qui la suit partout. Je me jette dans ses bras, mais elle me maintient un peu loin d'elle ; dans ses yeux verts, je lis cet étonnement ravi et cette douceur que j'aime tant. Je suis son dernier enfant, celui qu'elle n'a ni porté, ni langé accroupie à même le sol : je suis le seul qui ait encore besoin d'elle.

Les amies de ma mère ont prestement ramassé vêtements et enfants, et avec gêne ont laissé place à la vieille dame qui les priaient pourtant de rester. Elle s'est assise sur le sofa, avec en main, l'inévitable tasse de café brûlant qu'elle sirote avec grâce. Je vais et viens sous son regard, elle est lointaine et comme détachée.

Où était Samy son premier-né que personne n'osait évoquer devant elle, celui qui à seize ans l'avait rendue mère, femme-enfant délicate, choyée et adulée ? Samy, le plus beau, le plus intelligent, le plus doué, le plus généreux et le plus fêté des jeunes gens d'Alep ! Comment

s'était-elle remise de son départ, lui qui était parti faire fortune en Argentine ?

Il y avait Kamel, fin, racé, qui avait pris en main la maison, la fabrique et la destinée de la famille, à la mort de son père qu'il admirait, s'efforçant de donner à chacun sa place.

Puis venait Djebraïl, ingénieur en bâtiments, calculateur et ambitieux, occupé à ses plaisirs et ses conquêtes, qui jugeait et tranchait avec une autorité et une arrogance que son nom et sa fortune justifiaient à ses yeux.

Ensuite, le tendre Goufril, l'intellectuel de la famille, avide de savoir et de découvrir. Il était le seul à avoir poursuivi des études supérieures en France. Boursier du gouvernement, il avait préparé une licence en Sorbonne. Cultivé, polyglotte passionné de théâtre et de peinture, il enseignait la philosophie au Lycée français d'Alep.

Quant à Dimitri, était-il vraiment d'elle cet enfant ? Ventru, lent et maladroit, fatigué de tout et surtout de l'agitation de son encombrante famille, mais affable et d'une inépuisable bonne volonté, il avait pris ses distances et vivait seul en célibataire.

Enfin Georges, le petit dernier des garçons, mis en pension à 5 ans avec deux autres de ses frères chez les Franciscains, s'était-il remis de cette déchirure profonde d'enfant exilé qui ne rentrait à la maison qu'une fois par mois ?

Il faut dire que la venue de Marie avait tout compliqué. Fatiguée par des grossesses répétées, Grand-mère l'avait-elle souhaitée vraiment ? La petite fille, vive et charmeuse, avait vite séduit son père attendri. Très tôt, par ses caprices et sa féminité, elle s'était imposée en rivale de sa mère, d'autant que le départ en pension de ses trois jeunes frères lui avait laissé le champ libre.

Non sans orgueil légitime, entourée de ses fils empressés, Najiba ne passait pas inaperçue. Son mariage, très jeune, avec « celui qui venait d'Antioche » avait choqué les grandes familles de l'aristocratie alépine mais l'éclatante réussite de son mari avait imposé silence aux bouches fielleuses.

Grand-mère portait tout cela dans son cœur. Elle n'avait appris ni à lire ni à écrire, mais tous les dons s'étaient épanouis en elle, naturellement. Il lui avait suffi de se laisser imprégner par ce qu'elle vivait. À peine se souvenait-elle de son premier bouquet, mais un jour, roses et jasmins avaient pris forme entre ses mains fines, encore potelées. Elle avait eu le temps d'apprendre l'art de la table, toujours ouverte et abondamment garnie, le raffinement dans l'accueil des hôtes, l'attention délicate que l'on porte à chacun ; même la cuisine, subtile et compliquée, que les servantes préparaient devant elle, lui était devenue familière. Elle avait semblé tout accepter, tout subir, mais en fait, elle le savait au plus profond d'elle-même, rien ne s'était jamais décidé ou fait dans sa maison, sans elle.

Ce jour-là, donc, sa présence silencieuse à Djamilyyé n'est pas sans importance. Sous prétexte de me voir, c'est ma mère qu'elle est venue sonder. Christine s'est tue, à quoi bon vouloir donner le change ? Toutes deux par-dessus ma tête, tremblent pour exprimer leurs craintes. Je les sens complices et tristes :

« Claude, voudrais-tu venir à Azizieh ?

– Avec maman ?

– Non, dit Seto, avec moi. Tes parents te préparent une autre maison.

La pièce chavire au-dessus de ces voix murmurantes, on dirait une barque. Mais cette histoire n'est pas la mienne, même si la voix de ma mère continue de monter en solitaire :

« Tu nous rejoindras vite, mon chéri. Quelques mois, tout ou plus. Et puis n'oublie pas ; tu rentres en Maternelle ! »



## BEYROUTH

Six mois plus tard, j'étais avec ma mère, qui habitait Beyrouth, avenue de Damas, au quartier Fourn El Chebak. Mon père je ne le voyais plus.

De l'appartement, je me rappelle surtout le cabinet de toilette. On y faisait chauffer l'eau dans une chaudière à bois près de laquelle ma mère laissait toujours une petite bouteille d'essence. Je prenais plaisir à la voir en verser quelques gouttes sur le feu pour l'activer. Je me rappelle aussi le rite quotidien de la toilette : maman m'asseyait sur un petit tabouret de bois, remplissait une casserole d'eau et me la versait sur la tête, après avoir invoqué en grec « Yesus Christous », puis elle me savonnait. C'était un moment très agréable.

Un soir, je l'attendais, et trouvais qu'elle tardait un peu. Poussant machinalement le loquet de la porte, je me penche sur le feu qui brûle dans le foyer de la chaudière et constate qu'il manque de vigueur. Il faut que j'agisse. Je prends la bouteille d'essence et verse un peu de son contenu sur le feu alangui. Une détonation immédiate me fait tout lâcher. Le flacon se brise, l'essence se répand sur le sol et la pièce s'enflamme. J'appelle au secours, mais j'ai tiré le loquet. Dans le couloir, maman m'adjure d'ouvrir. Comment faire ? Terrorisé par le feu qui gagne, la peur me paralyse. Je continue à crier.

La porte s'ébranle sous des coups répétés et finit par céder. Un grand monsieur m'enveloppe dans une couverture de laine et me soulève. Ce sauveur est notre voisin français qui habite au-dessus.

De l'Hôtel-dieu, j'ai souvenir d'une lumière vive qui éclaire mes jambes cramoisies, de blouses blanches qui s'affairent autour de moi, ôtant avec des pinces les lambeaux de ma peau brûlée. Je fus immobilisé pour de longues semaines, les membres inférieurs en gouttières.

\*  
\* \* \*

Après quelques mois, ma mère et moi déménagions dans une villa. Du boulevard, on y accédait par une longue allée. À peine le portail en bois poussé, couleurs et odeurs vous sautaient au visage : essences subtiles d'orangers et citronniers, bougainvilliers à l'assaut des palmiers, géraniums éclatants. Les roses grimpantes, jasmins et glycines entremêlaient leurs lianes gracieuses sur la façade. La porte d'entrée était lovée entre deux colonnes lisses, dessinant un court péristyle. Le vestibule dallé ouvrait sur l'atelier à gauche, le salon et la salle à manger à droite.

Cette disposition enchantait ma mère qui menait de front sa vie professionnelle – elle avait repris son activité de couturière – et sa vie privée. Elle était devenue la costumière préférée des revues qui passaient à Beyrouth : strass et paillettes n'avaient plus de secrets pour elle. Elle employait une demi douzaine de jeunes filles de toutes confessions dans une grande pièce dont les baies vitrées s'ouvraient sur résineux et néfliers aux feuilles sombres.

L'une d'elle, Hayate dont le nom signifie « vie » en arabe, m'avait pris en affection : elle était musulmane, pieuse, brune, typée comme la plupart des Libanaises. Très timide, son beau sourire effaçait les marques qu'avait laissées sur son visage la variole. J'étais d'autant plus attaché à elle qu'il me devenait impossible de ne pas remarquer le penchant de plus en plus évident de ma mère pour l'alcool. Dans mon milieu, il était rare et même choquant que les femmes s'adonnent à la boisson.

Je revois maman, assise à sa machine à coudre, pédalant jusqu'au petit jour. L'ampoule verse une lumière étroite qui brouille son visage. Les miroirs renvoient à chaque objet arraché à sa pénombre, son contour cruel et vrai. J'entends le bruit sourd, saccadé et continu de la machine, le silence, le doux froissement de l'étoffe, le cri sec du fil que l'on rompt et le soupir de ma mère dont la main crispée porte à ses lèvres l'anis odorant.

« Va dormir, *habibi*, me dit-elle, c'est un essayage pour demain. J'en ai pour quelques minutes. »

Soies et satin s'entassent et je rêve, en passant devant les portoirs où les robes attendent sagement, des corps doux et parfumés qui vont se glisser dedans.

Car mes après-midi étaient délicieux : je flânais dans le jardin, je jouais parfois, et le défilé de ces jeunes femmes européennes, légères et volubiles me ravissait. Je les trouvais toutes charmantes, certaines plus gracieuses que d'autres, surtout quand par la baie entrouverte je pouvais les apercevoir en tenues légères et aériennes.

C'est ainsi qu'un dimanche j'escamotai l'heure de la sieste. La sonnette retentit et je me trouvai en face d'un jeune homme :

« Je suis le frère d'Hayate. Appelle ta mère ! »

Ma mère traverse le jardin et s'avance en souriant. Mais avant que je ne puisse m'interposer, le garçon se jette sur elle et la frappe au front avec une pierre tranchante. Sous le choc, elle tombe et j'essaie de la protéger en bourrant de coups l'homme, de mes deux poings fermés. Elle saigne abondamment.

Je m'affole, Hayate accourt, invectivant son frère qui s'enfuit. Nous relevons maman, qui me tient alors contre elle, un mouchoir pressé sur sa plaie, et nous appelons du secours. Pas un instant je n'ai songé à appeler mon père. Une ambulance emporte maman et je reste seul avec mes questions, mes pourquoi, auxquels personne ne répond !

Hayate rentra dans sa famille ; ses parents craignaient les fréquentations qu'elle pouvait avoir, dans une maison sans homme.

Mais heureusement, j'eus bientôt un nouvel ami, aux yeux noirs et vifs, pourvu d'une moustache imposante, et d'un nez qu'en pouffant, j'appelais une aubergine. Fidèle et dévoué ami d'enfance de mon père, généreux et plein d'humour, Aboud Massoud allait vite devenir mon rayon de soleil dans un monde qui n'avait pas l'air de se rendre compte que j'existais. Certains soirs, j'étais même là pour le consoler ; quand il avait trop bu, il pleurait à chaudes

larmes. Je lui caressais la tête doucement : « Ne pleure plus Aboud, cela me fait trop de peine ».

Avec un large sourire, il essayait ses larmes, me prenait sur ses épaules et m'emmenait au « Claridge » : l'hôtel restaurant de mon père, que je retrouvais enfin.

C'était magique ! On y recevait une clientèle d'habitues et des jeunes femmes qui se produisaient dans trois boîtes de nuit avec spectacle : « Le Lido », « Le Kit-Kat » et « Le Colorado ». Ces revues européennes venaient divertir la bourgeoisie de Beyrouth et du Proche-Orient et les Français, Américains ou Australiens de l'après-guerre en raffolaient.

J'étais donc aux premières loges pour contempler l'animation permanente de ces quartiers dont la vie nocturne, comme diurne, était plutôt agitée. Le conflit de 39-45 et son cortège de violence et de destruction avaient exacerbé le goût du plaisir et de la fête. La présence des Occidentaux qui découvraient l'Orient et ses fastes, bousculait les habitudes de retenue des Libanais.

Je ne m'ennuyais jamais chez mon père, sollicité par des G.I. qui m'emmenaient au cinéma en plein air. Je me souviens aussi bien des films, que de la grosse boîte de biscuits au chocolat qu'ils posaient sur mes genoux.

Parmi eux, un certain Jimmy..., forte carrure, cheveux blancs, la cinquantaine avantageuse, m'a laissé un souvenir impérissable. Dans l'euphorie générale d'une soirée bien arrosée, il avait parié qu'il pouvait vider 24 cannettes de bière. J'étais fasciné. Et voilà qu'il m'invite à l'imiter sous le regard bienveillant mais déjà somnolent d'Aboud. Je suis gai, je ris aux éclats, mais très vite je suis pris par des larmes et des vomissements, qui poussent mon père furieux et affolé à faire appel au médecin.

Parfois, on était en plein désastre : un jour, dans une salle de billard du « New Star », l'autre restaurant de mon père, où une clientèle aussi cosmopolite se disputait les places libres, je prenais plaisir à observer les joueurs, juché sur un haut tabouret qui faisait face à la porte ouverte donnant sur la réception : une voiture noire s'arrête devant le perron, trois hommes en descendent, une

brusque fusillade éclate, un homme s'écroule dans la salle de restaurant.

\*  
\* \*

De Beyrouth, la rumeur était remontée jusqu'à Alep où ma grand-mère s'inquiétait. Elle avait mal accepté que l'héritage paternel réclamé par mon père pour s'installer au Liban, soit investi de la sorte : l'argent facile lui faisait peur. Elle dépêcha, auprès de ma mère, tante Marie que je découvris un jour avec plaisir, installée dans la maison, flanquée de sa fille Thérèse, un peu plus âgée que moi.

Autoritaire, égoïste, mais pleine de charme, Marie avait épousé très jeune, sans passion, mais pour échapper à l'emprise étouffante de ses sept frères, un jeune Alepin d'origine iranienne, Émile Hougaz. Ils habitaient Téhéran où Émile avait vite accédé à de hautes fonctions. Marie, pour ne pas être en reste, avait ouvert un salon d'esthétique dont la renommée lui avait permis d'établir des relations solides avec la Cour impériale.

Très mondaine, elle m'emmena avec Thérèse dans des endroits chics, au bord de la mer. Je découvris des plages de sable fin sur des kilomètres. J'étais ébloui : j'avais oublié Alep et je tombais sous le charme du Liban !

Ma mère et Marie paraissaient amies, elles plaisantaient, sortaient beaucoup, l'une chaperonnant l'autre. Mais je percevais bien que si Georges mon père était leur trait d'union, c'était surtout celui dont on évitait de parler... pour ne pas se fâcher. Dès les premiers jours, maman avait mis les choses au point : « Marie, tu n'es ni remmailleuse ni tricoteuse »... Thérèse et moi n'avions pas très bien compris mais le ton était sans réplique !

D'ailleurs, mon père venait rarement nous voir. Mais quand cela se produisait, ma vie s'éclairait, traversée soudain d'un merveilleux espoir.

\*  
\* \*

Il faisait une chaleur étouffante, ce matin-là. Marie entre dans ma chambre, ouvre les persiennes :

« Viens, Claude. Une surprise t'attend. »

J'ouvre les yeux sur Thérèse qui suce son pouce, ses cheveux bouclés auréolant son petit visage.

Pour une surprise, c'en était une : j'avais une petite sœur, Sonia ! Cela ne bouleversa pas mon univers familial, mais ma vie devint plus attrayante. Je la vois encore, se déplaçant rapidement à quatre pattes sur le tapis, j'entends les cris qu'elle pousse quand je la taquine un peu au retour de l'école.

J'étais alors externe chez les Frères, et Thérèse pensionnaire chez les Sœurs de Besançon. Mais, malgré les jeux et les divertissements que l'on nous proposait, c'était toujours la compagnie de mon père que je recherchais.

Par un de ces dimanche de mars où l'hiver devient été sans que l'on puisse le surprendre, il m'emmena au champ de courses, non loin de la Résidence des Pins. Une fois sur place, juché sur ses épaules afin que je puisse bien regarder les chevaux, il me demanda à brûle pourpoint :

« Donne-moi un chiffre, Claude. »

Sans réfléchir, je répons : « cinq ! »

– Aboud, va jouer 500 livres gagnant sur le cinq ! »

C'était énorme et j'ignorais tout à fait l'enjeu. La cloche qui tintait au départ m'impressionnait beaucoup plus que la ligne d'arrivée et j'étais captivé par la course colorée, les casaques, les toques de ces minuscules jockeys qui font corps avec les bêtes lancées au galop.

Soudain, c'est comme un tremblement, un roulement de tambour, et la foule se lève, hurle et trépigne ! Mon père me projette à l'avant, m'étreint et rit comme un enfant, de cette confiance aveugle qu'il a placée en moi.

« Tu as gagné, Claude, c'est le cinq qui est gagnant ! »

En rentrant ce soir-là, plein d'importance, auprès de ma mère, la maison me parut plongée dans la consternation : Sonia avait la coqueluche, maladie redoutable ; parfois fatale chez les bébés.

« D'où viens-tu ? demanda ma mère affolée.

– De la Résidence des Pins avec mon père.

– Et bien... nous allons y retourner. »

Le pronostic du médecin était sombre. Tante Marie et ma mère ont eu recours à une guérisseuse qui est là, prodiguant ses conseils après chaque quinte de toux du bébé.

Le lendemain matin à 5h, heure tout à fait inhabituelle pour les courses de chevaux, nous reprenions le chemin de la Résidence des Pins. Je traînais les pieds jusqu'aux grands bois aux vertus apaisantes qui entourent l'hippodrome désert :

« Coupe le thym, le romarin et le cade, commande ma mère qui serre Sonia contre elle. Claude, fais un tapis des branches de thym et ramasse les feuilles d'eucalyptus ».

Le petit monticule sent bon les plantes aromatiques ; Marie enflamme le tout et dans la fumée épaisse qui s'en dégage, ma mère renverse Sonia qui, tête en bas, gesticule, hurle, tousse et suffoque.

J'observe à l'écart cette scène étrange dans ce lieu isolé aux lueurs de l'aube. Mais l'odeur est délicieuse et c'est ma première séance d'aromathérapie !

Sonia fut complètement rétablie et tante Marie s'apprêta à partir. Ma mère décida de frapper un grand coup : je fus promu messenger pour une mission on ne peut plus délicate :

– « Claude, te voici raisonnable. Tu sais combien ton père est fier de toi, je veux comme un grand, que tu ailles lui dire : « Si tu es vraiment mon père, quitte tout de suite ces dames et reviens avec moi à la maison. » »

Je voyais des larmes dans ses yeux et malgré une vague appréhension, cela suffit à me décider. Sans enthousiasme, je me répétais la formule le long du trajet afin de ne rien oublier.

À l'hôtel, je trouvais mon père entre deux ravissantes jeunes femmes juchées sur de hauts tabourets. Comment sortir d'une situation si délicate ? Je pris mon courage à deux mains, respirai et lançai tout à trac :

– « Papa, si tu es vraiment mon père, quitte tout de suite ces dames-là et reviens avec moi à la maison car maman t'attend ! »

C'est la stupeur : mon père me hisse sur un tabouret, juste entre les deux jeunes femmes que je contemple de plus près et m'offre une menthe à l'eau que je sirote avec délice. Il remplit ma main de jetons pour jouer aux machines à sous. Les deux dames qui m'ont suivi s'exclament admiratives devant mes réussites. Je suis si heureux et si fier que j'oublie ce pourquoi je suis venu.

Quand vint l'heure de quitter mon père, il m'embrassa tendrement et me chuchota :

« Claude, tu diras à ta mère qu'il vaudrait mieux la prochaine fois qu'elle ne passe pas par toi pour ce qu'elle a à me dire. »

*Un jour, j'ai été cet enfant... Un jour.*

*Mais je ne me souviens que de peu de choses, quelques flashes.*

*Et le visage de ma mère, où donc est-il ?*

*Je suis dans un couloir sombre et je ne vois rien.*

*Ce monde d'adultes me repousse et la nuit, d'étranges cauchemars viennent accroître mon impression de solitude.*

*Je voudrais détourner mon regard, être loin, quitter mon propre corps et penser à autre chose.*

## CHEZ SETO

La décision familiale avait été prise. Personne ne m'avait consulté, mais je devais quitter le Liban. Je revins vivre à Alep chez Seto, ma grand-mère, loin de l'agitation factice de Beyrouth dans laquelle mes parents semblaient se complaire, chacun de leur côté.

C'est en voiture que je refis mon entrée dans Alep la Blanche. J'ai oublié le jour, mais ce dont je me souviens c'est d'un ciel noir et menaçant qui crevait en déluge de pluie sur le pare-brise de l'Oldsmobile de mon oncle Djebrail.

Nous avançons lentement comme un bateau fendait le courant argenté. Le nez collé à la vitre arrière, je voyais avec surprise des bédouins à genoux remercier *Allah* de cette pluie bénie. Aussi vite que l'orage, le soleil revint, craquelant la boue humide des trottoirs.

Je retrouvai et redécouvris le quartier Azizieh aux maisons sagement alignées : quelle que soit la richesse de ceux qui les habitent, aucun luxe extérieur ne trahit l'état de fortune de l'occupant. Pas de façade ornée pour le plaisir des yeux de ceux qui les longent, car en Orient, dans un pays longtemps soumis au bon plaisir des gouvernants, voire des « occupants », le passant risque d'être l'ennemi de demain ; on a peur d'étaler ses biens, on cache son avoir.

Curieuse répartition aussi en quartiers ghettos, surtout Djamiéli pour les Juifs et Azizieh, Telal ou Sleimanié pour les Chrétiens, afin de se prémunir contre les pogroms occasionnels que les passions avaient enflammés autrefois, ou même simplement réservés aux venus de quelque contrée lointaine qui s'y retrouvaient solidaires.

La maison de Seto ne faisait pas exception : de grands *moucharabiehs* couvraient de leurs vitres et treillages les

façades dont certaines se présentaient de biais, permettant de voir de la pièce d'angle dans les deux directions. À l'intérieur, je me sentais dans un bastion imprenable, mais pour l'heure les valeureux défenseurs dormaient. Seto, mon rempart, ma vraie force, était là pour m'accueillir au pied de l'escalier, toute de blanc vêtue, si menue, si frêle.

– « Tu as grandi, *habibi* ! »

Sa main caresse mes cheveux, s'attarde dans mon cou, et cette délicate odeur de jasmin jamais oubliée ouvre mon cœur et mes bras qui l'enserrent avec douceur. Derrière moi, oncle Djebraïl bougonne, c'est trop long, trop court ou trop lourd, mes bagages ? Non, mais il bougonne !

« Viens, dit Seto, la citronnade et les *barazé*' t'attendent mon doux cœur »

J'avais quitté la compagnie légère mais compliquée des femmes, j'étais dans celle des hommes et j'allais vite m'en apercevoir.

\*

\* \* \*

Célibataires endurcis, mes trois oncles occupaient une aile en haut de la maison. Mon arrivée n'allait guère perturber les habitudes mais j'allais me glisser avec bonheur dans celles de Seto.

Du balcon de sa grande chambre, je pouvais surveiller tout le carrefour. L'avenue principale longeait la maison pour monter en pente raide vers le quartier chrétien. Je passais là de longues heures, fasciné par cette agitation colorée. Les uns après les autres, les marchands proposaient leurs produits. Tirée par un âne, leur lourde charrette cahotait sur les pavés, sans déranger pour autant les savants monticules de légumes et de fruits brillants ou veloutés, cueillis la veille à la tombée du jour.

Chaque ménagère a ses habitudes et reconnaît de loin, à l'oreille, son marchand de primeur favori : il s'arrête, bloque les roues de sa carriole, puis les mains en porte-voix, annonce les variétés du jour. Alors doucement, les jalousies s'entrouvrent, des visages d'enfants et de

femmes apparaissent, détaillant avec soin les plateaux offerts. L'homme lève les yeux et vante ses produits.

Prudemment, une nacelle métallique glisse de la fenêtre, se balance mollement, puis remonte, débordant de concombres, de tomates, d'agrumes. À l'abri des regards, on soupèse, on tâte, on goûte. Le dénouement est proche, les fenêtres s'animent, on lance des prix de tous les étages. L'homme en bas, s'agite, refuse, acquiesce, jusqu'au moment où les paniers reviennent avec le gai tintement des pièces que, prestement, le marchand empoche.

Je ne me lassais pas du spectacle. Tout était familier, les odeurs, les bruits, qui, comme l'heure au cadran, égrenaient ces matins. Je m'avançais tout au bout du balcon : à l'ombre des maisons, posées comme des fleurs à même le sol, sept ou huit femmes bavardaient, leur robe en corolle autour d'elles, la tête couverte de voiles. Le khôl trouait leur visage bruni, et leurs lèvres épaisses s'éclairaient de l'éclat d'une canine en or : c'étaient des *mounchiehs*.

Parfois, venant droit sur elles, des voisines les jaugeaient longuement. Sur un signe, l'une d'elles, souvent la plus jeune, se levait et disparaissait dans une maison proche où elle allait effectuer quelques heures de travaux ménagers. Le groupe alors, se refermait, attendant patiemment un nouvel enrôlement.

Maintenant, il commence à faire chaud. J'attends, plissant les yeux, pour essayer de distinguer tout en bas de la pente, l'étrange vibration de l'air que l'apparition d'Èva semble susciter. Sa frêle silhouette s'avance, levant les yeux vers sa mère protégée par une ombrelle en dentelle. Toutes deux glissent vers moi tirées par un fil invisible. Je retiens mon souffle, la tête dans un étai. Mais sans un regard, elles s'éloignent déjà.

« Claude, rentre, dit Seto, le soleil va te brûler ! »

Les mains moites, je recule et tire à moi les volets qui éteignent l'éblouissante blancheur. Je me détends et souris puis comme un aveugle, je m'avance évitant le piège du fauteuil bas en velours cramoisi et de la petite console si gracile sur ses pieds torsadés.

« Seto ! Où es-tu ? »

Elle est là, paisiblement installée dans son boudoir. Après sa matinée laborieuse, tout est en ordre, elle peut reprendre des forces. Ses cheveux clairs, longuement brossés, s'enroulent en chignon, encadrant son visage calme.

« Viens, Claude. J'allais m'assoupir. Que fais-tu sur le balcon ? Il commence à faire très chaud. On pourrait aller au Sébil cet après-midi ? Demande à Ali de nous accompagner, tu pourras monter à côté de lui.

– Je pourrai tenir le fouet ? Tu lui diras de me laisser conduire ?

– Bien sûr. Et au Sébil, tu pourras voir Èva, si Dieu le veut. »

Je me sens rougir et je m'assieds près d'elle. Elle va me prendre dans ses bras, c'est sûr, et je vais avoir envie de pleurer. Alors, vite, je saisis sa main, je la presse, les yeux clos, contre mes lèvres.

L'heure du repas approchait, c'était toujours un tête-à-tête où mon bonheur, je le sais, décuplait le sien. Elle inventait mille détails pour le plaisir de la bouche et des yeux. Ma gourmandise la ravissait : elle y voyait l'acharnement que je mettais parfois à paraître heureux et même à l'être tout simplement. Mes oncles entraient ou sortaient, partageaient ou non nos agapes selon leur bon vouloir ou leur emploi du temps.

\*

\* \*

Enfin, la sieste va finir ! J'ai longuement attendu derrière les jalousies, sans pouvoir fermer les yeux. Pourtant après le repas délicieux, il me tardait d'aller m'allonger paresseusement sur les draps frais et parfumés. Et j'ai reconnu tous les bruits habituels quand Seto est allée s'étendre sur le divan de sa chambre.

Dans la rue, tout semble figé. Un soleil de plomb éteint jusqu'au bruissement de l'air. Pas un insecte, pas une mouche : la ville est morte, pétrifiée comme celle de Pompéi dont me parle quelquefois Goufril quand il semble

s'intéresser à moi. J'étouffe et je me lève pour poser la plante de mes pieds nus, sur les céramiques fraîches de la chambre.

Sur la table en face de mon lit, le visage de ma mère me sourit. Je m'assieds devant le cadre et capte son regard. Parfois, en la fixant ainsi longuement, je la vois s'animer. « Il faut que je demande à Seto si elle va bientôt rentrer à Alep », pensé-je, et je l'imagine faisant ses paquets, agitée, précise, dans sa hâte à venir me rejoindre.

La porte grince :

« Viens, Claude, dit Seto, on va se préparer. »

Dans la cuisine, Seto ouvre, sans bruit, la glacière et sort un grand plat blanc. Je mords à pleines dents dans la tranche de pastèque qu'elle me tend. La chair rouge et craquante, sucrée et fraîche, fond délicieusement dans ma bouche.

« Prends le cœur, *habibi*, c'est le meilleur et n'oublie pas que nous allons au Sébil. »

Noûr, la servante, est là, discrète. Elle me happe entre deux portes, me lave à grande eau et m'astique comme l'argenterie qu'elle fait briller à longueur de temps. Un instant d'inattention : je m'esquive et sors par l'escalier extérieur.

À l'ombre du mur de la maison, le carrosse attend. L'*arabagi* me tourne le dos, le cheval, accablé par la chaleur, est immobile. La porte s'ouvre derrière moi, Grand-mère descend dans un sévère tailleur noir. Noûr la suit, une ombrelle à la main. Des grelots tintent. Le conducteur de la voiture, Abdel Magid qui nous a entendus, s'avance et nous salue en portant rapidement la main de ses lèvres à son front. Grand-mère s'installe au milieu des coussins, dispose les plis de sa jupe, ferme son ombrelle.

« Descends un peu la capote, Magid, et prends Claude près de toi.

– *Tekram.* » Répond l'homme en m'enlevant dans ses bras et en me déposant sur le petit banc étroit. Sous la capote noire, doublée de soie défraîchie, grand-mère semble toute petite, sereine et calme, un nœud noir enser-

rant son chignon. Une broche de diamants en forme de rose, ferme le délicat plissé du haut de son corsage.

« *Rouh !* dit-elle en souriant, va ! »

La voiture s'ébranle lentement, les grelots tintent. Passé le premier carrefour, Abdel Magid me tend les rênes que je laisse souplement aller, confiant dans l'infaillible instinct de l'animal. Il fait encore trop chaud pour le lancer au petit trot. Délicatement, sans en avoir l'air, Magid m'aide à négocier les virages.

J'aimerais tant, comme dans les films Américains dont je raffole, me dresser, d'un coup de fouet lancer ma monture et dépasser au galop toutes ces carcasses fatiguées ! Cette scène me plaît et je la rejoue en gladiateur cette fois, le heaume ouvert, les jambes nues, pénétrant avec fracas dans le cirque, les spectateurs debout acclamant leur héros.

Arrivés au Sébil, Magid nous aide à descendre du carrosse et nous sommes brusquement plongés dans la foule : je me sens seul et le contraste que nous formons, grand-mère et moi, saute aux yeux. Les gens s'écartent, nous saluent, et nous pénétrons sous l'arcade fleurie du café en plein air. Je marche, fier, droit, vers la table où un serveur nous conduit, cérémonieux et grave. Seto salue, sans s'arrêter ; le noir et la chaleur accusent sa pâleur, je la sens loin, très loin.

« Va faire toi-même la commande. Pour moi, c'est un café. »

Le serveur, d'une casserole à long manche, verse dans une petite tasse le long jet brûlant et épais, puis pose devant moi un chocolat mou. Seto boit son café bouillant, sirotant la première gorgée avec grâce, tout en surveillant le fond, là où le marc s'est déposé : d'un mouvement lent, elle en renverse le contenu dans la sous-tasse, pour découvrir l'avenir dans les figures qu'il va former. Je crois revoir maman ; où est-elle à présent, elle qui pourrait si facilement me rassurer ?

Seto déchiffre le marc, appliquée comme une petite fille, puis boit quelques gorgées d'eau fraîche et se cale dans son fauteuil.

« Seto, tu as lu quelque chose sur moi ? Maman lit toujours quelque chose sur moi dans sa tasse. »

– Mais tu es trop petit, Claude, ton avenir est tout entier devant toi.

– La bohémienne ne pensait pas que j'étais trop petit !

– Quelle bohémienne ?

– Celle que j'ai vue devant la maison d'Azizié. Elle m'a dit que j'allais traverser les mers, épouser une jeune fille blonde !

– *Habibi*, ce sont des sornettes ! Combien lui as-tu donné ?

– Mais rien Seto, je n'avais rien. J'avais tout dépensé. Moi, tu sais, c'est Èva que je veux épouser !

– La fille du bijoutier ? Elle est trop grande pour toi, mon chéri !

– Grand-mère, tu dois pouvoir arranger ça. On pourrait se rencontrer par hasard. Elle est blonde : c'est sûrement d'elle que parlait la gitane.

Seto sourit, caresse ma joue tendrement :

– Va jouer, mon cœur, je vais me reposer un peu. »

De la tête, elle fait un signe discret au serveur. Il revient, portant un narguilé richement décoré, qu'il pose sur une table basse : deux ballons de verre aux arabesques or et argent, un long tuyau en velours vert foncé auquel sont fixés des sequins. Sur la coupelle supérieure, on pose les charbons rougis et le tabac mouillé, délicatement parfumé pendant que Seto prépare le fume-cigarette en argent qu'elle va fixer au bout du tuyau. La combustion s'amorce par de longues inspirations. Le ballon s'emplit de volutes de fumée, l'eau au fond du narguilé barbote doucement, le tabac grésille et commence à rougir. Seto, attentive et silencieuse, retient un peu le moment de son plaisir :

« Alors, Mahmoud, les enfants vont bien ?

– Grâce à Dieu, Madame, *Allah itawel amrek* : que Dieu te donne longue vie !

– Ton vieux père, Mahmoud, c'était l'ouvrier préféré de mon époux Habib !

Mahmoud rougit, se redresse, présente le garçon : Mon fils aîné, Yacine. »

Yacine, un peu plus grand que moi, porte fièrement la tenue des serveurs, mais sa veste est trop longue et le pantalon traîne par terre.

« Va jouer avec Claude !

– Je travaille, dit le garçon.

– Ton père va me faire le plaisir de te laisser aller jouer. Je m'arrange avec lui. »

Le garçon m'emmène près du bassin où évoluent des canards et un couple de cygnes. Ils sont apprivoisés et se dirigent vers nous :

« Jetons-leur du pain, je voudrais en caresser un, dis-je.

– Prends garde ! Les cygnes mordent, et le mâle peut t'attaquer !

– Tu as peur ? Ils t'ont déjà fait mal ? »

L'enfant se met à rire, court vers la maison et revient avec deux pains plats. Les cygnes glissent vers nous majestueusement, les canards se bousculent. À genoux au bord du bassin, je leur tends des morceaux. Soudain, le mâle, impatient, déploie son long cou et s'empare du bout que je tiens. De surprise, je bascule la tête la première dans l'eau heureusement peu profonde. Je suis honteux et malheureux.

« Personne ne t'a vu, dit précipitamment Yacine, viens vite ! ».

Sêto fume paisiblement. Elle lève les yeux sans surprise, me détaille de la tête aux pieds : « Commande-moi la voiture, Yacine et n'oublie pas de saluer ton grand-père pour moi ».

## MÉSAVENTURES

Pour Sêto, j'étais son enfant retrouvé. Elle ne voulait pas usurper la place de ma mère et m'en parlait souvent en éludant adroitement mes questions indiscrètes.

Mes oncles rentrant tard, nous passions nos soirées dans le calme, sauf si des amis nous rendaient visite. La coutume d'hospitalité quasi universelle en Orient veut que tabac et café soient offerts à l'hôte qui franchit votre seuil. Il paraîtrait honteux de se dérober : « dans la maison où l'on n'offre pas à fumer, il n'y a pas de compassion », dit le proverbe.

Avant, il y avait l'inévitable petite liqueur avec les dragées puis les douceurs. Le café est un symbole d'hospitalité, une preuve tangible d'amitié que l'on se doit de proposer, à quelque heure du jour. Lorsqu'on a bu, il est inconvenant de reposer soi-même sa tasse ; on la garde à la main jusqu'à ce que le domestique ou la maîtresse de la maison vienne la reprendre.

Le Damascène comme l'Alépin bien élevé doit, sa tasse vidée, chercher à joindre des yeux son hôte et lui exprimer sa gratitude, en portant la main droite à son cœur puis à son front, manière habituelle de saluer en Orient. Je découvrais ces civilités toutes orientales avec Seto, et à sa plus grande joie, je m'y pliais sans rechigner.

Avec Suzanne, sa vieille amie, Seto abandonnait sa réserve et riait avec indulgence aux pitreries que je lui réservais.

« Claude, disait Suzanne, fais-moi des claquettes ! »

Et je me lançais dans une éblouissante imitation de Fred Astair. « Najiba, ton petit-fils a tous les dons. Tu en feras un danseur si Dieu le veut. »

Et Najiba souriait, sûre que Dieu ne le voudrait pas.

Lorsque la fraîcheur était enfin là, je m'installais sur le canapé de sa chambre sur lequel elle faisait la sieste parfois l'après-midi. Bien que la maison bénéficiât d'un « traversant », c'est-à-dire qu'elle s'ouvrait sur les quatre points cardinaux, il arrivait certains soirs que jouer avec les courants d'air ne suffît plus. Alors, par un escalier étroit dissimulé par un lourd brocart nous montions poussivement, Seto et moi sur la terrasse, traînant de légers matelas dans la chaleur épaisse et moite.

Débouchant du dernier coude de l'escalier, un rectangle saphir constellé de minuscules diamants découpe l'obscurité : le monde est à moi. En bas, la ville s'agite, vaine et futile. Autour, les masses dures et pâles des maisons dont quelques fenêtres allumées trouent la façade obscure, me semblent autant de bâtiments accompagnant le vaisseau amiral.

Car ma maison s'avance, fière, en tête de proue du quartier, sa façade altièrre traçant les trois rues qui la dessinent. Et devant elle, il n'y a que l'immensité d'un terrain sec et poussiéreux. Seto est un peu haletante, fatiguée par la montée. Nous étendons les matelas sur des toiles et nous nous installons côte à côte.

Mes yeux s'habituant lentement à l'obscurité totale, je vois avancer des myriades d'étoiles. En pressant mes paupières, je vois un autre monde, celui de l'envers de mes yeux avec ses rosaces trouées, ses lueurs jaunes et ses boules qui tournent. La fraîcheur, peu à peu s'insinue en nous, et je m'endors.

Vers le matin, je me lovais contre le corps doux et tiède de Seto qui avait tiré sur nous un suaire immaculé, nous englutissant dans une aube grisâtre. C'était l'heure où la rue s'agitait : d'abord des frôlements doux, qui s'épaississaient en pas étouffés, en grincements sourds, en chocs secs, jusqu'à ce qu'éclate, tonitruant et incongru, le braiment du premier âne que la pointe d'un fouet venait caresser.

Aux premiers rayons du soleil, nous redescendions, moi devant, Seto s'appuyant sur mes épaules. Elle m'accompagnait jusqu'à la porte de ma chambre qu'elle refermait

doucement, sur un dernier sourire. Il était temps pour elle d'organiser la journée. Mon lit m'accueillait pour un autre voyage délicieux que j'entamais avec volupté.

\*  
\* \*

Au Proche-Orient, les quartiers se regroupaient autour de leur église, de leur mosquée ou de leur synagogue : chrétiens, musulmans et même juifs, tous alors vivaient en symbiose dans une paisible convivialité. De grands ordres religieux, Maristes, Jésuites, Frères des Écoles chrétiennes, y étaient solidement implantés, les missions, les écoles, les hôpitaux et les églises foisonnaient et toutes les grandes nations d'Europe cherchaient jalousement à y établir et à y développer leur influence.

Parmi ces populations si diverses, les Chrétiens originaires de Syrie avaient la réputation d'être des commerçants laborieux et industriels, et leurs enfants, comme les Libanais, parlaient alors très bien le français.

Je m'étais fait des amis, et d'abord chez les « Terres Saintes », un collège de Franciscains à deux pas de la maison. Nous étions inséparables Abed, Georges, Tawfiq, Aboud, Jéro et moi.

Jéro habitait à quelques maisons de la mienne dans la fameuse descente du « Djebel el Naher », en plein Azizieh. Rond, joufflu et jovial, il avait tout de l'acteur Hardy, modèle réduit ! Sur le pas de sa porte, il semblait toujours disponible pour quelques jeux ou quelques farces et il me souvient d'un jour où, avec un lance-pierre de notre fabrication, je m'essayais à des cibles précises.

Soudain, le projectile ricoche et j'entends un hurlement de douleur. La grand-mère de Jéro jaillit près de lui, un cataplasme sur la tête, les mains dégoulinantes de henné, cherchant des yeux le lâche criminel.

La pierre a frappé mon camarade en plein front et en un éclair je revois l'horrible scène avec ma mère à Beyrouth.

« *Atalo... Atalo ! Il l'a tué... Il l'a tué ! Qu'on me trouve ce fils de chien pour le mettre en prison. »*

Je me mets à trembler et pris de panique, je fonce au café le plus proche où sur la terrasse au soleil, Seto fume son narguilé. À sa grande stupeur, je me glisse sous la table, la tête enfouie au creux de sa jupe sans bouger. Je veux disparaître.

Elle me tire vers elle et me caresse doucement, puis elle ramasse son ombrelle et sans un mot nous quittons la table, moi serré contre elle qui avance jusqu'à la voiture. Je refuse de regarder la rue qui me paraît menaçante jusqu'au moment où nous arrivons au *Mdineh* près de la Citadelle.

Nous voilà dans un autre monde : les cris des enfants, les vociférations des cochers, les psalmodies des mendiants et le roulement des charrettes nous submergent. Nous sommes happés, entraînés, roulés par cette foule bruyante et multicolore.

« Claude, trouve-moi un *hammal* pour porter nos courses, je te prie ! » J'avise, à côté d'un groupe de musulmanes voilées, un homme grand, immobile, portant sanglée dans le dos une longue corbeille en osier. D'un signe, nous le louons et il ouvre la marche.

Nous passons devant les petits ateliers d'objets en cuivre aux dessins burinés au marteau. Les plateaux et les lanternes gravés brillent comme de l'or, étamés ou décorés d'arabesques argentées. À côté, c'est la marqueterie, objets ou petits meubles, le plus souvent incrustés de nacre, d'ivoire ou de bois précieux en baguettes ou en rosaces.

Un âne et une carriole lancés au galop nous obligent à bifurquer vers le souk des étoffes en rouleaux chatoyants. Assis devant des tables étroites, les marchands déroulent prestement les satins, les soies aériennes et les lourds brocarts tissés de fils d'or ou d'argent mariant couleurs et matières avec un goût subtil.

Je voudrais m'arrêter mais Seto tient ma main fermement. La foule est encore plus dense du côté des bijoutiers dont les vitrines étroites ressemblent aux arbres de Noël : chaînes, gourmettes, sautoirs ruissellent à portée de main, étincelants. Ils pailletent d'or, les yeux sombres des

musulmanes en noir et des bédouines en robes fleuries agglutinées aux devantures.

Brusquement les senteurs changent et je ne vois plus que des sacs ouverts, aux bords roulés, posés à même le sol : le jute serré retient fleurs, graines, baies et feuilles. Le marchand lève la planchette qui barre l'entrée et nous pénétrons dans une petite caverne. Une odeur prégnante nous accueille. À droite, des pyramides de savons pour le ménage, le corps et les cheveux que l'on commande au kilo. Au fond, les épices, les cafés, les thés, les riz, en grains ou en poudre, marient leurs couleurs pour le plaisir des yeux : c'est une palette de peintre qui s'offre à nous.

Invitée à s'installer à la place du marchand et à savourer une tasse de café, Seto égrène sa commande alors que, planté devant elle, le *Maalem*, le maître, donne des ordres à son apprenti vif et agile qui les exécute. Dans le gros moulin noir à l'imposante manivelle, il mélange et écrase les poivres. Une poudre parfumée coule des gros mors en acier dans une coupelle qu'il nous tend. Sur un signe le *hammal* s'incline et les paquets glissent au fond de la corbeille. Sur le coin de la table, on fait les comptes :

« *Allah ysalem dayatak*, que Dieu bénisse tes mains, dit Seto

– *Mît es salameh* » répond l'homme en glissant dans les miennes une poignée de pistaches.

J'aimerais bien voir le souk des bouchers et des volaillers avec les poules dans des cageots que l'on peut caresser en passant les doigts entre les grillages et les rôtisseurs qui sur une broche dressée verticalement contre un brasier de charbon enfilent les unes au-dessus des autres des escalopes de viande. Les bords rôtissent en grésillant et sont, à la demande des clients, détachés au couteau et émiettés dans un pain rond sur du *thineh*.

Seto est pressée. Le *hammal* marche vite. Dans la ruelle, les gens nous bousculent, je laisse passer les remorques poussées ou tirées, les vélos, et brusquement je suis seul ! Je prends la première impasse, je reviens, je m'arrête. Voici que Seto m'a perdu !

Mon manège intrigue un marchand qui me hèle. Je suis au bord des larmes. Il me prend dans ses bras et m'assoit sur la tablette, les pieds pendant à l'extérieur :

« Tu as perdu ta maman ? De là, tu vas la voir passer. Regarde bien. »

Le temps passe. Les gens me donnent le tournis. Le marchand parti auprès de ses clients, revient :

« Sois sans crainte... Tu connais ton nom, tu sais où tu habites, n'est-ce pas ? »

Mon nom, je le connais, mais où j'habite ? Chez Seto, là-bas, dans une maison. Je ne peux plus contenir mes larmes :

« Oh ! dit le marchand, je connais un remède pour consoler les petits garçons égarés : une tranche de pastèque ! »

Les clients se font rares, le souk va fermer. On va tirer les lourdes grilles sur les khans, ces entrepôts coiffés de superbes coupoles au-dessous desquels des jets d'eau s'incurvent pour retomber dans les bassins. On déroule les volets qui ferment les échoppes... et soudain, j'aperçois le hammal devant moi. Ses moustaches me font peur, son *tarbouch* aussi d'ailleurs. Il me prend dans ses bras, remercie le marchand et me voilà sur ses épaules, juste au-dessus du panier en osier. De là, j'aperçois le premier, Seto, qui m'attend paisiblement !

Du coup, j'ai oublié Jéro, jusqu'à notre arrivée à Azizieh. Tout semble normal. J'attends l'heure du coucher. Je suis silencieux.

« Seto, j'ai quelque chose à te dire. J'ai fait mal à Jéro. Je lui ai éclaté la tête, tu sais !

– Je sais, répond Seto calmement, Noûr m'en a parlé. Pourquoi n'as-tu rien dit ?

– J'avais trop peur qu'on me mette en prison. Il va mieux ?

– Oui, c'est juste une éraflure. »

Elle m'embrasse tendrement, je chuchote dans son cou :

– Seto, pourquoi le hammal a de si grosses moustaches ?

– A cause du Prophète, habibi... Celui des musulmans. Il a expressément demandé de porter les moustaches allon-

gées en souvenir, sans doute, du Lévitique. Certains enroulent les deux bouts par-dessus les oreilles !

J'éclate de rire, soulagé et détendu, alors que, doucement, elle tire les rideaux.

\*  
\* \*

On recevait ce jour-là chez les Kouyoumdji, comme tous les onzièmes jours du mois, en souvenir de la date de leur mariage. Lui était médecin dans la Compagnie des Chemins de Fer syriens. Sa femme élevait leur quatre enfants : deux fils et deux filles.

Ils habitaient non loin de chez nous une maison typiquement orientale, entourée de hauts murs qui la cachaient. Par un superbe portail de bois massif, clouté en ogive, on pénétrait dans un patio ombragé qui desservait les pièces de réception.

Des jasmins et des chèvrefeuilles finement lancéolés accrochaient leurs ramures aux balcons ventrus des chambres du premier étage. Au centre, un cédratier ployait sous les « pommes de Médie » à l'épaisse peau jaune et ridée.

Tante Kouyoumdji était la douceur même. Petite et menue, elle était aidée dans la tenue de la maison et l'éducation de ses enfants par la sœur de son mari, qui donnait ainsi une raison de vivre à un célibat qu'elle n'avait pas choisi.

La maison était une ruche bruyante pendant que le Docteur consultait dans son cabinet de la Compagnie des Chemins de fer. En l'absence d'autorité paternelle, Jacques, l'aîné, terrorisait tout le monde. Il avait un don pour transformer en cataclysme toute idée jaillissant de son cerveau inventif. Ses sœurs le craignaient et l'adoraient à la fois, son petit frère Aboud lui obéissait aveuglément, écopant souvent des punitions à sa place.

Aboud était mon ami. Très tendre, d'une bonté naturelle, la joie éclairait son visage dès qu'il pouvait faire

plaisir. Son cœur simple ignorait le mal et, quand il était entraîné à le faire, il ne savait comment se racheter. C'était le préféré de sa tante paternelle.

Ce jour donc, c'était *Rasmi*, jour de réception officielle, chez les Kouyoumdji. Il fallait une raison sérieuse pour manquer à cette obligation d'amitié : anciennes et nouvelles relations se côtoyaient. Grand-mère et moi allions les saluer, et je me réjouissais à la pensée de retrouver mon ami. Je songeais déjà aux parties de cache-cache dans les chambres du premier étage.

La rue où habitaient les Kouyoumdji était gardée, comme le veut la coutume, par le *harès*, le surveillant. En costume kaki, tarbouche grenat sur la tête, il assurait la sécurité du quartier. Je frappais au portail avec la lourde main de bronze : l'huis s'ouvre, puis la porte, largement. Des cris de bienvenue nous accueillent et je cours rejoindre mes copains, au fond du patio.

« Viens Claude, on va faire un truc formidable ! »

Jacques est très excité. Ses yeux brillent :

« Je t'en prie, regarde ! »

De là où nous sommes, nous pouvons surveiller étroitement la porte d'entrée. Des jeunes femmes élégantes, chapeautées et gantées, se succèdent. Défilant sous nos yeux, il y a des capelines légères, des chapeaux de paille fine à larges bords relevés, des petits bobs coquins à aigrettes graciles, des toques en plume, des bibis en mousseline plissée et même, de temps à autre, des tarbouches sobres et discrets.

Personnellement, je préfère suivre le ballet des plateaux de confiseries. Chaque fois qu'elle passe devant nous, tante Kouyoumdji nous fourre d'autorité dans la main des *mabroumés*, *baklavas* et autres pâtisseries orientales, au miel, à la pistache, à la cannelle, dont nous raffolons. Elle dirige tout, et les jeunes servantes ne la quittent pas du regard. Elle vient vers moi :

« Claude, que veux-tu, mon chéri ? »

Elle m'étreint, m'embrasse avec des petits cris, me pince la joue avec effusion, jusqu'à ce que j'avoue :

« Tante, je veux des *jaouz*.

– Et tu ne disais rien ! Pourquoi ne l’as-tu pas dit plus tôt ? »

Elle se précipite dans sa cuisine, heureuse et flattée : c’est elle qui prépare avec amour cette spécialité d’Alep, les noix confites.

« *Sahtein*, deux fois ta santé » me dit-elle en me tendant dans une coupe les boules noires et sirupeuses. Je croque dans le fruit, moelleux et doux. Elle me regarde avec bonheur, et s’en va, comblée, en sautillant, rejoindre ma grand-mère pour partager avec elle sa satisfaction.

Jacques a suivi le manège avec impatience. Le soleil n’éclaire plus que le haut de la maison. Il fait moins chaud. Les voix sont tombées aussi. Au moment où l’on apporte les plateaux de café turc, l’odeur tenace des larges feuilles sombres du figuier s’estompe. L’arôme exquis de l’arabica envahit tout le patio.

« Allons-y, dit Jacques, c’est le moment ! »

On se fond dans l’embrasure sombre de l’entrée de la maison. Jacques nous a précédés et nous appelle du palier du dessus :

« Nous allons organiser un concours de projectiles. Le gagnant sera celui qui aura lancé le sien le plus loin. »

Dans la chambre des parents aux volets clos, le lit disparaît sous les chapeaux épars. Jacques choisit une superbe capeline rose thé, se dirige vers la porte-fenêtre qu’il entrouvre avec précaution. On aperçoit la rue, le jardin de la maison d’en face. Il pousse les volets et, du balcon, lance le chapeau dans le vide. Nous nous bousculons pour suivre la trajectoire : la capeline tourbillonne, plane et se pose sans bruit contre le mur d’en face. On se précipite alors vers le lit et chacun revient avec son trophée. Jacques organise la partie.

Au troisième essai, victoire pour Aboud : le béret vert de tante Natalia, en forme de galette, est parti comme un disque. Après avoir caressé le mur du voisin, il est allé s’échouer sur un bananier. Nous serrons Aboud dans nos bras, il rougit de plaisir.

Le *harès* somnole, assis sur une borne au bout de la rue. Il a bien vu passer quelques objets colorés mais, ce jour-là,

il fait si chaud qu'on ne peut s'étonner de rien. Pourtant, il aperçoit par terre, près de la maison des objets bizarres. Il s'avance pesamment, tombe en arrêt devant le premier chapeau et, instinctivement, lève la tête. Nous refermons vite les volets. Il se décide cependant à venir frapper à la porte.

« *Min ?* Qui est-ce ? » Demande Tante Kouyoumdji, à travers l'huis entrouvert.

Le *harès* bredouille quelque chose d'incompréhensible, s'excusant mille fois. Tante l'aime bien ce brave homme, il est si dévoué, montant la garde jour et nuit ! Mais ce soir, vraiment, elle a autre chose à faire que de l'écouter :

« C'est bien, nous verrons demain, mon ami. Continuez ! » Et elle regagne la compagnie des invités.

Le *harès* est pétrifié. Il retourne aux chapeaux, en prend un délicatement, puis deux, puis trois, revient en hésitant et frappe timidement : l'huis s'ouvre à nouveau et Tante ne voit que plumes, fleurs et mousseline, qui curieusement lui rappellent quelque chose. Elle ouvre et pousse un cri :

« Mon Dieu ! Il faut cacher ce désastre ! »

Le *harès* lui indique le balcon, et mime la descente d'un planeur, courant d'un côté à l'autre de la rue pour montrer les points de chute mais elle lui arrache convulsivement son précieux fardeau. Dans la chambre, où nous nous sommes assis par terre, le fou rire nous a pris. Soudain, la porte s'ouvre. Tante est là, les cheveux en bataille, les lèvres blêmes.

« Tais-toi, dit-elle à la petite servante qui la suit, on s'occupera d'eux après ! »

Avec précaution, elle pose les chapeaux sur le lit et les voilà toutes deux, réparant une voilette, fixant une plume, brossant la poussière, enlevant les taches.

« Jacques, dit-elle, sèchement, va au salon compter le nombre de dames et remonte aussitôt ! »

Jacques s'esquive sans broncher, revient et chuchote un nombre à sa tante qui compte les chapeaux sur le lit :

« *Djahch !* Espèce d'âne ! Tu ne sais même pas compter ! »

Elle descend elle-même, revient, et compte à nouveau :

« Il en manque un, s'écrie-t-elle ! Où l'avez-vous mis, garnements ? Parlez, ou je vous écorche la peau à vif ! »

Brusquement, nous étouffons. Tout se brouille dans nos têtes. C'est devenu beaucoup moins amusant. Aboud s'avance, courageusement :

« C'est le mien, dit-il, celui que j'ai envoyé jusque dans le jardin des Fadi.

– Dans le jardin des Fadi ? Dit Tante, roulant de gros yeux et faisant un effort pour garder son calme. Jacques, prends quelques pâtisseries en bas, va immédiatement chez les Fadi et demande-leur le chapeau. Et si, en bas, quelqu'un t'aperçoit, je te casse la tête comme une noix ! »

Jacques ne fanfaronne plus ! Le voilà qui revient, portant précautionneusement sous sa chemise la galette victorieuse.

« Tante, dit Aboud innocemment, c'est moi qui l'ai envoyée, c'est moi qui ai gagné !

– Et qu'est-ce que tu as-tu gagné, polisson ?

– Jacques, qu'est-ce que j'ai gagné ?

– Mon cul ! » Répond tout bas Jacques, avec rage.

\*

\* \*

Seto était pieuse et souvent le matin, elle assistait à l'office chez les Roum Catholiques, m'invitant parfois à l'accompagner. J'étais le seul à ne jamais refuser : ses fils n'honoraient de leur présence que les enterrements !

Sur le boulevard d'Azizieh, près de l'Église Latine, il était de bon ton pour les grands commerçants d'Alep, d'installer une échoppe. Petits et surchargés, ces magasins étaient les vitrines des produits manufacturés locaux ou importés. Bijoutiers, cotonniers, teinturiers, orfèvres, y exposaient leurs plus belles pièces, et nombre d'étrangers succombaient à la tentation. On trouvait aussi de petits artisans, des professionnels des services qui vivaient paisiblement d'une clientèle attirée et fidèle. En rentrant de

l'office, Seto et moi, nous flânions devant les vitrines en échangeant nos goûts et nos impressions.

Dans la maison, les habitudes avaient un peu changé. Oncle Kamel, autrefois le premier debout et le dernier rentré, s'attardait maintenant en robe de chambre jusqu'après la sieste et Oncle Goufril quittait ses chères études pour lui tenir compagnie. Mon père revenait souvent à Alep, mais toujours seul.

Un jour, à table, Oncle Goufril se tourna vers moi :

« Tu as visité la citadelle, Claude ?

– Je l'ai vue du souk mais je n'y suis jamais entré.

– Je t'emmène demain si tu veux. »

À l'heure dite, j'étais prêt.

La citadelle est une colline à pic, un haut tertre de forme ovale absolument régulière comme ces tells élevés un peu partout dans les plaines entre Oronte et Euphrate, pour se défendre des envahisseurs :

« On dit, Claude, que cet édifice a d'abord été une acropole fortifiée, résidence des gouverneurs romains et byzantins. Il repose sur huit mille colonnes invisibles. La porte d'entrée est un donjon. Nous allons passer sur un grand tremplin en pierre qui se dresse sur des arches. Les cavaliers pouvaient entrer sans mettre pied à terre, tu sais ! »

Je fermais les yeux et j'imaginai le spectacle grandiose d'une armée arabe, pénétrant avec fracas dans l'antre de la citadelle, au retour d'une bataille meurtrière. Nous visitâmes ses salles, aux solives des plafonds peintes et dorées. Dans l'enceinte de la ville, détruite en partie aujourd'hui, les villageois d'alentours venaient se mettre à l'abri en cas d'attaque surprise.

De cette imprenable acropole sarrasine, juché sur les remparts, je découvrais ébloui, Alep, ma ville, plate, ses toits, ses terrasses, ses dômes serrés ; à l'infini, ça et là les minarets et les clochers s'élançaient fièrement.

Goufril était intarissable : de sa voix douce, il égrenait les détails d'une journée ordinaire quand, enfermés depuis de longs jours, les vivres commençant à manquer, les assiégés tentaient désespérément de déloger les bataillons

ennemis. L'écrivain de théâtre qu'il était, mettait en scène avec réalisme, une tranche de notre histoire glorieuse.

Nous revinmes par la porte du *khan* des chaudronniers, lentement. Après la chaleur, nous plongeons dans la brusque fraîcheur du souk : les voûtes de pierre laissaient filtrer quelques faisceaux lumineux. Dans ce clair-obscur, les *keffiehs* flottant que l'*Agal* serre sur les tempes des bédouins, comme un diadème à longues cordelettes, me semblaient des heaumes de chevaliers à visière relevée. À *Bâb el Faraj*, la place de l'horloge, nous descendîmes droit vers le jardin public entouré de cafés en plein air avec des tonnelles de verdure disposées comme des loges. Nous avons bien mérité un rafraîchissement. J'étais fier, heureux et j'avalais d'un trait le grand verre d'eau fraîche et la glace onctueuse que l'on m'apporta.

Quelques jours plus tard, douleur et fièvre apparaissaient. Trempé, au creux de mon lit, je délirais. Mes oncles décidèrent de m'hospitaliser, avec l'autorisation de mes parents qui rentrèrent précipitamment, à l'hôpital Saint Louis, dans le service d'un chirurgien français très réputé. C'était une typhoïde et mes jours étaient en danger.

Je revois la chambre d'hôpital et la tête de mon père posée sur ma main. Mais pourquoi pleurait-il ? Et pourquoi maman, de l'autre côté, était-elle silencieuse et figée ? J'étais si heureux de les revoir ensemble que j'en oubliais la douleur, cette fournaise brûlante dans mon ventre et ce sable dans lequel je croyais m'enliser. Quarante jours et quarante nuits à profiter de leur présence, à poursuivre ce rêve éveillé, à les toucher, à les embrasser !

Ce fut une grande fête qui célébra ma convalescence : on sacrifia un agneau et on cassa même, selon la coutume, les assiettes en signe d'allégresse.

\*  
\* \*

À Azizieh, nous étions entrés en Carême. Avec Seto, j'assistais à tous les offices et même si je ne comprenais pas bien, l'atmosphère incitait au recueillement.

La Semaine Sainte est toujours bouleversante après l'euphorie du Dimanche des Rameaux où nous commémorons le Christ qui entre à Jérusalem : palmes et buis croulent sous les friandises. Le Jeudi, Seto et moi, nous visitons toutes les Églises, de tous les rites, nous y recueillant chaque fois, à genoux.

Le vendredi Saint, Alep est en deuil. Toute la ville retient son souffle ; les chrétiens prient Celui qui vient de donner sa vie pour eux. Bien sûr, comment comprendre ce mystère douloureux ? Alors, on rentre en soi-même, on parle à voix basse, mais surtout on se prépare, car chacun au plus profond de lui-même le sait bien : « Christ a vaincu la Mort ».

Quand, au matin de Pâques, les premières cloches carillonnèrent à l'aube, juste après le muezzin, Seto entra dans ma chambre :

« Claude, Christ est ressuscité, habibi ! »

J'ouvris les yeux, ébloui :

« – Il est vraiment ressuscité ! »

Je n'avais jamais vu la maison aussi belle. Tout avait été lavé, astiqué : elle brillait, à croire que la lumière de Pâques avait tout transformé. Sur la table, la nappe aux fils d'or et d'argent rivalisait avec les cristaux et l'argenterie. Au milieu, dans un grand compotier, trônait une pyramide d'œufs. C'était le travail de Seto, minutieux et précis : chaque œuf dur est décoré à la main après avoir été plongé dans des colorants.

Oncle Djebraïl plaisantait : entre pouce et index, il tenait un œuf dans sa main et m'invitait à le casser. Avec la pointe du mien, je tapais vite et fort ! C'était mon œuf qui se brisait, une fois, deux fois,... jusqu'à ce que mon père évente la supercherie : l'œuf de mon oncle était en bois ! Pour me consoler, on m'offrit des présents.

\*

\* \* \*

Je n'avais rien senti venir, à peine avais-je eu le temps de lui dire au revoir, oncle Kamel était mort. Ce fut comme

si, tout à coup, ce que nous avions cru un roc, commençait à se fissurer. Toute la famille était là. Les « hommes » de Najiba étaient redevenus ses enfants, désemparés, qui avaient besoin d'elle.

Mais que pouvait-elle encore donner ? Marie était arrivée en retard comme toujours mais elle était là, deuxième statue noire auprès de ses frères. Je ne me souviens plus du temps, pour moi il s'était arrêté. Un moment, j'entendis entre deux portes que Georges, mon père, avait accepté. Accepté quoi ? De reprendre la direction de la fabrique ! C'était la dernière volonté de Kamel, la toute dernière au moment où la vie le quittait.

À la mort de leur père, ce grand frère tant aimé lui avait, à seize ans, appris le métier, avec patience et persévérance ; puis il avait été le seul à avoir admis le départ de Georges au Liban – ne fallait-il pas que l'oisillon découvre autre chose que les murs clos de son nid ? Cette prière de son frère, mon père l'avait entendue et Kamel s'était éteint en paix. Georges revenait à Alep !

Des jours de deuil suivirent. Seto était épuisée. Je fuyais la maison et me rapprochais encore plus de mes amis. J'avais porte et table ouvertes chez eux, on m'entourait de tendresse et d'affection. Mon père s'était installé dans le quartier d'Azizieh à une centaine de mètres de la maison et je devins pensionnaire chez les Frères Franciscains. La discipline était dure, je ne rentrais qu'un week-end par mois.

Je découvrais l'ennui et un pénible sentiment de solitude. J'attendis le premier dimanche avec impatience. Venu me chercher, mon père semblait soucieux et me présenta une dame brune aux yeux noirs : « C'est Alice... tante Alice ! »

Je flairai tout de suite le piège et je fus mal à l'aise. Irions-nous chez Seto ? Non, nous n'allions pas chez Seto, nous allions chez nous ou chez eux, je ne comprenais plus rien. Mais d'instinct, j'étais sur mes gardes. Seto, quand je la revis, fut évasive, mes oncles muets.

C'est ma mère qui allait douloureusement m'éclairer. Elle avait réussi à connaître l'adresse du nouvel apparte-

ment de mon père et se présenta un jour à la porte accompagnée de Sonia : elle entendait faire valoir les droits de sa fille, dit-elle, au bord des larmes, sans qu'on la priât d'entrer, d'ailleurs.

Une scène bouleversante se déroula alors sous mes yeux : la violence verbale d'Alice, la nouvelle compagne de mon père me terrifia, au point que je n'eus même pas le temps d'embrasser ma mère. Elle battit en retraite sans se défendre, honteuse et désespérée.

Le lendemain matin, mon père choqué par le spectacle de la veille, me prit par la main et m'emmena vers le *Tellal*, un quartier que je connaissais bien. Peut-être allions nous rejoindre maman et Sonia ? Il était silencieux et grave, s'arrêta tout à coup et se mit à genoux près de moi sur le trottoir :

« Claude, tu sais combien je t'aime. Je ne veux plus que tu revives ce qui s'est passé hier. Tu vas devoir choisir, mais tu es raisonnable n'est-ce pas ? »

Je fais oui de la tête sans comprendre.

« Ta maman est à deux pas d'ici, à l'hôtel Koualty, tu peux la rejoindre et repartir avec elle à Beyrouth.

– Avec toi papa ?

– Non, sans moi, ma place est ici ! Mais tu peux choisir de rester avec Seto et moi et retrouver ta maman lors des vacances scolaires. »

Il attendait sans impatience, tête baissée. J'étais écorché vif. Qui choisir ? Pourquoi choisir ? Que m'importaient leurs disputes, c'est ensemble que je les voulais. Mon cœur se gonflait, j'étouffais : surtout ne pas pleurer et réfléchir vite !

J'imaginai ma mère, Sonia serrée contre elle... Et mon père à genoux, là tout seul, et Seto, ma tendre et douce grand-mère. Je pris la main de mon père et l'aidai à se relever. Puis, je le poussai à changer de trottoir et à revenir sur nos pas, les mains jointes serrées derrière mon dos à me briser les doigts.

Surtout ne pas se retourner : derrière moi à l'hôtel, une femme et son regard qui me creusaient le dos. Surtout ne pas se retourner, ne pas hésiter. Par dessus l'épaule, je

lançais, les yeux pleins de larmes : « Ramène-moi chez Seto ! »

\*  
\* \*

Le temps passa et mon père tint sa parole de me mettre externe, au Collège des Frères Maristes d'Alep. Je repris mes habitudes et retrouvai avec bonheur mes amis et mes oncles toujours aussi discrets. Bien que rétablie, Seto se sentait affaiblie. Je me proposai de l'aider dans certaines tâches ménagères.

C'est chez Yorgui l'épicier, que dès le matin, j'allais chercher les précieux cubes de glace que je ramenaient promptement à la maison et que l'on enfermait dans la glacière aux parois étamées. En passant, je saluais le père de mon ami Georges, M. Terzikhan, tailleur réputé, dont la petite boutique était située au coin de la rue. Penché sur sa table, de lourds ciseaux en main, il tournait juste la tête pour me répondre en bredouillant, la bouche pleine d'épingles.

Je suivais les sillons d'eau que la lourde charrette livrant les pains de glace avait tracés sur la chaussée. Devant chez Yorgui, le trottoir ruisselait. Il n'était pas un épicier ordinaire, il était l'arbitre des jeux de tous les enfants du quartier. Nous nous retrouvions chez lui pour d'interminables parties entre copains. Selon les saisons, le jeudi, nous jouions à la toupie, aux osselets, et le dimanche, au jeu de la mousse. Yorgui veillait à la régularité de nos paris, à la convivialité entre amis et au respect des règles établies, d'autant plus vigilant qu'il était le premier intéressé.

Le jeu de la mousse est simple mais plein de surprises. Nous achetions chacun une petite bouteille capsulée de Coca-cola ou de Sinalco. Nous l'agitions fort et les joueurs devaient deviner le temps que la mousse, une fois la bouteille décapsulée, mettrait à s'épancher du goulot. Celui qui agitait la bouteille pouvait le faire avec force ou avec douceur. Celui qui pariait annonçait un chiffre 5, 10,

20 ou 30 et pouvait compter rapidement ou lentement, pour tenter de gagner.

L'enjeu de chaque partie était une bouteille gagnée. Yorgui empochait l'argent, mais il était là pour nous départager en cas de litige. Était déclaré vainqueur celui qui avait gagné le plus de bouteilles. Nous avions acquis à ce jeu une maîtrise redoutable et les gamins des autres quartiers hésitaient à se mesurer à nous. Il m'arrivait parfois, tant l'excitation était grande, de rêver la nuit que de grosses bulles me soulevaient et m'emportaient tel une plume.

\*  
\*   \*

Alep était en ébullition, on entendait parler partout de ce nouvel état, très proche de chez nous qui bouleversait la géographie du Proche-Orient. On s'étonnait : nous vivions si bien avec la communauté juive, des sémites, minorité laborieuse, comme nous, les chrétiens. On s'inquiétait aussi : quels buts poursuivaient les occidentaux, responsables de la shoah ? Devait-on payer le prix de leurs erreurs, de leur imprévoyance ? On avait franchement peur, quand on entendait parler d'exactions et de violences en Palestine.

Mon père quand il discutait avec mes oncles, se voulait rassurant : les Français qui cautionnaient cette implantation devaient savoir ce qu'ils faisaient et il rappelait en riant qu'il portait sur l'épaule le souvenir cuisant d'une jeune femme juive qu'il avait voulu défendre : le coup de couteau qui lui était destiné lui avait traversé le bras !

Je le regardais sans surprise mais avec admiration et je n'avais qu'une hâte, c'était de la faire partager à mon équipe qui m'attendait ce jour-là devant chez Tony le barbier.

Comment se passer d'un barbier à Alep ? Disponible, patient et attentif, il tient lieu de confident. Personne, bien entendu, ne s'aviserait de lui demander conseil mais il est

celui devant qui on peut réfléchir à voix haute, celui qui par des *maaloum* (bien sûr), *Allah yerhamo* (que Dieu ait pitié de lui), ou *yehrek nafasso* (que son âme soit brûlée), affermit un jugement ou incline vers une décision.

Les convenances veulent que le client soit accueilli aimablement par une inclinaison de tête, sans effusion. Un coup de serviette sur l'un des sièges placés devant un grand miroir et l'on invite l'arrivant à s'asseoir. Côté apprenti, on s'affaire : une bassine d'eau savonneuse et mousseuse, des serviettes immaculées disposées d'une main experte autour du cou du client et le rasoir que l'on aiguise sur le bandage de cuir luisant.

Tony était le barbier coiffeur du père de mon ami Aboud. Nous l'aimions beaucoup, il nous le rendait bien, mais nous n'avions de cesse de le taquiner. Nous attendions le moment où le client recevait la caresse douce et rapide du blaireau, faisant mousser la crème jusqu'à ce que le visage disparaisse sous un amas floconneux.

Alors, un membre de notre bande en faction, s'approchait sans bruit de la porte toujours ouverte et, d'un geste rapide, lançait à l'intérieur de la boutique un pétard allumé ! Une détonation éclatait et, immanquablement, les mêmes causes produisant les mêmes effets, nous assistions à une réaction en chaîne : Tony sursautait, son rasoir dérapait, entamait la peau du client qui arrachait vivement ses serviettes, et tous deux jaillissaient sur le trottoir, l'un épongeant son visage, l'autre brandissant son rasoir, tous deux menaçant les paisibles promeneurs.

Ce jour-là, pourtant, notre machination fut éventée. La solidarité des commerçants du voisinage s'était mobilisée en faveur du malheureux Tony. Au moment précis où Aboud, s'avançait vers la porte et allumait le pétard, le bras velu de Tony se détendit comme un ressort et vint happer la ceinture du pantalon de notre ami.

Suspendu en l'air, Aboud hurle, et Tony, écarlate, postillonne en bégayant, les yeux blancs de rage. Nous prenons nos jambes à notre cou et Aboud est littéralement transporté sans toucher terre par un Tony au visage convulsé, jusque sur le bureau de son père, le Docteur

Kouyoumdji, qui consultait ce jour-là à la Compagnie des Chemins de Fer Syriens...

\*

\* \* \*

Est-ce Seto qui l'avait demandé ? Est-ce mon père qui l'avait proposé ? Mais cet été 1948, je le passais à Zahleh, une petite ville touristique du Liban où l'on retrouvait toute la colonie étrangère du Levant.

Pas un hôtel, pas une maison, qui ne croulât sous les roses en pompons carminés ou dorés. Les volubilis s'accrochaient aux balcons dentelés.

Au sortir du village, la vigne montait à l'assaut des douze collines. On en tirait ce délicieux vin, rouge, rosé ou blanc, que les Pères Blancs français, au savoir-faire inégalé, ont réussi à produire sous le nom de *Ksara*.

Zahleh, c'est une cité lacustre : l'eau fraîche et limpide descend des sommets et sillonne en petits rus gazouillants les allées odorantes. À l'ombre des noyers, dans un des nombreux restaurants qui bordent les rives du *Bardoni*, assise sur des coussins aux couleurs vives, je l'ai retrouvée, Christine, ma mère.

Elle était seule. La tendre complicité qui l'unissait à Seto avait eu raison des interdits de mon père. Allais-je enfin m'asseoir et faire halte entre ces deux aimées ? Les jours fuyaient ! Très vite, trop vite.

Un matin le rêve s'acheva, ma mère me conduisit auprès d'un puits et nous nous sommes assis sur la margelle :

« Prends une dernière photo, Claude, nous rentrons demain. »

Je veux tellement la réussir, je cadre maman qui sourit dans une robe légère. La veille, nous nous étions faits immortaliser derrière un panneau en carton représentant un chameau. Le résultat paraissait suffisamment vrai pour épater mes amis :

« Je te les enverrai, mon chéri, dès qu'elle seront prêtes. »

Elle me prend dans ses bras, elle pleure doucement. Je me tais et j'éteins mon regard d'enfant sur l'épaule d'une femme...

Je reçus les photos du bonheur, elles étaient sur mon cœur et nous les regardions souvent, Seto et moi : maman était si jolie.

Je passai le Noël suivant chez mon père et tante Alice. Quelle nostalgie s'accroche encore à ce mot !

Aujourd'hui, mes cheveux sont gris mais je garde encore intacte la secrète blessure : dans le plaisir des cadeaux échangés, on me demanda de montrer mes talents de photographe. J'étais fier de l'intérêt que l'on me portait.

Le lendemain, mon porte-carte avait disparu... Effacer jusqu'à l'image du souvenir.



## LE HAMMAM

Je me remettais péniblement de la scarlatine, une maudite fièvre qui m'avait laissé épuisé, malingre et fripé. Une voisine suggéra une séance au Hammam. Mon père, toujours prêt à la critique, haussa les épaules. Mais Tante Alice décida de passer outre.

L'*arabagi* nous attendait avec sa calèche. « A Jdaidé ! » lui dit-on.

Nous voilà en route, au pas des chevaux. On emprunte les grandes artères du quartier chrétien qui entoure la Cathédrale Latine et, par des ruelles, on pénètre jusqu'au cœur du marché, grouillant de monde.

D'abord les échoppes de tissus, puis les bijoutiers aux façades rutilantes, les magasins d'argenterie et, brusquement, la grande place aux légumes et aux fruits. À l'angle, les poissonniers, dont les bassins, à même le sol, regorgent de poissons vivants.

On se fraye lentement un passage jusqu'au *hammam*, un bâtiment à l'architecture ottomane. Pendant que tante Alice règle la course, je regarde la devanture décorée de faïence, et la petite entrée discrète. Dedans, c'est le silence, ou presque. On est loin des bruits, des cris, des odeurs de la rue. Là, tout est blanc, propre, calme.

Le ruissellement de l'eau couvre les voix. « Garde ton slip », me dit tante Alice, qui se déshabille discrètement et enfle une chemise en coton. Dans le couloir, on nous tend le savon d'Alep, le henné, les gants de crin que je connais bien et que je redoute. Une grosse femme nous précède dans l'étroit passage. Devant moi, une salle immense, blanche, lumineuse, carrelée jusqu'au plafond et, une trentaine de femmes totalement nues.

Je reste figé, immobile. Certaines sont debout, de dos, d'autres assises, accroupies ou à genoux autour des

*jereines*, sortes de vasques qui recueillent l'eau jaillissant en continu des robinets. Il fait chaud et moite. La vapeur pose un film léger sur ce tableau.

Essayant de repérer les formes les plus voluptueuses, les courbes les plus douces, je lâche la main de tante Alice et j'avance comme un somnambule. Personne ne fait attention à moi. Pour la première fois, je contemple des femmes, fasciné.

J'entends des rires, des soupirs. Certaines me frôlent. Les rigoles convergent au centre de la pièce, et j'avance. Soudain, une douleur vive et brûlante me fait sursauter. Mon pied glisse, me voilà à terre, avec tous ces visages anxieux penchés sur moi, les seins offerts, à portée de mes mains.

Tante Alice me relève, inquiète : « Il a mis les pieds sur un *Beit-Al-nar*, la maisonnette du feu, cette pierre ronde qui abrite des braises, et il s'est brûlé. » Je ne sens d'ailleurs plus rien. Je resterais bien là, caressé, pressé, embrassé. Mais tante Alice m'entraîne dans une petite alcôve sur des bancs de bois.

Une matrone en peignoir m'empoigne et, sans douceur, me frotte de la tête aux pieds, arrachant par lambeaux humides la pellicule squameuse due à la maladie. Je me retiens de crier et deviens cramois. Le henné répandu sur mes cheveux coule dans mes yeux, et avec un bol en cuivre, elle m'asperge longuement.

On me rhabille et me voilà à nouveau dans la rue, les jambes en coton : « On va passer au magasin chez ton père, dit tante Alice en se redressant, il sera heureux de voir ta bonne mine. » Les cheveux plaqués, je brillais comme un lumignon. « On vient du *hammam* » dit tante Alice avec emphase. Mon père me regarde en souriant. Je rougis, les joues à nouveau brûlantes. Il m'embrasse et dit, gentiment moqueur : « Le voilà qui rechute ! »

\*

\*   \*

J'allais passer encore deux années, jusqu'à douze ans, chez Seto et mes oncles. Je n'étais plus un enfant. Je

commençais à devenir autonome et mes amis prenaient de plus en plus de place dans ma vie : nous étions sept ou huit inséparables, prêts à tout pour nous retrouver. Je me pris d'une véritable passion pour le cinéma. La salle *Empire Al Chark* ou l'*Opéra* étaient nos oasis de rêve. À tel point d'ailleurs que nous avons inauguré un nouveau sport : l'école buissonnière.

L'appel du matin terminé, nous désertions le collège et partions à travers champs vers les salles obscures. Nous vivions là de fabuleuses aventures : *Zorro*, *captain of America*, l'ancêtre de *Batman*, *Superman*, *King Kong* ou *Tarzan*. Avec *Nous irons à Monte Carlo*, je ne voulus plus être danseur de claquettes, je serais Metteur en scène !

Un jour, l'un de nous capta au détour d'une conversation, le nom d'une salle peu recommandable : *Le Farouk*, dans le quartier de *Bâb El Faraj*. L'usine de mon père était juste à côté mais nous étions décidés à prendre tous les risques. Sur cette place, des joueurs de dés, à l'habileté démoniaque détroussaient les innocents qui se prêtaient à leur commerce. C'était strictement interdit, et plus d'un, détaillait, la police à ses trousses, au beau milieu d'une partie.

Ce jour-là, nous allions donc au cinéma, *Le Farouk*. La place, pourtant grande, était noire de monde. Et soudain, stupéfaits, nous découvrîmes un gibet, deux potences et deux hommes en *galabié*, suspendus au bout, le visage cramoisi, la langue pendante.

La vision de l'exécution publique de ces deux malfaiteurs était horrible et insoutenable : nous étions au bord du malaise et fîmes demi-tour en tremblant. Au plus profond de nous-mêmes, nous nous sentions coupables, nous aussi.

Mes notes étaient de plus en plus catastrophiques, mon entrée en sixième et mon certificat d'études étaient compromis et un matin, mon père fit irruption chez ma grand-mère :

« Où est Claude ?

– Chez le fils *Marmabachi* où il étudie », répondit Seto.

*Marmabachi* était un condisciple qui me servait d'alibi, un petit garçon sage et rangé, d'une grande famille d'Alep, client de mon père. Celui-ci décrocha le téléphone :

« Claude chez moi ? Sûrement pas, Georges ! Je viens de faire conduire mon fils à l'école, » répondit surpris, le père de mon camarade.

Je fus découvert et ramené par le fond du pantalon chez tante Alice. Un trimestre en face à face avec mes livres, mes cahiers. C'était le baignoire !

Fin juin, les résultats tombèrent : j'étais reçu au certificat d'études et pouvais faire mon entrée en sixième... l'honneur était sauf !

On réunit un conseil de famille ; fallait-il m'envoyer en pension au Liban, chez les Maristes ou les Jésuites ? On peinait à se mettre d'accord, mon père trancha : les Maristes à *Jounieh*.

J'avais plus de deux ans de retard et au vu de mes résultats, il me fut vivement conseillé de faire un stage intensif de rattrapage.

« Je vais chez maman, au Liban ?

– Non, dit mon père, tu vas à Rayfoun, chez le Père Antoine Haddad, préfet des études arabes au Collège de *Jounieh* ! »

J'allais donc passer ces deux mois d'été dans la montagne libanaise où avec d'autres jeunes, je progressai rapidement, grâce à un enseignant chargé du cours de traduction français arabe, le Père Nasrallah Sfeir, aujourd'hui Patriarche Maronite.

Je garde un souvenir ému des longues promenades dans la montagne, des soirées théâtrales où je mettais tout mon cœur à improviser des saynètes. À Alep, on était confiant et on préparait mon trousseau de pensionnaire. Début Octobre, je fus admis dans la section des Moyens en sixième.

## DÉCHIREMENTS

À l'automne, je partis avec mon père et tante Alice dans un taxi lourdement chargé. Le paysage défilait, pistachiers à perte de vue, champs de coton, flaques vertes sur terre grasse et brune aux reflets violets.

Je laissais Hama et ses Norias sur le cours de l'Oronte qui décrivait une large courbe et s'encaissait au milieu des palais arabes.

À Homs, nous nous arrêtions pour nous rafraîchir et nous restaurer. C'était la dernière halte avant le Liban où j'entrais par Tripoli et son port, *El Mina*, à l'extrémité d'une plaine, immense jardin d'orangers et de citronniers.

En fin d'après-midi, voici *Jbeil*, citée dans le Livre des Rois et baptisée Byblos par les Grecs : au milieu des vignes et des mûriers, on apercevait de loin le Temple romain et l'amphithéâtre. Puis, c'était la baie de Jounieh, à l'extrémité de la côte phénicienne qui s'étendait alanguie devant moi aux pieds de quelques délicieuses maisons libanaises, pierres blanches et tuiles rouges, fenêtres délicatement ouvragées.

La porte du Collège était haute, je ne voyais plus qu'elle. Elle céda sans effort mais se referma aussitôt derrière moi. J'évitais de regarder la façade, je traînais dans la cour, j'écrasais les graviers qui faisaient un bruit de plage. Rebrousser chemin, courir, ouvrir le battant et fuir, mais pour aller où ?

Je levais les yeux, la montagne était sombre, pesante comme un vêtement de veuve, trouée de jardin d'oliviers, de mûriers, de citronniers. Tout en haut, une silhouette blanche que je distinguais à peine, maternellement inclinée : « La Vierge du Liban, petit » me glissai Maroune, le concierge qui portait mes valises, ma cantine et mes paquets.

Entre le bruit du vent et de la mer, Notre Dame de Lourdes m'attendait à l'entrée, si fragile, si douce, souriante, mains ouvertes pour m'accueillir. Ce voile blanc qui la dessinait avec grâce, les longs plis de sa robe sage... Je mettais un genou à terre, me signais et me relevais portant rapidement à mes lèvres ma main qui venait de l'effleurer. Je contemplais son visage et le mystère me submergeait.

*« Je voudrais, Marie... Je n'ai rien à offrir, rien à demander*

*Je suis là, seulement pour vous regarder*

*Mère de toutes les mères, qui m'habites soudain, gonfle mon cœur qui s'apaise, clos mes paupières sur cette douleur sourde, tenace qui m'étreint. »*

Le jour tombait vite. Du premier étage où l'on m'avait conduit, la mer entraînait, par les baies largement ouvertes. Flaque huileuse, immobile. À l'horizon là-bas, le ciel en feu s'abîmait lentement et quelques barques noires creusaient leur profond sillon. J'entrais de plain-pied dans une contemplation rêveuse et éblouie et les doigts du sommeil fermaient les yeux de la terre.

## L'INTERNAT

Le règlement et la discipline me rappelaient vite à la réalité. Du lever à cinq heures le matin, jusqu'à 21 heures, le soir, tout était planifié : les cours, les études, les repas, le cinéma, le basket-ball, les promenades, tout ! Dès le premier mois, je me faisais remarquer : à la lingerie, en fin de semaine, on appelait le numéro 5555, c'était moi ! J'avais un franc succès et les quolibets fusaient ! Heureusement, j'étais très adroit au basket-ball et je devenais la coqueluche de la section des Moyens.

Nos maîtres étaient exceptionnels, Français ou Libanais, compétents, ouverts, inlassablement dévoués. Il me souvient du frère André, mon directeur, de sa culture avec qui j'établissais ce lien personnel de disciple à maître pour fondre ensemble le savoir et la vie, les livres et la parole. Personne ne savait mieux que lui changer une idée de l'existence en confiance personnelle, une réflexion morale en conseils judicieux.

C'était un philosophe qui passait naturellement de l'universel au particulier et qui nous faisait cheminer près de lui sans effort. Dans ce cadre, j'allais vivre mes années d'adolescence, celles de l'éveil de la sexualité avec son cortège d'émotions inexprimables.

Les jeunes filles étaient rares mais certains dimanches, encadrées par les sœurs de Notre-dame, elles venaient assister à nos projections cinématographiques. Nous découvrions alors des émois tout neufs.

Ce que j'ignorais encore c'était que mon père avait mis un veto à toute visite de ma mère installée à quelques kilomètres de moi. Pourtant, je me sentais touché par la Grâce et je puisais dans cette certitude, les soirs de longs week-ends où me venait parfois l'idée de me laisser tomber à terre et de ne plus bouger.

Comme ces fleurs qui s'ouvraient aux heures chaudes de l'après-midi, les tendres souvenirs de Seto s'épanouissaient. Parfois le sommeil me prenait d'un trait, d'autres fois je l'attendais, le sachant proche pour le savourer : il emmêlait les visages aimés et mes pensées s'effilaient, devenaient mots, phrases... seuls liens qui me raccrochaient encore à la vie.

Dès mon réveil, je pris l'habitude d'assister à la messe. J'entrais dans le banc sans bruit... Les prières s'élevaient de toutes les bouches en même temps, comme une musique retenue, à peine audible. Les mots étaient neufs, je les goûtais en contemplant au loin, mystérieux, le tabernacle et sa porte peinte, fermée.

Pris entre des couloirs qui aboutissaient enfin, des portes qui s'ouvraient toujours, ma voix ne semblait plus se briser contre les murs du silence ou de l'indifférence. J'avancais !

Un soir, nous touchâmes du doigt l'invisible. C'était l'heure du repos, après l'étude. Nous avançons en file étroite dans l'escalier jusqu'au troisième étage des dortoirs. J'avais posé mon livre sur une table basse, j'attendais mon tour en pyjama. Un grondement sourd et la table vacilla, la lumière clignota. Une angoisse, la voix du surveillant, posée, précise :

« C'est un tremblement de terre. Laissez tout et descendez dans le calme. »

Dans la cour des Moyens, nous étions tous là, oiseaux de nuit, serrés les uns contre les autres, craintifs et silencieux.

« Il arrive que la Nature se dérègle, dit le frère, mais ayez confiance ! »

Je priais dans mon cœur qui s'affolait, assis par terre accompagné par le roulement sourd d'un tambour au loin... très loin. La nuit qui aveugle les objets, nous ramenait à l'idée de la mort qui éteint toute peur. Je regardais Marie, la Vierge de Harissa, irréaliste, tache claire sur fond noir menaçant. Une voix demandai :

« Et les raz-de-marée, ça existe ? »

Et si la mer emportait le rivage ? Pensais-je, je fermai les yeux et j'attendis l'aube qui nous trouva transis.

\*  
\* \*

Les années de collège s'égrenaient vite... trop vite ! Mes résultats s'amélioraient régulièrement. Mon père était satisfait, et Seto persévérerait dans son indéfectible confiance en moi. Pourtant, quand je revenais à Alep, chaque année, pour les vacances d'été, je la reconnaissais avec peine : la solitude la transformait de plus en plus. Est-ce parce que je grandissais, mais elle s'affaissait, ses cheveux blanchissaient, ses yeux mêmes changeaient. Cependant, nous retrouvions nos habitudes, notre tendre complicité et ma liberté conditionnelle !

Abed, Georges, Ali, Aboud et Taoufik, tous mes copains étaient au rendez-vous. Je faisais le tour des familles, j'étais fêté comme l'enfant prodigue, assagi certes, mais avec quelques tours encore dans son sac.

Nous sillonnions tous les quartiers de notre ville à pied et en tramway, que nous avons l'habitude de prendre en marche : lancés dans une course folle, nous empoignions les barres d'appui et sautions sur le marche pieds... que je ratais ce jour-là !

Entraînées par la vitesse, mes jambes menaçaient à chaque instant d'être happées par les roues. Je rassemblais toutes mes forces dans les bras pour ne pas lâcher prise, jusqu'à ce que des passants arrivent à signaler le danger au wattman qui stoppa le tramway dans un horrible grincement.

Il était temps, je tremblais, je tenais à peine sur mes jambes ; je subis la verte semonce du conducteur. Blême, je me précipitais dans la première église du quartier et me blottis sous la statue de Marie, plein de gratitude.



## CES ANNÉES-LÀ ...

J'étais à Alep le 26 juillet 1956, quand Jamal Abdel Nasser prit la parole au Caire ridiculisant les diplomates américains devant une foule bon enfant, en liesse :

« Cent vingt mille égyptiens sont morts, en creusant le Canal de Suez ! Vous m'entendez ? Le Canal sera Égyptien. Il est, Égyptien à l'heure où je vous parle. »

En Israël, l'État-major préparait la guerre et tout l'été résonnai de bruit de bottes. La Jordanie signa le pacte militaire égypto syrien. Le coup d'éclat de Nasser venait d'ouvrir grand la porte, à la vague d'un Nationalisme arabe : les jeunes Chrétiens et Musulmans s'enthousiasmaient.

À la rentrée d'octobre, j'étais admis en seconde dans la section des Grands. C'était un monde tout aussi nouveau qui m'attendait : celui de la Littérature française. Curieusement, ce XVI<sup>e</sup> siècle que je découvrais, était celui de la Renaissance, des guerres de religions, période de vie débordante d'activité intense, dans tous les domaines de la pensée et de l'action ;

J'étais boulimique et d'un optimisme sans bornes avec Rabelais, raffiné avec Ronsard, mais je découvrais mon « Moi » profond dans toute sa complexité et ses nuances avec Montaigne dont j'admirais sans retenue la lucidité.

Je revois aujourd'hui frère Yves commencer son cours dans un silence total, modulant son introduction pour mieux capter notre intérêt : « À une certaine lourdeur physique, Montaigne alliait une finesse d'esprit peu commune, du bon sens et une pensée très hardie ! Il avait deux passions : la vérité et la liberté ». Soudain, c'était Michel Eyquem de Montaigne devant nous, qui parlait : il parlait de nous, de notre humaine condition, de nos doutes,

de nos craintes, de nos émotions, de nos faiblesses. Que sais-je ? disait Montaigne.

Que savions-nous au-delà de notre inlassable curiosité ? Cette vie foisonnante, nous la pressentions derrière les grilles du collège. Nos maîtres nous en donnaient le goût et au souvenir de certains magnifiques interprètes de l'âme humaine, il m'arrive aujourd'hui de regretter ces fugitives rencontres. Mais, il est vrai, les événements nous sollicitaient.

En novembre 1956, les troupes franco-britanniques débarquaient en Égypte. Tsahal commandée par Ariel Sharon, envahissait le Sinaï et parvenait jusqu'aux rives du Canal de Suez. Le 2 Novembre, l'Assemblée Générale de l'ONU, votait une résolution, proposée par Foster Dulles, le Secrétaire d'État américain, qui exigeait la fin des hostilités. L'opération franco-britannique menaçait de mondialiser la crise. Le Kremlin qui venait d'écraser les Hongrois, se refaisait une réputation en s'interposant dans le conflit comme le sauveur de l'Égypte. Paris et Londres craignaient un débarquement russe, et Israël fêtait sa victoire. À l'ONU, la résolution réclamant l'évacuation du Sinaï par Israël était votée, 95 voix pour, 1 voix contre ! Eisenhower envoyait un message à Ben Gourion dont le discours triomphaliste, à la Knesset, avait fortement déplu, le menaçant « de sanctions internationales, voire d'expulsion des Nations Unies ».

Israël reculait et acceptait le principe d'un retrait total du Sinaï, les Britanniques et les Français commençaient à évacuer leurs troupes de la région et une force d'urgence se déployait, s'interposant entre les belligérants. Fin Janvier 1957, Israël n'occupait plus que la *bande de Gaza* et la région de *Charm El Cheikh*, mais c'était la première occupation de ce territoire surpeuplé.

Nouvelles menaces d'Eisenhower en Février qui contraignaient Golda Meir à obtempérer le 1<sup>er</sup> Mars à l'ONU : Israël se retirait, les casques bleus pénétraient dans Gaza, et l'Administration égyptienne se réinstallait. C'était une défaite diplomatique, pour Israël mais cette guerre allait lui apporter dix ans de paix, et le statut de puissance au

Proche-Orient. Au Liban, durant tout le conflit, la tension n'avait cessé de monter entre Chrétiens et Musulmans. Les performances israéliennes impressionnaient ainsi que l'expansion du Nassérisme. Sur le modèle de la guerre de libération algérienne, l'union des étudiants palestiniens de Yasser Arafat prenait corps : c'était le FATAH (en arabe, les initiales écrites à l'envers de *Mouvement de Libération de la Palestine*).

\*  
\* \*

Comme au collège, mon père et tante Alice me rendaient visite une fois par trimestre. Mon père par affection, tante Alice pour écumer les magasins de prêt-à-porter, de chaussures et de colifichets. Ils repartaient l'automobile pleine de boîtes et de cartons.

Je préparais le bac Libanais et le bac Français et ma vie de potache s'organisait, poudre à éternuer, lancer de poignées de billes, la nuit dans les dortoirs, farces et jeux entre nous.

Une nouveauté cependant : je passais certains week-end en dehors de l'internat et me rendais à Beyrouth chez un oncle de tante Alice sculpteur de son état : c'était lui, qui avait fait le grand Christ Roi pathétique, qui étend ses bras à la sortie nord de Beyrouth.

J'en profitais pour visiter toutes les grandes salles de cinéma de la *Place des Canons* et du *Quartier de Hamra*. Je déambulais seul, du bas de la ville baignée dans la mer qui la caressait, aux quartiers étagés qui grimpaient à l'assaut des collines.

L'avenue *des Français* s'étirait de l'hôtel Saint-Georges jusqu'après le *Raoucheh* et la *grotte des pigeons* parallèlement au rivage. Cette promenade sur la Corniche était le rendez-vous des Beyrouthins dont les plaisirs variaient selon les saisons : on dînait dans les restaurants à la française bâtis sur pilotis le long de la plage non loin du port ou sur la *place des Canons*, large avenue bornée de massifs de palmiers, de fontaines émaillées, de cafés trottoirs.

Beyrouth, c'était l'Europe disaient les Libanais, la Suisse du Proche-Orient pour les financiers, où tout le monde s'enorgueillissait de parler Français.

Outre mon « activité » cinématographique, j'étais assidu aux entraînements de basket et je devenais un très bon attaquant dans la fameuse équipe des Frères Maristes de *Jounieh*. Les joueurs de l'Université Américaine et de l'Université Française Saint-Joseph nous redoutaient, souvent déstabilisés par notre rapidité et notre adresse.

Je prenais de l'assurance et petit à petit ma situation familiale m'apparaissait dans la semi autonomie que j'assumais, injuste et inacceptable. C'est un petit événement qui provoqua ma réaction :

À table, au réfectoire, un de mes cousins d'Alep, Jean, qui m'avait rejoint en pension me surprit par une remarque indélicate sur ma mère. Décontenancé, je suffoquais et coiffais l'imprudent d'un plat de spaghettis que nous nous apprêtions à déguster.

La punition fut sévère : quatre cents vers de Victor Hugo à apprendre et à réciter par dizaines sans erreurs !

Me voici dans « La Légende des Siècles », fatigué comme Booz « qui avait tout le jour travaillé dans son aire », mais qui lui, « dormait parmi les siens »... l'affaire devenait plus drôle quand Ruth, une Moabite, qui arrivait d'on ne sait où, « se couchait à ses pieds, le sein nu » !

Alors, l'ombre du corridor devenait nuptiale et solennelle et le surveillant, à moitié endormi, qui attendait ma récitation syncopée, s'étonnait de l'intonation vibrante, qu'à cette heure avancée de la nuit, je donnais encore à ma voix.

Cet excellent exercice de mémoire réveilla la mienne et j'entrepris à Beyrouth des recherches dans le quartier de *Zéitouneh* où nous habitions. Le résultat fut décevant. Or je m'étais fait un ami Maroune, notre concierge, par de petites attentions que son dévouement et sa bonté méritaient et un jour en grand secret, ce fut de lui que me vint une information capitale : sur un petit papier soigneusement gardé se trouvaient le nom et l'adresse de ma mère... à Damas !

Il avait eu pitié de la persévérance assidue de maman qui était venue frapper régulièrement, durant toutes mes années de collège, à une porte que les ordres de mon père lui interdisaient d'ouvrir ; c'était un signe, une réponse à ma quête. Après l'appel du samedi, je fis le mur et partis en taxi, reprenant le trajet Beyrouth-Damas qui se faisait autrefois en diligence.

La première étape était le gros bourg d'*Aley* qui surplombait Beyrouth ; puis *Sofar*, d'où l'on pouvait voir au loin la Méditerranée. On dévalait ensuite l'autre côté de la montagne pour aboutir dans la grande plaine, plate et fertile de la *Bekaa*, verte et fluide comme un lac.

On laissait *Baalbek* pour apercevoir la chaîne de l'Anti-Liban haute muraille de roches fauves que le soleil calcinait, arrêtées au sud par le Mont Hermon, le *Djebal-Cheikh* des Arabes. Enfin une vallée étroite où dévalait un large torrent, le *Barada*, qui fertilise, rafraîchit cette grande oasis qu'est la Capitale de la Syrie : *El-Châm*, le pays qui est à gauche ou le grain de beauté selon d'autres traductions.

Damas est peut-être la plus ancienne Capitale du monde, celle dont parlaient Abraham dans la Genèse, Isaïe et même le Prophète Mahomet qui, disait-on, refusa d'y entrer prétextant que Dieu ne permettait pas à un homme de rentrer deux fois au Paradis !

Toute la vie Orientale se déroulait dans la rue à Damas et je n'eus aucune peine à trouver la maison de maman. Je revois son visage étonné, incrédule et ses larmes.

Pour les cacher, elle s'agenouilla dans un geste rapide, comme aux temps anciens quand un voyageur revenait et que l'on baisait ses sandales, grâce soient rendues à Dieu, pour son retour. Sonia était près d'elle discrète, effacée et j'avais du mal à la reconnaître.

Nous parlâmes doucement, de nos vies, avec pudeur pour ne pas rouvrir les blessures. Je nous revois sur le canapé, blottis tous trois ensemble, avec mon père, l'absent entre nous. Chaque heure qui passait affirmait sa présence, la déformait aussi aux yeux de maman qui croyait encore son retour inéluctable. Elle était à Damas pour répondre au premier signe de lui, disait-elle.

Elle questionnait des yeux d'abord, puis s'enhardissait mais renonçait devant mon étonnement douloureux, mon ignorance non feinte. Deux jours et deux nuits avec nos problèmes, ceux que l'on ne pouvait plus aborder parce qu'il était trop tard et ceux qui ne pouvaient pas l'être parce qu'il était trop tôt, et que Sonia et moi, étions encore des enfants. Elle croyait de toutes ses forces aux instants qui soudain deviennent grâce comme ma présence inattendue.

Il fallait laisser s'accomplir sans s'en mêler le destin, ne rien provoquer. Je n'étais pas là pour le grand combat, celui de l'ombre et de la lumière, ni pour intervenir dans le déroulement de leurs jours.

Comment rassembler les lambeaux épars de la vérité, pensais-je en revenant à *Jounieh*. Où était, d'ailleurs, la vérité ? Ce pouvait-il qu'il y ait « des vérités » ? Je n'avais jamais envisagé cette possibilité qui compliquait vraiment tout, mon père silencieux, muré dans la sienne, maman écorchée ruminant son histoire.

À quel moment, sur quel détail, leurs chemins qui s'étaient rencontrés, avaient inexorablement divergé ? Qui étions nous, Sonia et moi, qui ne nous connaissions à peine ? Lequel de nous deux avait gardé la meilleure part de cet amour éteint ? Car, et j'en étais déchiré, l'exaltation de maman se nourrissait d'un passé qu'elle magnifiait, d'un passé que mon père, chaque jour, s'appliquait à oublier.

Je revoyais ma sœur, suspendue à nos lèvres, attendant de moi que je fasse ou que je dise ce qui était juste, tentant de s'arracher à ce qui la ligotait, à ma mère surtout symboliquement close dans sa maison fermée.

Me voici devant le Collège, cette haute façade que j'aime tant, ces murs qui me protègent. Impossible de me confier, de parler, c'est mon histoire secrète, inavouable, mon mensonge permanent, moi qui m'efforce de ne jamais mentir, jamais, même quand la vérité est si difficile à dire !

J'étais brisé quand j'entrai dans le bureau du directeur qui m'attendait. Brisé mais debout. Inutile de feindre :

« Deux jours d'absence sans motif. Aurais-je dû avertir votre père, Claude ?

– Non, Frère. J'étais à Damas, chez ma mère, dis-je, soutenant son regard ».

\*  
\* \*

J'étais heureux, en juin, de retrouver mes amis Alépins.

Abed était devenu un excellent mathématicien, passionné d'Histoire, vouant une admiration sans bornes à Napoléon à qui il ressemblait d'ailleurs par le teint, la taille et l'allure.

Georges était un fin politicien et un séducteur patenté. Son père, le tailleur du mien, ne savait à quel Saint le vouer. Aali était ceinture noire de Judo. Frégi, notre troubadour, excellait dans le registre des Variétés avec un grand tub « Rossignol de mes amours ». Il y avait aussi l'autre Georges, dit le Paisible, et Johnny qui hésitait entre le destin d'Einstein auquel il se sentait appelé ou celui de Playboy que Georges lui disputait âprement.

Bien entendu, Aboud et Taoufik étaient du groupe que nous baptisâmes pompeusement « les Aiglons ».

Dans la traction avant Citroën 15 chevaux que son père lui confiait bien innocemment, nous sillonnions Alep avec Aboud.

Nous étions assidus à la messe du Dimanche à l'Église Latine pour jeter un œil aiguisé sur les jeunes beautés et, peut-être aussi, plus hypocritement, pour rassurer leurs parents, si d'aventure nous prenait l'envie de sympathiser avec elles.

Entre cinéma et jeux de société, nous organisions des expéditions dans les alentours et, comme Lawrence d'Arabie ou Bonaparte aux Pyramides, nous ne nous lassions pas de contempler le désert.

Nous montions rapidement notre tente : un bédouin, un jour, s'inquiéta de notre manège et nous informa que l'endroit était infesté de serpents. Abed avait apporté le fusil

de chasse de son père et nous établîmes prudemment un tour de garde deux par deux.

À l'aube, assis devant la tente, glacés, nous plaisantions pour nous réchauffer. Il pointa son fusil déchargé vers moi :

« Et si je tire maintenant ?

– Chiche, dis-je en pouffant »

Il dévia légèrement de sa cible, appuya sur la gâchette. Une violente déflagration, des cris, nous avions réveillé tout le monde.

Abed, livide, tremblait : « Mon Dieu, j'aurais pu te tuer, Claude ». Je feignais un détachement que j'étais loin d'éprouver, mes jambes étaient en coton et une main invisible étreignait mon cœur qui défaillait.

D'autres fois, nous vivions moins dangereusement, installés près d'un Monastère, sous la protection des Moines, dans la montagne Syrienne, proche de la frontière Turque, à *Kassab*. L'air était délicieusement frais et cette sainte compagnie des prêtres ne pouvait que nous transformer, pensaient justement nos parents.

C'est bien de transformation qu'il s'agissait d'ailleurs, le jour où, en passant par la lucarne d'une chambre, nous avons dérobé les vêtements et ornements épiscopaux. Après avoir goûté au vin de messe pour nous donner du courage, nous voilà en longue procession tôt le matin, vers le village voisin.

Je fermis la marche en mitre, crosse à la main, juché sur un âne que Georges avait détaché et qu'il conduisait comme un bedeau par le licou. Des enfants intrigués accouraient et s'agenouillaient au bord du chemin alors que leurs parents dans les champs levaient la tête et se signaient.

C'est à l'entrée du village que nous avons été découverts. Dans l'œil des moines qui nous morigénaient, dansait une curieuse lueur amusée même s'ils se faisaient un devoir de téléphoner à nos pères pour leur apprendre, avec ménagement certes, l'éclosion de nos précoces vocations, et accessoirement, leur demander de réparer nos dégâts !



Je me revois à *Brommanah*, au dessus de Beyrouth, juste avant mon entrée en Rhétorique avec Seto pour quelques jours de repos et de détente. Elle me taquine sur mes penchants amoureux et rit aux larmes quand je lui raconte avoir croisé Éva, la fille du bijoutier qui me plaisait tant, autrefois :

« Je l'ai échappé belle, Seto. Vraiment, je l'ai échappé belle, disais-je la main sur le cœur. Elle est mariée avec un enfant et enceinte ! Méconnaissable ».

Seto se livrait avec beaucoup de pudeur et rougissait encore, pour m'avouer que grand-père l'avait demandée, au moins trois fois en mariage. Il l'avait aperçue avec sa mère descendant de carrosse pour rentrer à l'église : « Trop jeune » avait dit son père ! Sans qu'elle soit le moins du monde consultée.

Habib, ce jeune qui « venait d'Antioche », n'était pas issu d'une de ces grandes familles auxquelles elle appartenait ! Tout le monde le savait et elle avait bien fini par l'apprendre. Mais pour lui, c'était elle, et personne d'autre : sa patience et sa persévérance avaient été récompensées.

« J'ai été gâtée, Claude, très gâtée. J'ai eu tout ce que je voulais. Tu ne l'as pas connu Habibi, Dieu ne l'a pas voulu, c'était un homme de bien, un juste, il parlait peu, c'est pour cela que chacun l'écoutait.

De son enfance d'émigré, quittant précipitamment Antioche, cette prestigieuse ville Syrienne envahie par les Turcs, il avait gardé le goût des décisions rapides, celui d'aller toujours de l'avant, il était le premier en tout, il nous surprenait, il dérangeait, surtout ses concurrents qui l'attendaient là où il n'était déjà plus.

Quand il avait visité l'Europe avec Sami et Kamel, à la recherche de machines industrielles performantes, des tissus d'ameublement et des nouvelles techniques de production, il était revenu transformé, il voulait tellement partager cette expérience, la développer. Cet enthousiasme, je

l'ai vu s'éteindre comme une bougie que l'on mouche, d'un seul coup, la nuit de l'incendie.

C'était la peur qui revenait, celle de l'enfant jeté sur les routes, sans famille sans toit. Devant les murs calcinés de l'usine, ce sont ceux d'Antioche qu'il voyait, et les gens qui fuyaient, emportant sous le bras les rouleaux de soieries sauvés du désastre, c'étaient ces pilliers de ruines qui, tout au long de sa fuite, l'avaient accompagné.

Les mains nues, il n'avait rien pu sauver, hormis sa dignité et son honneur. Le lendemain il avait réuni tous les ouvriers pour leur solde, leur promettant une aide dans l'attente de la reconstruction et par les journaux nous avions demandé à tous les créanciers de se présenter pour être réglés. Parmi eux, certains avaient sûrement tenu l'alumette du brasier et d'autres lui avaient soufflé dessus !

Mais cette peur, cette crainte ne s'étaient plus jamais éteintes dans les yeux de ton Grand-Père. Et c'est la même qui était au fond des yeux de ta maman, Claude, la même. Il faudra que tu lui en parles, un jour, plus tard, quand elle aura choisi le moment.

– Dis-moi juste, Seto, comment l'avais-tu connue, ma maman ?

– J'étais hospitalisée à Saint-Louis à Alep. C'était elle mon infirmière.

En partant, j'avais besoin de soins et j'ai supplié le Docteur Fruchaut de me laisser l'emmenner. Elle était orpheline, si douce, si délicate, avec des doigts de fée. Ton père l'a connue à *Azzizieh*, chez nous.

– Je l'ai revue, tu sais Seto, et mon père n'en sait rien. Je me suis enfui à Damas tout seul. Elle travaille là-bas, avec Sonia. Elle a toujours l'espoir que tout va s'arranger, je n'ai pas eu le cœur de lui dire la vérité. »

Seto s'était tue. La petite fille choyée, l'épouse et la mère aimée et respectée pouvait elle imaginer la détresse de ces deux femmes seules à Damas ? Seto ignorait tout de leur déchirement, leur douleur silencieuse, leur cri rentré et l'espérance folle que j'avais lue dans leurs yeux, cette émotion retenue que seules les mains laissaient sourdre quand les pauvres mots étaient impuissants.

Et pourtant, j'aimais ce silence, ces yeux baissés sur une douleur insondable et je posais doucement mon front dans ses mains ouvertes pour m'accueillir.

\*  
\* \*

Le premier Janvier 1958, Gamal Abdel Nasser, debout face à la foule sur un balcon du Palais *Abdine*, au Caire, le Président syrien, El Kouatly, à ses côtés, proclamait la République Arabe Unie. L'union Syrie-Égypte était scellée.

À *Jounieh*, je préparais ma première partie de baccalauréat. L'atmosphère s'alourdissait, un véritable climat de guerre civile. Camille Chamoun, le Président de la République, tentait une épreuve de force : sa réélection pour un deuxième mandat malgré la constitution. Entre K. Joumbblatt et P. Gemayel s'interposait le Général Chehab, véritable « de Gaulle » libanais parmi des « fromagistes », comme il le disait.

Une partie de la jeunesse Musulmane Libanaise plébiscitait ouvertement le régime Nassérien, notamment au moment des Jeux Méditerranéens auxquels participaient entre autres la France, la Grèce, l'Italie. J'assistais avec de nombreux Libanais à une rencontre de basket opposant la sélection libanaise à celle de la RAU et étais surpris de voir la grande majorité de l'assistance soutenir l'équipe de la RAU et même en venir aux mains.

Que représentait Nasser pour les Musulmans, coupés de l'unité de la Famille Arabe, au Liban ? Celui qui pouvait, les libérer d'un mariage forcé, de deux composantes : selon le mot célèbre du journaliste Naccache : « *deux Négations ne forment pas une Nation* » ! Mais qu'est-ce que une Nation ? « *C'est bien la volonté de vivre ensemble autour d'idéaux et de projets consentis dans un cadre géographique et historique défini par des traités, des engagements, un pacte, une histoire vécue en commun* » affirmait Renan.

Cette absence de patriotisme me choquait et me peinait, d'autant qu'à Alep, des tentatives maladroites de nationali-

sation de l'industrie étaient organisées par des fonctionnaires du Caire. Le premier touché fut le père de mon ami Abed, dont l'usine *Al Chark* était réquisitionnée.

J'étais reçu à la première partie du bac français et Libanais, après une année de découverte de nouveaux horizons intellectuels : le XVIII<sup>e</sup> siècle français, celui des Lumières, et le XIX<sup>e</sup> avec les Romantiques et les Réalistes.

Pour fêter notre réussite, nous étions une douzaine de copains à « visiter » de nuit la dépense où étaient entreposées les provisions de l'internat et à organiser sur le terrain de sport du lycée un festin bien arrosé. Nous écopions d'une punition générale pour le silence que nous observions durant l'interrogatoire des Frères. Qu'importe, le cru de cette année était bon. On se quittait pour trois mois.

\*

\* \* \*

Dès le 14 juillet, alors que j'étais à Alep, les choses se gâtaient en Iraq. Le jeune Roi Fayçal et les membres de sa famille étaient assassinés, un Ministre déclara : « *l'Iraq rejoint aujourd'hui la RAU vers la libération totale de la Patrie Arabe* ».

En méditerranée, la 6<sup>e</sup> flotte américaine était en état d'alerte et ses marins se déployaient dans Beyrouth. La foire internationale de Damas où mon père faisait partie des exposants avait pourtant lieu, et les « Aiglons » décidaient de s'y rendre. Nous n'étions pas les seuls dans l'autobus – Alep – Damas – à 4h du matin ; sur le portebagages du car, sacs, cartons et bédouins étaient entassés pêle-mêle. Dès notre arrivée, nous avisions un terrain vague et dressions notre tente au milieu. Georges partait en reconnaissance et revenait la mine réjouie :

« Vous savez, les amis, ce qu'il y a, à cinq cents mètres au-dessus d'ici ? Vous n'avez pas l'air de réaliser tout le bonheur qui nous attend là-haut.

– George, réalise notre bonheur ici bas, lui répond Abed excédé. Secoue-toi, on a besoin de tes bras ».

Georges s'assied imperturbable : « Ne me parle pas sur ce ton, nous sommes à quelque pas du *Karkhaneh* le plus réputé du pays !

– Du *Karkhaneh* ? Bégaie Fréji. Mais, c'est une mine d'or, les amis ! »

Il entame, lyrique, à pleine voix, le fameux : « Rossignol de mes Amours », on se regarde, médusés, brusquement pleins de gratitude débordante pour l'irremplaçable Georges.

« Alors pendant que nous te préparions un lit douillet, tu nous dégottais ce jardin des délices, ce Paradis des vierges ? Ajoute Aali.

– Il y avait donc des nanas prêtes à succomber aux charmes des plus beaux garçons d'Alep ? Reprend Abed en bombant le torse. »

À minuit, nous étions sur pied de guerre et franchissions le tertre qui nous séparait de la cité fortifiée ; tout autour se dressait une petite muraille fermée par un portail devant lequel, dans une guérite, ronflait providentiellement le gardien.

*Karkhaneh*, mot magique et trouble qui ouvrait les portes du rêve et du désir, de l'interdit surtout. Entre gêne et curiosité, nous déambulions dans cette cour des miracles et choisissons une petite demeure où étaient assises quelques jeunes femmes.

Elles étaient simples, très avenantes, on répondait en rougissant à leurs questions jusqu'au moment où malgré notre aplomb, nous sentions bien que nous nous fourvoyions. C'est une coupure providentielle de courant qui mit fin à une situation gênante.

Je nous revois battre en retraite dans le noir, dégringolant les escaliers et courant à perdre haleine jusqu'à notre campement où, entre quelques parties de poker, nous fantasmions sur cette aventure manquée... et les promesses à venir.

\*

\* \*

La visite de Damas, le lendemain, commença par le Souk autour de la Grande Mosquée des Omeyyades. Le

souk *Midhatiye*, du nom de *Midhat Pacha*, ancien Gouverneur de Syrie, était célèbre. La rue qui prolonge ce bazar vers l'est, aboutit à une vieille porte d'origine romaine. Elle est citée dans les actes des Apôtres sous le nom de « *Rue Droite* » et 19 siècles après, elle porte toujours ce même nom !

Sous la dynastie des Omeyyades, arrivée au VII<sup>e</sup> siècle au faîte de sa puissance, le plus grand édifice de Damas était la Basilique qui abritait une relique aussi précieuse pour les chrétiens que pour les musulmans, la tête de Saint Jean le Baptiste. Obeid, le puissant khalife de l'époque s'en empara et transforma l'intérieur en une mosquée d'une richesse prodigieuse avec lampes en or massif et mihrabs incrustés de pierres précieuses.

Les sacs et les incendies la ravagèrent, mais ce jour-là, devant la majesté du Lieu Saint de l'Islam, c'est silencieux, déchaussés que nous parcourions la longue cour aux 47 arcades reposant sur des chapiteaux et la grande salle divisée par de magnifiques colonnes, en trois nefs. Devant le Reliquaire de Saint Jean-Baptiste, nous nous recueillîmes, à genoux sur les tapis sacrés utilisables au gré de chacun, non seulement pour prier mais pour se reposer dans le silence, à l'abri de la chaleur.

« Parmi les trois minarets qui se suivent, *Madinet Issa*, celui de Jésus est l'endroit précis, nous disait un jeune musulman, où IL touchera terre en descendant du ciel le jour du Jugement Dernier. Et regardez *Koubet el Nafourah* ou coupole des jets d'eau pour les ablutions, elle est exactement érigée à mi-chemin entre Sainte Sophie de Constantinople et la *Kaaba* de la Mecque. »

En sortant, notre jeune guide nous entraîna au *Nofarah*, à la terrasse duquel on sirotait le café en écoutant les conteurs. Nous étions hors du temps, emmêlant les visages, et nos pensées voyageaient, contemplant l'aurore de notre Histoire, goûtant la saveur du vent du désert.

Nous voici sur les pentes des Monts Kassioum : c'est de là que l'on imagine le mieux, ce centre immémorial de convergence de toutes les caravanes venues, du nord par Homs ou Palmyre, et de tous les points de l'Arabie que

représente Damas ou Châme, capitale de la Syrie, anciennement capitale des Araméens, puis des Omeyyades, lors de la conquête arabe.

En effet les caravaniers, de leur désert de sable et de soleil, rêvaient d'atteindre enfin, la belle oasis, ses eaux et ses jardins, image dont le Coran disait qu'elle évoquait le paradis : « *Voilà bien, diront les élus, les jardins et les eaux dont ceux de la terre n'étaient qu'une apparence !* »

Havre de paix, de richesse et de repos, comme toutes les villes étapes situées le long du « Croissant fertile », La Mecque, Médine, Bosra, au sud, Homs, Alep, Mâari et Bagdad au nord, Damas, située au centre de ce dispositif, représentait une ville idéale pour les Arabes et les Bédouins, venant du pays de la soif. Elle concrétisait les rêves qu'ils avaient pu faire d'un lieu où l'on pouvait boire frais, où les ruisseaux couraient entre les fleurs, sous les frondaisons des jardins.

En redescendant vers le Souk de Sleimanié dont l'origine remonte au temps des Turcs, et dans lequel les citadins et surtout les Bédouins venaient faire leurs emplettes, nous croisions des nomades, à la mine farouche, au teint basané, mais pourtant timides et ne connaissant pas grand-chose aux marchandises étalées devant eux.

Ils étaient des proies faciles pour les commerçants peu scrupuleux qui exploitaient leurs inexpériences en les poussant à acquérir des objets sans valeur.

On les voyait parcourir les rues avec une allure noble que l'on aurait pu prendre pour du dédain, mais leur regard était doux et naïf, et les voilà comme des enfants attirés par les peaux de mouton, les narguilés, les armes ou les vêtements traditionnels. J'avais envers ces Bédouins, une tendresse profonde. Je reconnaissais en chacun d'eux, cette image paisible de Dieu.

L'Arabe de culture, lui, se considère d'un niveau supérieur au Bédouin : on doit user à son égard d'affabilité : « *la gaieté du visage vaut mieux que la générosité de la main !* ». Ce proverbe qui lui est cher, dépeint son comportement relationnel et explique cette habitude de complimenter, que les Occidentaux peuvent avoir tendance à prendre pour de l'obséquiosité.

Dans les rues, on entendait soudain, les cris des marchands ambulants, le cliquetis des tasses qui s'entrechoquaient. L'un d'entre eux, portant sur le dos un vase en cuivre contenant le *souss*, boisson fraîche de réglisse, s'avancait ; des gobelets juste à portée du robinet du récipient il nous interpellait : « *Itfi el Harara, Bared albak, apaise la chaleur, rafraîchis ton cœur* ». Pour quelques piastres on se désaltérait, amusés par l'humour de ce marchand de bonheur.

\*

\*   \*

Après la visite à la foire internationale, nous décidions de terminer la soirée dans une boîte de nuit réputée, le Kairouan : ce serait le clou de notre séjour à Damas. En grande tenue, nous allions vers ce lieu de plaisir. D'après le guichetier que nous étions disposés à croire sur parole, une troupe des plus belles filles d'Europe nous attendait ! Les danseuses étaient invitées par des clients fortunés qui n'hésitaient pas à leur offrir du champagne selon les recommandations de l'établissement.

Bien que jeunes et assez entreprenants, nous nous contentons de regarder ces très jolies femmes... et de commander parcimonieusement une bouteille de whisky. Nous ajustons cravates et nœuds papillons et après une dernière gorgée pour décupler notre assurance... nous nous levons tous les sept en même temps ! Joyeuse surprise, sept jeunes filles nous accueillent avec un sourire prometteur, ignorant l'état de nos finances.

Le plus grand d'entre nous est plus petit que sa cavalière et toutes nous dominent d'une bonne tête. Quand nos regards se croisent en glissant sur la piste, nous nous retenons pour ne pas pouffer de rire à nous voir, joue contre sein sous la lumière tamisée, appliqués à compter nos pas.

Pour prolonger ce moment délicieux, je demande à l'orchestre de bien vouloir nous interpréter la musique du film « *Picnic* », et me voila lancé seul dans une chorégraphie

que personne ne connaît. La piste se vide, ma partenaire est embarrassée. De retour à notre place, nous tentons une nouvelle fois notre chance en pure perte et nous nous consolons avec les danses du ventre de jeunes orientales que nous accompagnons en frappant dans nos mains.

La nuit était bien avancée quand nous avons repris le chemin du retour pour jouer aux cartes jusqu'à l'aube, qui nous apportait la fraîcheur du Barada, apaisante compensation aux rudes chaleurs de la journée et de la nuit précédente !

\*  
\*   \*

Pour ma dernière année chez les Frères Maristes, sur les conseils du Directeur, je préparais le deuxième bac français, option : philosophie et le bac Libanais, option, sciences expérimentales.

J'adhérais aussi au mouvement de la Jeunesse Étudiante Chrétienne ce qui m'amenait à approfondir ma foi par une approche vivante des Évangiles et de la personnalité du Christ.

J'avais perdu toute trace de maman : elle avait quitté Damas sans laisser d'adresse deux ou trois mois après ma visite. Était-elle venue au pensionnat, je n'en savais rien ! Frère André, fidèle à sa promesse avait gardé le silence. Les quelques tentatives que j'essayais auprès de mon père, restaient vaines et mes oncles, pourtant heureux de mes résultats dont ils s'attribuaient en parti le mérite, continuaient leur réussite professionnelle, sans ménager pour autant leurs remarques.

C'était le moment du choix ! Il était venu très vite, trop vite, me semblait-il, soudain ! A peine mon diplôme en poche, je quittais mon cher Collège, et ces hommes, ces Frères presque tous Français, qui avaient fait de moi ce que j'étais avec patience, fidèles à l'enseignement du Bienheureux Père Marcellin Champagnat, fondateur des Maristes dont le rayonnement s'était propagé dans plus de dix mille Établissements répartis sur les cinq continents.

Ils ont été mes maîtres mes amis, mes modèles, chacun à leur façon : c'est à l'internat qu'ils m'ont appris à être libre par une discipline appliquée avec humanisme. On était « préservés » nous, en cet Orient d'après-guerre. Les noms prestigieux de Jean-Paul Sartre, Nietzsche, Marx, ... étaient prononcés, mais sans révolutionner la pensée.

De retour à Alep, mon père ne me laissait guère souffler.

« Que vas-tu faire, maintenant ?

– Du cinéma !

– C'est l'usine ou l'École de Médecine, reprit-il d'un ton cassant !

– Alors ce sera l'usine ! »

L'entreprise familiale située à Bâb El Faraje employait alors une vingtaine d'ouvriers pour la plupart, qualifiés. Les locaux étaient vastes et aérés et mon père, du choix des bois, à la commercialisation du produit fini, contrôlait tout.

Dimitri mon oncle, avait gardé une des branches de l'activité de mon grand-père, l'ameublement courant et bon marché à *Djamilieh*.

Pour la première fois je lui tenais tête. Tante Alice comptait les points, elle calculait : l'usine, c'est Alep, le clan qui déjà l'ignorait, pouvait avec moi, lui rendre la vie difficile ; j'étais content, sourdement de l'inquiéter. Elle accusait le coup, d'autant plus que mon père, en cette période troublée de la RAU, avait été sollicité pour un mandat de député ; mais intuitivement il savait que cette unité Syrie-Égypte était éphémère et que des Officiers Syriens tenteraient de renverser le régime. Il préféra décliner cette responsabilité pourtant si tentante, cela ne lui ressemblait pas.

Dès le lendemain, j'étais au travail à cinq heures du matin, en bleu ! Mon père voulait faire de moi ce que son frère Kamel avait fait de lui. J'étais ému, c'était la première fois que je mettais les pas dans ceux de mon Grand-père, que je regardais à l'ouvrage chaque ouvrier : de la simple planche de bois jusqu'à la pièce finie et assemblée. Comment dire la fusion du bruit et de l'odeur du bois ?

L'homme était là, un géant, aux mains en battoirs, près de moi « Tu vois mon petit, c'est là, petit... » Le vieil Aboud, la mémoire de l'usine, le plus ancien ouvrier de la fabrique était le seul, devant lequel mon père et mes oncles se taisaient, car de ses lèvres, la musique du bois coulait comme une source intarissable.

« Raconte-moi Aboud, raconte-moi Grand-père, celui qui chevauchait le vent et dont le rêve s'est consumé dans le feu. » Le vieil Aboud me contemplait, mais il était loin, très loin, sans avoir changé de regard, il suivait les contours d'un autre visage, celui auquel, comme le disait tendrement Seto, on avait dû frotter le mien.

« Tu lui ressembles, tu sais ! ».

L'apprentissage était un véritable échec ! « Un bon à rien », disait mon père. Il ne me restait que la Faculté de Beyrouth. Je n'avais pas le courage de présenter seul le Concours d'entrée en Médecine et j'entraînais Abed à renoncer à Maths-Sup, pour des études que ni lui ni moi, n'envisagions : cinq cents candidats venus de tout le Proche-Orient, cinquante reçus !

En pleine préparation que le malheur fondit sur moi : Sêto s'était éteinte dans son sommeil, comme cette lampe à huile, que nous soufflions ensemble le soir, il y avait des années, avant de plonger dans le noir. Qui avait soufflé sur elle ? Quelle main invisible avait pincé la mèche, en notre absence à tous ? Elle reposait en blanc, calme et sereine, ses cheveux dénoués. Ses quatre fils autour d'elle sanglotaient. Rien que des hommes, à genoux là, pâles et noirs.

Dans sa chambre aux volets tirés, les doigts du sommeil l'avaient surprise et délivrée des chaînes de notre tendresse : « femme, laisse-là, ton travail ! Tu n'as pas fini ton ouvrage ? Qu'importe, personne ne connaît ni le jour ni l'heure ! Ton temps est venu ». Mes souvenirs s'égrenaient devant son immobile silence, mon enfance, son parfum, son visage, sa main qui, des boucles folles, descendait dans mon cou, s'attardant longuement. Tant d'années de regards échangés, de voix mêlées, de doigts enlacés.

Une houle noire l'accompagnait comme une mer. J'avais les mains dans le dos : de l'église Roum-Catholique

au cimetière Orthodoxe, je lui parlais tendrement, c'est moi qui la rassurais, elle, ma force, mon roc. Étrange ce silence quand la mort sur la vie exerce son pouvoir, étrange cette absence qui peu à peu s'installe.

J'ai retrouvé la maison pour la première fois sans elle, sans cette silhouette en noir, ma Sêto aux bras toujours en berceau. Dans la chambre faiblement éclairée, l'icône de la Vierge m'attendait, elle brillait comme avant, près du lit refait. Je caressais son visage en tremblant, je croisais son regard et me faisais tout petit pour mieux m'abandonner. Tante Marie était arrivée trop tard, qu'importe : elle voulait des souvenirs... de Seto ! Mais tout est souvenir Marie, tout !

\*  
\*   \*

Nous étions admis, Abed et moi, au concours d'entrée de l'Université Saint Joseph à Beyrouth. Installés ensemble dans un studio à proximité de la faculté, nous nous épaulions mutuellement. Je militais au sein de la JEC avec des amis de *Jounieh*.

Aali et Carlos nous avaient rejoints et entamaient des études d'Architecture qui leur laissaient des moments de détente. Ils faisaient alors irruption chez nous, impeccablement sanglés dans leur costume avec nœud papillon, cheveux gominés. Leur enthousiasme nous incitait parfois à les accompagner au Casino du Liban, où inquiets, sans pouvoir le raisonner, nous voyions Carlos, joueur invétéré, flamber son argent.

Aussi trouvions-nous plus reposant de nous distraire avec le cinéma français dont la Nouvelle Vague avait atteint le Levant. Et pas seulement les films, mais les égéries : Pascal Petit en personne venait présenter *Les Tricheurs*, de Marcel Carné. C'était une occasion unique de la rencontrer, mais comment ?

Le restaurant que nous fréquentions, en face de l'université était tenu par deux frères originaires de l'Amérique du Sud dont l'un était correspondant de presse. Je lui

proposais d'utiliser sa carte de journaliste en lui substituant ma photo et par téléphone, je sollicitais un rendez-vous pour une interview exclusive.

La date était retenue et à l'heure précise nous pénétrions, Aali, son Leika ostensiblement autour du cou et moi, en reporter, dans le Phœnicia, le Grand Palace de Beyrouth.

Dans l'ascenseur, nous réalisions soudain que Mademoiselle Petit nous attendait ! Aali paniqua :

« Claude, je laisse tomber, débrouille-toi seul, j'ai peur d'être démasqué ».

Il tremblait et la glace me renvoyait l'image de sa grande carcasse qui s'affaissait alors que sans bruit nous arrivions à l'étage. La porte glissa, j'empoignais Aali par le revers de son veston, le traînais jusqu'au numéro de la suite et sonnais aussitôt.

Un monsieur barbu nous introduisit au salon où après cette frayeur, je me détendais enfin... quelques minutes seulement car une ravissante jeune femme petite et brune prit place sur le canapé, les jambes gracieusement repliées sous elle. Son attitude nous mit à l'aise et après les civilités d'usage, je posai mes questions :

« Partagez-vous, Madame, les idées existentialistes que vous avez incarnées dans les Tricheurs ? »

Son chapeau délicieusement incliné sur l'oreille, lui donnait un air si mutin, que je n'entendais même pas sa réponse. Ses lèvres s'immobilisaient, et vite, j'enchaînais sur les autres questions :

« A quelqu'un qui voudrait devenir acteur que conseilleriez-vous ? ».

Les flashs crépitaient, mon photographe était partout, devant, derrière, au jour et à contre-jour, je ne voyais que l'œil de l'appareil. Le temps passait si vite, que l'entrevue terminée, touché par tant de grâce et de simplicité, je me devais de lui avouer :

« Madame, mon ami et moi, ne sommes pas journalistes ! J'ai usé de ce subterfuge par admiration pour vous ».

Elle était calme et souriante :

« Moi aussi, j'ai un aveu à vous faire : en vous voyant, j'ai tout de suite compris la supercherie mais vous m'avez

touchée et je suis très heureuse de cette rencontre ; si vous venez en France, n'hésitez pas à me contacter ».

Je croyais voler en redescendant, la gloire nous auréolait.

\*

\* \*

Les examens passés, c'était un autre combat qui m'attendait. Il manquait encore quelques pièces au puzzle que je peaufinais. J'étouffais, ici à Beyrouth, je voulais partir... partir en France, à Paris. La France était ma terre de demain.

J'avais une alliée, Tante Alice à qui je faisais comprendre son intérêt et le mien. Elle traduisait fidèlement à mon père, l'économie qu'il pourrait faire, des six années de faculté, en m'envoyant en France.

Je signolais un budget irréaliste mais alléchant, je prenais contact, j'aplanissais les obstacles, c'était une bourrasque qui me propulsait, fin Septembre, sur le pont de l'Achilleus, ce merveilleux bateau grec immaculé, ancré dans le port de Beyrouth.

En bas sur le quai, Tante Alice seule, un point dérisoire ! Le matin, mon père au téléphone, lui avait donné l'ordre de me retenir. Tout était allé trop vite pour lui ! Il était bloqué à Alep avec les désastreuses conséquences de la rupture de l'Union avec l'Égypte. C'était, de la main de cette femme dont je n'avais jamais senti la douceur, que la porte de ma cage s'était enfin ouverte ; ni elle ni moi n'en étions dupes !

Accoudé au bastingage, je faisais silence dans l'agitation et la cohue du départ : je quittais mon pays, sa beauté, ses parfums, ses couleurs, sa chaleur. Je recevais en plein front son regard de braise qu'éclairait le soleil couchant, c'était un ruissellement d'or, des montagnes abruptes à la mer qui les baignait.

Le bruit des chaînes me délivrait, la sirène mugissait, interminable plainte. C'était le début, et c'était la fin, ma peur était là tapie dans l'ombre, elle repoussait le rivage, arc-boutée sur mon flanc, pressée de m'engloutir.

Là-bas, tout là-bas, Jounieh, qui était déjà... d'ailleurs...,  
et ELLE, là-haut, ô, ma Mère, ma douce alliance, revêtue  
de soleil, suspendue sur les bords de la nuit, vers qui  
montait mon chant, d'écume et de sel.



DEUXIÈME PARTIE

**LA FRANCE**



## MARSEILLE

Brusquement je me réveille : c'est à peine l'aube, je me jette au hublot, mais rien... rien encore... Sur les coursives désertes, la mer battue du léger vent du matin. Puis en pleine grisaille, un paysage suspendu, aérien, une barrière... Les côtes !

J'attends Marseille qui rampe vers moi, paresseusement prête à bondir, alors que le vent du large me pousse vers cette Terre Promise, comme Moïse, mais plus heureux que lui, car je vais y débarquer.

C'est Elle que j'aperçois tout de suite : Marie, Notre-dame de la Garde, Elle est comme une rose pâle sur la ville endormie. Le soleil d'Orient creuse mon dos pendant les manœuvres d'accostage. En bas, mille visages animés, des bras qui s'agitent, des cris et les porteurs au milieu se frayant un passage.

J'ai envie de pleurer, comme celui qui revient d'un long voyage et qui goûte le plaisir de se sentir vivant. L'amour que j'ai de tout, me submerge comme une lame de fond qui aurait sommeillé en moi. Sur la passerelle, mon ombre et moi semblons rétrécir, je pose le pied, enfin... Je suis en France.

Je quitte le port avec mes cinq valises et en arrivant devant la gare SNCF, j'avise un kiosque coloré : quelques cartes, un portefeuille en cuir, pour le plaisir...

« C'est combien, Madame, je vous prie ? »

– 25 francs »

Je marchande gentiment, en bon levantin. La dame me regarde, surprise et d'un ton sec : « On ne discute pas des prix... c'est écrit dessus ! »

Contact brutal avec l'Occident...pur et dur !

L'agitation de la gare Saint-Charles m'avait rappelé celle de la gare Bagdad à Alep mais moins folklorique. Il

manquait les couleurs chatoyantes, les femmes voilées, les tarbouches, les ânes et les moutons ! Pas de parfums tenaces non plus, s'échappant de ballots bariolés, ni d'enfants vifs et agiles courant en tous sens, sous les yeux tendres et amusés de leur mère.

« C'est le train pour Lyon, avais-je demandé ?

– Oui, pour Lyon et Paris ».

Le train fonçait vers Lyon. Installé dans un compartiment avec mes valises, j'étais seul avec mes souvenirs : un soir où mon père m'avait emmené à Alep... Pour admirer, après minuit, l'« Orient Express », ce fameux train de rêve, brillamment éclairé qu'une automotrice emportait dans la nuit. « Les voyageurs pour Paris, en voiture » criait le contrôleur. Il s'était ébranlé, j'avais fermé les yeux... Pour Paris !

## MA VIE D'ÉTUDIANT

Non, je descendais à Lyon en plein brouillard. Cette grande Capitale de la région Rhône-Alpes, au confluent du Rhône et de la Saône, me parut d'une activité débordante.

À peine sorti de Perrache, j'étais englouti dans un flot de gens pressés, une fourmilière pensai-je, grise et terne. J'allais vite comprendre, seul, déraciné, je courais toute la journée. Et mon pécule fondait comme neige au soleil, bien plus vite que les étoiles de glace que le gel cristallisait sur mes boucles noires, tôt le matin, quand j'attendais le trolley !

Dominique, mon ami d'infortune, rencontré au Centre Universitaire alors que je cherchais un logement, partageait avec moi, au fond d'un jardin bourgeois, une dépendance pompeusement baptisée chambre d'étudiant : un lit, une table, un lavabo et une cloison pour nous séparer. Pied noir de Tunisie, orphelin d'un père décédé à la guerre, ce petit blond aux yeux bleus, avait comme moi la passion du cinéma... depuis son enfance et son adolescence avec Claudia Cardinale à Tunis. Nous étions forcément faits pour nous entendre.

Les mensualités de mon Père étaient bien entendu insuffisantes et délicatement je tentais un réajustement auprès de lui. La violence de son refus me décida à rechercher coûte que coûte un travail rémunéré : Serveur au restaurant de la Fac de médecine et le week-end, vendeur de journaux. À la gare de Perrache, j'étais assis entre deux jeunes prostituées qui, en offrant leurs charmes, augmentaient le chaland.

Les semaines succédaient aux semaines, denses et monotones, entre cours, études et travail personnel et soudain, je rencontre une jeune lycéenne de seize ans,

blonde aux yeux bleus, emplie d'une joie exubérante qui rend encore plus roses, ses douces joues. Finie la solitude ! France, tel était son prénom, me fit découvrir les charmes de Lyon, sa ville, et buvait mes paroles quand je lui parlais de la Syrie et du Liban.

Cette amitié tendre pourtant, ne résista pas au sentiment violent, étrange, incontrôlable que j'éprouvais instantanément quand je croisais pour la première fois, dans l'amphi, une jeune étudiante qui accepta très naturellement de me passer régulièrement les cours auxquels je ne pouvais assister. Ils étaient pris avec une précision, une clarté et une fidélité qui faisaient mon admiration.

Elle s'appelait Geneviève : elle était grande, blonde, mince et distinguée. Son visage d'enfant contrastait avec son allure de femme ; le genre de personnage féminin qu'aurait affectionné Hitchcock, pensais-je, en la voyant. Sa distinction naturelle, sa culture lui valaient une cour assidue d'étudiants, ce qui, je l'avoue, suscita ma jalousie et exacerba ma passion.

Le 8 décembre, Lyon, fête Notre-dame, sur la colline de Fourvière, dans la Basilique qui lui est consacrée. Construite sur l'emplacement de l'ancien forum de Trajan, elle domine toute la ville. Par des millions de photophores qui dansent dans la nuit, les habitants commémorent la protection de la Vierge durant la grande épidémie de peste au 17<sup>e</sup> siècle.

C'est ce soir là au « Tonneau », place Bellecour, que je rencontrais une partie de la famille de Geneviève. Dans la liesse générale, ce premier contact fut un peu distant, bien différent de celui que va me réserver quelques mois plus tard, sa grand-mère qui, elle, manifesta très ouvertement la joie que lui procurait notre amour naissant. En cette délicate vieille dame, je retrouvais ma Seto, sa réserve, son intuition et cette bonté des êtres rares qui pacifient tout, autour d'eux. Geneviève et elle étaient complices, admiratives l'une de l'autre.

Aussi, lorsque après Pâques, Geneviève s'absenta de l'Université, je compris qu'il s'était passé quelque chose de grave. Auprès de deux amies avec qui elle vivait en

colocation, je vins aux nouvelles : sa grand-mère était hospitalisée, elle avait fait une chute !

Sans avertir Dominique qui me laissait parfois utiliser son solex, me voilà, volant vers ma belle. Cent kilomètres sur la Nationale 7, Lyon-Valence. Au bout, il y avait deux sourires qui valaient bien cette attention de tous les instants pour ne pas risquer sa vie. Il y avait aussi cette tendresse et cette sérénité qui calmaient mes doutes, mes craintes.

Je suis rentré dans la nuit, le phare de mon solex n'éclairant que ma roue, les camions me frôlant sans me voir, le souffle de forge de l'un, menaçant de me précipiter sur l'autre. Je n'ai jamais autant apprécié la lumière tamisée des réverbères du boulevard extérieur de Lyon, ni la chaleur de l'amitié de Dominique, épaté quand même par mon exploit.

\*  
\* \*

L'heure des choix difficiles s'avance avec le décès de la grand-mère de Geneviève, nos deux échecs programmés et la remise en question de mes objectifs.

Dominique m'avait invité à Paris pour passer quelques jours dans sa famille auprès de sa maman, de son exquise grand-mère et de ses frères. Avec sa 4 CV, je découvrais enfin la « Ville Lumière », celle rêvée de ma mère, celle jalousement gardée de mon oncle Goufril. Moi, je n'avais jamais cessé de l'imaginer et de la parer. Mais elle était au-delà de ce que j'attendais, je la contemplais muet. Elle était si belle, si parfaitement belle ! Nous rentrions exténués le soir, Dominique et moi, je voulais tout voir :

« Alors qu'avez-vous visité aujourd'hui, demandait sa grand-mère ?

– Le Louvre, on a fait tout le Louvre, de bas en haut, on a tout vu !

– Comme c'est amusant, Dominique, cela fait bien cinquante ans que je le visite, et je n'ai pas eu encore le temps de tout découvrir ! Reprit-elle, en souriant. »

On rougit comme des enfants, surpris les doigts dans le pot de confiture.

Le lendemain, j'allai seul en éclaireur, au Secrétariat d'une École d'Art dramatique dont je m'étais procuré l'adresse. C'était un pas décisif qui pouvait m'engager. Je ne me sentais pas à l'aise et malgré la courtoisie et l'amabilité de mon interlocutrice, une voix intérieure que j'essayais d'étouffer, gâchait cet instant dont j'avais tant rêvé : la magie n'était plus là.

Il y avait le regard de mon père et celui de Geneviève sur moi. Elle savait beaucoup de choses, je lui avais confié mes aspirations, mes objectifs, elle connaissait l'obstination que je mettais à réaliser ce que je voulais et elle avait été on ne peut plus claire avec moi : ma vocation cinématographique, c'est sans elle que je la poursuivrais. Elle ne se sentait pas prête à cette exigence de vie, à ces sacrifices qu'elle entrevoyait. Elle ne se sentait pas appelée non plus à renoncer à sa propre destinée que jour après jour, elle poursuivait avec application.

Dans le train qui me ramenait à Lyon, j'étais seul, calme et lucide. J'avais encore le choix, un long fil reliait tous mes efforts, tout ce que j'avais entrepris pour toucher enfin au but, et j'étais à la porte ! Et qui se dressait devant moi ? Mon père ? oui, je savais ! Mais surtout le seul obstacle que je n'avais jamais prévu, vers lequel j'étais allé sans aucun calcul, en aveugle.

Je revois ce jour où, dans l'amphithéâtre bondé et bruyant, distraitemment j'ai détourné mon regard vers le haut et je l'ai aperçue, la nuque inclinée sous le poids d'un chignon sévère... Mes manœuvres d'approche, puérides et maladroites, alors que j'étais en train de me brûler les ailes, cet irrésistible élan qui me pousse vers elle, et que j'aurais dû réprimer tout de suite. Je m'en veux de mon imprévoyance qui complique tout aujourd'hui.

Je livre un dernier combat dont je connais l'issue : comment tromper mon père ? Comment surtout accepter l'idée de m'éloigner, voire de perdre Geneviève ? Encore une fois, il faut choisir, seul, vite, et ne pas se retourner. Je l'ai déjà fait... je sais !

\*  
\* \*

Un ami nous parla de l'Université de Besançon, une petite ville possédant une École de Médecine et de Pharmacie, à taille humaine, où, des Professeurs de Paris venaient toutes les semaines, dispenser leurs cours magistraux.

Besançon ! Ces trois syllabes me ramenaient à Jounieh ... « vieille ville Espagnole » a chanté Victor Hugo, qui y est né et dont la maison et la stature imposante occupent une place aussi exceptionnelle que celle qu'il a laissée dans l'histoire de nos Lettres. Je découvrais avec bonheur dans un méandre du Doubs, la Capitale de la Franche-Comté, très aristocratique, dominée par la Citadelle de Vauban.

J'eus beau en vanter tous les charmes à mon père, comparant les cours du fleuve au « Kouek » d'Alep et les fortifications de Vauban à notre Acropole Sarrasine, il ne décolerait pas, et allait jusqu'à me soupçonner d'avoir organisé mon voyage en France, dans le seul but de rejoindre quelques amis d'Alep. La famille de Geneviève, d'abord farouchement opposée, se rallia sur les conseils d'amis bisontins qui étaient prêts à nous accueillir.

Enfin, nous eûmes la chance de trouver deux emplois le Dimanche ; l'un pour moi, le matin, à la Brasserie Universelle, pour enregistrer les jeux du PMU. Geneviève, l'après-midi, au siège même du Pari Urbain, pour le contrôle des tickets. Avec quelques petits emplois à côté pendant les vacances, mon équilibre financier était assuré sans compromettre mes études. Je respirai, enfin.

L'École de Médecine et de Pharmacie occupait une ancienne caserne désaffectée ; alors qu'à Lyon, nous étions entassés dans des amphithéâtres qui, bondés, paraissaient exigus, nous étions là, une cinquantaine, dans des salles comme des halls de gare : le contact direct avec des enseignants brillants ayant un sens aigu des relations humaines, changeait totalement notre approche des matières, parfois difficiles.

C'est à l'atmosphère de cette délicieuse petite ville de Province que je dois sûrement d'avoir retrouvé mes repères et recentré mes priorités. Je logeais chez un huis-sier charmant, Grand-rue, à cinq minutes de la faculté et de mon travail. Le cauchemar de mes déplacements en trolley, bus, solex, à Lyon, n'était plus qu'un mauvais souvenir.

Après deux mois d'hébergement chez ses amis, Geneviève avait trouvé elle aussi une chambre dans une villa, où vivait une famille très accueillante : pas une semaine, sans que nous soyons invités, tous les deux, à partager leurs repas, où, du potage, au dessert, tout était sucré, la maîtresse de maison étant convaincue des bienfaits des glucides pour la croissance de ses enfants. Leurs impressionnantes caries dentaires ne faisaient pas varier d'un iota ses certitudes, encore moins nos remarques polies, sur la « mesure en toute chose ».

Je vivais enfin, en harmonie avec moi-même et je me tournais vers les autres ce qu'à Lyon ma quête incessante pour la survie m'avait empêché de faire. À la Brasserie Universelle, je pris contact avec ce peuple de France qui m'étonnait. J'observais sans me lasser le jeu, cette passion du jeu que le Dimanche, je lisais dans les yeux des turfistes, ce brassage de toutes les couches de la société, dans cette grande messe hebdomadaire. À côté de moi, il y avait Paul, un père de famille qui arrondissait ses fins de mois, Jacques, Maryse, André, tous employés de l'impressionnant Monsieur F, calme, précis, et de son épouse, grave, immobile derrière la caisse et dont les yeux allaient de l'un à l'autre avec une régularité de métronome.

J'étais au cinéma, là, et en ville où une salle d'Art et d'Essai me fit découvrir les chefs d'œuvres de la Nouvelle Vague française et les très grands films étrangers en VO. Notre assiduité était telle qu'un soir, les patrons de cette salle, nous proposèrent d'animer quelques soirées, lors de rétrospectives d'auteurs qu'ils organisaient une fois par mois.

C'étaient des mélomanes avertis qui parrainaient le très réputé Festival de Musique de Besançon. À côté d'eux se

tenait une petite jeune femme en noir, discrète, menue, Marie-France, qui, en préparant son Doctorat en Droit, se passionnait, comme nous, pour le septième art. Nous allions pendant plusieurs années, faire un trio efficace en collaboration avec le journal régional l'Est Républicain intéressé par notre démarche de vulgarisation cinématographique.

Ma position d'étudiant Syrien très francophile au sein de notre noyau d'amis, m'amena souvent à témoigner de mes opinions politiques ou culturelles. Je le faisais avec naturel car je sentais une curiosité soutenue par une ignorance du Proche et du Moyen Orient. J'avais parfois l'impression que cette Méditerranée que nous partagions, avait été plus un gouffre qu'un lien entre la France et le Levant, surtout au niveau des jeunes.

Je me souviens d'un soir, où invité à dîner, j'entends un réquisitoire en règle contre les Arabes, «incapables et divisés», face aux Israéliens, «créatifs et solidaires». L'anti-juif d'hier serait-il devenu l'anti-Arabe d'aujourd'hui ? Je subis sans broncher, le couplet du désert transformé en terre fertile... jusqu'à ce que j'entende la voix de Geneviève demander calmement, mon avis autorisé de Syrien ! car l'intervenant ignore d'où je viens. Le flottement est perceptible, il faut rassurer ces bonnes âmes, les horreurs de l'antisémitisme me révoltent moi aussi, car en vérité je crois être aussi authentiquement Sémite que la plupart des citoyens d'Israël ! D'évidence, la chose ne les avait pas effleurés. Ils apprennent aussi, qu'oranges, citrons et pamplemousses de Jaffa, faisaient les délices de nos arrières grands-mères du temps où Théodore Herzl n'était pas encore dans le ventre de sa mère et qu'enfin les dictatures militaires ou les régimes féodaux sont peut être dans l'histoire de ces jeunes nations aussi inévitables que la puberté dans la vie des garçons. Je portais sur mes épaules mon poids de feuilles mortes, mais certains bourgeois étaient bien près d'éclore ! Il me fallait encore un peu d'assurance pour être sans paraître, ce qu'il m'arrivait parfois de fustiger chez les autres.

\*

\* \*

Nos résultats qui devaient jeter un pont entre nos familles, creusaient un fossé depuis que Geneviève avait décidé de découvrir cet été là, mon pays et ma famille. Les hostilités avaient repris, et je souffrais de cet égoïsme maternel. Je quittais la France dès les résultats en juin, pour préparer sa venue à Alep auprès de mes parents qui l'avaient invitée.

Sur le « Massalia » qui me ramenait à Beyrouth, je dormais sur le pont, dans un sac de couchage. J'étais partagé entre une grande tristesse, due à ma séparation avec Geneviève et une joie intense, celle de retrouver ma terre natale. Un matin juste au lever du jour, une main me secoua, une voix grave et joviale me surprit, j'ouvris les yeux et j'aperçus une tête énorme suspendue à l'envers, au dessus de moi :

« Alors, on ne me reconnaît plus... Tu oublies les copains si vite ».

C'était Jerro ! L'extravagante vision, après les embrassades et les effusions, enchaîna les confidences : son parcours difficile en Allemagne, ses échecs universitaires... et sa récente conversion, en bon Alépin, dans le négoce. Entre nostalgie et optimisme, nous finîrions le voyage dans de meilleures conditions matérielles car sa gentillesse et son sourire avaient tellement conquis le cuisinier que nous avions table servie, entre les canots de sauvetage, à même le pont, jusqu'à notre accostage à Beyrouth.

À Alep, je ne retrouvai plus mes amis : chacun poursuivait sa route. Mon père, toujours réservé, campait sur ses jugements et Tante Alice acceptait du bout des lèvres la venue de Geneviève. Mi-août, cependant, elle m'accompagna pour aller l'accueillir, au port de Beyrouth, car, contre vents et marées, Geneviève avait tenu sa promesse. Tante Marie, qui venait d'acheter un appartement sur le *Rawché*, face à la mer, nous reçut tous les trois : mon bonheur était complet et je m'empressais de faire découvrir à celle que j'aimais, en quelques jours, le Liban de mon enfance.

Nous commençâmes par la Côte Phénicienne et ses anciennes capitales Sidon et Tyr, ouvertes comme une fenêtre sur le Sud. Dans *Saïda*, « le château de Saint-Louis » était en ruines, au centre de la ville entourée d'orangers, comme une forteresse tracée au fusain, avec des bruits d'hommes et de bataille. À Tyr, « le marché des Nations » disait Ezechiel, il ne restait qu'une partie d'enceinte, en pleine mer, mais au soleil couchant, elle flamboyait, mystérieusement ambrée, témoin impérissable d'une civilisation phénicienne qui avait inventé la Marine.

Nous redisions ensemble, Geneviève et moi, l'Évangile de Matthieu : « *Et partant de ce lieu, Il s'en alla vers les confins de Tyr et de Sidon...* ». Nous partagions la même émotion, à regarder ces hommes qui s'activaient sur la plage, si semblables à Celui d'il y a deux mille ans.

« *Aie pitié de moi, Seigneur Fils de David : ma fille est malmenée par un démon*, dit la Cananéenne.

– *Il ne sied pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens*, répondit Jésus ».

Et quand la nuit éclaira tous les chemins du temps, je pensai à cette femme, soumise et confiante : « *Seigneur, les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leur maître* », dont la fille à l'instant, fut guérie là, sur cette péninsule de bruits, charnière des Mondes Phénicien, Arabe et Juif.

En rentrant, nous avons croisé au bord de la route, telles deux mains qui se joignent, une femme et un âne dans l'ombre reposante. Son voile blanc se frottait au vent qui soufflait. Derrière, un homme marchait, raide comme la pluie, un bâton à la main : « O temps, suspends ton vol ! »

Beyrouth enchantait Geneviève. C'était un nom d'Orient, chargé de couleurs, d'odeurs et de rêves. Tante Marie et sa fille Thérèse menaient leur vie mondaine estivale dans laquelle nous nous glissions sans les importuner.

Nous partîmes pour Alep, en suivant le bord de mer, pèlerinage à Jounieh, Byblos, ce centre spirituel du monde posé au bord de la Méditerranée. Après Tripoli, la côte est sauvage et très vite, nous fûmes à la frontière. Tard le soir, nous arrivâmes enfin à Alep, mon père nous attendait,

silencieux et courtois. Je sentis tout de suite qu'ils s'appréciaient et sur un fond musical de variétés françaises dont mon père était friand, nous avons fini la soirée sur la terrasse. La glace était rompue !

Ce séjour sera simple et agréable, rencontre de deux mondes, de deux cultures. Geneviève est sous le charme et se plie sans réserve aux habitudes, avide de découvertes. Sa passion des « vieilles pierres » étonne bien mon père, mais petit à petit, il s'emploie à lui faire plaisir. Je le surprends même un jour, devant le diplôme de ma mère, accroché dans ma chambre, racontant sans gêne, comment elle l'a obtenu. Mes oncles l'accueillirent aimablement et Goufril, à ma grande surprise, me conseilla même de ne pas trop attendre pour l'épouser !

\*

\*   \*

Je revins à Besançon, et Geneviève pour quelques jours dans sa famille. Il nous faudra bien un an, pour préparer le terrain de notre mariage, aplanir les difficultés et calmer les craintes. J'avais bien compris le message de mon père et je m'investissais. Je mettais un point d'honneur à prendre en charge le maximum de frais, et en plus de mes activités habituelles, me voilà, balayeur aux usines Lipp et laveur de carreaux : si l'usage de l'aspirateur ne nécessite pas d'apprentissage, celui de pantin, le dos au vide, contre la paroi des quelques tours de Besançon, demandait, avant tout, du courage. J'avais peur et la lavette dans la main, les yeux fermés, j'invoquais la Sainte Vierge et tous les Saints !

Dans la rubrique sportive, l'Est Républicain me réserva les comptes rendus des matchs universitaires avec le titre de Correspondant de Presse. Les manifestations ne manquaient pas et j'appris un jour que Mr F., mon employeur, préparait une réception sans précédent au Casino de Besançon, à l'ombre des saules pleureurs qui bordaient le Doubs, pour un hôte privilégié, son ami, François Mitterrand... Dans l'effervescence, je me demandais qui il était ?

\*  
\*   \*

Le 21 septembre 1965, c'était pour nous que les cloches carillonnaient enfin, les passions et les rancœurs étaient apaisées. Il avait fallu être persuasifs pour que mon père et Tante Alice soient là. J'avais renoncé aux fastes orientaux mais l'alliance en brillant au doigt de ma jeune épouse témoignait sans ostentation, de mon amour persévérant et fidèle et de mes efforts pour la mériter. Dans une 2 CV d'occasion obligeamment offerte par sa famille, nous partîmes en voyage de noces en Espagne, ce pays que mes ancêtres avaient bien connu et auquel ils ont laissé les merveilleux témoignages de leur civilisation raffinée. Au retour, nous échappions in extremis à une catastrophe, notre voiture ayant failli être emportée par une avalanche de gravas déclenchée par des pluies torrentielles.

Je m'étais fait un ami très sûr dans ma belle-famille, Pierre, un cousin veuf, ancien commandant de marine, très cultivé, d'une générosité sans calcul. Il vivait à Toulon dans un magnifique appartement qu'il nous invitait sans cesse à partager, tant son affection pour ma femme était grande. Je me suis, avec lui, dans une estime réciproque, occidentalisé de la façon la plus vraie, je crois, dans mes goûts, mes choix, mes opinions aussi. J'appréciais sa façon de tout partager avec nous, tendre et paternel. Il nous aidait avec tact à dépasser nos difficultés familiales, sous l'éclairage de notre amour. Je me souviens de ces longues discussions passionnantes sur, « Année de la femme » oblige, le rôle de l'épouse au foyer. L'accès facilité à la pilule contraceptive était en train de modifier les comportements : il ne s'agissait plus désormais pour une femme de « donner un enfant à son mari » mais « d'en faire un, avec lui », ma mentalité d'Oriental dut-elle en souffrir !

Nous poursuivions notre train de vie, d'étude et d'amour... lorsque les yeux du monde entier, radios, journaux, télévisions se tournaient vers l'Orient... une fois de plus !

\*

\* \*

Le 28 février 1966, un petit avion portant en hébreu le mot « Paix » sur son fuselage atterrissait à Port Saïd. C'était Abie Nathan qui voulait voir Nasser, le Président Égyptien ; ce pilote de la paix était fêté comme un héros un peu partout dans le monde. Mais que peut la volonté d'un seul homme, face aux armes que l'on accumulait de tous côtés en Israël, en Égypte, en Syrie et en Jordanie.

La création de l'État d'Israël, justifiée aux yeux de l'Europe et des États-Unis par l'holocauste dont s'était rendue coupable l'Allemagne nazie, était ressentie par les peuples arabes comme une spoliation injuste, une expulsion inacceptable. Cela faisait effectivement vingt ans que le destin de la Palestine avait été scellé.

Les troupes des pays arabes, vaincues en 1948, des armistices avaient été signées avec chacun des pays belligérants, Égypte, Jordanie, Syrie, Liban. Mais le sort d'un demi million de Palestiniens spoliés, contraints à l'exil et vivant sous des tentes aux frais de la communauté internationale dans les pays limitrophes, n'était pas réglé. La notoire injustice faite à tout un peuple n'émouvait plus les chancelleries qui, au fond, finissaient par s'accommoder du droit du plus fort, malgré tous les principes prônés.

En Orient, chez nous, l'exacerbation des passions, la violence de l'injustice commise envers l'un de nos peuples et l'exaspération devant l'inertie internationale, l'arrogance du vainqueur, sa politique d'expulsion et d'expansion conduisaient ses voisins à une confrontation nouvelle. Le colonel Nasser qui avait renversé la monarchie en Égypte, préparait avec l'aide des Russes une revanche assurée. Tous les peuples arabes le regardaient comme le nouveau *Salah el Dîne* (Saladin) qui allait bouter dehors ces « étrangers » venus créer un nouveau royaume occidental en terre arabe. Il se jeta sur Israël le 5 juin 1967. Cela dura 6 jours... Israël armé et surarmé par ses amis, s'empara de tout le Sinaï, le Jourdain et le Plateau du Golan, multipliant par 4 la superficie de son territoire. Un désastre, pire qu'en 1948 !

L'Égypte, la Syrie et la Jordanie acceptent alors le cessez-le-feu décidé par le Conseil de sécurité de l'ONU qui vote à l'unanimité des ses quinze membres, le retrait des territoires occupés, par Israël. C'est la fameuse résolution 242 qui, pour les décennies à venir, sera au cœur de toutes les négociations au Proche-Orient.

J'ai à peine eu le temps de m'interroger sur mon attitude et mes devoirs civiques, que déjà Nasser paraît le 9 Juin au soir, à la télévision. Livide, il annonce sa démission. C'est le grand soir du Nassérisme et la journée des dupes. : plébiscité par son peuple, c'est un mort vivant qui revient au pouvoir.

L'idée d'un État palestinien liée à la notion d'autonomie semble s'éloigner. Que vont devenir les fils d'un peuple sans terre, sans pays, sans patrie ? L'Égypte se réarme grâce aux bons offices de l'URSS, et la diplomatie arabe s'active à nouveau. Israël qui voudrait se débarrasser des réfugiés de Gaza se heurte aux lois internationales, décidées après la seconde guerre mondiale aux Conventions de Genève et de la Haye : « *qui conquiert un territoire ne peut le coloniser avec ses propres citoyens !* » Pourtant, le 24 Septembre, la première implantation juive dans les territoires occupés commence et immédiatement après, en représailles, les premiers attentats à la bombe.

\*

\* \*

Les examens passés, nous décidâmes de terminer nos études à la faculté de Montpellier, la chaleur du Sud me manquait, j'avais besoin de soleil et nous envisagions de passer des C.E.S. (Certificats d'Études Supérieures).

L'année 1968 était marquée par les événements de Mai. J'étais comme de nombreux jeunes, sensible à tout mouvement, même révolutionnaire, susceptible de contribuer à l'amélioration de notre société. Propulsé par des anarchistes appartenant à des groupes trotskistes, maoïstes ou gauchistes, mené par des gens comme Daniel Cohn-Bendit, Alain Gesmard ou Alain Krivine, ce mouvement

essayait de déstabiliser politiquement un système qu'ils jugeaient autoritaire et puritain.

Le Général De Gaulle du haut de sa stature et de son prestigieux passé militaire, ne badinait pas avec des agitateurs qui se voulaient charismatiques dans leur combat contre ce qu'ils appelaient « l'ordre bourgeois ». Paradoxalement, ces groupes gauchistes étaient soutenus par une bonne partie de la bourgeoisie du 16<sup>e</sup> arrondissement, et l'on voyait à la TV, des mères en train de ravitailler leurs valeureux enfants, occupés à arracher des pavés ou élever des barricades !

Malgré l'indigence reconnue des idées de Mai 68, nous débattions avec Jean et Annick, un couple de jeunes intellectuels parisiens, tous deux chercheurs au CNRS, anarchistes, devenus nos amis. Ils dénonçaient le mandarinat qui existait alors dans l'Université, dans les Hôpitaux et particulièrement dans les Facultés de Médecine ou de Pharmacie. Je leur faisais observer les contradictions et manipulations de ceux qui avaient pris la tête du mouvement et qui voulaient imposer, telle une nomenklatura, le « politiquement correct » avec des méthodes de coercition semblables à celles du communisme.

Comment, en effet, admettre, que fussent déployées, dans les quartiers chauds de Paris et en particulier au Quartier Latin, des banderoles portant des slogans de ce type : « CRS = SS » Ou « Si tu aperçois un CRS blessé, achève-le » ?

En réalité, c'était l'État et l'ordre qui étaient visés, nous n'en étions pas dupes, car le chômage, en France, était alors au plus bas et la situation économique satisfaisante.

Très tôt, nous décelions les prémices d'un pouvoir médiatique, qui se faisait le relais et même le chantre de cette révolution, destinée à la destruction de l'ordre quel qu'il fût. Nous en voyons bien, hélas, aujourd'hui les tristes conséquences : l'insécurité, la violence, la drogue, la criminalité galopante de mineurs de plus en plus jeunes, la pédophilie longtemps occultée et même protégée, etc... alors que ce mouvement révolutionnaire se voulait si prometteur pour la jeunesse.

Avec son habituel bon sens, le peuple français donna raison à une écrasante majorité lors des élections de juin 1968, à celui qui avait dit : « La chienlit, c'est fini ! » Aujourd'hui, les vieux démons de mai 68 continuent d'inspirer quelque nostalgie à un certain nombre d'hommes politiques, qui par leur insistance à vouloir dépénaliser les drogues douces, à libéraliser les mœurs, et à occulter tous les principes, ne semblent pas prendre conscience qu'ils contribuent à fragiliser une bonne partie de notre jeunesse, rendue vulnérable par la multiplication des familles divorcées ou recomposées, et la déstabilisation de l'école

\*  
\* \*

Nous échappions à l'atmosphère un peu tendue de l'après 1968, en prenant un mois de vacances en Syrie. La 2 CV aussi était du voyage... sur le pont, comme nous !!! On la débarqua sur le quai de Beyrouth dans une moiteur insoutenable. Tante Marie chez qui nous devons loger ce soir-là, nous envoya à Alep, mon père était malade !

Nous voilà dans la nuit noire, sur le chemin de mon pays, dans cette vitrine de la « mécanique française ! » L'étonnement des douaniers à la frontière n'est pas feint mais le passeport français de ma femme vaut tous les sésames. Inoubliable retour à la lueur de nos phares qui trouent l'obscurité, deux ou trois lampes à pétrole pour signaler une tente de nomades, quelques pyramides de fruits, de légumes sur les bas côtés, qui attendent charrettes ou estafettes, pour être demain sur les marchés. Le vent sec du désert nous rafraîchit, capote rabattue. Au bord d'un champ de pierres douces, la nuit devient port, près d'une tente de bédouins où, à genoux et graves, se dessinent des hommes. Cette pastèque là, ronde et ferme, et lisse et fraîche ? Le visage oublié dans la poussière du désert sourit avec des mots pleins les yeux. Comme je les aime, ces frères de mon pays, fiers et droits, fils des dunes et du silence.

Nous sommes arrivés à l'aube, et j'ai aimé l'étreinte douce de mon père. Tante Alice avait fait préparer la

maison de Sêto, je réapprenais à rêver en couleurs, en odeurs, en revenant sur les pas du temps. Du Krach des Chevaliers à Saint Siméon le stylite, nous avons voyagé à travers les siècles, de découvertes en découvertes. Mon père nous affirma avec un sourire qui en disait long, que du haut de sa colonne de douze mètres, objet de vénération des foules, Saint Siméon correspondait avec Sainte Geneviève de Paris ! La vaste basilique qui l'entourait au VI<sup>e</sup> siècle et dont il reste aujourd'hui la façade rappelle les débuts de l'art Roman.

Les nomades nous ont conduits jusqu'à *Rassafa*, une ville morte en porphyre, puissante citadelle du VI<sup>e</sup> siècle. Au milieu des ruines imposantes de plusieurs églises byzantines aux absides voûtées en hémicycles, la chaleur était écrasante, l'éclat des pierres insoutenable. Seuls quelques enfants et quelques ânes, dans l'ombre des portes monumentales du Caravansérail attendaient, les yeux pleins de voyage. Il suffisait d'un regard pour que parlent les pierres et que rêvent les hommes.

Je n'étais plus seul, et pour construire, j'avais besoin de racines. Je repris contact avec l'ensemble de ma famille. Djebraïl était mort au printemps sans s'être vraiment réconcilié avec mon père qui gardait cette blessure secrète. La rumeur courait à Alep que j'étais le seul héritier de mon oncle... Goufril était en pleine dépression, Dimitri une ombre insaisissable, Tante Marie, de Beyrouth menait quelques brèves incursions dans le domaine familial, toujours très productives... Moi je cherchais vainement les traces de ma mère.

À l'insu de Tante Alice, mon père nous gâta beaucoup, comblant ma jeune femme de cadeaux. La 2 CV qui avait fait les délices des enfants du quartier, agglutinés chaque matin sur elle, emporta dans ses flancs, l'affection et la tendresse de tous ceux qui, par des présents, avaient voulu nous honorer.

À la douane Syrienne, alors que cars et voitures stationnaient, ventres ouverts, pour les contrôles, la magie du passeport français fonctionnait à nouveau. Intrépide, notre Citroën saluée par un « Vive le Général De Gaulle »

sonore, déboîtait de la longue file d'attente et fonçait vers Beyrouth, laissant derrière elle la patrouille au garde à vous !

Nous passions encore quelques jours au Liban avec mon père, Tante Alice et Oncle Goufril, qui nous avait rejoints ; ce fut un peu le temps des non-dits, des allusions et des sous-entendus que je pris mal, je l'avoue. Ces êtres que j'aimais, en face de moi, tenaient non à la vérité mais à soutenir qu'ils avaient eu raison, qu'ils continuaient même à avoir raison de se tromper. Certaines vérités sont mensonges et certains mensonges deviennent vérité, et la poussière les recouvre jusqu'à ce qu'un coup de vent les déshabille. Depuis tant d'années, je faisais à genoux, le tour de moi-même et me voilà au commencement de mon futur. Je refusais la main qu'on me tendait, elle était vide ; qu'ils se drapent de mots, qu'ils gardent leur secret !

\*  
\* \*

Nous sommes dans l'attente ? La joie nous étourdit, Geneviève est enceinte. Crier aux quatre coins du monde, ou le garder secret... On ne sait !

À peine formé sur nos lèvres, le cri s'est éteint et je m'en veux de ma faiblesse et je souffre pour dire le mal, celui que je ressens quand je dois en parler. Enchaînement troublant et fatal, histoire bête à écrire, un stupide accident de voiture nous plongea dans la consternation. J'en veux à la famille de Geneviève que nous allions visiter pour la naissance de son petit-neveu ; préoccupé par l'état de ma femme, je n'ai pas pu éviter un garçonnet qui s'est jeté sous mes roues, en descendant d'un car de ramassage scolaire. Plus de peur que de mal mais nous restons traumatisés.

L'exigence égoïste de ma belle-famille à laquelle je ne savais comment résister par amour pour ma femme, avait brisé notre attente, et la joie d'une première naissance. Nous faisons connaissance avec le service des urgences de la maternité de Montpellier sans soupçonner que plus

tard j'y serais nommé attaché des hôpitaux, tout en poursuivant mes études pour devenir biologiste.

Je suivais avec toujours autant d'attention les événements politiques en particulier ceux du Proche-Orient. Les responsables du mouvement pour le Grand Israël s'agitaient. Lévi Eshkol le Premier Ministre Israélien s'opposait de plus en plus à l'idée d'un État Palestinien et Hussein, le Roi de Jordanie s'affaiblissait de jour en jour. À Hébron, le mouvement de retour en Terre d'Israël, installait une poignée de colons près du caveau des patriarches. Ils répondaient à un appel divin, poussés par les Temps Messianiques.

C'est alors qu'au sein des Palestiniens spoliés, le Fatah, et particulièrement le Hamas, se firent connaître au monde par la violence de leur action. Le 6 septembre, les militaires du FPLP de Georges Habache détournent en plein vol quatre appareils des lignes aériennes, un Jumbo Jet de la PANAM, un DC8 suisse, un Boeing 707 de la TWA et un VC10 de la BOAC, et prennent en otages quatre cents passagers sur l'aéroport de Zarka, en Jordanie : ils exigent en échange la libération des Palestiniens internés en Israël, en Grande-Bretagne, en Suisse et en Allemagne Fédérale.

Ce fut une période dramatique et le prestige du roi Hussein était atteint à l'intérieur même de son pays. La presse mondiale, y compris celle de l'état hébreu, manifesta son scepticisme quant au pouvoir dont il disposait réellement pour conclure et surtout pour garantir la paix avec Israël.

Le gouvernement irakien avait mis à la disposition de la résistance palestinienne les douze mille soldats de son armée qui stationnaient sur le sol Jordanien. Immédiatement éclataient les premières escarmouches entre l'armée Jordanienne et les Feddayins. L'Irak et la Syrie menaçaient d'intervenir aux côtés des commandos. La Libye suspendait l'aide précieuse qu'elle fournissait à la Jordanie depuis 1967. Les conflits armés entre les forces du roi Hussein et les feddayins se soldaient par des milliers de morts : ce fut Septembre Noir.

Au Caire, les réunions qui se tenaient en présence du roi Hussein et d'Arafat furent orageuses. Elles débouchaient cependant sur un accord et un cessez-le-feu en Jordanie. L'Autorité Palestinienne sortait très affaiblie de cette guerre civile et luttait désormais pour sa survie. Golda Meir acceptait le principe d'un compromis territorial.

Nasser est terrassé par une crise cardiaque et le 28 septembre 1970, on apprend la mort du Raïs. Ses obsèques donnent lieu à une très grande manifestation, l'Égypte et le monde arabe sont en deuil. Anwar El Sadate lui succède sans difficulté et prend aussitôt des mesures sociales qui font grimper sa popularité. Tout en tendant la main aux USA, il signe un traité de coopération avec l'URSS : 15 000 Soviétiques viennent en Égypte organiser un puissant système de défense aérienne. De nombreux accords de coopération économiques, techniques et pétroliers sont signés avec la France. Ainsi, Sadate crée un contrepois à l'influence américaine et mobilise l'Europe en faveur de son pays.

L'Assemblée générale des Nations Unies demande l'évacuation par Israël de tous les territoires occupés, affirme les droits des Palestiniens, et prône un cessez-le-feu de 90 jours accepté par Israël, l'Égypte et la Jordanie. Golda Meir pose des conditions dont certaines montrent l'intransigeance d'Israël à savoir : droit à disposer de frontières sûres, reconnaissance de Jérusalem comme capitale unifiée d'Israël, maintien de l'occupation jusqu'à la conclusion d'une paix contractuelle. C'est l'échec.

En Syrie, le 23 novembre, le général Hafez El Assad, ministre de la guerre et commandant de l'aviation, s'empare du pouvoir en s'appuyant sur l'armée et sur la majorité de la population, excédée du régime policier et de l'austérité économique imposés par le général Jedid. Nouvel homme fort de la Syrie, il forme un gouvernement de large ouverture et instaure l'élection du Président de la République au suffrage universel. Contrairement à ses prédécesseurs, Hafez El Assad est disposé à coordonner sa politique avec l'Égypte et le Soudan qui, tous deux, ont

accepté le principe d'une solution pacifique au conflit palestinien. Cette politique de la main tendue n'émeut pas ceux qui font profession de vouloir la paix et de défendre les droits de l'homme. C'est pourtant un tournant dans la politique Syrienne qui lui permet de normaliser ses rapports avec le Liban, de rétablir ses relations diplomatiques avec l'Arabie Saoudite, la Tunisie, le Maroc, de signer l'accord de Benghazi instituant des bases de type fédéral entre la Syrie, l'Égypte et le Liban.

## ENGAGEMENT POUR LA PAIX

L'obtention de nos C.E.S. de Biologie marquait une étape. Nous étions tous deux attachés en qualité d'assistants des Hôpitaux de Montpellier. Nous attendions une opportunité d'installation dans le privé en pharmacie ou en laboratoire. Cela nous valut une année de prospection sur les routes de France, avec une Coccinelle toute neuve qui remplaçait notre 2 CV, épuisée par plus de 200 000 km.

Notre choix s'arrêta sur la ville d'Espalion, en Aveyron dont le nom, selon la légende, vient d'Hispaniola, tant son site évoque les splendeurs ensoleillées de l'Andalousie : « *C'est un nid de fleurs où s'est tapie une ville* » et je ne cacherai pas que je voyais dans ce choix un signe de la Providence. L'Andalousie a été une oasis dans le monde arabe, une terre de convivialité des religions et des cultures. Ce furent les Chrétiens du Machrek qui traduisirent aux Arabes, les livres de la pensée Grecque et c'est par les Andalous que ces livres revinrent en Occident où dans les Grandes Universités Médiévales : Paris, Cologne, Oxford, Padoue, etc., on commentait Avicenne ! Il me plaisait qu'Espalion me rappelât cela, et qu'elle fût à deux pas de Lourdes, où j'aurais l'occasion de me rendre bien des fois.

Bâtie sur les deux rives du Lot, fière de son célèbre pont en grès d'un rouge sombre « *lie de vin presque violet voussé en mitre* », Espalion doit son activité à sa population rurale, acharnée au travail, économe, prudente, d'une audace réfléchie, et à ses enfants partis faire fortune à Paris dans le charbon et la limonade, mais revenus dans leur petite patrie, vivre « *le reste de leur âge* ».

Nous étions installés au bord du Lot qui dessine une large courbe avant de venir baigner le Château de Calmont et le vieux pont des Templiers, face à de vieilles maisons

pittoresques dont les caves s'ouvrent sur des pierres sèches servant autrefois de lavoirs. Les peaux des bovins abattus dans le massif de l'Aubrac étaient brossées dans l'eau courante du Lot par des femmes à genoux, avant de rejoindre Millau, Capitale de la mégisserie et de la ganterie.

Pharmacie, laboratoire et logement dans le même immeuble nous facilitaient la vie, et de notre chambre, au lever du jour, dans la brume qui montait, la statue de la Vierge Marie, petite silhouette blanche au sommet de Vermus découpait nos fenêtres.

Ce monde rural nous parut d'abord rude et méfiant. L'étranger n'y était pas facilement accepté, il devait faire ses preuves. Mais par la suite, on découvrit la profondeur de l'estime et de l'authentique fidélité dont il était capable.

Avec une partie du corps médical, ce fut encore plus difficile. Naïvement, je pensais que l'application des règles élémentaires de déontologie professionnelle suffisait pour exercer honorablement son métier. J'étais confronté, régulièrement à des esprits jaloux, soucieux de défendre des situations acquises, protégés qu'ils étaient par un tissu de relations privilégiées. Je fis appel à la médiation de l'Ordre des Pharmaciens, qui s'avéra sans effet, dans ma situation. Je décidais de passer à l'offensive, en créant une autre officine, à Saint Côme. Ce fut une levée de boucliers. Le Préfet, sous la pression de personnalités influentes, refusa l'autorisation. Cependant, dix-huit mois plus tard, le Ministre de la santé, Madame Simone Veil, après pétition spontanée de la population, permit enfin à mon projet d'aboutir. Ma joie était d'autant plus grande que je me sentais désormais « adopté ».

L'été suivant, nous nous accordions deux semaines de vacances au Cap d'Antibes. Mariés depuis huit ans, j'étais triste à l'idée que nous n'ayons toujours pas d'enfant. Du fond de mon cœur, une prière à la fois ardente et confiante s'élevait, et j'éprouvais une immense paix. Dès notre retour à Espalion, Geneviève m'annonça un soir, tout émue, qu'elle allait être maman. Brusquement, tout brillait d'un secret nouveau avec le bonheur d'avoir donné la vie.

J'avais été un arbre mutilé et maintenant j'attendais sans impatience la nouvelle saison. J'aurais voulu réécrire l'histoire du monde pour cet enfant qui nous venait !

Celle que, jour après jour, la télévision nous montrait me terrifiait : les Palestiniens du groupe « Septembre Noir » multipliaient les détournements d'avion auxquels répondaient les israéliens. Fort de l'immobilisme des grandes puissances et de l'indifférence de l'opinion mondiale, l'État d'Israël ignorant les résolutions de l'ONU, organisait une colonisation progressive des territoires occupés.

La solidarité arabe jusque-là verbale, brandissait l'arme du pétrole ce qui avait pour effet de modifier le rapport de forces entre le monde arabe et l'Occident. Entre-temps, Le Caire et Damas se livraient à d'importants préparatifs de guerre.

Le 06 octobre 1973, l'effet de surprise est total ; le front syrien et le front égyptien s'embrasent simultanément. Au sud, l'armée égyptienne neutralise et occupe de nombreux points stratégiques. Au nord, côté Golan, l'armée syrienne commandée par le général Assad, entre en force et récupère une partie des territoires occupés. Les États-Unis mettent en place un pont aérien afin de réapprovisionner Tshal. L'URSS fait de même en Syrie et en Égypte. C'est Anouar El Sadate qui va lâcher le président Assad en acceptant unilatéralement un cessez-le-feu avec Israël sans consulter son allié. L'embargo pétrolier décrété par les pays arabes a eu raison de la tiédeur des États-Unis. Ils se lancent aux côtés des Israéliens qui, sécurisés sur le front Égyptien, tournent leur défense vers le front Syrien qu'ils enfoncent.

Le 22 Octobre, Israël accepte le cessez-le-feu, le conseil de sécurité de l'ONU adopte la résolution 338 qui, elle-même, rappelle l'application de la résolution 242 dans tous ses éléments. Golda Meir et Dayan devaient démissionner, payant le prix de leur imprévoyance. Rabin et Shimon Péres les remplaçaient. *Kuneitra*, rasée au bulldozer par l'armée Israélienne était restituée à la Syrie, où le régime du général Hafez el Assad se consolidait.



## LETTRE AU NOUVEL OBSERVATEUR

Un certain M. Samuel Dihar, manifestement Israélien, avait, commentant la guerre du Kippour, écrit dans le « Nouvel Observateur » n° 467, du 22 octobre 1973, que les Arabes « *racistes et haineux, se battaient par orgueil et par virilité* » alors qu'« *Israël se battait pour sa survie* ». Ces assertions étaient communément admises et répétées en Occident, sans que jamais une personnalité représentative du Proche-Orient, n'ait été invitée à apporter son point de vue.

Je réagissais aux propos de M. Dihar, en usant de mon droit de réponse. J'écrivais à M. Jean Daniel, alors rédacteur en chef du « Nouvel Observateur », une lettre dont voici des extraits :

*« (...) Le sort épouvantable et monstrueux infligé par le nazisme à six millions de Juifs demandait réparation. Si la création de l'État d'Israël a paru être une compensation à l'holocauste (...), l'établissement de ce nouvel État entraîne l'anéantissement de 18 siècles d'existence de la Palestine.*

*Apaiser la mauvaise conscience du Monde Occidental en accordant au peuple juif persécuté quelques milliers de kilomètres carrés d'un territoire arabe sans poids économique ni diplomatique, était sans doute facile ! (...)*

*(...) Cela fait vingt-cinq ans que le peuple Palestinien crie son droit à une existence légitime. Mais l'écoute-t-on et l'entend-on ? Israël se présente comme une éternelle victime (...), qui, en 1967, a été capable en six jours seulement d'écraser la coalition arabe.*

*(...) D'origine Syrienne, j'ai vécu vingt ans entre la Syrie et le Liban, sans jamais éprouver la moindre haine envers vous ou quiconque. Je souhaite la paix, la vraie, celle qui repose sur la reconnaissance mutuelle de chacun...*

*Vous le reconnaissez vous-même, « l'honneur de l'homme ne dépend pas de la faculté qu'il s'accorde à tuer d'autres hommes » ! Monsieur Dihar, vos souhaits se réaliseront peut-être un jour, quand nos deux peuples apprécieront la valeur de la paix, quand les Arabes comprendront que vous avez renoncé à vos visées expansionnistes, quand vous leur rendrez leurs territoires que vous occupez depuis 1967 : le Sinaï, le Golan, et tous les autres.*

*Les États Arabes sont territorialement étendus, c'est vrai, mais est-ce une raison pour les occuper ? Dans ces États, les terres ne sont pas toutes exploitées, mais cela signifie-t-il que leurs propriétaires y soient moins attachés ?*

*J'ai été surpris de la phrase de ce soldat israélien que vous citez, à qui l'on demandait s'il n'était pas gêné d'occuper le Golan et de frustrer ainsi le fellah syrien de sa terre. Il répondait : « C'est une terre rocailleuse et désertique que le paysan syrien n'a jamais cultivée vraiment ».*

*Ce dernier semble ignorer ce que beaucoup d'experts reconnaissent, les immenses réserves d'eau que contient le sous-sol du Golan. Je laisse aux habitants du Larzac, de la Lozère, ou de l'Ardèche, le soin de lui répondre, qu'exploitée ou non, désertique ou non, leur terre est à eux : nul n'a le droit de l'occuper, encore moins, de se l'approprier.*

*Mr. Dihar, je partage l'opinion que vous avez exprimée dans le « Nouvel Observateur » sur un point : la nécessité d'une négociation directe entre les belligérants. Les bons offices américains ou soviétiques ne font qu'entretenir l'équilibre des forces au Moyen-Orient, dans le souci, non avoué mais patent, de ménager leurs propres intérêts.*

*(...) Vous connaissez, vous et votre peuple, le poids de l'injustice, du déracinement et des persécutions. Or, les Arabes, sont tous concernés par la souffrance du peuple palestinien, condamné à vivre sous des tentes et dans des bidonvilles (...). Nous voulons une solution qui respecte chaque partie, les Israéliens comme les Palestiniens. Car*

*les Arabes appuient les Palestiniens dans une lutte qui n'est menée ni par orgueil, ni par virilité guerrière, mais pour défendre le droit légitime des peuples à disposer d'eux-mêmes... »*

L'article, un peu long, ne sera pas publié. Je reçus cependant une lettre très encourageante de Mr Jean Daniel.

\*  
\* \*

J'ai mendié sa venue et le voilà qui s'annonce dans la nuit de ce radieux Dimanche de Pentecôte. Qui de nous deux avait le plus peur ? La jeune maman ou moi ? Au cours de ce long voyage jusqu'à Rodez, nous étions, sereins et calmes, en prières. La route était belle sous la lune. Toute une vie vécue peut-être, seulement pour cet instant : mettre au monde ! Et dans quel monde ?

C'est un garçon, David. Sa main délicate emprisonne mon doigt, sur son front une longue histoire, mon tout-petit si doux. Pour le nommer, j'ai bousculé mon père, la tradition aurait voulu qu'il porte son prénom. À travers lui, à travers toi, mon Roi, où va être ma place ? Je me sentais parfois encore étranger. Je n'avais pas vraiment quitté ma patrie. J'avais juste ouvert une fenêtre sur un autre monde pour être un trait d'union dans cet océan d'incompréhensions où les mots font naufrage.

La naissance de mon fils fut une joie inexprimable. Sur son berceau se penchaient tour à tour ceux que j'avais aimés ; ils m'étaient renvoyés comme autant d'éclats lumineux et graves dans son regard. Il était le livre ouvert de mon histoire et celle de sa maman, pourtant c'était à lui d'écrire la sienne, mot à mot, pas à pas.

Je priais... je réapprenais à prier autrement, action de grâce et abandon :

*« Seigneur, aide-moi à élever mon fils en toute humanité, que par mon silence ou mes paroles, mes actes ou leur omission, je lui permette de s'épanouir dans une culture et une société en pleine transformation »*

Ma confiance était rapidement mise à l'épreuve : à peine avions-nous posé les yeux sur David que nous craignons pour sa vie. Des jours et des nuits, au chevet de notre enfant dans le doute et l'attente angoissée. Enfin, malgré le lourd traitement établi, nous étions rassurés. J'apprenais la patience, moi qui n'en ai guère et la persévérance.

Le 8 décembre 1974, nous baptisons notre fils que nous avons confié maternellement à la Vierge, toute la famille se retrouvait autour de nous... et une deuxième petite vie s'annonçait dans notre foyer.

\*  
\*   \*

À Lourdes, où nous nous étions rendus, la ferveur des pèlerins, l'atmosphère de la grotte bénie me surprenaient et les malades que nous accompagnions me semblaient habités par une confiance que la souffrance offerte magnifiait.

L'amour et l'admiration que je porte à la Vierge Marie vient de loin. Dans nos pays d'Orient, cette haute figure féminine tient une place extraordinaire... *Ya Adhra!* O Vierge, comme dans le Moyen Age Français, avec toutes ces Églises Notre-dame. Peut-être aussi, allez savoir, ayant vécu près de *Jbeil* (Byblos) ai-je été influencé par la divinité tutélaire de la cité, qui fut pendant des millénaires, non le « Bââl » du tonnerre et des vents, mais « *la Baalaté* » dont on voit toujours les surprenants vestiges du Temple, élevé là en son honneur, 29 siècles av. J.-C. ! Plus sûrement, ai-je été choyé par les femmes, j'ai vécu au milieu d'elles... et près d'Une, dont l'Apocalypse de Saint-Jean dresse son image sur le monde.

Il est connu en Orient que Mahomet entrant au Temple de la « *Kaaba* », fit tomber les idoles de tous les dieux, mais réserva à l'image de la Vierge à l'enfant, un sort digne d'attention pour nous tous : « *De la Vierge Marie et son Enfant, j'ai fait un signe grandiose, au sommet de la colline au manteau de verdure et d'eaux ruisselantes...* » Sourate 23/aya 52.

Près de la Grotte de Massabielle, sur la rive du Gave, une source avait jailli, sous les doigts de Bernadette, aux pieds de la Dame. J'en revins apaisé.

\*  
\* \*

*Qui n'a pas vu la route à l'aube  
Entre ses deux rangées d'arbres  
Toute fraîche, toute vivante, ne sait pas  
Ce que c'est que l'Espérance*

Le froid nous mord les doigts et la route est givrée, elle scintille métallique devant nous. Fabien, notre deuxième enfant nous prépare à Noël.

Depuis un mois, Geneviève est entrée « en avent » car précieuse et dérangement nouvelle, on craignait un accouchement prématuré. Elle a donc cheminé avec précaution, allongée la plupart du temps, David auprès de son lit et cette présence fragile enfouie dans son cœur et son ventre de maman.

Depuis cette nuit, « ce bruit de fin silence » a cessé et en plein milieu du jour, notre enfant de Noël est là, rond, doux et velouté comme un abricot. On goûte sa présence comme un nouveau départ, David en sentinelle monte la garde près de lui, sans parole, du rire plein les yeux.

\*  
\* \*

Depuis Octobre 1974, au sommet arabe de Rabat, l'OLP était reconnue comme seule représentante du peuple palestinien ; elle était admise à l'ONU le 22 novembre, avec le statut de membre observateur. Cette consécration officielle suscitait la colère d'Israël et donnait au Roi Hussein de Jordanie le sentiment d'un camouflet, lui qui se voulait le porte-parole des Palestiniens de son royaume. Le Président Sadate, le roi Hussein, le roi Khaled d'Arabie Saoudite et, pour la première fois, le président Assad,

étaient prêts à reconnaître l'État juif et à conclure un accord de paix. Cependant rien n'était résolu car Israël s'obstinait à conserver et à coloniser les territoires occupés.

De son côté, le Liban supportait de plus en plus mal, la présence des réfugiés palestiniens qui obtenaient la possibilité de se regrouper, et s'organisaient en « État de facto » avec commandement militaire de leurs diverses factions associées. Les clans s'affrontaient en deux secteurs : celui tenu par les milices chrétiennes, partisans de la réduction des activités palestiniennes anti-israéliennes dont les retombées nuisaient au pays et celui tenu par les milices musulmanes, partisans de l'encouragement de l'action de ces organisations sur le sol libanais. Les Palestiniens encerclaient Beyrouth et la guerre s'installait : chômage, sous-alimentation, famine, anarchie, vols, viols, assassinats, règlements de comptes, etc... Les armes et les mercenaires affluent et au milieu de l'année 1976, le bilan est déjà de trente mille morts et cent mille blessés, sur trois millions d'habitants.

La Syrie entrait en scène : le régime bassiste de Damas, pourtant peu suspect de sympathie pour Arafat et Kamal Joublatt, fournissait aux Palestiniens armement et soutien logistique et s'efforçait d'arbitrer entre les différents clans. « *Rôle constructif et prééminent sur l'ensemble de la région* », reconnaissait le Département d'État américain !

En mai 76, les colonnes blindées syriennes entraient au Liban et déclenchaient une offensive générale de grande envergure. La plupart des dirigeants Chrétiens, *Frangié* le premier, persuadés de la volonté du Président Assad de mettre au pas la résistance Palestinienne, décidaient aussitôt de les soutenir. Beyrouth est assiégée, soumise à un blocus alimentaire et son aéroport est fermé.

Or, l'accord du Sinäï, conclu entre l'Égypte et Israël en septembre brouilla les cartes : l'Arabie Saoudite suspendit sa contribution financière, l'Irak interrompit l'écoulement de son pétrole par l'oléoduc qui traverse le territoire Syrien pour alimenter la raffinerie de Homs. Les conséquences

furent catastrophiques pour la Syrie : déficit monstre, crise du logement, rationnement, marasme, contestations religieuses et politiques. Toutefois, sur le plan international, notamment aux yeux des États-Unis et de la France, Assad, qui avait contenu la résistance Palestinienne, s'affirmait comme un nouveau leader arabe.

La « judaïsation » de la Galilée peuplée de trente Arabes pour un juif, se poursuivait. La haine exacerbée provoqua des attentats qui déclenchèrent à leur tour l'engrenage aveugle de la répression. Shimon Pérès mit en garde le gouvernement Israélien contre les dangers que comportait cette politique.

\*  
\* \*

Le 15 août 1976, c'était le baptême de Fabien, notre magnifique bébé. Autour de nous, parents et amis se pressaient. Mon père et tante Alice manifestaient leur joie et pour la première fois, je crus sentir en ma belle-mère, un attachement profond à nos enfants. Cette femme orientale, qui n'avait pas eu d'enfant m'apparaissait soudain tendre et maternelle et j'eus la fugitive impression que l'un et l'autre avions, dans nos carapaces respectives, omis de nous regarder. Aidée par notre jeune employée Dédée que nous avons affectueusement adoptée, tante Alice s'occupait des enfants avec patience, multipliant les gestes d'attention sous le regard bienveillant de mon père. Ce dernier nous regardait vivre, surpris parfois mais toujours respectueux de nos choix. Avec Geneviève, il était naturel et détendu. J'enviais parfois la simplicité de leur relation dont tout préjugé était absent.

De confidences en confidences, la vérité sourdait un soir, trop longtemps contenue : la British Bank à Beyrouth avait été cambriolée. Tous les avoirs et dépôts de notre famille avaient disparu. Mon père avait appris qu'elle était assiégée et que des forces armées menaçaient de faire sauter le quartier si les coffres de cette banque n'étaient pas ouverts. Le lendemain, de Londres, un émissaire

dépêché en toute hâte par avion, acceptait les exigences des milices phalangistes ou palestiniennes... nul ne le saura jamais ! Ces dernières avaient refait en toute quiétude leur trésor de guerre, au détriment de nombreux épargnants. Je comprenais la peine de mon père, son impuissance devant la violence aveugle et sa résignation. C'est juste avant de regagner Alep, avec la promesse de nous retrouver cet été qu'une réponse évasive de tante Alice à ma question toujours renouvelée, me faisait espérer une piste prochaine... Ma mère aurait quitté Damas définitivement

\*  
\*   \*

Le printemps pluvieux et froid invitait à des rencontres entre amis, le plus souvent chez nous, à cause de nos gardes médicales. Nos échanges étaient vifs, nos cultures se surprenaient mais s'exprimaient sans gêne. On appréciait cette vie de province où l'on adhère encore à un système de valeurs qui perdurent. On commençait pourtant à sentir que la famille dans ce domaine n'était plus la seule à les transmettre et que nos enfants allaient être soumis à de multiples influences : les nôtres, celles de l'école mais aussi celles des médias qui véhiculaient des valeurs contradictoires. Certains parents de grands enfants se retrouvaient un peu isolés quand il s'agissait de faire des choix essentiels.

C'était la fin d'une journée d'automne à l'officine. Nous bavardions Geneviève et moi, David qui nous avait rejoints, tapait avec application sur la machine à calculer. Derrière à notre insu, un tube de comprimés anti-tussifs à base d'Aconit avait été oublié. Son minois plein de chocolat, nous glaça de peur. Il était trop tard, il en avait avalé, combien ? on ne savait pas... trop en tout cas et il n'existait pas d'antidote. Le centre anti-poison que j'interrogeais était formel : seul un lavage d'estomac pouvait sauver notre fils.

Le Docteur Orsal et sa femme, immédiatement près de nous, nous voilà lancés sur la route de Rodez, après avoir

alerté le service de réanimation du Centre Hospitalier Régional de notre arrivée. J'oubliais le compteur, j'avais les yeux fixés sur la route interminable et je croyais sentir en moi, ce poison distillé au fur et à mesure que le temps passait, dans les veines de mon fils. Calmement, le Docteur Orsal me disait alors que j'étais à 150 Km/heure : « Ne penses-tu pas qu'il serait préférable d'arriver tous sains et saufs à l'hôpital ? »

Au Service des Urgences, c'était un peu la panique. L'anesthésiste, une jeune femme enceinte de surcroît, était très émue et se montrait maladroite, les infirmières étaient paralysées, les tentatives pour introduire la sonde gastrique échouaient... et l'heure tournait inexorablement. On me proposa un transfert en hélicoptère vers le centre anti-poison de Montpellier... mais l'appareil était en panne. Le docteur Orsal sortit de son silence : « Si tu me le tiens fort, me dit-il doucement, je veux bien essayer... il n'y a plus rien à perdre ! »

David épuisé, s'était abandonné, ses petites mains dans les miennes, les yeux clos. Il avait tant bataillé contre tout ces gens penchés sur lui qui s'acharnaient sur sa bouche, son nez, au risque de l'étouffer ! Sans trembler, d'un geste vif, précis, le Docteur Orsal introduisit la sonde que je voyais, émerveillé, glisser lentement jusqu'au fond de son petit estomac. L'eau de la bassine à nos pieds se teintait en chocolat.

« Faites un lavage en douceur, dit-il aux infirmières soulagées, et branchez le monitoring. »

« Papa, on rentre quand à la maison ? » C'est la voix de David qui nous interpelle en ce Dimanche matin... il est six heures.

Le temps de régler quelques détails et nous voilà dans la voiture refaisant le chemin inverse dans l'allégresse. Comme un petit oiseau, nous l'avons ramené au nid, notre enfant aux yeux pâles. Quand j'évoque ces heures tragiques, l'image de mon père et de ma mère se substitue à celle de Geneviève et moi. Je prends la place de David et je revois leurs regards d'angoisse au-dessus de moi à l'hôpital Saint-Louis à Alep. Quel terrible secret les a rejetés

l'un contre l'autre pour qu'à mon chevet, rien n'ait pu les réconcilier ?

\*  
\*   \*

En novembre 1977, le monde entier entendait la phrase désormais célèbre du Président Sadate : « *Je suis prêt à me rendre à la Knesset pour discuter de la paix avec les Israéliens* ». Sur le champ, Menahem Begin répondait : « *Si le président Sadate veut venir, je l'attendrai à Jérusalem* ».

Au Mémorial Yad Vachem souvenir des Juifs massacrés par les nazis, sur le Livre d'Or, Sadate inscrivit : « *Que Dieu guide nos pas vers la Paix. Mettons fin aux souffrances des Nations* ». Dans son discours triomphal à la Knesset, il demandait la restitution des territoires occupés, le statut de « ville ouverte » pour Jérusalem et la reconnaissance du droit du peuple Palestinien à un État... et sans avoir encore rien obtenu, faisait la première concession majeure qui donnait une signification à sa présence à Jérusalem : la proclamation de la reconnaissance de l'État d'Israël : « *Je vous le dis en toute sincérité, lança-t-il, je déclare au monde entier que nous sommes d'accord pour vivre avec vous une paix permanente et juste* ».

Cruelle déception... Israël avait beaucoup reçu et, malgré ses déclarations de bonne volonté réitérées si fort et si longtemps, donnait bien peu pour la cause de la paix. Bien qu'elle restituât la presque totalité du Sinäï, les assassinats, la colonisation et les représailles sanglantes continuaient à former les bases de sa « politique pour la paix ».

C'est Ariel Sharon qui porta le premier atteinte à la crédibilité d'Israël, à coup de bulldozers au sud de Gaza : 23 implantations étaient programmées alors que les lumières de la fête à Jérusalem étaient à peine éteintes. En janvier 1978, Saïd Hammani, un Palestinien modéré, représentant à Londres l'OLP, était assassiné alors qu'il organisait un colloque Israélo Arabe. En février, à Nicosie, c'était le tour du meilleur ami de Sadate, un ancien

ministre, Youssef Sibāi. Dans la nuit du 14 au 15 mars, en « représailles » à un attentat revendiqué par Fatah, ayant fait 45 morts et 82 blessés, 30 000 soldats israéliens pénétraient par terre et par mer au Sud Liban : 700 morts parmi les Palestiniens et les Libanais, 15 morts du côté Israélien et 250 000 nouveaux réfugiés.

Et l'engrenage continuait, les Phalanges Chrétiennes massacraient la femme le fils et la fillette de l'ex-Président de la République Soleiman Frangié, qualifié de traître pour avoir voulu se rapprocher des musulmans modérés. Au sud, les enclaves libérées par Israël étaient aussitôt occupées par ces mêmes phalanges, ce qui entraînait une nouvelle intervention de l'armée israélienne.

\*  
\* \*

J'avais besoin de changer d'air. Nous nous préparions tous les quatre à nous rendre en Syrie. L'arrivée à Damas avec mes deux fils que je tenais par la main, dans une nuit d'Orient, aux sequins d'étoiles, fut un moment intense. Le vent soufflait et d'emblée ce fut une brassée de fleurs qui me vint des jardins que léchait le désert. Le lendemain, nous reprenions l'avion pour Alep où d'oliviers en pistachiers, j'allais à la rencontre des rues de mon enfance.

En fin de matinée, deux petits enfants blonds et bouclés étaient assis sur la dernière marche de l'escalier qui conduisait à l'appartement de mon père. Ils attendaient silencieux et ravis, son pas familial pour le surprendre. C'était la joie pour eux et une très grande fierté pour mon père et moi.

Je venais aussi à la rencontre d'Abed, mon ami, rentré de Montréal après sa spécialisation en cardiologie, marié et heureux père de deux garçons comme moi. Sa jeune femme libanaise nous accueillait avec une chaleur qui nous séduisait tout de suite. Chacun avait suivi son chemin et la plupart étaient revenus. Le temps me tirait en arrière et de retrouvailles en retrouvailles ma vie s'écoulait à l'envers.

Je revoyais Taoufic aussi, qui avait brillamment réussi en bijouterie. Son magasin installé en face du jardin public dans l'un des plus beaux quartiers d'Alep était une vitrine de goût et de raffinement. Il était marié à une jeune femme jolie et gracieuse, et n'avait rien perdu de son élégance légendaire. Il nous recevait avec un plaisir sans calculs et nous évoquions nos souvenirs comme des collégiens. Il surprit Geneviève en lui rappelant ce que nous avions l'un et l'autre oublié, qu'à Lyon, en première année, il avait comme moi, sollicité ses cours, en étudiant étranger qu'il était !

Des rumeurs, seulement des rumeurs, ma mère en Jordanie peut-être. J'interrogeais tante Alice « oui, peut-être »... sans plus. Pour mener à bien mes recherches, il me parut que je n'aurais qu'à presser mon père de question. C'était un peu délicat mais nous étions des adultes après tout ! Il n'en fut rien.

Après la chaleur de mon pays, Espalion grelotte au petit matin dans le froid piquant d'un automne précoce. J'étais déphasé, submergé par des problèmes d'intendance que j'avais quelque peine à résoudre. David rentrait en maternelle et Fabien pleurait doucement le matin seul, sans son frère, dans la grande maison. On avance, alors, sa scolarisation. Ses yeux s'illuminent. Les voilà tous les deux qui s'en vont main dans la main, insouciant sous le regard ravi de leur maman.

\*

\* \* \*

En septembre 78, le mouvement magnifique de « *La paix maintenant* » avec ses 100 000 manifestants sur la Place des Rois d'Israël, à Tel-Aviv, avait poussé Begin à faire preuve de bonne volonté et à accepter l'invitation de Jimmy Carter qui avait abouti aux accords de Camp David avec Sadate.

J'eus la faiblesse de croire qu'en mêlant ma voix à la leur, j'apporterais ma pierre à l'édifice qui se construisait au Proche-Orient. J'adressais alors, au Président Valéry

Giscard d'Estaing, une lettre où je me proposais en tant que Chrétien originaire de Syrie, concerné par le drame du Liban : *« Partagé entre mes responsabilités familiales et professionnelles d'une part, et ma conscience d'homme de bonne volonté, je viens mettre à votre disposition et celle de Monsieur le Ministre des Affaires Étrangères, mes compétences possibles. C'est dans l'espoir profond d'une éventuelle intervention diplomatique de la France auprès des pays concernés que je trouve le courage d'accomplir cette démarche auprès de vous (...) »*

Le Ministère des Affaires Étrangères m'adressa une réponse, dont voici des extraits :

*« ... Vous savez combien le drame que vit la nation libanaise depuis quatre ans a été ressenti et partagé tout particulièrement par la France que des liens très anciens et très profonds lient à ce pays.*

*Le Gouvernement français a, comme vous le savez, déployé des efforts patients et constants pour contribuer à mettre un terme à la crise libanaise. Son action a visé à utiliser le capital de sympathie dont il dispose auprès de toutes les parties concernées pour les amener à trouver, ensemble, une solution juste qui assure le maintien de l'unité et de l'intégrité du Liban. C'est à son initiative que le Conseil de Sécurité des Nations Unies a lancé, le 7 octobre dernier, un appel au cessez-le-feu qui a permis l'arrêt des affrontements.*

*Mais, par-delà les efforts des Gouvernements et des Responsables politiques, un tel règlement ne pourra être durable que s'il est fondé sur la réconciliation de tous les Libanais. Cette tâche ne pourra être accomplie qu'avec le soutien de tous les hommes lucides et de bonne volonté. La France, quant à elle, ne peut qu'encourager toutes les initiatives personnelles en ce sens. »*

Ma timide tentative resta sans lendemain...

En décembre 78, le souffle oriental porteur d'espérance se voyait récompensé par le prix Nobel de la Paix attribué aux deux hommes de bonne volonté : Sadate et Begin. *« No more wars ! plus de guerres »* ont-ils dit en chœur... et je voudrais tellement y croire en regardant les images

retransmises de Washington, pour la signature du traité de paix Israélo-égyptien.

Pour la première fois, un pays arabe établissait des relations avec l'État Hébreux. En Europe, l'initiative était bruyamment saluée, la popularité de Sadate était au Zénith. Comment ne pas être bouleversé par la force de son témoignage, par son audace tranquille et prophétique. Aux yeux du monde arabe, la paix ne pouvant se réaliser sans les Palestiniens et la création d'un état pour un peuple longtemps spolié, cet acte unilatéral ressemblait à une trahison. Je me suis même demandé qui lui porterait les premiers coups, qui abattrait ce grand chêne ? Verrait-il fondre sur lui comme Pharaon, les dix plaies pour le terrasser ?

Dès juin, mes appréhensions se confirmaient ; Begin et Sharon continuaient en aveugle, leur colonisation en Cisjordanie. Moshé Dayan protestait et démissionnait ainsi que le Président Weizman quelques mois plus tard ; tous deux notifiaient leur complet désaccord avec la politique de Begin, incompatible avec le Processus de Paix engagé.

## MAMAN

C'était un soir d'octobre, encore gris et pluvieux. La voix de Georges impatiente et joyeuse au téléphone ensoleilla le salon : des banalités sur lesquelles on rebondissait en riant aux éclats.

Un silence : « Claude, j'ai une nouvelle à t'annoncer »... Silence.

« On a retrouvé ta mère !... »

Ce dont je me souviens aujourd'hui, c'est de cette angoisse qui montait inexorablement, qui m'étouffait. Une onde de chaleur, une marée grondante s'échouait en myriades de perles d'écume avant de se retirer dans un bruit de chaîne.

Je dis faiblement : « Arrête de plaisanter, Georges ». Je suis lisse, brillant comme le sable quand la mer se retire, et glacé.

Georges ne plaisantait pas, d'autant moins que près de lui se tenait Armand un jeune Jordanien ; c'est lui qui l'avait découverte à Amman, en Jordanie. Comme un automate, je pris le numéro de téléphone de ma mère, une parenthèse de 25 ans se refermait brutalement ! Depuis 25 ans, j'avais peur d'arriver trop tard, depuis 25 ans, je souhaitais, non, je redoutais l'intrusion d'une voix amie dans le couloir, l'étroit couloir de la prison où je m'étais laissé enfermer.

« Elle est vivante... Grâce à Dieu, elle est vivante. »

Les connections s'enchaînent en aveugle, elles se cherchent, de l'autre côté de la mer... et d'un coup la sonnette triste et lancinante qui hésite et reprend, à peine perceptible, un déclic. Je murmure : « Maman, c'est moi... Claude ». Doucement, afin de ne pas l'effrayer.

Soudain, j'ai peur, tout peut s'arrêter, comme il y a quelques minutes, tout a changé... j'entends : « Dieu soit loué, mon fils, je suis si heureuse ». Je voudrais lui

demander de ne pas parler, juste respirer, pour être sûr qu'elle est là !

Je vais à Espalion, au travail, à la maison, comme une ombre. Je me vois vivre mais je viens d'ailleurs, à Alep, à Beyrouth, à Amman ; je poursuis sans relâche mon histoire en boucle. Son état déjà précaire s'était aggravé, me confie Sonia. Il faut que je précipite mon départ. Je quittais ma femme, mes enfants, Fabien... avec sa scarlatine et toutes mes responsabilités. Je déteste cette précipitation, j'aurais souhaité comme j'aimais le faire, organiser, planifier, réussir cet instant unique tant de fois imaginé.

Me voilà seul dans cet Airbus... entre ciel et terre, je me déleste de tout ce poids qui m'opprime. C'est depuis le premier appel à ma mère, le seul moment de solitude qui m'est donné, là au milieu de tous ces gens inconnus ! Je me revois expliquant tendrement à mes fils, l'incroyable nouvelle, pour les préparer. J'ai feuilleté avec eux mon livre de mémoire, m'attardant sur les moments heureux, effaçant les autres douloureux. Brusquement, je l'ai senti, je n'étais pas prêt. C'est cela, j'en étais sûr, l'origine de cette angoisse. Il aurait fallu que je prenne du recul, que j'aie le temps de me retrouver pour voir où j'en étais, comment je pouvais enfin me réapproprier ma mère, après cette absence. Pourquoi cette quête inlassable, si aujourd'hui je le regrette ? Seigneur, ôte-moi cette peur, apaise-moi, pour que dans mon regard d'homme, elle ne voie que l'amour d'un enfant.

À l'aéroport d'Amman, chacun s'affaire, moi je cherche des yeux sa silhouette. J'avance vers celle que j'attends. Une voix douce : « Claude », derrière moi, je continue et ma veste que l'on tire : « Claude ! ». Ce sont ses yeux, j'en suis sûr mais son visage m'est inconnu. Sa voix me rappelle par son intonation quelque chose de familier. Je la sens à peine dans les bras que je referme sur elle, je la berce comme un enfant.

\*

\* \*

Nous étions ensemble tous les trois sur les hauteurs d'Amman dans une pièce dont la large baie vitrée s'ouvrait dans le vide. C'était une colline abrupte et les maisons vallonnaient jusque là où les yeux pouvaient aller. Maman... c'était ma mère ! Sous la cendre de ses cheveux, je n'avais plus de repères ; ce n'était plus celle que j'appelais le soir dans mon lit, près de Sêto. Elle allait et venait précise, efficace. Entre deux gestes, elle me rassurait, elle savait, elle avait toujours su, qu'elle me retrouverait. Elle priait tous les soirs. Sonia acquiesçait de la tête, les yeux brillants.

Je voudrais tout savoir... elles aussi ! et nos mots se heurtent, s'écorchent. L'écoute était une habitude à reprendre mais où étaient restés nos souvenirs ? Je les cherchais à tâtons : « Tu te souviens, maman ? » Oui, elle se souvenait et l'histoire recommençait... jusqu'à Damas. Après, c'était la Providence qui était « le maître d'œuvre », disait-elle !

Dans un coin, une machine à coudre semblable à celle que j'avais connue durant mon enfance et sur des cintres accrochés aux portoirs, des robes de lumière que j'effleurais... Sur sa renommée de couturière, la tante du Roi Hussein de Jordanie l'avait invitée à Amman en lui garantissant le titre de « Couturière du Royaume ». Mais depuis Septembre Noir, les choses étaient moins faciles en Jordanie.

« Regarde, mon fils, de la fenêtre, les traces de la violence des combats ! »

Elle travaillait toujours beaucoup, Sonia l'aidait, elle avait licencié toutes ses employées en raison de son état de santé et l'opulence du début avait cédé la place à une vie plus modeste. Elle ne se plaignait pas, mais rappelait plutôt qu'il y avait tant de malheureux. Sa générosité était intacte, son enthousiasme et son optimisme toujours aussi communicatifs.

Ces dix jours étaient passés. Savais-je tout d'elle ? Un jour, peut-être, elle dirait tout ! Au moment de partir, le cœur serré, ma mère me supplia de faire en sorte qu'elle puisse revoir mon père ne serait-ce qu'une seule fois avant de mourir. Sonia baissait les yeux et se mettait à pleurer.

\*

\* \* \*

C'est en février que j'allais les accueillir à Paris pour qu'elles prennent la place qui leur revenait au sein de notre famille. Sur des airs d'avant-guerre que maman fredonnait, nous revisitions mon enfance, encore et encore. Sonia était comme Geneviève, repue de détails ; il leur arrivait même de compléter nos histoires en riant quand une virgule était oubliée.

Ma mère racontait bien, et souvent, de longues histoires aux enfants qui l'écoutaient bouches bées. Il était impossible de l'interrompre. Je la revois captivant son jeune auditoire par des mimiques joyeuses ou terrifiantes, avec un extraordinaire sens de la mise en scène. David et Fabien très impressionnés avaient même un jour ramené à la maison quelques copains pour goûter aux friandises orientales, mais surtout pour leur faire écouter en direct les fabuleuses histoires de la mamie de Jordanie qui détrônaient et de loin, Goldorak et les séries japonaises très prisées en ces années-là. Je la soupçonnais bien parfois de laisser bride sur le cou à son imagination et lorsque Sonia ou moi nous en étions témoins, elle se tournait vers nous comme pour s'excuser de devoir, pour son auditoire, fournir une indispensable précision au propos. Elle excellait aussi dans le récit des combats de Septembre Noir où sa maison avait été le théâtre d'affrontements violents, minimisant son courage à tenir tête aux belligérants, et exaltant les forces royales jordaniennes qui les avaient délivrées.

Un soir, d'une voix triste et étranglée, elle évoqua sa jumelle Delphina. Geneviève l'interrompit :

« Vous avez une sœur ? Où est-elle ? »

– Elle a été assassinée, répondit gravement ma mère, le jour où nous sommes venues au monde. Des deux, c'est elle que les Turcs avaient prise des bras de ma mère qui les suppliait de l'épargner. Sous l'Empire Ottoman, les naissances étaient contrôlées, les Chrétiens cachaient leurs enfants... alors des jumelles ! C'était défendu ».

J'étais abasourdi, maman s'approcha de moi : « Pardon, Claude. Tu ne le savais pas ? », dit-elle doucement !

Je fis non de la tête. Ma mère poursuivit :

« Orpheline à 6 ans, j'ai été élevée par ma grand-mère ; mon père a été assassiné sur une route au nord d'Adana par une bande de pillards turcs qui l'ont détrossé. Ma mère est morte de chagrin un peu plus tard et je suis restée seule avec ma grand-mère ».

Elle ralluma une cigarette, les doigts fébriles, le visage lisse. On fit silence pour se préparer à remonter en surface, là où l'air était plus léger, là où la vie sur quelques notes de musique n'en finissait pas de s'étirer avec grâce atténuant les douleurs du passé...

Tout était prétexte à rappeler mon père comme si elle voulait dans l'esprit de mes fils, prendre la place qui lui revenait et évincer définitivement l'intruse dont elle ne prononçait jamais le prénom : « cette tante... comment l'appellez-vous ? ».

David et Fabien étaient aux anges, naviguant des genoux de ma mère à ceux de Sonia. Je les surpris un jour, plongés tous les quatre dans les albums photos :

« Viens voir ton père, dit ma mère doucement à Sonia.

– Tu connais mon papy ? demanda Fabien étonné à sa grand-mère

– Il est beau, dit ma mère et ses yeux s'illuminent.

– Je vais te montrer une photo où il nage sur le dos avec une cigarette dans la bouche, ajoute David en refermant l'album, très excité ».

Maman écrase sa cigarette d'un geste brusque et entraîne les enfants. Sonia, l'album sur les genoux, me regarde résignée. Ensemble, nous tournons les pages jusqu'à un portrait évocateur de mon père que je lui tends sans rien dire.

La santé de ma mère me préoccupait Je faisais le point avec une série d'investigations auxquelles elle se soumettait docilement sans pour autant renoncer à son fatalisme. Contre vents et marées, elle s'en remettait au Seigneur... qui aurait toujours le dernier mot, « n'en déplaise à son fils et à ses diplômés » : « Quand la vie ne vous tue pas, c'est que vous avez encore quelque chose à donner ».

Chaque matin, ma mère préparait son petit café turc et Geneviève, ce jour-là, en riant, lui demande de lire dans le marc selon la coutume orientale. Elle tourne la tasse adroitement et la renverse sur la soucoupe. Brusquement, j'oublie ses cheveux gris et ses yeux fatigués ; un flash me ramène à mon enfance. Elle se penche avec tendresse vers ma femme :

« Sais-tu ce que je vois là, au fond de la tasse ? Regarde bien... un bébé !

– Un bébé ? Mais où le voyez-vous ? Et pour quand ? S'étonna Geneviève.

– Pour cette année... je pense. C'est peut-être même une fille ».

Je revoyais cette soirée dans les Pyrénées où Geneviève m'avait dit avec une détermination joyeuse, alors que je ne m'y attendais pas du tout : « Si tu veux une fille, c'est le moment ou jamais ! ».

Ma mère me regarde un peu gênée comme prise en faute : « Tu sais, Claude, qu'en Orient, on s'amuse à passer le temps, on dit parfois des sornettes, le plus souvent, ce que chacun souhaite entendre ! ».

Et pourtant, à la fin de leur séjour, la nouvelle se confirmait : à quarante ans, j'allais être papa pour la troisième fois alors que mon aîné marchait vers ses six ans.

Le dernier soir, alors que je finissais de charger la voiture pour les reconduire à la gare, maman sortit de son sac une petite photo jaunie en noir et blanc : une jeune femme souriait tristement à l'objectif, serrant contre elle un petit garçon en culotte courte, les jambes nues, la main sur la margelle d'un puit : « Te souviens-tu, Claude, à Zahlé ? Tu n'as pas oublié, n'est-ce pas ? » Demanda-t-elle anxieuse.

## DIANE

À la fin de l'été, comme les colchiques d'automne, elle avait vu le jour, ma petite fille tant désirée, prenant son temps pour mieux nous éblouir. On était tous autour d'elle : ses frères, mon père, tante Alice et la famille de Geneviève. Diane, tel est son prénom, sera une conciliatrice ; c'est autour d'elle que nous allons rebâtir l'unité de notre famille.

Je revois David et Fabien sur le lit de leur maman, penchés sur ce tout petit être qu'ils ont tant attendu :

« Comme elle est petite, dit David.

– C'est une *poupinette*, ajoute Fabien.

– C'est plutôt une *choupinette* », surenchérit David en incitant son frère à regarder ses doigts qu'il trouve minuscules.

Et c'est ce nom de tendresse qui est resté longtemps entre eux.

Pour l'instant, ma fille me donnait le courage d'apprendre à mon père que mes recherches avaient enfin abouti. Je m'attendais à une réaction... n'importe laquelle, mais je n'ai que du silence ! J'allais jusqu'à lui faire-part du souhait de ma mère de le revoir une seule fois... m'avait-il entendu ? Tante Alice était comme soulagée, elle baissait la voix. Avant, sa langue alimentait des combats, aujourd'hui, elle berçait la douce odeur de l'enfance.

La grande maison se remplissait : tante Marie qui en avait fini de faire le tour d'elle-même et de Thérèse, sa fille, se découvrait sans maison et sans pays ; l'Ayatollah Khomeiny semait le désespoir en Iran et Beyrouth devenait de moins en moins sûre. Mon père, face aux trois femmes, Alice, Marie et Thérèse, battait en retraite préférant s'occuper des garçons avec lesquels il se lançait dans

d'interminables parties de cartes. Marie, encore belle et élégante, détournait avec tact toute tentative de tante Alice d'imposer ses vues. Avec son charme légendaire, elle avait conquis nos amis, par son sourire, sa culture et cette familiarité de bon ton qui séduisait les hommes en agaçant prodigieusement leur épouse. Elle jouait... et parfois faisait mouche :

« J'aimais beaucoup ta mère, tu sais Claude... beaucoup, disait-elle en plissant les yeux, pour mieux se la rappeler. Avec Christina, nous nous entendions très bien ».

Tante Alice pinçait les lèvres et Marie reprenait :

« D'ailleurs, je lui donnais des conseils dont elle faisait toujours fi. Sans sa jalousie malade, elle serait encore avec Georges et rien de tout cela ne serait arrivé ».

Geneviève essayait de l'arrêter mais Marie enfonçait le clou impitoyablement : « Ne t'inquiète pas, chérie, Alice ne parle pas français ». Et pour détendre l'atmosphère, elle enchaînait sur un fait divers prenant mon père à témoin : « Georges, lui disait-elle, te souviens-tu de mon mariage avec toute ma dot cachée dans mes dents ? »

– De quoi ? L'interrompit Geneviève stupéfaite !

– Des diamants, chérie. J'avais transformé ma dot en brillants et les avait cachés dans mes dents. C'était la seule solution pour traverser la frontière Iranienne sans être inquiétés. Les routes n'étaient pas sûres et on partait très loin d'Alep ».

C'était le temps de pauses pour ces retrouvailles inattendues. Toute ma préoccupation était focalisée sur ma fille, Diane. Je ne réalisais pas que j'étais en train de vivre un moment extraordinaire. Je regrette maintenant ne pas avoir su avec humour et détachement regarder vivre sous mon toit ce microcosme familial que les hasards avaient rapproché.

\*

\* \*

Nous étions en pleine Élection Présidentielle, Valéry Giscard d'Estaing affrontait la gauche en la personne de

François Mitterrand. C'était le moment qu'oncle Goufril avait choisi pour nous rendre visite. Après avoir écumé Paris, à la recherche de ses souvenirs intacts de jeune universitaire, il s'installait pour quelques jours en Aveyron, revoyait avec bonheur les garçons et découvrait Diane avec ravissement. Cette parenthèse affectueuse avec lui, adoucissait ma peine, d'avoir, hélas, constaté que malgré mes efforts, l'incompréhension était totale entre mon père et ma mère, à l'image de celle qui ne faisait que se creuser au Proche-Orient.

Sur le terrain, l'effet quasi-nul des accords de Camp David, débouchait sur une guerre sans merci au Liban. L'éternelle question des réfugiés palestiniens, 600 000 environ, se posait. Ils étaient regroupés dans des camps de fortune, sous des tentes, aidés pour survivre par une organisation internationale, l'UNRWA, subventionnée par les Nations Unies. Plutôt que de décider et de résoudre ce problème en obligeant Israël à les réintégrer dans leur pays d'origine, la Palestine, la Communauté Internationale préférait s'imposer à elle-même la lourde charge financière de l'entretien de ces milliers de spoliés, Israël refusant de les recevoir !

En mai 81, c'était l'arrivée de la Gauche unie autour de François Mitterrand. Il neigeait ! Cet hiver qui s'attardait surprenait tout le monde. Oncle Goufril décida soudain de visiter l'Espagne, inquiet du mouvement populaire que cette élection avait suscité. En mission culturelle au Congo dans les années 60, il avait vécu des émeutes raciales et en était resté traumatisé à jamais, au point que toute agitation lui semblait suspecte.

Peu après son départ, nous apprenions l'attentat de Jean-Paul II ainsi que l'attaque de l'armée de l'air Israélienne sur le réacteur nucléaire irakien de Tammuz construit par la France. Menahim Begin qui avait battu Shimon Pérez forma un nouveau gouvernement résolument à droite. Ariel Sharon réalisait son rêve ; il était Ministre de la Défense. Les américains freinant les opérations, Sharon décida le premier bombardement du quartier général de l'OLP à Beyrouth. Il y avait plus de 100 morts et 600 blessés.

En octobre 1981, dans un faubourg du Caire, Anouar el Sadate, en grand uniforme assistait à la parade du 8<sup>e</sup> anniversaire de la guerre d'Octobre, Hosni Moubarak à ses côtés. Il voyait venir la mort de face : « Ce n'est pas logique, ce n'est pas logique » murmurait Sadate en s'effondrant criblé de balles.

Début 82, tout s'accélérait, Sharon préparait une opération importante contre l'OLP en collaboration étroite avec Béchir Jmayel, chef des Phalanges Chrétiennes. Cette opération portait le triste nom de « Paix en Galilée » dont l'objectif dissimulé était de changer la carte géopolitique du Proche-Orient, Sharon faisait des promesses bien au-delà de tous les engagements Israéliens et Béchir Jmayel impuissant et aveuglé par le pouvoir qu'il espérait, allait droit au désastre.

## LA TRAGÉDIE

1982 allait devenir pour moi, ma femme, mon milieu... une année de deuil.

Je m'étais jusque là cru très fort, je donnais à qui voulait l'entendre des leçons de morale... Mais comment expliquer l'improbable ?

J'avais un très grand besoin d'affection...ma maman était partie, cela m'avait marqué. On traîne toute sa vie les séquelles. L'atmosphère au foyer se distendait à l'excès. Il y avait bien les enfants et les joies qu'ils donnaient, Diane cependant par ses otites itératives, et son besoin elle aussi d'affection constituait un facteur de discorde conjugale, quand par ses promenades nocturnes elle venait se glisser entre nous dans le lit, profitant d'un papa complice et si sensible à ce besoin de tendresse.

Geneviève estimait que je me montrais faible en la gâtant ainsi ; mais je trouvais ma femme distante, lointaine. Nous avions quarante ans : une femme à cet âge présente des signes, et pour un homme « parvenu au milieu du chemin de sa vie », comme l'a souligné Dante, voilà aussi, pour moi, le démon de midi, ça m'est arrivé !

Dans mon foyer, uni pourtant, au milieu des soucis professionnels, des tracasseries bureaucratiques, des heurts dans les prises de positions, de la routine, de l'usure, des énervements, la lassitude des mêmes gestes répétés,... la présence agaçante d'un tiers, telle en espèce une belle mère, gentille par ailleurs mais possessive de sa fille et de son droit d'ingérence dans notre foyer finissent par vous porter à remarquer d'autres regards, d'autres sourires, d'autres complicités,...

Elle était jeune, elle était jolie, elle était précieuse à l'œuvre à tous égards. Bref j'avais changé d'allure à la maison. Ma femme le vit bien, me traitant de zombie, et en

souffrait sans parvenir à retourner la situation. J'eus droit à des reproches qui auraient pu devenir cassure et brisure. Celle pour qui je connus un moment les douceurs, sources délicieuses en misères fécondes, celle par qui le scandale devait arriver, décédait brutalement, mettant ainsi fin à un épisode douloureux.

L'aventure s'arrêtait là, courte et foudroyante. Je décidais de m'assagir prenant conscience des vertus de mon foyer et des souffrances que j'avais générées. Je fis une retraite aux deux sens de ce mot, dans l'Abbaye Cistercienne de Bonneval entouré de la présence pacifiante des Moniales. Là, le silence, la beauté de la nature dans ce val sauvage, la prière, et la reprise de ma vie, me firent retrouver jamais perdues, les valeurs sûres du foyer.

Vous tenez là, Ami lecteur, la clé des sentiments dont je faisais état dans la première page de ce livre. Les joyeux rires des enfants, la réussite d'Espalion, le décor merveilleux que nous offrait ce coin de France, et la tenue irréprochable de notre foyer, ... tout m'incitait à rendre grâce et à poursuivre.

N'est ce pas la sève du printemps qui jaillit des feuilles mortes ? Il est vrai qu'il n'y a de création de vie nouvelle qu'à partir d'une déchirure, d'un renoncement aux dépouilles du vieil homme.

Dans la cellule isolée de ce monastère pacifiant, à l'heure où toutes les Moniales dormaient, ma dernière nuit de retraite fut blanche par sa longueur et rose par son apaisement.

J'avais la sensation de renaître, conforté par ce sentiment que m'inspirait la lecture de quelques extraits des Pensées de Pascal : « Alors m'apparaissaient dans leur ordre véritable celui de la chair ou de l'esprit, les merveilleuses et louables tentatives des hommes pour percer les secrets de la matière et explorer les espaces infinis. L'homme n'est véritablement grand que lorsque reconnaissant ses limites, il s'effraie de soi même tremble dans la vue de ses merveilles et changeant sa curiosité en admiration les contemple en silence ».

Le printemps suivant, je regardais avec tendresse le sourire retrouvé de ma femme qui revenait d'une prome-

nade dans les Alpes à Chamonix accompagnée des rires éclatants des enfants. Ce n'était pas Alep et ses 320 mètres émergeant du Désert Arabique !

Des sommets vertigineux, des neiges éternelles, des vallées et gorges profondes, un vent fort et frais à vous rougir les joues, un appel irrésistible vers le haut et le ciel intensément bleu, une véritable purification de l'âme,...

Je sentis bien que tout était rentré dans l'ordre et moi aussi. Merci mon Dieu. Et qui ne fallait-il pas remercier ? Ma femme, mes enfants, mes amis, la nature et le Ciel. La chanson de J. Ferrat qui avait bercé ma première rencontre avec Geneviève résonnait ce matin là comme une promesse de bonheur... « Et c'était comme si tout recommençait...



## DRÔLE DE PAIX EN GALILÉE

Le Moyen-Orient... encore lui à cette heure-là ! avec l'impuissance des Nations unies à résoudre des problèmes qui les touchaient toutes. Les enjeux pétroliers, religieux, culturels, de la démocratie, le respect des droits de l'homme et ceux des nations... tous les principes les plus sacrés étaient bafoués dans la torpeur générale.

L'invasion du Sud Liban déclenchée, par Ariel Sharon et M. Begin sous le nom ironiquement symbolique : « Paix en Galilée », se solda par un échec. En trois jours, Israël occupa le quart du territoire libanais et détruisit les missiles sol-air de l'armée syrienne. La Syrie contre-attaqua dans l'Est et le Nord du pays et des vaisseaux français évacuèrent onze mille combattants Palestiniens avec leur chef Arafat.

Une ligne de démarcation curieusement stable s'établit entre les zones Ouest Sud et Est Nord, la première dominée par les milices Palestiniennes, la seconde par les milices chrétiennes. On devait dénombrer plus de cent mille morts, des destructions pour un montant de plus de deux milliards de dollars, un ambassadeur américain et un ambassadeur français, M. Delamare, assassinés, ainsi que deux leaders politiques libanais, le druze Kamal Djoumblat et le chrétien Béchir Gemayel.

Pendant ce temps, les diplomaties occidentales ne parvenaient pas à se mettre d'accord sur une action commune. Pour elles, l'État d'Israël avait un droit absolu à exister là où il est. Elles voulaient trouver un modus vivendi entre Israël et les pays arabes. Cela équivalait à faire coexister deux peuples ennemis irréductibles dont les quelques concessions que l'un pouvait accorder à l'autre, étaient parfaitement insuffisantes et inadmissibles pour lui. Pour les Arabes, Israël avait usurpé un pays qui était le

leur et dont il ne leur laissait que des miettes. Les Occidentaux trouvaient cela normal et reprochaient aux palestiniens de ne pas s'en contenter.

Malheureusement pour eux, les Arabes ne savaient ni s'unir ni s'organiser. Comme leurs quatre autres guerres de libération de la Palestine de 1948, 1956, 1967, et 1973, celle de 1982 n'était qu'un coup de boutoir impuissant contre un État d'Israël sûr de sa force. L'arme du pétrole elle-même, que les États arabes croient un moment avoir trouvée, reçoit très vite une parade avec la découverte de gisements nouveaux en mer du Nord ou dans d'autres parties du monde. Il fallait revenir à la table des négociations.

La situation Palestinienne évoluait. Depuis leur expulsion de Beyrouth, les troupes de l'OLP étaient dispersées et affaiblies. Yasser Arafat avait touché le fond de l'humiliation. La preuve était faite que les grandes puissances n'accepteraient jamais qu'on touche à Israël.

Je tentais à nouveau une initiative en faveur de la paix, en sollicitant un rendez-vous auprès de M. Chirac. Je fus reçu par son Directeur de cabinet, pour une entrevue qui demeura simplement courtoise.

En 1984, j'apprends par les journaux le prochain voyage du Président de la République, François Mitterrand, en Syrie. Je m'enhardis à lui écrire, le 5 novembre, lui disant notamment :

*(...) Je ne suis qu'un simple citoyen sans aucune activité politique militante, mais j'ai toujours eu la conviction que toute action, si discrète soit-elle, en faveur de la paix, est d'une importance capitale, et qu'il appartient à chaque homme de bonne volonté de défendre par tous les moyens qui sont en son pouvoir les principes des droits de l'homme (...).*

Je lui propose de faire partie, à mes frais, de la délégation française qui l'accompagne afin d'apporter mon éclairage à la recherche d'une solution du conflit, et d'œuvrer au service de la paix.

Quinze jours plus tard, je reçois une réponse de la Présidence de la République, signée Cyrille Schott, dont voici des extraits :

*(...) Sensible à votre témoignage et à votre souci d'œuvrer pour la paix et la fraternité entre les peuples, le Chef de l'État m'a chargé de vous remercier de lui avoir ainsi fait part de vos observations.*

*La composition de la délégation qui l'accompagnera dans son voyage étant d'ores et déjà fixée, il ne peut être donné suite à votre proposition et Monsieur François Mitterrand m'a demandé de vous en exprimer ses regrets.*

*Soyez assuré toutefois qu'il a pris bonne note de vos remarques que je n'ai pas manquées de soumettre à l'attention de Monsieur le Ministre des Relations Extérieures (...).*

Sans me décourager, je tentais une démarche auprès du Président syrien, je m'envolais à destination de la Syrie et me présentais au Palais présidentiel, à Damas. Je n'étais pas sans savoir la difficulté de mon entreprise. Malgré une volonté d'aboutir que j'ai immédiatement ressentie auprès de mes interlocuteurs, un concours de circonstances que je regrette encore aujourd'hui, entravait cette rencontre au dernier moment.



## RENCONTRES...

Péguy évoquant sa mère qui rempaillait des chaises avec le même esprit, le même cœur et la même main que ce peuple avait taillé ses cathédrales, disait : « tout leur travail était une prière et l'atelier un oratoire ». C'est un peu cet enthousiasme là, qui nous porta Geneviève et moi à nous inscrire à un cycle d'études homéopathiques à la faculté de Montpellier. Ce choix ne devait rien au hasard. Les inévitables affections infantiles jalonnaient la vie de nos enfants et un ORL réputé à Rodez, nous avait conseillé de demander l'avis d'un homéopathe d'Aurillac, le docteur Nolorgues bien connu dans tout le Cantal.

Cette rencontre fut pour Geneviève et moi, l'une des plus importantes de notre vie. C'était un homme d'une grande culture, qui professait son art selon les principes mêmes d'Hippocrate : « il n'est point d'amour de la médecine sans amour des hommes ».

Nous retrouver sur les bancs de la faculté était une cure de rajeunissement. Nous en avons assez de voir l'utilisation abusive des antibiotiques et des corticoïdes sans discernement. Alors que les simples prescriptions de bon sens, d'hygiène de vie, la diététique, le repos, le sommeil, la détente, étaient passés sous silence par des médecins séduits par l'industrie pharmaceutique, obligés à des performances, contraints à des obligations de résultat et réduits à être de bons prescripteurs. L'enseignement magistral trouvait ses applications immédiatement au niveau de l'officine. Il remettait en cause notre approche du conseil et changeait nos réflexes.

Une rencontre me revient en mémoire : un soir d'été alors que je m'apprêtais à fermer la porte de la pharmacie, une maman, en vacances en Aveyron, accompagnée d'un enfant blond, aux yeux bleus, vient me demander de lui

délivrer des antibiotiques, son fils étant sujet à des otites itératives. Son inquiétude était aggravée par le fait que l'enfant était atteint d'une surdité totale d'une oreille et partielle de l'autre. Elle avait oublié l'ordonnance de renouvellement et en attendant de voir un médecin sur place, je lui proposai un traitement homéopathique préventif.

Trois jours plus tard elle revint me faire part de sa satisfaction. Les douleurs de l'enfant avaient cédé, pour la première fois sans antibiothérapie, ni corticothérapie. Mais craignant les rechutes elle me pria de continuer à le traiter. Les mois passent et un jour, je revois dans la pharmacie le délicieux petit garçon aux yeux bleus, souriant, avec sa maman qui m'apprend que depuis cet été son fils n'a plus fait d'otites. Poursuivant le protocole que j'avais instauré, le dernier contrôle au centre hospitalier universitaire de la Salpêtrière montrait que la surdité de l'enfant avait disparu. Stupéfactions des autorités qui suivaient le petit garçon depuis sa naissance. Je pensais à notre ami homéopathe qui répétait souvent cette réflexion de Montesquieu : « ce ne sont pas les médecins qui nous manquent mais la médecine ! ».

\*  
\* \* \*

En janvier 85, une invitation personnelle du Premier Secrétaire du RPR, M. Toubon me parvint : son but était de sonder quelques chefs d'entreprise en vue des prochaines élections législatives. J'étais agréablement surpris. Il me semblait que je pouvais y faire entendre ma voix. Nous étions une douzaine d'entrepreneurs venus des quatre coins de France.

Une table ronde et un somptueux petit-déjeuner... à ma gauche M. Galley, ancien Ministre du Général de Gaulle et en face, M. Toubon : « Si vous vous trouviez face au Président de la République, et qu'il vous demande comment sortir la France de la crise actuelle, que lui répondriez-vous ? » Une « machine politique » bien rodée qui, sans

complexe, performante et efficace, engloutissait les viennoiseries à sa portée, nous observait et enchaînait avec sang-froid : « ce soir M. Mitterrand va donner une allocution télévisée. Apparemment, aucun de vous n'est au courant ». Il s'amusait de notre ignorance.

Je décidai de rompre le silence, en lui exprimant ma gratitude. Il s'en suivit un vaste tour de table qui me laissa perplexe, car personne n'osait aborder les véritables inquiétudes de cette fin de siècle. La plupart se focalisait sur leurs problèmes économiques et ignorait le chômage incompressible, la déliquescence des mœurs, le refus de l'autorité quelle qu'elle soit et d'où qu'elle vienne, la mise en danger des familles et par la même, des enfants que l'institution éducative se devait de protéger. Je parlai de crise morale, de crise d'identité, moi qui venais d'un pays où l'on donnait sa vie pour elle. J'évoquai l'absence de motivation des jeunes, l'ennui, sources d'angoisse.

Au moment de partir... juste un aparté, sur le borbier Libanais ; Jacques Toubon me conseilla alors de contacter Jacques Chirac. Quelques mois plus tard, pendant sa campagne présidentielle, étant de passage dans notre région, je réussis à l'approcher. Après lui avoir exprimé ma préoccupation sur le Proche-Orient, il me dit avec force : « vous avez une minute pour me dire ce que vous savez sur le Liban ! » Surpris, sans être impressionné, je lui réponds : « Monsieur le Premier Ministre, il ne vous a pas fallu moins de trente minutes pour convaincre nos paysans que vous aviez compris leurs problèmes. Comment voulez-vous que je vous résume le drame du Liban en une minute ! » Il me proposa alors de lui écrire, ce que je fis, le 6 décembre 1985.

Je lui reprochais d'accorder plus d'intérêt aux bovins qu'à moi ! C'était le prendre mal. Je lui faisais ensuite la morale sur les grands principes : les Français râleurs, mais ils n'aiment pas qu'on le leur dise. J'y allais d'une tirade sur les droits et les devoirs des citoyens. Je ne sentais pas que cela était banal à formuler. Et je n'arrivais à la guerre en cours au Liban, à mon idée sur les enjeux et les solutions, qu'en bout de route. Et pour dire quoi ? Que la clé

du conflit était aux mains de la Syrie. Et concluais qu'aucune paix n'était possible au Proche Orient sans elle, aucun dialogue productif sans la contribution particulière de la France.

\*  
\* \*

Servir la noble cause de la paix était mon objectif... Tous les moyens étaient bons à utiliser. L'idée de se servir du 7<sup>e</sup> art me vint alors, fortement à l'esprit. J'avais aimé passionnément le cinéma étant jeune, comme je l'ai dit. Les excellentes productions sur le marché me ravissaient et m'enthousiasmaient. Il m'apparut que je pourrais composer un scénario intéressant avec l'aide d'un grand cinéaste. J'avais entrepris la rédaction de mes mémoires, une façon de retrouver les émotions de mon enfance, de faire le point sur la dualité en moi, de l'homme Oriental, et de l'homme Occidental que j'étais devenu progressivement presque à mon insu. Mon ami le docteur Nologues me soutenait. Il avait entrepris des études de communication et s'intéressait particulièrement à l'hypnose Eriksonienne.

Lors d'un congrès de biologie à Paris, je profitais de cette occasion pour reprendre contact, avec un ami qui s'occupait de productions cinématographiques : Michel Fauré. J'avais une grande estime pour ses compétences, et je lui demandais si un projet cinématographique était envisageable, en rapport avec mon manuscrit.

Curieusement, il venait de recevoir une lettre d'un prêtre le priant, après avoir vu le film : « Missing » de lui indiquer un réalisateur qui pourrait faire un beau film sur le drame Palestinien. Non pas, un film de propagande mais une œuvre d'art ayant une dimension psychologique, spirituelle et politique bien sûr ! Michel était très étonné de cette coïncidence. Parcourant mon manuscrit, il me conseilla de l'envoyer au célèbre réalisateur Costa Gavras.

Le 24 avril 1986, je reçus une réponse rapide de ce dernier : « j'ai trouvé votre manuscrit passionnant, mais je

suis pris dans un projet qui m'occupera jusqu'en 89, je suis désolé, amicalement. » Ces propos m'allèrent droit au cœur, mais sa réponse ne me satisfaisait, évidemment pas. Fallait-il encore attendre trois ans ? Pourtant le fait qu'il ait été intéressé par mon manuscrit m'encourageait. Il était donc possible d'agir sur une large opinion par ce moyen. Je revoyais les exemples « Z, Gandhi, la Déchirure, Red, ... »... Des films chocs qui avaient marqué le public.

L'écriture terminée, je venais me recueillir et rendre grâce à la Grotte de Lourdes, pour la fête de l'Immaculée Conception. Il faisait froid et humide mais là, aux pieds de Notre-dame, l'atmosphère me paraissait particulièrement douce. Il me restait la parole, les savoirs oubliés qui naissent quand le regard n'est plus distrait par les détails, quand l'esprit se libère de ses contraintes quotidiennes. Je priais dans le calme, et ma mémoire cheminait, vagabonde, dans le monde secret qui vit en chacun de nous. Il m'apparut alors que je devais mettre un terme à mon manuscrit.



TROISIÈME PARTIE

**ET LE CIEL S'EST OUVERT...**



## MIRACLES À DAMAS

Le 25 décembre, dans la famille de Geneviève, à Saint-Péray, en Ardèche, les enfants et leurs cousins ont vécu deux jours de grande excitation à l'occasion des fêtes de Noël. Le soir, nous nous retrouvons seuls pour les dernières informations télévisuelles. Après l'heureux dénouement de la prise en otage au Liban de deux journalistes français, nous voyons soudain défiler une bande annonce : « *Miracle à Damas, Jean-Claude Darrigaud, un prêtre grand reporter d'Antenne 2 témoigne* ». L'événement est survenu en 1982, dans un quartier pauvre de la capitale Syrienne : Soufanieh.

Une icône de la vierge à l'enfant exsude de l'huile, une jeune femme aussi. Stigmatisée, elle est filmée de près par une équipe de télévision. Je ne veux pas croire aux coïncidences du hasard, je préfère voir des signes ou des manifestations de la Providence, et ce soir-là, outre l'émotion bien naturelle, je pressentais l'importance en ces temps difficiles de phénomènes heureux, dont Dieu tout au long de l'histoire n'a guère été avare. Je pensais alors avec joie qu'il m'était peut-être accordé d'en être un jour témoin.

Michel Fauré m'avait mis en contact avec un scénariste Dominique R susceptible de m'aider dans mon projet cinématographique. En février 1987, nous nous envolons tous deux à destination d'Alep. Dès notre arrivée, je pris un vif plaisir à voir Dominique s'orientaliser sans retenue. La francophilie de mes compatriotes le surprit. Elle s'expliquait, lui dis-je, non seulement parce que le mandat français s'y était installé entre 1920 et 1942, mais parce que la France, sous tous ses gouvernements, s'y était intéressé et avait fait reconnaître et aimer son rayonnement culturel, religieux et commercial. Le Consul de France à Alep avait

toujours joui d'une aura de sympathie et de prestige que les autres consuls lui enviaient.

Je lui rappelais les liens d'amitié noués entre Charlemagne et Haroun el Rachid, entre François I<sup>er</sup> et Souleymane le Magnifique en 1535. Des « Capitulations » traités ou accords politiques, établirent cinq siècles durant, des rapports privilégiés entre la France et ces régions orientales de l'Empire Ottoman.

C'est même à Alep que fut installé le 1<sup>er</sup> consulat de France dans le monde, le plus ancien et le plus actif des « Échelles du Levant ». Même aux temps des Croisades, passées les violences de la Conquête Franque, des amitiés, des conventions, des mariages unirent les chefs précédemment ennemis. Au fait, il avait toujours existé une fascination réciproque entre ces deux mondes, entre ces deux cultures.

Nous commençâmes une relation, qui le conduisit à me demander de franchir une autre étape, un retour aux sources que je n'avais pas envisagé. Un matin, en autobus, nous franchissons la frontière Turque, à destination d'Antioche la ville fondée par Antiochos, après la conquête d'Alexandre le Grand et qui fut pendant 1000 ans, la brillante capitale de tout l'Orient du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au VII<sup>e</sup> siècle après. Ce fut un point de rencontre entre l'Orient et l'hellénisme dans le domaine de la langue, de la culture, de la religion.

Avec émotion, je découvrais cette ville où les disciples du Christ, émigrés de Jérusalem, avaient fondé la Première Communauté dirigée par Saint Barnabé, puis par Saint-Paul, enfin par Saint Pierre, et dont les membres furent appelés « Chrétiens ». Dominique était agnostique mais je perçus son trouble, quand après avoir visité le souk et fait le tour des monuments, nous pénétrâmes dans une grotte, au bas d'une arête rocheuse. Devant, dans l'anfractuosité, un autel en pierre, et au fond un labyrinthe vertical d'où les premiers chrétiens pouvaient s'enfuir à travers la montagne afin d'échapper à leurs persécuteurs. Nous sommes restés là, assis par terre, chacun dans nos pensées, ramenés deux mille ans en arrière, à imaginer ces premiers

témoins, qui au risque de leur vie étaient venus ici, partager la Bonne nouvelle que le Ressuscité leur avait révélée.

Je retrouvais là aussi, des traces de lointains cousins et sur un registre fané, l'attestation de baptême de mon grand-père que je caressais des yeux en tremblant. J'allais aussi me recueillir dans l'église même, près du baptistère où il avait été immergé. Dominique se laissait imprégner il me suivait pas à pas, discret, fraternel.

« Tu sais, lui disais-je, je suis un Oriental, et nous les Orientaux, tenons encore un peu des nomades. Assez facilement, nous déménageons, roulons notre tente, et partons nous établir ailleurs, où ça marche, ce qu'a fait mon grand-père, ce que j'ai fait moi-même, ce que tu vois qu'ont fait, tant d'orientaux de par le monde, non sans garder indestructible la nostalgie des racines et du soleil des origines ».

Le soir à l'hôtel il se risqua : « peut-on pousser jusqu'à Alexandrette ? »

– Alexandrette est effacée, dis-je, c'est Iskenderun maintenant ! »

Nous reprîmes la route, celle que ma mère enfant, amputée de sa jumelle, avait bien dû connaître. J'essayais d'imaginer la vie des Grecs sous domination Ottomane dans ce paysage magnifique. À perte de vue des arbres fruitiers, des terres riches, grasses, jusqu'au port, au fond d'un golfe profond qui abritait le terminal pétrolier venant d'Irak. Et ma mère avait fui de là.

\*

\* \*

Au retour, les repérages d'Alep étant terminés, j'informais Dominique de mon intention d'aller à Damas. Une fois sur place, il me fut très facile, de trouver le quartier *Soufanieh*, face à la rivière *Barada*, caché derrière des saules en retrait du boulevard. Il jouxtait celui de la porte St Thomas, *Bâb Touma*, cœur du vieux Damas.

La maison se fondait dans celles d'alentour, façade unie, fenêtres étroites et terrasse au-dessus. Sans la petite photo dans une boîte vitrée à droite de la porte, nous

aurions pu chercher longtemps. Quelques marches nous séparaient du patio, où une centaine de personnes priaient, en face d'une petite icône posée là simplement, sur un autel. Un prêtre, de noir vêtu, prit la parole. Son regard clair illuminait un visage au front haut, aux traits nets. Mon attention était retenue par sa voix grave, expressive, qui dans un arabe brillant et recherché, fustigeait les hommes du pouvoir et de l'argent. J'étais stupéfait de son audace : « Qui est-ce ? » Demandais-je à mon voisin qui semblait étonné de mon ignorance. « Le Père Élias Zahlaoui, l'aumônier des étudiants de Damas ! »

C'est un homme de verre transparent, dépouillé, je le sentais en avançant vers lui, alors que la prière finie, les gens sortaient en silence. Nous nous présentons, et tout de suite nous remarquons sa parfaite maîtrise du français qu'il manie avec une grande élégance et un sens des nuances : « Je suis un prêtre du Prado, fondé par le Père Chevrier à Lyon et comme bien des Orientaux, je suis très attaché à la culture et à la langue française » dit-il simplement.

En quelques mots, je lui fais part de mon projet cinématographique et nous prenons place sur un sofa, au fond du patio. Pendant deux heures, nous allons écouter le récit « des phénomènes » qui ont débuté le 26 novembre 1982, par de l'huile suintant d'une petite icône accrochée dans la chambre de Myrna, au retour de son voyage de noces à Sofia en Bulgarie avec Nicolas Nazzour son mari. Puis, des mains de Myrna, l'huile aussi avait coulé et avec elle, des messages et des stigmates dûment constatés. Depuis cinq ans... des signes !

Un sosie de l'Abbé Pierre vient se joindre à nous. Surpris devant la ressemblance, mêmes yeux, vifs et mobiles, barbe poivre et sel, béret à la main : « C'est notre Abbé Pierre... le père Maalouli » me glisse le père Élias avec déférence. « Mais je suis prêtre Lazariste... de Saint-Vincent-de-Paul » reprend le nouvel arrivant qui poursuit, précis, roulant les « r », le développement de sa pensée... jusqu'à cet appel joyeux, en direction de la jeune femme grande et mince qui apparaît sur le seuil du salon, ouvrant

sur le patio, accompagnée d'un homme plus âgé et plus petit qu'elle.

C'est Myrna... elle a vingt-trois ans et a grandi entre un père Catholique et une mère Orthodoxe. On s'étonnera en Occident de ces mariages interconfessionnels : le juridisme romain n'a jamais pu les apprécier. Chez nous, en Orient, ils sont banalités et très communs. Il est inévitable que l'amour ou les convenances expliquent des rencontres que d'ailleurs, entre Chrétiens, les données de la foi n'excluent pas : catholiques et orthodoxes ne s'opposent qu'en raison de traditions disciplinaires ou historiques et non de foi.

Elle est souriante, simple, discrète. Ses études dans des écoles laïques et Chrétiennes, ont été peu poussées sur le plan scolaire ou religieux. Nicolas et elle, nous reçoivent avec cette hospitalité de l'Orient chaleureuse, sans emphase. Avant de prendre place comme ils nous y invitent, je vais m'incliner devant l'icône posée sur une petite vasque. Cette Vierge est toute douceur, juste penchée vers Jésus, debout et grave. Dans les églises de rite Chrétien Oriental, l'icône relève de l'art sacré et fait partie intégrante de la liturgie : le Christ n'est pas seulement le verbe de Dieu, mais son image.

Je reviens auprès d'eux alors que des personnes, entrent, prient, et repartent dans un mouvement incessant et une grande familiarité. J'exprime ma surprise : « je voudrais comprendre quel est le phénomène primordial de *Soufanieh* pour vous ? ». Ils se consultent du regard, et presque ensemble « la prière, c'est l'aspect premier et dernier de *Soufanieh*. Nous restons des heures à prier jour et nuit, Chrétiens et Musulmans à genoux côte à côte.

– D'ailleurs, ajoute le Père, en dépit de toute l'organisation qu'on a réussi à donner à la prière, il y a souvent place pour l'improvisation. Que de fois on entend tout à coup quelqu'un qui parle ou chante à haute voix pour la Vierge !

– Mais Damas est plein d'églises où l'on peut La prier ?

– La Vierge nous a dit que les gens ne vont pas toujours à l'église pour prier. »

Je voyais cette jeune femme dont le film de Jean-Claude Darrigaud m'avait parlé, là, devant moi, touchante

de timidité et cependant joyeuse et riant de mes étonnements. J'étais heureux au fond que ce soit ce genre de personne que le ciel ait décidé de favoriser de dons étranges. Mais curieusement desquels ? Et en vue de quoi ? Et les voilà qui me racontent... Comment un certain soir, ils avaient vu, sur la petite icône, une perle de substance huileuse déborder du cadre et couler le long du mur... C'était le samedi 27 novembre 1982 veille du premier dimanche de l'Avent, les exsudations s'étaient produites sur les mains et sur plusieurs parties du corps de Myrna et la Vierge s'était manifestée à elle au cours d'apparitions. Pendant des extases, on lui délivrait des messages... Des messages, mais de qui ?

« Il faut les lire tous intégralement, les méditer, pour saisir le sens de ces événements », recommande le Père Élias. Et le père Maalouli corrobore, volubile... Il les connaît par cœur :

– Tenez, le premier : *Mes enfants...* Vous vous rendez compte... *Mes enfants...* En arabe, c'est très beau. C'est comme une musique, avec des paroles fleuries qui nous parlent.

– Puis-je l'avoir Père ?

– On peut, tous vous les donner, si vous le voulez. »

Nous partons ; sur le trottoir je me retourne, je regarde cette maison si simple, si pauvre, je lève les yeux vers la terrasse. Elle est venue comme une lumière, des saules... Là ! Le quartier est très calme, au loin les roulements des voitures sur la voie rapide, les klaxons, et la lumière crue, après l'ombre propice et douce du patio.

\*

\* \*

Le soir, j'ai repris le 1<sup>er</sup> message : *Mes enfants souvenez-vous de Dieu car Dieu est avec nous.*

*Vous connaissez toute chose, et vous ne connaissez rien.*

*Mais viendra le jour où vous connaîtrez toute chose.*

*Comme Dieu me connaît.*

*Faites le bien à ceux qui font le mal.*

*Et ne faites du tort à personne.*

*Je vous ai donné de l'huile, plus que vous n'en avez demandé.*

*Je vous ai donné de l'huile, plus que vous n'en avez demandé.*

*Et je vais vous donner quelque chose de plus fort que l'huile.*

*Repentez vous et croyez, et souvenez vous de moi, dans votre joie.*

*Annoncez mon Fils, l'Emmanuel.*

*Qui l'annonce est sauvé, et qui ne l'annonce pas sa foi est vaine.*

*Aimez vous les uns les autres.*

*Je ne demande pas de l'argent à donner aux églises,*

*Ni de l'argent à distribuer aux pauvres.*

*« Atloubou El Mahaba » « Je demande l'Amour »*

*Ceux qui distribuent leur argent aux églises et aux pauvres,*

*Sans qu'ils aient l'amour, ceux là ne sont rien !*

*Je visiterai davantage les foyers,*

*Car ceux qui vont à l'église, n'y vont pas toujours pour prier.*

*Je ne demande pas que vous me construisiez une église,*

*Mais un lieu de pèlerinage. Donnez, ne privez personne,*

*De ceux qui demande secours.*

Tout de suite de l'Arabe au Français, je perçois une dévaluation du propos. J'essaye aussi d'imaginer le niveau culturel de la messagère, sa psychologie.

*Faites-le bien, même à ceux qui font le mal.*

*Ne faites du tort à personne.*

Après la considération métaphysique, c'est l'exhortation morale comme dans l'épître aux Romains : « Ne te laisse pas vaincre par le mal, sois vainqueur du mal par le bien... »

*Pensez à moi dans la joie. Que votre vie témoigne que mon fils était Dieu lui-même... l'Emmanuel descendu parmi vous. Qui n'en témoigne pas, vaine est sa foi.*

*Je vous ai fait montre d'huile, je veux vous montrer bien plus.*

*Je n'ai pas besoin de vos offrandes d'argent aux églises ni mêmes aux pauvres.*

***Atloubou al mahaba*** : *je demande l'Amour.*

Le mot même de Jésus en Jean : 13-34 : « Je vous donne un commandement nouveau : vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés ».

Je ne vois là que des propos banals dans leur profonde vérité chrétienne, qu'il est heureux de rappeler à nous les évaporés, les distraits, accaparés par la vie trépidante.

Ces messages pour moi, renvoient à la profondeur spirituelle des Textes en même temps qu'à leur naïveté. La Sainte Vierge ne dit que des choses simples, tendres, ce n'est pas pour autant tromperie. Cela va plus haut : C'est de la mystique et ce mot est porteur de vérité psychologique autant que prophétique.

*Ceux qui distribuent leur argent aux pauvres et aux églises sans qu'ils aient l'amour, ceux-là ne sont rien.*

*Je visiterai davantage les foyers car ceux qui vont à l'église n'y vont pas toujours pour prier*

*Je ne demande pas que vous construisiez une église, mais un lieu de pèlerinage.*

*Donnez, ne privez personne de ceux qui demandent secours.*

Ce n'était pas pour moi des révélations nouvelles. Tout ce que j'étais en train de découvrir était à replacer dans le cadre de l'Évangile du Christ qui Lui, nous, a tout révélé. Cependant il me semblait que je ne pouvais passer sous silence l'expérience de cette rencontre, accepter de l'entendre, la recevoir et pourquoi pas... La partager simplement. Terminé mon manuscrit ? Je me sentais, poussé sur une voie inattendue, inexplorée pour moi. J'étais curieux de voir jusqu'où j'irai sur ce chemin de Damas qu'un soir de Noël, un reporter de France 2, le Père Darrigaud m'avait balisé.

\*

\* \*

Je décide de revenir à *Soufanieh* pour un nouvel entretien. Myrna et Nicolas sont là. Myrna n'hésite pas à m'exprimer son embarras quant à l'interprétation de certains de ces messages. Elle me dit :

« Quand je relisais ce que la Vierge me faisait dire, je ne comprenais pas. Par exemple, Emmanuel, je ne savais pas qui c'était. J'ai posé la question au Père Maalouli, mais qui c'est cet Emmanuel ? Il m'a un peu grondée : mais enfin Myrna, tu es Chrétienne et tu ne sais pas ? Je lui ai répondu : Père, moi, en prière, je ne connais que le *Notre Père* et le *Je vous salue Marie* !

Avec beaucoup d'humour elle fait remarquer : « Mais parfois c'étaient eux qui ne comprenaient pas. Ils essayaient mais ils ne comprenaient pas. Alors, un jour, je leur ai dit : mais quand même, la Vierge ne jette pas des paroles en l'air !

– C'était pour cette phrase : *Je visiterai davantage les foyers*, dit le père Zahlaoui en souriant. On a eu la réponse quand l'huile s'est mise à couler de plusieurs icônes à Damas et dans le monde.

– C'est comme pour le lieu de prière, on ne savait pas trop comment faire, avoue le père Maalouli. C'est la Vierge qui nous a demandé d'enlever une pierre de l'arc de la porte d'entrée, d'y mettre l'icône à la place et un petit mot de remerciements. C'est allumé jour et nuit et les gens se signent en passant. Voilà... c'est le lieu de prière, pas plus que cela ».

Je reviens sur le message délivré au cours de la cinquième apparition ; l'huile avait abondamment coulé de l'icône, le 18 mars 1983, au soir, la veille de la Saint-Joseph et de la fête de la Vierge de l'Acathiste. Or le 24, Myrna est entraînée sur la terrasse où à genoux, elle reçoit ce message, très simple, très beau :

*Fondez une église  
Je n'ai pas dit : bâtissez une église  
L'église qu'a adoptée Jésus, est Une, parce que Jésus  
est Un.  
L'église est le royaume des cieux sur la terre*

*Qui l'a divisée, a péché et qui s'est réjoui de sa division, a péché*

*Quand Jésus l'a bâtie, elle était toute petite.*

*Et quand elle a grandi, elle s'est divisée.*

*Qui l'a divisée n'a pas l'amour en lui.*

*Rassemblez*

*Je vous dis : priez, priez et priez.*

*N'ayez pas peur : je suis avec vous.*

Myrna est catholique, Nicolas est orthodoxe, comme tant de couples à Damas.

« Jean-Claude, la Vierge nous connaît, n'est-ce pas ? Dans toutes nos misères, nos faiblesses, nos tentations, dit le Père Élias.

– On a eu le même recul reprend le Père Maalouli. On s'est dit : mais celui qui a fondé l'Église, c'est Jésus ! Qui sommes-nous pour fonder une église, puisque Jésus l'a fondée il y a 2000 ans. On a eu très peur, tu sais. On a même pensé, ce n'est pas Marie, ce n'est pas Jésus qui parlent... c'est un autre ! La Vierge a dit, immédiatement après : *l'Église est le royaume des cieux sur terre !* c'était clair : L'Église de Jésus existe, mais vous êtes tellement divisés, éparpillés, dispersés que vous ne constituez plus une Église. Qui le monde doit-il croire ? En Jean 17-21, Jésus disait clairement : « qu'ils soient un pour que le monde croie ! ». Qui le monde doit-il croire ? Les catholiques, les protestants, les orthodoxes, les milieux des sectes qui sont en train de parler au nom de Jésus ? La véritable Église, bien sûr, c'est le cœur des croyants. C'est l'unicité de tous les croyants ensemble qui constitue l'unicité du Christ. Ce qui est dit là, ce n'est pas autre chose que disaient des Pères aussi grands que Saint Augustin et saint Basile. Il ne faut pas s'étonner que la Vierge le dise par Myrna. »

C'est au moment du départ que je demandais quelques gouttes d'huile, de celle qui exsudait de la petite image. Myrna me remit un coton imbibé dans une petite poche plastique. Dominique s'était tu tout au long de l'entretien. Cependant le soir il me demanda :

« Pourquoi des Églises ? Quand on parle d'Église en Occident on voit tout de suite, le Pape et son Église.

Je lui répondis :

– Sur le plan religieux, Dominique, notre Orient se caractérise par une mosaïque de communautés religieuses. S'il y a deux religions, le Christianisme et l'Islam, chacun de ces ensembles comprend diverses familles issues de conflits théologiques anciens ou de rivalités politiques historiques. Ainsi les Chrétiens peuvent être : syriens catholiques, syriens orthodoxes, latins, protestants, chaldéens, coptes, maronites, grecques catholiques, ou grecs orthodoxes... Chacune de ces Communautés, se réclame de privilèges acquis ou reconnus, ou de rituels incontournables bien entretenus par les hiérarchies surtout, qui ne souhaitent pas les voir abolis. Il est certain qu'en Orient, les Chrétiens sont loin d'être unis, même s'il se réclament des mêmes sources ».

J'enchaînais, en prenant par exemple la fête de Pâques qui est très symbolique : Saint-Paul disait dans une lettre aux Corinthiens : « *Si le Christ n'est pas ressuscité, alors vaine est votre foi* ». Comment donc comprendre que Pâques, point de départ de tout le christianisme soit ici, sur une terre qui l'a vu naître, dans un monde en majorité Musulman, le symbole de la division des chrétiens. Ce n'est pas une question de théologie c'est une question de calendrier et derrière, de privilèges à maintenir, de prestige à sauvegarder.

Restaient les signes extérieurs, physiques et physiologiques : c'étaient des faits irrécusables qui nous laissaient pantois : Ici des expressions d'huile, des extases, des stigmates... Je repensais à la fantasmagorie de Fatima en 1917. Le mot de Jésus en Saint-Jean 4-48 : « *Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croirez pas !* »

Restait encore, et j'en étais là de mes réflexions, la nécessité de faire connaître le don aimable de Dieu. Dans Luc 15-6, on lit : « *Et de retour chez lui, il assemble, amis et voisins* ». Et dans Luc 15-9 : « *Et quand elle a retrouvé sa drachme, elle assemble amis et voisins* ». Cette nécessité de gratitude, de joie à partager, je m'en sentais comptable, puisque maintenant je savais.

\*

\* \* \*

De retour en France, je faisais un compte-rendu aussi fidèle que possible de mon séjour en Syrie et de mes visites à *Soufanieh* à Geneviève :

« J'ai été vivement impressionné, lui dis-je. Tout respirait là l'authenticité, la simplicité, leur piété, leur train de vie modeste, leur disponibilité, leurs propos. »

Je lui parlais de Myrna que j'avais trouvée simple et réservée, paisiblement joyeuse... et désespérément normale comme l'avaient affirmé les médecins consultés. Aucun signe d'hystérie, ni de dédoublement de personnalité... Quant à Nicolas, il était présent, délicatement présent, mais silencieux, c'était le veilleur effacé !

« *Soufanieh*, ce n'est pas comme cette histoire du Saint Évêque visitant un couvent de moniales, me dit Geneviève en riant, où il s'était répandu le bruit qu'il abritait une Sainte : Qui de vous toutes est la Sainte ? lança-t-il. C'est moi, avança l'une d'elle. La cause est jugée, dit l'Évêque.

– Ce qui arrive à Myrna et Nicolas, repris-je, est humainement insupportable, tu sais : les pèlerins, les visiteurs, jour et nuit depuis tant d'années... Les officiels, les ecclésiastiques, les enquêtes, les entretiens et les inévitables ragots. Il faut croire que Dieu se plaît dans les petits qui l'acceptent ! »

Je restais en contact épistolaire avec le Père Zahlaoui qui m'avait impressionné par sa rigueur intellectuelle et sa profondeur spirituelle. Le Père Élias rayonnait auprès des jeunes étudiants de Damas et surtout au niveau de sa Chorale qui avait atteint une renommée bien au-delà des frontières de la Syrie.

Je lui écrivis pour lui faire part de la vive réaction de Geneviève au message du 26 novembre 1985 dans lequel il était dit : « *je veux ma fille, que tu t'appliques à la prière, et que tu te méprises. Celui qui se méprise augmente en force et en élévation de la part de Dieu* ». Voici ce qu'il me répondit, en mars 1987 :

*Cher ami,*

*La question que vous m'avez posée sur la phrase du 26 novembre 1985 : « je veux que tu te méprises », vous n'êtes pas le premier occidental à l'avoir posée. Une certaine susceptibilité se révolte devant une telle expression. Mais au fond, le mot n'a rien d'étrange pour une intelligence qui se veut chrétienne.*

*Tout se tient en christianisme à partir de l'incarnation. Or, dans l'incarnation, comme le dit Saint-Paul, Dieu s'est littéralement vidé pour se faire esclave et obéissant jusqu'à mourir sur une croix... Le mépris de soi c'est cela : se vider de soi pour se rendre accessible à Dieu. Or, rien ne s'oppose à Dieu comme d'être rempli de quelque chose qui tient lieu d'absolu, à plus forte raison de soi-même... L'Évangile est tout entier dans ce petit mot...*

*D'autre part, Dieu nous connaît bien plus que nous ne nous connaissons nous-mêmes. Et il sait parfaitement qu'un petit rien nous enivre. Il suffit de regarder autour de soi pour s'en rendre compte à tous les niveaux. Que serait-ce donc pour une jeune personne, absolument inexpérimentée, qui se voit le point de mire de dizaines de milliers de personnes venues de tous les coins du monde ?*

*Il faut vraiment une grâce extraordinaire dans ces conditions pour rester à sa place, et reconnaître dans ce qui se fait, tout ce qui se fait, l'œuvre de Dieu seul. Et c'est là, précisément, à mon avis, l'un des plus grands miracles de Soufanieh : que Myrna soit restée, en dépit de tout, à sa place. Et pour moi, c'est une grâce spéciale que le Seigneur lui a faite.*

*Au fond, nous touchons là un des mystères les plus profonds qui soient : Dieu nous donne ce qu'il ordonne. Et c'est précisément l'une des plus belles prières de Saint Augustin, dans ses Confessions : Seigneur, donne ce que tu ordonnes.*

\*  
\* \*

Voici Pâques c'est le Christ lui-même qui a choisi de mourir et de revenir en ce temps de printemps : « *si quel-*

*qu'un marche le jour, il ne bute pas parce qu'il voit la lumière de ce monde, s'il marche la nuit, il bute parce que la lumière n'est pas en lui* » (Jean 11-7-8). Après la nuit, le jour, après l'hiver, cette explosion de la nature.

Pour mes projets cinématographiques, nous devons passer Pâques à Alep. La fermeture pour travaux de l'aéroport, nous obligea à un détour par Damas où le Père Élias était venu lui-même nous accueillir pour nous conduire au Mémorial Saint-Paul, l'endroit même où Saint-Paul fut jeté de sa monture et interpellé par le Christ : « *Saul, Saul pourquoi me persécutes tu ?* ». Nous étions fatigués du voyage, il était tard et nous avions besoin de repos. Avant de nous quitter, le père Élias, nous avait rappelé que cette année la Pâques Orthodoxe et la Pâques Catholique se fêtaient en même temps.

Le Jeudi Saint, 16 avril 1987, peu avant 15 heures nous étions devant la maison de Myrna et de Nicolas, à *Soufanieh*. Il y avait beaucoup de monde, et nous nous frayions difficilement un passage. Dans le patio, c'était la cohue et je m'empressais d'installer mes trois enfants et ma femme sur un sofa, près d'un musulman en prières. J'allais aux nouvelles, il était environ 15 heures. J'aperçus le père Élie qui sortait d'une chambre et qui en me voyant s'écria soulagé : « Dieu soit loué, vous êtes là, je vous ai envoyé chercher » et il me conduisit dans la pièce qu'il venait de quitter.

Je reconnais Myrna étendue les yeux clos, dans la grande chambre. Son mari Nicolas est près d'elle. Les gens prient debout, à genoux. Caméras et projecteurs donnent à la scène une atmosphère d'irréalité ! « On étouffe » pensais-je. Je ressors, et je vais rassurer ma femme : Myrna est stigmatisée.

De longs filets de sang s'échappent d'entailles ouvertes au milieu du front. Les mains ouvertes semblent transpercées ainsi que les pieds l'un au-dessus de l'autre. Elle semble être dans un état comateux.

Geneviève a un mouvement de recul et serre les enfants contre elle : « Je préfère qu'ils ne voient pas cela », dit-elle tendue.

Le Père m'a suivi, il se penche : « Ne cherchez pas à comprendre, l'initiative vient toujours de Dieu. Il n'y a rien d'effrayant ».

Geneviève ne bouge pas et nous repartons lui et moi dans la chambre.

Le Père Élias témoigne ainsi des événements de ce 16 avril 1987, à *Soufanieh* :

*« J'arrive à Soufanieh vers 14h25. La famille Nazzour prenait son repas dans la cour, près de l'icône sainte. Je priais un moment devant l'icône, puis je demandais où se trouvait Myrna. On me dit qu'elle était dans la chambre, en prière, avec le Père Maloûli. J'entrais. Myrna semblait sereine, un peu inquiète peut-être, cependant. (...) »*

*« Myrna me dit alors : « Père, ne laisse entrer personne ; je préfère qu'on reste seuls. » (...) Nous restâmes donc seuls, Myrna, le Père Maloûli et moi-même. Un moment après, Myrna qui marchait dans la chambre tout en répétant « Jésus, Marie... » S'arrêta brusquement et me dit : « Père, j'ai un frisson dans tout le corps, est-ce la peur ? » Je lui répondis sur un ton de reproche : « Myrna, cesse de prononcer le mot peur et laisse faire le Seigneur ! »*

*« Elle fit quelques pas, regardant à terre, elle passa les mains sur son visage, puis elle s'agenouilla dans un coin de la chambre, à gauche du lit, répétant sans cesse : « Vierge Marie, ô Jésus... ! » Puis elle se recroquevilla sur elle-même et se mit tout à coup à hurler, en portant ses deux mains à ses tempes : « Enlevez-le, enlevez-le ! »*

*« Je courus dans sa direction, car je voyais qu'elle penchait en arrière, comme si elle allait perdre connaissance. À cet instant, grâce au miroir qui se trouvait en face d'elle, je vis le sang gicler littéralement de son front. Puis elle ouvrit les bras et les laissa retomber. Je vis alors du sang couler de la paume de ses mains. Avec le Père Maloûli, je l'aidai à s'allonger sur le lit en lui remontant les pieds.*

*« De mon cœur montait une immense action de grâce au Seigneur pour nous avoir permis, au Père Maalouli et à moi-même, d'être témoins d'un tel événement.*

*« Je courus aussitôt au téléphone pour prévenir amis et médecins. (...) Je revins ensuite m'installer au chevet de Myrna. Et je suis resté là tout le temps qu'ont duré « sa Passion » ainsi que l'extase qui la suivit et enfin son retour.*

*« Je pris soin de noter tout : paroles, gestes, tandis que la caméra du vidéoman, Nabil Choukair, que j'avais prévenu en premier au téléphone, entra en action. (...)*

*« Je reproduis tout ce que j'ai noté sur place, sans y ajouter aucun commentaire. »*

*Le P. Zahlaoui rapporte ensuite les faits minute par minute. Puis il poursuit :*

*« 17h21 : Myrna entrouvre les yeux. Je lui demande : « Tu as vu quelque chose ? »*

*« Elle répond : « J'ai vu ce qu'Il a fait pour nous » (ou plutôt : par amour pour nous, le mot arabe « kourmalna » signifiant tout cela).*

*« Je lui dis : « Est-ce qu'Il t'a dit quelque chose ? » Elle dit : « Non ».*

*« 17h25 : je lui demande : » « La souffrance est-elle comme avant ? Elle répond péniblement : « Non, mais je suis brisée ».*

*« Georges Bdéoui me demande de lui faire dire ce qu'elle a vu dans tous les détails. Elle dit : « Toute la Passion... Je suis très fatiguée... Ce spectacle, il m'est impossible de l'oublier... Je le raconterai plus tard ».*

*« Je lui dis : « Si je te demandais d'écrire ce que tu as vu ? » Elle : « Je l'écrirai ».*

*« Georges Bdéoui insiste auprès de moi pour que je l'interroge. Je le fais en lui disant de nous dire en gros ce qu'elle a vu. Elle s'exprime par des mots hachés, que je reproduis tels quels :*

*« De loin, je L'ai vu descendre un escalier... Portant une Croix... En tenue rouge... une couronne au front... Ils ont escaladé une montagne... La Vierge avec les trois autres... il y avait trois femmes... On l'a beaucoup frappé... quand ils l'ont flagellé... Oui... Quand Il a été flagellé avant qu'on ne Lui donne la croix... Quelqu'un a porté la croix avec Lui... Un soldat... spectacle d'une croix... Une*

*parole dite très haute, comme si ce n'était pas Lui qui l'avait poussée : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. »... trois femmes par terre, comme agenouillées. Je n'ai pas entendu de bruit : c'était un spectacle silencieux »*

*« Une question de Georges Bdéoui : « Après la crucifixion, quelqu'un s'est-il approché de Jésus ? » Elle : « Ils lui ont donné à boire... Ils l'ont transpercé d'un javelot... Il n'a pas bu... la dernière chose, c'était son cri : « Père, pardonne-leur... »*

*« Myrna ajoute : « Peut-être qu'Il nous vise nous par cette parole, je ne sais pas... Quand il a expiré, il pleuvait... Spectacle silencieux... Un seul homme et trois femmes L'ont descendu de la croix. Le monde était devenu sombre (littéralement : noir)... des femmes, un militaire... un homme et trois femmes » (...).*

Soudain, je vois Geneviève au pied du lit, ses trois enfants serrés contre elle. Elle est bouleversée mais curieusement, David, Fabien et Diane sont calmes. Le Père lui demande de regarder la plaie sous le sein. Elle s'exécute et vérifie en même temps les battements cardiaques : 130 par minute ! Je la vois se pencher vers le père Élias pour lui demander s'il autorise David à prendre une photo Polaroid. Elle m'avouera ensuite qu'elle pensait que la photo serait vide tant elle croyait à une hallucination collective ! Bien que, homme de science formé en Occident, j'avoue être entré naïvement dans ces faits étranges, d'une vérité irrécusable. Tous se tenaient recueillis certes, mais aussi un peu, à distance, sans frayeur ni crainte.

Nous nous sommes retirés à 19 heures en saluant : Myrna était sortie de l'extase, pâle, les yeux cernés, elle mêlait sa voix au chant des fidèles. Les enfants échangeaient leurs impressions avec calme. Nous répondions à leurs questions, choisissant nos mots dont nous mesurions la portée.

Le lendemain, ils voulaient prendre des nouvelles de la dame qui saignait. Myrna était au salon ravie de les retrouver. Elle jouait avec eux comme une grande sœur. En fin de soirée, le Père Élie, de retour, demanda à Geneviève un

rapport médical et un examen de la plaie de Myrna sous le sein gauche. Il insista pour que nous le rédigeons, si succinct fut-il, avant de quitter Damas :

« *Geneviève Antakly et Jean-Claude Antakly, biologistes, ont constaté ce qui suit :*

*Myrna présentait une plaie au milieu du front, une autre à l'intérieur des deux mains, et une sur chaque pied. Sous le sein gauche, une longue griffure suintante, aux bords nets.*

*Bras en croix, dans une attitude de souffrance, le moindre contact semblait douloureux.*

*Pouls oscillant entre 120 et 130 pulsations/minute.*

*La blessure du front et du pied s'est rouverte spontanément en notre présence sans que quiconque ne l'ait touchée.*

*À l'attitude souffrante a succédé une phase de détente où les réflexes fondamentaux avaient disparu. Des médecins ont devant nous nettoyé les plaies, légères entailles aux bords nets. Celle du front était plus profonde, tuméfiée.*

*Vendredi 17 avril 1987 :*

*Plaie au front tuméfiée mais indolore au toucher.*

*Plaies aux mains et aux pieds : cicatrisation normale mais toucher indolore.*

*Plaie sous le sein gauche (12 cm) **totalem**ent cicatrisée. »*

\*

\* \*

Durant ces fêtes pascales de 1987, je rencontrai le Docteur Pierre Salam, de la Faculté de Médecine de Montpellier, ami d'enfance de mon oncle Gabriel et exerçant à Alep. Ce médecin me rapporta une guérison surprenante et spectaculaire dont il avait accepté de témoigner sur vidéo cassette :

Madame Bénélian, âgée de 51 ans, d'origine arménienne, habitant Alep, avait eu, lors d'un accident, en

1970, une fracture de l'épaule. Suite à une erreur de diagnostic, cette fracture mal soignée avait entraîné des lésions importantes et une ankylose de l'articulation de l'épaule.

Se trouvant à l'église Sainte-Croix d'Alep, en prière avec plusieurs autres personnes devant une reproduction de l'icône de Soufanieh, elle sentit, à trois reprises successives, une main se poser sur sa tête. La troisième fois, tout son corps fut saisi d'un profond tremblement. En même temps, elle rapporte qu'elle sentit une boule de feu pénétrer dans sa tête et aller vers son bras malade en lui traversant la poitrine. Aussitôt, le bras se détendit, alors qu'il était depuis de longues années recroquevillé en attitude spasmodique. Son poignet, enflé depuis plus de deux ans, d'un bleu noirâtre, retrouvait sa couleur naturelle et sa force. À la demande du Docteur Salam, Madame Bénélian subit trois examens radiographiques étalés dans le temps. Toutes ces radiographies ont montré que l'épaule, le coude et le poignet étaient toujours calcifiés. Et malgré ces images radiologiques persistantes, le bras jouit toujours, depuis cette soudaine récupération fonctionnelle, d'une liberté de mouvement totale.

En 1990, le Docteur Loron, neurologue à l'Hôpital de la Salpêtrière à Paris, devait confirmer que Madame Bénélian avait toujours le libre usage de son bras, resté pourtant bloqué pendant treize années consécutives.

Comme quoi le surnaturel, en ce que j'en voyais-là, pouvait manifester sa présence de bien des manières. Je restais intrigué que cela se passe autour de moi, sous mes yeux ! J'avais lu bien des récits de faits analogues très connus du public mais c'était autre chose « d'avoir vu », « d'avoir été personnellement concerné ».

\*  
\* \*

Durant le voyage de retour en France, nous avons continué à évoquer longuement avec les enfants, ce qu'ensemble nous venions de vivre. Nous étions étonnés de leur

sérénité et de leurs remarques pleines de bon sens. Fabien préparait sa Profession de Foi et avait lui-même invité le Père Élias. Il mesurait bien que cette expérience-là, ne pouvait être partagée avec tous ses copains : « ils ne comprendraient pas, il faut le voir pour le croire ! Et il ajoutait spontanément : moi, je crois... Sans cela. »

Le Père Élias a tenu parole et le voilà au moment des fêtes de l'Ascension, à Espalion pour la Profession de Foi de Fabien. Son rayonnement frappa notre groupe d'amis. Il était discret et réservait à Monseigneur Bourrat Évêque de Rodez et aux Moniales de l'Abbaye de Bonneval, l'essentiel de son témoignage, conforté par un article paru le 15 janvier 1987 dans la revue Notre-dame des Temps Nouveaux, sous la plume de l'Archevêque Syrien Catholique de *Hassakeh*. D'abord farouchement opposé à ce qui se disait de Soufanieh, il s'y rallia après avoir vu de l'huile couler dans la maison de son frère Éphrem, à Beyrouth :

*« (...) Dans nos temps modernes, la Vierge entame des rapports fréquents avec notre planète. Citons pour mémoire : la rue du Bac (1830), La Salette (1846), Lourdes (1858), Fatima (1917), Syracuse (1953), Akita au Japon (1981), etc... Marie est bien Notre Dame des Temps Nouveaux. Elle apparaît, Elle parle, donne des messages, Elle pleure aussi. Le 20 juillet 1977, sa statue a versé des larmes dans mon ancienne église paroissiale Notre Dame de Fatima, à Damas.*

*Maintenant, et toujours à Damas, un fait nouveau : d'une petite icône de papier perlent par intermittence des gouttes d'huile. Ce phénomène date du 28 novembre 1982. Le 15 décembre dernier, de passage à Damas, j'ai été prendre part à la prière de la foule qui, sans discontinuer, se recueille chaque soir aux pieds de l'icône. L'atmosphère est saturée de ferveur. La prière terminée, j'ai vu des gouttes d'huile se former et glisser sur la sainte icône. Fort nombreuses sont les reproductions qui ont suinté et suintent une huile parfumée dans des maisons chrétiennes et même non chrétiennes. On parle de guérisons et de beaucoup de conversions (...) ».*

« Qu'en est-il, demandais-je au Père Élias, de l'authenticité des apparitions mariales contemporaines ?

Le Père Élias souriait avec cette tendresse que j'aimais en lui et nous répondit :

– On distingue trois plans. Le réel Divin, la manifestation et l'impact produit sur le peuple chrétien. Ce dernier devient preuve du second. Je te rappelle Jean-Claude que l'arbre est jugé à la bonté réelle de ses fruits : *Cueille-t-on des raisins sur des épines ?* Le retentissement médiatique n'est pas l'important car Dieu fait le bien comme il l'entend. Je te renvoie aux Actes des apôtres : *Car si leur propos ou leur œuvre vient des hommes, elle se détruira d'elle-même. Mais si vraiment elle vient de Dieu, vous n'arriverez pas à les détruire* ».

– Je ne prétends pas qu'il n'y a pas messages divins, reprit Geneviève, mais la psychologie pourrait les expliquer. Ils ne dépassent pas l'intime conviction d'une âme religieuse. Myrna est une jeune femme fidèle et pieuse : Elle entend et lit aussi ce que vous dites, vous et le Père Malouli, et cette aide spirituelle la soutient et l'éclaire.

Le Père Élias conclut :

– Permettez-moi de vous faire observer que dans le cas spécifique de Soufanieh, nombreux sont les théologiens, scientifiques et médecins venus des quatre coins du monde qui ont constaté le caractère inexplicable et surnaturel de ces phénomènes qu'ils soient : écoulements d'huile, extases ou stigmates. »

Le 15 août, alors que nous sommes à Juan-les-Pins les hôtes de nos amis Jean-Serge et Claire, un coup de fil du P. Zahlaoui nous arrive vers minuit de Damas, et nous apprend que Myrna vient d'avoir une extase au cours de laquelle le Christ lui est apparu, et lui a transmis le message suivant :

**« Ma fille, c'est bien ma Mère dont je suis né.  
 Qui l'honore, m'honore.  
 Qui la renie, me renie.  
 Tout ce qui lui sera demandé sera exaucé  
 parce qu'elle est ma Mère.**

**Ce pour quoi vous êtes venus,  
n'en parle pas maintenant. »**

Le Père Zahlaoui, deux mois plus tard, nous éclaire sur la signification de cette dernière phrase. Le Père Maloùli et lui-même ont prié Myrna, au cas où elle aurait une apparition, de demander si le secret qui lui a été confié précédemment peut ou doit être dévoilé. Myrna leur répond : « Quand Jésus me parle, il ne me laisse jamais le temps de m'exprimer. » – « Ça ne fait rien, lui disent les deux prêtres, mémorise notre demande et souviens-t'en le jour venu. » En ce 15 août, le Christ vient à nouveau de parler et demande de ne pas révéler le secret déjà communiqué à Myrna.

## PREMIÈRE EFFUSION D'HUILE

Je retourne en Orient voir ma mère et ma sœur et, si près de Damas, je viens saluer le père Élias qui me conduit à Soufanieh. Au moment de prendre congé, Nicolas et Myrna m'invitent à dîner avec d'autres amis de passage. Je suis très gourmand des petits plats, de ces *mazzas* conviviaux dont la vue réjouit les yeux et régale le palais.

Dans une ambiance fraternelle, je lève mon verre : « À votre santé » ! Nicolas me reprend : « chez nous, on commence par : à la Santé de la Vierge ».

Je souris de cette remarque et une amie de Myrna témoigne de l'effusion d'huile qu'elle a vue et moi, de la surprise de ce soir de Noël où j'ai appris ce qui se passait à Damas. Et chacun d'ajouter son mot... Soudain, je m'arrête et regarde Myrna, silencieuse, dont les deux mains jointes sur la table s'humectent d'huile. Le père Élias rayonne : « C'est un cadeau pour toi et ta famille, Jean-Claude ».

Je suis plein de gratitude pour cette bénédiction. L'avais-je souhaitée, attendue ? Oui sûrement, même si je ne l'avais pas formulée. On s'est levé ensemble pour prier et même chanter... Moi qui n'ai pas de voix, devant l'autel de la petite icône.

Dans la voiture qui nous ramenait, tard après minuit, le Père m'avouera qu'il avait prié toute la soirée, pour moi, ma famille et nommément nos amis d'Espalion, pour que ce signe fort, ce fait irrécusable, me soit donné afin de faire connaître en France le don aimable de Dieu.

Je suis réveillé tôt le lendemain par la sonnerie du téléphone. C'est ma femme, encore surprise et heureuse pour moi. Le père Élias l'avait appelée pour lui faire partager ma joie. De mémoire de biologiste, je n'ai jamais entendu parler d'huile qui sourd d'un corps humain. De la sueur

oui, du sang parfois, dans des moments d'une intensité tragique, mais de l'huile jamais ! Or j'ai pu la voir, la toucher et la sentir douce et parfumée. Cette huile s'est avérée pure à cent pour cent grâce à des examens chromatographiques pratiqués dans des laboratoires spécialisés de Damas, en alternance avec d'autres examens effectués aussi bien en Allemagne qu'en Italie et en France.

\*  
\* \*

Dès le lendemain, je rejoignais Alep pour y séjourner quarante-huit heures. Sur l'insistance de mon père je décidais de l'accompagner chez une amie de la famille que j'ai bien connue, Mme Bertha Behna, atteinte d'une maladie incurable.

Dans la pièce claire, elle était étendue et souffrait visiblement beaucoup. Je la reconnaissais à peine. J'avais l'air empoté, tant sa douleur était palpable et comme pour la soulager, je tirais de la poche intérieure de ma veste, une petite image de soufanieh que je lui offris. Elle la regarda sans surprise, l'embrassa spontanément :

« Je connais, me dit-elle, j'y suis allée tu sais, avec mon fils Béchir qui habite juste au-dessus. D'ailleurs chez lui, l'huile a coulé de la petite icône encadrée. Va la chercher Djoumena, pour la montrer à Claude ».

Djoumena sa plus jeune fille disparaît et revient. Effectivement, l'image n'est pas nette, mon père et moi la comparons à celle que je lui avais donnée. Bertha reprend : « j'ai demandé une seule grâce à la Vierge : abrégé mes souffrances et mourir en paix ».

Silencieusement, je me mets à réciter un *Ave*, pour que sa dernière volonté soit exaucée. À peine ai-je terminé que je vois soudain la vitre de l'icône se recouvrir de buée. Je prie Djoumena de bien vouloir ouvrir le cadre : une grosse tache d'huile parfumée et fraîche recouvre la partie gauche de l'image. Spontanément nous récitons un *Je vous salue Marie*.

Sur ce deuxième signe inattendu, personne ne pouvait me donner des explications. Pourquoi chez Bertha ? Mon

père était stupéfait, je le revois encore tournant le petit cadre, observant la vitre sur le balcon où il s'était retiré, puis remettant tout en place avec soin. J'ai demandé à Djoumena de prendre le temps d'adresser un compte-rendu à mes amis prêtres de Damas.

Et comme je devais passer la soirée avec mes amis Abed et Zena, je me réjouissais. À mon arrivée je notais l'air préoccupé d'Abed qui m'entraîna au salon :

« Jean-Claude, tu as raison il ne faut pas plaisanter avec le surnaturel, j'ai essayé de le dire à Zéna, mais en vain... Demain avec mes fils nous irons à la messe, à Saint-Louis ! »

– Mais de quoi parles-tu Abed ? »

Depuis la soirée où le docteur Pierre Salam avait parlé de la guérison inexplicquée de Madame Benelian, Zéna manifestait pour Soufanieh une ironie moqueuse et Abed m'écoutait avec une attention respectueuse, plus par amitié que par conviction.

« Tu connais l'humour de Zéna ! Pour ta venue, elle a voulu placer l'image de la Vierge, entre deux chandeliers sur la table. Je lui ai fait observer qu'il ne fallait pas plaisanter avec cela et que tu pouvais en être froissé. Mais rien à faire ! Soudain, un bruit sourd a fait trembler les vitres et le marbre de la table s'est fendu en quatre, juste au moment où elle posait l'icône. Quel choc ! Jojo, Jéhade et moi, en sommes mal remis. Pourtant tu me connais Jean-Claude, je n'ai rien d'un mystique.

– A quoi penses-tu, lui dis-je ?

– A un avertissement, on ne doit pas ironiser sur des événements qui, aujourd'hui, nous dépassent, reprit Abed.

– C'est une pure coïncidence, rien d'autre, dit Zéna en haussant les épaules. Qui de nous deux, la Vierge aime-t-elle le plus, toi ou moi Jean-Claude ? Personne ne peut le dire !... Un silence... alors votre surnaturel, moi, je n'y crois pas. ! »

En rentrant, après la soirée, je trouvais mon père encore debout qui m'attendait. Il avait encadré avec soin la grande photo de la Vierge de *Soufanieh* et lui cherchait dans le salon, la meilleure place.

Neuf jours après sa prière, Bertha s'éteignait en paix au milieu des siens !

\*  
\* \* \*

Au printemps 88, de passage à Damas pour affaires, le Père Élias m'invita à un concert de sa chorale « Chœur Joie ». Le récital était dédié à la Vierge. La qualité de l'interprétation et la ferveur de ces jeunes m'emplirent de joie. En félicitant le Père, je lui demandais comment faire pour visiter Seidnaya, ce village à 40 km de Damas où un monastère orthodoxe est dédié à la Vierge. « Je t'envoie Fadi, un jeune de la chorale qui sera ravi de t'accompagner », me dit-il immédiatement.

C'est ainsi qu'en cette veille des Rameaux, Fadi et moi, faisons connaissance, sur la route autrefois empruntée par l'Empereur de Byzance, Justinien 1<sup>er</sup>, qui traversait la Syrie pour aller attaquer les Perses. Le ciel était d'un bleu très pur mais au loin un orage menaçait. Et soudain, là, un splendide arc-en-ciel étonnamment lumineux et proche :

*« On raconte qu'à un moment, selon la légende, les troupes s'étant arrêtées pour se reposer et se désaltérer, l'empereur s'en écarta. Tout à-coup, il aperçut une magnifique gazelle. Pris d'une irrésistible envie de la chasser, il la poursuivit, jusqu'à ce qu'elle s'arrêtât sur une colline rocheuse.*

*Elle semblait attendre l'empereur, puis se dirigea près d'une source et là, soudain transformée, elle apparut sous la forme d'une icône de la Vierge, dont la main se tendit vers lui tandis qu'il entendait ces mots : « Non, tu ne m'abattras pas, Justinien, mais tu construiras une église pour moi sur cette colline ». Puis la vision disparut... Justinien troublé, ordonna à ses architectes d'établir un plan et on dit même que la gazelle guidait leurs mains ».*

Nous étions arrivés au pied du monastère après avoir traversé le village. Une bourrasque d'une rare intensité,

accompagnée de rafales de pluie et de giboulées, nous accueillit, tandis qu'une religieuse, en bure et étroit capulet noir, tentait de nous mettre à l'abri à l'intérieur du monastère.

Construit sur un piton rocheux, il s'étage par palier, léger, aérien malgré ses dimensions impressionnantes. Dépendant directement du Patriarcat d'Antioche, il sert d'écrin à l'une des quatre icônes de la vierge que la tradition dit peinte, par l'Évangéliste Saint Luc, lui même. Elle est désignée sous le nom de : « *Al Chaghoura* », c'est-à-dire la très Célèbre.

Au fond d'une cour, par une porte basse, nous entrons dans une pièce ronde où nous nous déchaussons. Le silence est total. La religieuse a disparu dans un trou noir, où tremblote la lueur de quelques cierges. Une atmosphère de majesté et de paix dans laquelle peu à peu nos yeux s'habituent à l'obscurité. Le sol est recouvert de tapis, un autel au milieu et derrière, un tabernacle grillagé au fond duquel la Sainte Icône repose.

Fadi et moi sommes à genoux, nous prions. Soudain, une odeur si agréable et si pénétrante qu'il me semble que l'on vient de répandre volontairement un parfum d'une extrême suavité. La qualité de cette fragrance est si exceptionnelle que je m'adresse à Fadi :

« Sens-tu ce parfum ?

– Oui, mais d'où vient-il ?

– Je ne trouve pas, dis-je, mais c'est tellement exquis, c'est divin ».

Je jette un regard vers la porte derrière moi, quelqu'un est peut-être entré !

Puis dans l'ombre, j'aperçois l'ovale plus clair du visage de la religieuse, immobile, absorbée dans sa prière. Je risque un doigt entre les mailles du grillage vers une petite pièce métallique brillante de l'icône que je frôle. C'est bien de là, que vient ce parfum unique dont l'odeur semble maintenant envahir toute la grotte.

Fadi, sort le premier, il m'attend très ému. La religieuse me suit impassible :

« Avez-vous, vous aussi senti ce parfum, ma sœur ?

– Oui dit-elle, je l'ai senti.

– Et cela arrive-t-il souvent ici ? Elle sourit et avec douceur :

– Non, pas souvent mais... Cela se produit parfois !

En revenant à Damas, j'en parlais au Père Élias avec simplicité. Cet ineffable parfum me ravit encore, moi qui suis particulièrement sensible aux odeurs.

\*

\* \* \*

Avant de rentrer en France, je tenais à aller saluer ma mère en Jordanie et j'apprenais par des réfugiés, la fin du conflit irako-iranien, largement soutenu par les Puissances Occidentales et notamment les États-Unis d'Amérique. On parle aussi de guerre sale, chimique ou bactériologique, qui aurait fait des milliers de victimes. Cette escalade dans l'horreur et la violence, rien ne semble au Proche-Orient pouvoir l'arrêter.

Un an s'est écoulé depuis ma visite à Sednaya. Ma mère et ma sœur sont revenues à Espalion et nous avons, par touches successives, réussi à nous apprivoiser. Elle est parfois étonnée de ma mémoire. Nous parlons de Daniel et j'apprends avec soulagement qu'il s'en est tiré avec un traumatisme léger et une grande frayeur.

« Et la Dame en noir ? Qui m'a raconté l'histoire ? Est-elle vraie ?

– Oui, elle est vraie !

– J'insiste : mais d'où venait-elle ?

– Claude, ces choses-là sont fréquentes en Orient. Ce n'est pas extraordinaire, on en tire ni vanité, ni profit.

– Mais le fait est surnaturel, maman !

– Qu'est-ce qui est surnaturel ? Que le Seigneur ait voulu t'envoyer une grâce ? Mais tous les jours le Seigneur envoie des grâces, simplement on ne les voit plus ».

Je lui parle du parfum de *Sednaya* : « Un parfum de roses, tu vois ? ». Oui, elle voit... l'odeur des roses de Damas, le matin avant qu'il ne fasse trop chaud... « C'est si joli Claude ! La Sainte Vierge est une maman délicate, tendre et attentionnée ».

Le Père Élias de passage à Paris était venu donner quelques conférences. Il avait rencontré Jean-Claude Darrigaud et le Père Laurentin qui s'était rendu plusieurs fois à Damas où ses avis faisaient autorité sur ces questions délicates. Nous évoquons souvent avec nos amis, l'inlassable dévouement du père Élias à Damas auprès des jeunes et de ses paroissiens et voilà qu'à Espalion, il poursuivait son apostolat avec une joie et une générosité que nous admirions. Il suffisait que l'on apprenne sa présence, pour qu'aussitôt le bouche à oreille fonctionne et qu'il soit sollicité pour témoigner. En l'écoutant nos amis découvraient l'étonnante parenté du monde arabe chrétien avec le monde de l'Évangile.

J'avais souvent eu l'occasion de traduire les messages au docteur Nologues, mais sa rencontre avec le père Élias fut l'occasion de les revisiter à la lumière de deux cultures qui ne pouvaient que se compléter. Cette irruption de Dieu en Orient que le père Élias voyait comme un nouveau départ du christianisme, un appel à une unité profonde dans la région pouvait se lire en Occident au travers des événements de l'Est et de la conversion de la Russie pour laquelle Marie n'avait cessé d'en appeler à la prière.

\*  
\* \*

Le père Élias souhaitait vivement que je l'accompagne un dimanche du 1<sup>er</sup> mai 1989 en Lozère à Marvejols, auprès d'un groupe de prières qui entretenait une correspondance suivie avec *Soufanieh*. Ni lui, ni moi ne connaissions personne.

Durant le trajet, j'attendais un moment propice pour lui confier un secret douloureux sur lequel je voulais connaître son avis mais en cette après-midi printanière, la traversée du magnifique plateau de l'Aubrac, la pureté du ciel, les prairies couvertes de fleurs après le long hivernage, les ruisseaux tour à tour torrentueux ou nonchalants apportaient tant de douceurs paisibles, que mon tourment se changeait en une surprenante sérénité. Les kilomètres

défilaient, et nous voilà à Marvejols, où Nicole nous attendait entourée de ses amis.

Un accueil chaleureux, fraternel, un chapelet devant l'icône de *Soufanieh* et l'auditoire écoutait le résumé des événements dans un silence recueilli. J'étais très ému de la ferveur de cette petite communauté, de l'atmosphère de prières et de l'échange très riche et très profond qui s'instaurait entre eux et le père Élias.

Mais il était l'heure de prendre congé et au moment de partir, dans un geste amical et familier une dame d'une soixantaine d'années que je n'avais jamais rencontrée auparavant, glissa dans la petite poche de ma veste quelques feuillets auxquels je n'accordais aucune attention.

« Tu vois, me dit le père, comment Marie, regroupe ses enfants, comment elle les invite à la prière et comment elle les envoie en mission ! Et là, c'est l'Esprit Saint qui nous guide ».

Il me rappela cette phrase d'un message : « *Ne choisis pas ta route, car c'est moi qui te l'ai tracée* ». Je ne voulais pas troubler la joie du père et sa méditation à haute voix : une nouvelle fois je me tus.

Dès le lendemain, le père quittait Espalion et quelques jours après, avait lieu à Cannes le congrès national des pharmaciens. C'est là qu'un matin, je retrouvais les quelques feuillets que la dame de Marvejols m'avait glissés et dont la lecture me laissa pantois.

Ce que je lisais, était la réponse exacte à la question que je me posais depuis vingt-cinq ans. Je revoyais cette dame, son geste. Mais comment avait-elle pu deviner ce que personne ne savait ? Je téléphonais à Nicole, la responsable du groupe de prières, pour lui demander les coordonnées de cette personne.

Mme Teissandier, de Saint-Chely d'Apcher, fut surprise de mon appel, mais pas du tout de ma question :

« Pourquoi m'avez-vous remis ces feuillets ?

– C'est la Sainte Vierge qui voulait que je le fasse », répondit-elle, sans hésiter.

## « SEIDNAYA ET MAALOULA »

Avril 1990, nous voilà de retour en Terre Sainte à Damas. Pour Geneviève et les enfants, trois ans sont passés et chacun attend beaucoup de ce voyage : découverte, dépaysement, fêtes pascales en famille et célébration de mon anniversaire, un demi-siècle !

Le Père Élias à l'aéroport avec le jeune Fadi, nous rappelait que cette année encore, les hasards du calendrier avaient unifié Pâques ce qui devait donner lieu à des fêtes encore plus émouvantes. Nous avions prévu 3 ou 4 jours à Damas et la Semaine Sainte en famille avec la communauté chrétienne d'Alep.

Notre point de chute fut le Mémorial Saint-Paul à Damas où les enfants au milieu des Sœurs retrouvaient vite leurs habitudes. À *Soufanieh*, Myrna et sa maman nous offraient sourires et tendresses. Toujours la même simplicité dans une atmosphère de prières et de recueillement. Le père Élias mettait à notre disposition l'un de ses cousins, pour nous conduire au Monastère de *Seidnaya* que les enfants ne connaissaient pas, ainsi qu'à *Maaloula*, le seul village où l'on parle encore l'Araméen, la langue du Christ.

Ravis, nous voilà le lendemain, sur cette route quasi désertique, après les rues animées et bruyantes de Damas. Notre chauffeur est un guide attentionné. Ancien séminariste, il connaît personnellement la Supérieure du Couvent à qui il a aimablement demandé audience pour nous. Durant le trajet, les explications historiques et légendaires sur *Seidnaya* intriguent nos trois enfants, en particulier Diane qui apprécie au plus haut point l'intervention quasi miraculeuse de cette gazelle, les garçons eux, préférant Justinien partant attaquer les Perses... et nous arrivons devant le Monastère, immaculé sous un ciel lumineux.

L'air est vif, nous grimpons par des escaliers abrupts, une cinquantaine de marches. À mi-chemin, par terre, une grosse tâche huileuse a dessiné depuis longtemps le contour d'une silhouette de femme que la piété a fait protéger par un grillage. La légende se plaît à y voir Marie.

Une mère de famille Musulmane, en grande détresse avait fait un vœu à la Vierge. Ayant été exaucée et malgré sa pauvreté, elle alla remercier Marie avec, sur ses épaules, une *tanaké* (un bidon de 20 litres) d'huile d'olive. Les escaliers étant raides, pour reprendre souffle, elle déposa son fardeau sur une marche. Quand elle le reprit, un instant après, la trace d'une silhouette pure et belle était incrustée dans la pierre, comme si Marie témoignait ainsi sa gratitude à celle qui voulait la remercier.

De cours intérieures en patio, jusqu'à une terrasse, par une petite porte, nous pénétrons dans un salon. Une grande dame en noir nous attend. Il émane d'elle une tendresse, une gravité et une majesté naturelle. En lui baisant la main, à genoux, je m'explique l'intense rayonnement non seulement spirituel, mais aussi temporel, de cette femme sur toute la région. Elle bénit les enfants et nous invite à prendre place dans un salon typiquement oriental ; des invités dont quelques responsables Onusiens s'y trouvent déjà. Selon la tradition orthodoxe, en cette veille des Rameaux, nous allons partager le Pain.

La grande Prêtresse en noir prend la parole :

*« Savez-vous d'où vient le nom Seidnaya ? De deux mots syriaques : **Naya** qui veut dire notre et **Seida** qui signifie dame. Mais une autre étymologie le rattache à Justinien, **Naya** pouvant signifier lieu ou endroit et **Seid** qui veut dire chasse et aussi lieu de chasse !*

*Le sanctuaire a été érigé vers 547 après J.-C. ce dont témoignent les nombreux et précieux manuscrits de la bibliothèque. Il est considéré comme le deuxième sanctuaire Saint, en Orient, après Jérusalem. L'icône miraculeuse de la Reine qui veille jour et nuit sur lui, depuis des siècles, fut introduite par un moine étranger, proba-*

blement grec qui, comme Justinien, mais sans intention belliqueuse, traversait la Syrie pour se rendre à Jérusalem.

À son départ du Monastère, lors de son voyage aller, la Supérieure de l'époque l'avait chargé de lui acheter une belle et précieuse Icône de la Vierge. Il s'en acquitta scrupuleusement, mais au retour, attaqué par des bêtes féroces, puis par des pillards, il avait chaque fois invoqué l'aide et le soutien de Celle dont il portait l'Image Vénérable.

Persuadé qu'il lui devait la vie sauve, il eut l'idée lorsqu'il arriva au Couvent de la garder, en prétextant, tout en s'excusant, d'avoir oublié sa demande. Le lendemain matin, une force irrésistible immobilisa le pèlerin dans son lit, alors qu'il devait reprendre sa route.

En se traînant, il fut incapable de trouver la sortie du Sanctuaire, errant d'un étage à l'autre. Il se résolut à confesser son mensonge et depuis lors « la Chaghoura » peinte par Saint Luc, devint un objet de vénération que depuis quinze siècles, chrétiens et musulmans viennent prier ».

Je traduais ce récit, essayant d'en rendre toutes les nuances, les beautés et la poésie. J'évoquais l'« attention » si personnelle que j'avais cru recevoir, ici, il y avait deux ans. La Supérieure sourit silencieusement.

Poursuivant une réflexion intérieure, elle se pencha vers moi en regardant Geneviève : « Dis à ton épouse, le monde agit et continue à agir comme si n'existait pas au-dessus de sa tête, le spectre de la mort ». Cela n'avait rien de menaçant, un constat d'évidence devant l'irresponsabilité générale, source de nos maux. Nous sentions cette gravité, ce cri d'alarme était une invitation, en ce temps de Carême, à laisser le Parfum de la Vierge, pénétrer le pouvoir, l'argent, la science, que nous croyons être tout.

Les enfants impatients demandent à visiter la *Chaghoura*. Une Sœur nous y conduit. Dans une obscurité presque totale nous nous agenouillons silencieusement devant l'Icône. Impressionnés, nous sommes heureux de ce moment de prières que nous allons partager. En sortant

en haut des escaliers, se tient la Supérieure pour nous accompagner jusqu'à notre voiture. Avant de nous bénir, elle ajouta qu'elle avait été témoin avec sa communauté de deux écoulements d'huile et d'eau, si abondants que les dalles de la petite chapelle en avaient été inondées. Je perçus une réponse discrète à l'allusion que je lui avais adressée au salon et qu'elle n'avait pas relevée.

\*  
\* \*

Vers midi nous prenions la direction de *Maaloula*, dans les montagnes du *Kalamoun*, berceau d'une civilisation unique au monde.

*Maaloula, en araméen, veut dire « entrée ». Cette dénomination est due à la situation naturelle du village à l'entrée d'un défilé, avec une fente impressionnante qui coupe la montagne en deux et forme une gorge extrêmement pittoresque. On racontait, à propos de ce site, une légende qui se rattachait à l'histoire de sainte Thècle, première martyre chrétienne. Convertie au christianisme par la prédication de saint Paul, Thècle avait été persécutée par ses propres parents et pourchassée par les soldats du gouverneur romain, qui voulaient la mettre à mort.*

*Au cours de sa fuite, elle se trouva face à une montagne abrupte et sans issue. Elle pria Dieu de la sauver et la montagne se fendit, lui permettant de poursuivre sa fuite et de trouver un abri inespéré. Un couvent fut ensuite érigé par la communauté byzantine en mémoire de cette grande Sainte de l'antiquité chrétienne.*

Notre voiture escaladait tout d'abord péniblement la route escarpée qui conduisait à l'une des plus anciennes églises du monde, l'Église Saint Serge. La région comprenait de nombreuses grottes et cavernes ; la plupart naturelles, d'autres creusées ou aménagées en habitations troglodytes. L'une d'elles était dite grotte « du curé Youssef » (Joseph, en arabe). Sur l'une de ses parois, on

avait retrouvé une inscription datée de 175 avant Jésus-Christ, indiquant qu'elle avait été creusée à cette époque, pour servir de lieu de culte. Par la suite, elle avait été transformée en sanctuaire chrétien. Sur la paroi septentrionale, on pouvait encore voir une effigie de la Vierge portant l'Enfant Jésus avec les auréoles, taillée à même le roc.

Le village de Maaloula est perché, tel un nid d'aigle, à 1 650 m d'altitude, face au Couvent Saint Serge (*Deir Mar Sarkis*). Un prêtre syriaque d'une cinquantaine d'années, vêtu de noir, le Père Michel Zaaroura nous accueille dans cet antique édifice où il vivait comme un ermite. Il parlait bien le français et nous apprit que les archéologues avaient pu prouver, à partir de l'étude scientifique des poutres, que l'église avait été construite au début du IV<sup>e</sup> siècle. Passionné par le passé historique et sacré de ce sanctuaire, il le relatait avec enthousiasme aux visiteurs et aux pèlerins.

*Saint Serge et Saint Bacchus étaient deux officiers romains d'origine syrienne martyrisés sous l'empereur Maximin en 297. D'après les historiens, le Couvent et l'Église avaient probablement été construits entre 313, date de l'Édit de Milan conférant la liberté religieuse aux citoyens de l'empire romain, et 325, date de convocation du I<sup>er</sup> Concile de Nicée. Il semblait que les chrétiens qui habitaient les cavernes environnantes aient dû vraisemblablement démolir le temple païen dédié à Apollon pour construire sur son emplacement le Couvent et l'Église Saint Serge.*

Après cette visite, le Père Michel nous conduisit dans une autre église avec une forme d'autel unique au monde. Creux, taillé en demi-cercle, avec un rebord saillant vertical. Il ressemblait à ceux de l'antiquité païenne, avec deux différences notables cependant : il ne comportait pas d'orifice ou de canalisation interne pour permettre l'écoulement du sang sacrificiel, ni sur le rebord en saillie, de représentation gravée d'animaux déclarés purs qui seuls, pouvaient être sacrifiés aux dieux.

Siège épiscopal jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, avant d'être rattachée au Patriarcat de Damas, *Maaloula* avait participé à la grande période de l'histoire de l'Église d'Orient, à l'époque où Elle rayonnait de toute sa gloire et où les Pères de l'Église, Saint Grégoire de Nysse, Saint Basile, Saint Jean Chrysostome et bien d'autres ainsi que les Conciles Œcuméniques, élaboraient les solides fondements de la théologie chrétienne, avant que ne vienne, à partir de 636, la vague déferlante de l'Islam.

La visite terminée, nous reprenons la route pour Alep où nous arrivons en fin d'après-midi pour une longue soirée de retrouvailles avec mon père.

## ANNONCIATIONS

Le père Élias m'avait fait part de l'extension des manifestations, de près ou de loin liées, à celles de *Soufanieh*, dans la ville d'Alep. Je les évoquais avec certains de mes amis et fus surpris des échos favorables que j'en recevais.

J'ai déjà parlé de Georges N., un ami d'enfance très discret qui, orphelin de père très jeune, était l'objet au sein des aiglons de toute notre affection. Installé dans sa boutique, de part et d'autre d'une batterie de montres Suisses, il nous était bien souvent arrivé de refaire une partie du monde :

« As-tu entendu parler de Mariette ? », me demanda-t-il, alors que j'évoquais ce dont j'avais été témoin à Damas. Et tout de suite, lui d'habitude si retenu, me proposa de rencontrer le Père Mani, très connu à Alep où il exerce son sacerdoce depuis quarante ans.

Par Lydia, la femme de Georges, directrice de l'établissement scolaire *Amal* (espoir) nous eûmes tôt fait d'obtenir un rendez-vous. Georges lui-même me conduisit en voiture à l'école, et en présence de Lydia, le Père nous raconta à voix très basse, ce dont il avait été témoin. Je fus touché à la fin de l'entretien que cet homme de prière, humble et discret, me proposât lui-même de nous retrouver au domicile de Mariette, si Lydia voulait bien m'y conduire.

Le mercredi de la Semaine Sainte, Lydia me conduit au troisième étage d'un vieil immeuble de *Sleimanié* un quartier pauvre d'Alep. La porte s'ouvre sur un salon, à droite une chambre est aménagée en lieu de prière. Le Père Mani est assis dans une attitude de recueillement et une petite femme au sourire enfantin s'avance vers nous. Le contraste me surprend. Son rire en cascade, ses réparties pleines d'humour, son allure, ne correspondent pas à son âge. Deux jeunes femmes, ingénieurs de profession, se joignent à

nous. Elles m'apprennent qu'elles suivent tous les jours ces événements pour les consigner avec rigueur et objectivité. Elles sont rayonnantes et au fil des confidences, je comprends que certaines se destinent à la vie religieuse qu'elles entrevoient au Carmel d'Alep... Devant Claudia et Rosine, précises, équilibrées, Mariette m'apparaît d'une simplicité sans apprêt, ni calcul.

Le Jeudi Saint en Orient et notamment dans le quartier des Églises à Alep est un jour exceptionnel où tous les chrétiens, en famille, visitent en procession les repositaires de chacun des rites religieux. Ce sont des autels destinés à déposer ou à « reposer le Saint-Sacrement », en dehors du tabernacle pour commémorer la mort du Christ. Chaque église fait, bien entendu, assaut de décoration d'or et d'icônes qui scintillent à la lueur des cierges.

## JEUDI SAINT SUR LE CHEMIN DE DAMAS

Le père Élias nous avait invités à revenir à Damas où un groupe de français s'était annoncé. Après avoir hésité, Geneviève pour faire plaisir à mon père et à mes amis, avait décidé avec les enfants de rester à Alep. Abed m'avait tout de suite, généreusement proposé sa voiture que j'acceptais volontiers car Jéhade son fils souhaitait m'accompagner ; je lui étais très attaché, ayant l'impression de retrouver dans le fils, le meilleur de ce que j'avais partagé avec le père au cours de notre enfance. C'était un enfant plein de finesse, de délicatesse et d'intuition que sa rondeur rendait encore plus sympathique.

Nous arrivons sans encombre aux portes de *Soufanieh*, vers 13h. Une foule nombreuse se presse devant l'icône Sainte : Myrna vient de revivre la Passion du Christ pour la quatrième fois en huit ans. Une vingtaine de personnes a accès à la chambre où, étendue sur le lit, elle geint alors que des caméras tournent en continu. Les pèlerins français sont présents, parmi eux le professeur Philippe Loron de l'hôpital de la Salpêtrière à Paris. J'aperçois le docteur Mansour, l'un des médecins du Président Reagan, avec son épouse et ses deux filles qui vient vers moi chaleureux et amical : « Dieu est grand », avons-nous murmuré ensemble.

Le Père Élias en prière, n'a pas remarqué ma présence. Le Père Maalouli, m'accueille avec chaleur et me demande de bien vouloir mesurer la plaie thoracique qui s'est ouverte. Un cameraman de l'équipe française tente de me filmer ce que je refuse poliment. Comme en 1987, le vêtement est souillé de sang, la plaie est peu profonde, une douzaine de centimètres, fine, longue. Myrna n'est pas en extase mais épuisée, elle semble bien loin des gens qui la félicitent de la nouvelle grâce qu'elle vient de recevoir.

Le Père Élias m'apercevant : « tu sais Jean-Claude, cette fois-ci le Seigneur nous a pris de court. Nous pensions que les phénomènes, comme la dernière fois auraient lieu à quinze heures ». Et moi lui répondant : « Père, seul le Seigneur détient les clés de tout ».

Tôt, Vendredi Saint, nous sommes à *Soufanieh* pour la messe avec le groupe français. Le docteur Loron, ému et impressionné, nous résume la stigmatisation de Myrna en trois étapes :

*« Peu après onze heures, cinq plaies verticales sont apparues sur le front et ont entraîné un écoulement de sang en nappe sur le visage.*

*« Deux heures plus tard, il y a eu simultanément ouvertures des stigmates des mains et des pieds.*

*« Cinq minutes plus tard, la plaie du côté a pu être observée, mais le sang qui en sourd à cet instant précis, n'était pas rouge vif. L'ouverture de cette plaie s'est donc déjà produite avant qu'on ne l'observe. Elle est peu profonde, fine et longue.*

*« Le comportement de Myrna donne à voir qu'elle souffrait, surtout au moment de l'ouverture des stigmates. Quand les douleurs paraissent s'atténuer, elle est si épuisée qu'elle doit rester allongée. Pour la première fois, elle ressent de violentes douleurs dans l'épaule, le dos, accompagnées de difficultés respiratoires.*

*« La participation aux souffrances de la Passion du Christ est donc plus nette cette année qu'en 1987. Je n'ai noté aucun comportement de type hystérique, épileptique ou cataleptique. Il faut bien noter qu'il ne s'agit que d'une participation à la Passion, car, en aucun cas, l'emplacement anatomique des plaies du Christ n'est respecté (...).*

*« Ainsi, les plaies de Myrna sont dans la paume des mains, alors que les plaies des mains du Christ n'auraient pu être dans les paumes, comme l'a démontré le docteur Barbet, mais bien dans les poignets : sans cela, les clous n'auraient pas pu assurer le maintien du Crucifié sur la croix.*

*« De même, la plaie au côté du Christ ne dépasse pas cinq centimètres de long puisqu'elle a été provoquée par*

*un coup de lance porté après la mort, et donc sans souffrance, et cette plaie du Christ est située à droite et non à gauche.*

*« Ceci n'a pas une importance fondamentale. Antoine Legrand, dans son ouvrage sur le Linceul de Turin, cite le cas de la stigmatisée voyante Thérèse Neumann, qui avait bien des stigmates dans les paumes, mais qui, pendant son extase, disait voir les clous enfoncés dans les poignets du Christ.*

*« Aucune explication se basant sur la psychologie ne peut être proposée sérieusement, et on peut ajouter que les stigmates ne conditionnent pas les visions, et réciproquement.*

*« Chez Myrna, les plaies des mains et des pieds ne s'ouvrent que sur une seule face. Elles ne recouvrent pas non plus la réalité anatomique d'un enclouage de part en part.*

*« Des thèses de conditionnement psychologiques et de projection mentale ont été avancées dans le cas de personnalités plus ou moins névrosées. Ceci n'est pas une explication suffisante, ou bien alors, la psychologie aurait bon dos. Chez Myrna, une turgescence se produit avant la rupture des vaisseaux sanguins. Et l'examen médical de la plaie confirme que l'ouverture se fait de l'intérieur, et non de l'extérieur : tout se passe comme si la chair explosait.*

*« La cohérence de l'observation exige de tenir compte de ce que rapporte Myrna lors de ses souffrances. En un tel moment, elle s'adresse directement à Jésus et semble réellement participer à la Passion ».*

Depuis un moment, Jéhade ne cessait du coin où il était ainsi de manifester son impatience, ne comprenant pas le français, il m'adressait des clins d'œil très expressifs. Je me levais et saluant tous les amis, nous reprîmes la route d'Alep. Arrêté à une station-service, je cherchais une pompe de super : Jéhade me reprit : « Jean-Claude, tu ne sais pas encore qu'il n'y a pas de super en Syrie ? » Complice et amusé, il ajouta : « ici tout est parfaitement ordinaire... même l'essence ! »

\*

\* \* \*

C'est Pâques... le sommet de notre liturgie : croire sans voir. Voilà l'épreuve à laquelle la Résurrection du Christ soumet notre foi. Au matin, les disciples voient un tombeau ouvert, vide, une absence... *Al Massih kam* : « le Christ est ressuscité » car même le plus clos des tombeaux ne peut arrêter la vie de Dieu. *Hakkan Kam* : « Il est vraiment ressuscité ». Dans ces deux saluts, de ce matin unique, que nous nous lançons en signe de joie, perce l'audace d'annoncer au monde la victoire de la Vie sur la Mort.

Il était encore plus émouvant de le partager au sein de l'hôpital Saint Louis d'Alep où Abed et sa famille nous avaient entraînés. La coutume voulait que les responsables des services de médecine et de chirurgie viennent partager avec les religieuses qui dirigeaient l'hôpital, la joie de Pâques.

Leur congrégation avait été fondée en 1832, par Ste Émilie de Viala, à Gaillac dans le Tarn. Dès 1855 à la demande de Monseigneur Brunoni délégué apostolique de Syrie, trois Sœurs avaient été envoyées pour ouvrir une maison d'éducation à Alep. Après un voyage difficile, dénuées de tout, les Sœurs étaient arrivées. Elles avaient ouvert des écoles gratuites et s'étaient mises à visiter les malades à domicile, puis en 1862, un dispensaire, où elles soignaient des milliers de patients de toutes nationalités et de toutes religions. Vers 1880, elles créaient un hôpital, qui se révélait vite trop petit.

Après la guerre, deux médecins Français, le Docteur Chevalier, puis le Docteur Fruchaud, marquaient l'hôpital par leur honnêteté et leur grande compétence. Ils attiraient des malades de tous les Pays Arabes, sans distinction d'origine, ni de religion. C'est dans cet hôpital que j'avais été soigné, à l'âge de dix ans, lorsque, atteint de la typhoïde, j'avais failli mourir. Je retrouvais la chambre où j'avais séjourné quarante ans plus tôt. Rien n'avait changé, la propreté et la qualité des soins étaient toujours exemplaires.

## PREMIER MESSAGE TRANSMIS PAR MARIETTE

En fin d'après-midi, comme je l'avais promis, je revenais chez Mariette. Tout était calme dans la ville, en ce dimanche de Pâques. On n'entendait pas, comme d'ordinaire, le roulement des voitures, les incessants coups de klaxon, le braiment des derniers ânes tirant des carrioles chargées de fruits et de légumes.

En montant chez Mariette, je récitais mon chapelet. Dans l'escalier, je croisais une dame âgée, vêtue de noir, qui me dit : « *El Massih Kam, le Christ est ressuscité* ». Je lui répondis : « *Hakkan Kam, Il est vraiment ressuscité* ».

Un grand calme régnait dans l'appartement. Le Père Mani m'avait précédé et attendait Claudia et Rosine. Mariette se trouvait alors dans la chambre voisine où elle s'était retirée pour prier, en présence d'une de ses amies. Soudain, elle revint dans la pièce, me salua et me dit que la Vierge la chargeait d'un message pour moi :

*« Dites à la personne qui attend là-bas qu'elle continue à prier, qu'elle se fasse moins de souci et qu'elle se laisse guider par l'Esprit Saint.*

*Qu'elle récite, tous les jours sept fois : Saint est le Père, Saint est le Tout Puissant, Saint est l'Éternel, et sept fois le Gloire au Père ».*

Surpris, je me tourne vers le Père Mani cherchant des réponses. Debout, devant le petit autel, il prie... j'avais l'impression qu'il communiquait directement avec la Sainte Vierge. Tout le monde rendait grâce. Pourquoi moi ? S'agissait-il bien de moi ? Personne ne savait qu'en venant à *Sleimanié*, je récitais mon chapelet.



## DEUXIÈME MESSAGE

Vers 20h, comme la veille, Mariette reçut un long message, consigné aussitôt par les membres du groupe : *« Le Dieu de la Parole dit : dirigez vos cœurs vers Jésus le Crucifié. À présent, Il est avec nous. Que vos prières soient au nom de tous vos frères, les hommes, afin que l'œuvre de Dieu leur soit salutaire »*.

Après ce message Mariette enchaîna sur une prière d'action de grâces : *« Seigneur, je ne suis pas digne de te recevoir sous mon toit, mais dis une seule parole et je serai guérie. Je suis fière de Toi, fière de ton Pain, et fière que Tu daignes t'abaisser pour venir habiter nos cœurs »*.

Le message reprit : *« Prenez et mangez, ceci est mon Corps. Prenez et buvez, Ceci est mon Sang. Je vous ai réunis pour mon Amour. Répétez la Communion spirituelle, car je suis en vous et heureux dans cette maison, où je trouve de la chaleur. Vous-mêmes me réchauffez et j'habite en vous »*.

Mariette dit alors : *« Saint, Saint, Saint. Nous Te remercions, ô Tout Puissant, digne de toute gloire et de toute louange. Nous Te bénissons, nous Te rendons grâce pour ce précieux sacrifice. Nous Te remercions d'avoir bien voulu t'abaisser pour habiter nos petits cœurs. Soit remercié, Père. Soit remercié, Père, sois remercié, Père. Amen »*.

Je suivais cet échange avec beaucoup d'attention et en même temps, je sollicitais intérieurement la Vierge et le Seigneur de consolider en moi, par un signe, ce dont ils m'avaient déjà comblé. À peine avais-je terminé cette prière que Mariette recommença à transmettre : *« Jean-Claude, Jean-Claude, tu vas te réjouir de l'amour de Dieu »* ! Je demandais à Mariette : *« Encore une fois, es-tu bien sûre que ce message s'adresse à moi ? »*. Avec un

grand sourire : « Y a-t-il ici quelqu'un d'autre qui s'appelle Jean-Claude ? »

Le Père Mani prit congé de nous. Au moment où je m'apprêtais à partir retrouver Geneviève et les enfants, Mariette me prit à part et me remit un Crucifix : « C'est le Seigneur qui m'a chargé de te le remettre ».

Le lundi matin, avant notre départ, je m'absentais un moment. Je voulais fleurir la Vierge mais les magasins n'étaient pas encore ouverts et les mains vides je retournais chez Mariette. Il y avait chez elle plus de monde qu'à l'accoutumée. Elle était allongée, en extase. Assise près d'elle, Claudia consignait le contenu d'un nouveau message. Dans l'escalier, en croisant Rosine, je l'avais chargée d'acheter de ma part des roses pour la Vierge.

\*  
\*   \*

Le lendemain nous reprenions le chemin de Damas, chacun était plongé dans ses souvenirs et revivait les étapes de ce séjour en Orient. David et Fabien évoquaient l'amitié et l'affection partagées. Diane se demandait gravement pourquoi nous ne venions pas vivre en Syrie où tout était si calme et où tout le monde semblait heureux. Et moi je m'interrogeais sur le témoignage que j'avais à donner ! Et d'abord qui était Mariette ? Après du Père Élias, j'obtenais des détails que le père Mani par sa réserve naturelle n'avait pas eu le loisir de me faire partager.

Mariette était née à Alep en 1946, dans une famille modeste orthodoxe. Elle s'était mariée à 24 ans, mais son mari l'avait quittée pour partir au Venezuela. La voilà, sans enfant, seule. À partir de 1981 elle avait été saisie par des grâces de prière profonde avec extases et élocutions. Selon le Père Laurentin que je me permets de citer : « *son itinéraire est tout à fait indépendant, car le Saint Esprit ne fait pas les Saints, ni les charismes, ni mêmes les apparitions dans le même moule. Il éveille de l'intérieur chaque personne à une grâce irremplaçable, ordinaire ou extraordinaire et si les grâces extraordinaires peuvent sembler*

*supérieures aux grâces mystiques, par leur caractère visible et insolite, c'est bien l'inverse qui est vrai ».*

Pour le Père Élias qui avait appris les événements d'Alep, après qu'il eut été appelé à constater ceux de Soufanieh, il y avait une évidente continuité. Mariette recevait des prières inspirées, des messages spirituels et bienfaisants. Elle voyait le Christ ou un signe du Christ dans l'hostie même, ainsi que la Vierge, fréquemment. Ce qui le frappait chez elle, c'était le naturel, la simplicité ainsi que la qualité de ses relations humaines, l'humour plein de finesse dont son sourire reflétait toutes les nuances.

Je lui disais mon étonnement devant ce qui m'avait semblé des réactions enfantines, et très justement, il me faisait observer qu'elle manifestait des réactions purement spirituelles, aussi éloignées de toute crainte et timidité que de toute agressivité ou ostentation. Bref, elle était, aussi parfaitement naturelle que surnaturelle, illustrant en cela ce que disait si bien le Cardinal de Lubac : *« le surnaturel n'est pas chapeau sur une tête, il pénètre et accomplit, de l'intérieur, les qualités naturelles de chacun ».*

« Vois-tu me disait-il, avant les apparitions, elle laissait selon ses amis, une impression terne et médiocre, elle s'exprimait maladroitement. Elle a arrêté ses études au niveau de la cinquième. Certains des premiers messages étaient confus et aujourd'hui elle maîtrise son langage et s'exprime avec une étonnante aisance comme il arrive à des femmes du monde peu cultivées. Une fois elle m'a avoué : « si Dieu avait trouvé plus médiocre et plus incapable que moi, c'est cette autre qu'il aurait sûrement choisie ». Curieusement, Bernadette Soubirous avait fait la même remarque...

Et Myrna aussi à sa façon se sait très limitée. Elle fuit la parole et si quelqu'un lui pose une question elle dit : « demandez au Père, moi je ne sais rien ! ». Et quand elle est acculée à parler et qu'elle s'entend à la vidéo par exemple, elle dit : « mais comment ai-je pu parler comme cela ? Ce n'est pas moi ! » C'est à travers ses petits, que Dieu manifeste toute sa grandeur et sa puissance.

\*

\* \* \*

Dans l'avion qui nous ramenait, je prenais d'un coup la mesure de ces trois dernières années et j'eus brusquement l'impression d'être entré dans un programme, avec tout à découvrir. Ces rencontres, ces signes, ces manifestations étaient là comme dans l'Évangile de Marc pour annoncer la bonne nouvelle au cœur du monde arabe... et au-delà.

Le mois de mai à Espalion n'a rien de commun avec les merveilleux mois de Marie que j'ai connus autrefois, au Liban, dans la baie de Jounieh, quand tout à coup, la vie devenait plus exquise, agrémentée des premières baignades de l'année, du parfum des roses, et des cantiques qui s'élevaient près de la petite grotte de Notre-dame de Lourdes édifiée en ce lieu. A Espalion, ni roses parfumées, ni cantiques à la Vierge.

Les divergences de vues à propos de l'éducation et de la scolarité de nos enfants, créaient une certaine tension entre ma femme et moi. Il était délicat de trouver le bon équilibre entre l'apprentissage de la responsabilité personnelle et la discipline autoritairement imposée. La différence de nos traditions culturelles se révélait alors. Et bien souvent, nous soumettions à notre ami le docteur Jean Nologues nos points de vue opposés. Il savait alors remplacer un prêtre par son écoute attentive et ses invitations à trouver en nous-mêmes, les ressources nécessaires pour parvenir à des objectifs définis en commun.

Ce matin-là, il m'en souvient, je m'étais senti particulièrement incompris et ressassais mon malaise quand me parvenait une lettre de Syrie provenant de Lydia la femme de mon ami Georges. Elle m'annonçait émue et ravie, que le samedi 21 avril, quelques jours après notre départ d'Alep, la Vierge avait transmis à Mariette un message à mon intention : « *Jean-Claude, Jean-Claude, rose parmi mes cinq roses, tel est le secret de Dieu, le Messie !* » Cette matinée mal commencée m'apportait, je l'avoue, une joie inespérée et je me répandais en conjoncture : Qui sont ces cinq roses et quel en est le secret ?

Je repensais alors, à ma rencontre quelques jours plutôt à Lourdes avec un prêtre inconnu, auquel je faisais part des événements de Damas et d'Alep qui m'interpellaient et semblaient m'inviter à agir. Il m'avait rappelé la réponse de Jésus à sa mère, lors des Noces de Cana : « *mon heure n'est pas encore venue* », en ajoutant : « il en est de même pour vous... le moment venu, Il vous fera signe. »

\*  
\* \*

Quelques jours plus tard, j'appelais le Père Mani pour le remercier de m'avoir fait transmettre le message par Lydia. Il me résuma ce qui s'était passé depuis un mois et me laissa deux intentions de prières que la Vierge avait évoquées, dans certains messages secrets adressés à Mariette, où il était mentionné le devenir de Jérusalem et où Elle demandait particulièrement, de prier pour le Koweït !

Cette recommandation m'étonnait, mais en attendant, de la rose à l'olivier, de Myrna à Mariette, l'idée me vint d'étudier les huiles essentielles et me poussa à m'inscrire à un cycle de conférence sur une science nouvelle, l'Aromatologie, spécialité médicale dont l'approche me séduisait. Je n'oubliais pas que les Arabes avaient inventé l'alambic, et qu'en Orient l'utilisation des plantes aromatiques avait conduit à la découverte des parfums sacrés, car réservés aux Dieux qui en avaient donné le secret aux hommes !

Cette nouvelle branche médicale me passionne ; au-delà du « côté somatique » de l'essence, de sa composition biochimique, je suis amené à découvrir une dimension subtile, étrange qui a fasciné les hommes durant des siècles, chercheurs, poètes ou thérapeutes et qui continue encore de nous surprendre. L'exploitation judicieuse des possibilités olfactives autant que chimiques des essences conduisent à une thérapie holistique qui réclame une connaissance approfondie de l'homme et notamment de sa nature psychique, connaissance incluant une dimension spirituelle au sens le plus large du terme.

Quand Rudolf Steiner enseignait : « *il n'y a pas de médecine véritable que celle qui acquiert une connaissance approfondie de l'homme dans ses trois constituants : le corps, l'âme et l'esprit* », il rejoignait la conception que mon ami Jean Nologues m'avait amené à découvrir avec l'homéopathie. Il m'apparaissait ainsi que le cheminement d'un être est mystérieux presque incompréhensible. Chacun est l'objet d'un appel, d'une invitation au dépassement. Le retour aux sources que j'avais effectué, les grâces entrevues en Syrie, les signes perçus dans l'intime de mon être dérangent ma vie, contrariaient mes rêves et donnaient un autre sens à mes objectifs.

\*  
\* \*

En juin 1990, lors d'un « Ex Libris » consacré aux miracles, l'entretien mené par Patrick Poivre d'Arvor avec Jean Guilton trouve en moi un écho favorable. Il fait allusion à certains écoulements d'huile à Paris. J'apprécie ce journaliste, son professionnalisme, sa sensibilité et, à l'évidence, son authentique désir de compréhension. Je décide alors de lui écrire, lui fais part de mon expérience de témoin dans ces phénomènes surprenants et conclut par cet appel de la Vierge à prier pour Jérusalem et le Koweït, dans le souci qui m'anime d'œuvrer en faveur de la paix.

Le pressentiment d'un grand malheur ne me quittait pas. Je ne savais pas comment briser l'indifférence occidentale concernant le Proche-Orient.

Je m'adresse à François Mitterrand alors que la tension internationale continue à s'aggraver. J'envoie une lettre à M. l'ambassadeur de Syrie, à Paris : « le temps presse, M. l'Ambassadeur, lui dis-je, cette expression n'est pas de moi, mais de la Vierge qui apparaît aussi bien à Alep qu'à Damas ». En réponse à ma lettre, je reçois une invitation à le rencontrer. Son accueil empreint d'une grande courtoisie est celui... d'un diplomate : « Après tout, cher ami, vous le savez bien, que peut faire la Syrie ? C'est au

Président des États-Unis d'Amérique que vous devriez vous adresser, c'est lui qui détient les clés » !

Je profitais de ma présence à Paris, pour me faire une opinion sur la curieuse affaire révélée par PPDA : Un jeune Syrien, M. Bassam Assaf, employé d'un richissime homme d'affaires, Michel M., prétendait avoir des apparitions de la Vierge ainsi que des écoulements d'huile sur les mains.

J'établissais naturellement un lien avec ce qui se passait à Soufanieh. Et par un ami Parisien, j'obtins l'adresse de Michel M. qui habitait une résidence du XVI<sup>e</sup> arrondissement.

Je me rendis à son domicile, vers 11 heures, déclinai mon identité, alors que la porte s'ouvrait sur... trois gardes du corps et des caméras de surveillance. J'ignorais tout du personnage que j'allais rencontrer, y compris les bruits concernant son implication dans le commerce des armes.

Dans ce somptueux hôtel particulier je me sentais mal à l'aise, tous volets fermés. J'étais reçu par le maître de céans, dans un immense salon où en tête-à-tête et en arabe, je subissais d'un trait une rétrospective des événements. Puis sans transition, il convoqua le jeune voyant, un garçon de 25 ans appelé Bassam qui vint s'asseoir en face de moi, timide et craintif. Je m'efforçais de le rassurer, il me raconta alors les apparitions de la Vierge, les messages qu'elle lui transmettait, destinés pour la plupart à son employeur, qui d'ailleurs commentait, tournait à son avantage et interprétait d'une façon inattendue et tout à fait personnelle, l'ensemble des manifestations.

Je repartais, avec une liasse de feuillets retraçant l'histoire de Bassam et quelques certificats d'authenticité établis par des dignitaires religieux de Paris. Je demeurais sur un sentiment de gêne et de malaise, bien après que les lourdes portes de l'hôtel ne se soient refermées derrière moi et que les caméras aient repris leur veille. J'en retirai deux impressions subjectives : Michel M. avait une bonne connaissance de la Bible, ce qui lui permettait de proposer une interprétation judicieuse de certains messages réels ou supposés. Le contraste saisissant entre la simplicité de la maison de Damas et cette luxueuse demeure. Mais l'atti-

tude très effacée de ce charmant jeune homme, à la sensibilité à fleur de peau, me laissait songeur.

\*  
\*   \*

Le 2 août, après l'échec des négociations, Saddam Hussein envahissait le Koweït. Depuis plusieurs mois, avec la fin de l'influence soviétique et de la guerre froide, les Américains qui avaient soutenu l'Irak face à l'Iran avaient cessé de voir en Saddam Hussein un allié présentable. Pourtant, d'après les rapports d'une commission du Sénat américain, jusqu'en 1989, un véritable brouet d'agents biologiques avait été exporté vers l'Irak par des fournisseurs privés US. Or ces agents biologiques, ni atténués, ni affaiblis, étaient capables de se reproduire. Ils pouvaient alors être disséminés par des ogives chimiques obligeamment livrées par les Américains.

La tension devenait extrême et la plupart des pays occidentaux décidaient de prendre des sanctions économiques contre l'Irak qui ferma ses frontières. Le Conseil de Sécurité de l'ONU adopta à l'unanimité, la résolution 660 exigeant le retrait immédiat et inconditionnel de toutes les Forces Irakiennes.

Il y avait eu assez de sang versé tout au long de ce siècle et voilà que dans la dernière décennie, se levait une opération terrible aux conséquences imprévisibles, baptisée par les américains : « *Tempête du Désert* ».

J'en venais à penser que le Président Bush était persuadé que les Arabes n'avaient pas une aussi haute idée que lui de la vie humaine. Johnson avait dit cela des Asiatiques, pendant la guerre du Vietnam, au moment même où le napalm et les hélicoptères de combat désintégraient les Vietcongs... un million de morts !

Pauvres prophètes, leurs voix ne résonnaient plus dans ce désert-là ! Le Saint Père qui ne cessait d'en appeler à la raison, était réduit au silence ainsi que tous les hommes de bonne volonté ! Trop d'intérêts étaient en jeu. L'honneur, le pouvoir, l'argent, la force toute prête, les usines

d'armement menacées du chômage, après la fin de la guerre froide, le test nécessaire des armes nouvelles, encore plus meurtrières, une leçon d'effroi à donner aux uns et aux autres ! Tout était conjugué pour une épreuve de sang.

Pour l'instant l'ennemi mauvais et résolu était l'Irak, après Cuba, l'URSS, la Corée du Nord, l'Iran, chacun de ces pays « ayant été dirigé par un dictateur fou » ! L'immense puit de pétrole qu'était la région, les sociétés d'exploitation du précieux liquide, les bénéfiques famoureux retirés, la nécessité de réduire la production de l'un ou de l'autre pour le maintien raisonnable du prix du baril... et qu'un Saddam Hussein osât défier un Bush Américain était intolérable, il devait mordre la poussière ! Oui, il la fallait cette guerre !

En plus, Saddam allait garder le Koweït et devenir le plus puissant possesseur des richesses pétrolières du monde. C'était bien pour empêcher cela, que l'on avait découpé dans le manteau du *Machreek Mésopotamien*, une entité à part, déclarée état du Koweït en 1961 seulement. Ne disait-on pas d'ailleurs que c'était une folie de Churchill que d'avoir rassemblé autour de deux puits de pétrole, trois populations que tout opposait. Les hommes sont ainsi faits, qu'il leur faut obtenir par la guerre et le sang ce que les gens sérieux sont persuadés de gagner par la concertation.

Durant ces six mois d'attente interminable, avant l'embrasement, le monde me paraissait suspendu. La guerre du Liban sur des ruines encore fumantes venait à peine de s'arrêter, celle de Palestine continuait, larvée et déjà plus au nord, des bruits de bottes.

\*  
\* \*

En septembre, dès la rentrée scolaire, Geneviève qui reprenait ses activités de catéchèse et d'encadrement des jeunes du Lycée, avait demandé au père Jean-Claude Darrigaud une conférence sur les événements du Proche-

Orient. Nous l'avions enfin rencontré, lui qui nous avait ouvert le chemin de Soufanieh, et nous avions tout de suite sympathisé. Son charisme auprès des jeunes faisait merveille, ainsi que son témoignage joyeux sur sa vie de prêtre grand reporter. Il ne se faisait aucune illusion sur l'issue des pourparlers et sans me décourager, souriait des efforts que je conduisais sans relâche auprès des hommes de pouvoir.

Pour les dix ans de Diane, anxieuse de vivre avec ses frères dans ce climat un peu étouffant, je partageai avec elle, le privilège qui m'avait été accordé chez Mariette et que Lydia et le père Mani m'avaient transmis. Cette confiance pour laquelle je lui recommandai la plus grande discrétion, l'intrigua fortement et un soir au moment où je l'embrassais avant qu'elle ne s'endorme, j'entendis sa voix s'élever dans le noir :

« Dis papa, est-ce que maman sait ce que la Sainte Vierge t'a fait dire ?

– Oui ma chérie.

– Et mes frères, tu les as mis au courant ?

– Pas encore, mais je le ferai lorsqu'ils seront de retour.

– Papa, j'ai compris que tu étais une des roses parmi les cinq roses. Mais qui sont les quatre autres ? Est-ce Mariette et les trois jeunes femmes ingénieurs ?

– J'ai interrogé le Père Mani à propos de ce message, Mariette lui en a parlé et lui a dit qu'il ne fallait pas l'inclure parmi les cinq roses.

– Papa, et si les cinq roses, c'était nous ? Toi, maman, mes deux frères et moi ? Ce serait formidable, non ? »

Je l'embrassais tendrement en pensant : « *Je te bénis Père d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits* », Luc 10-21. Nous sommes aimés simplement : « *Je ne vous laisserai pas orphelins, Je viendrai vers vous* », Jean 14-18. Je découvrais dans les Saintes Écritures ce que j'aimais chercher et trouver... auprès de Myrna ou de Mariette, favorisées des signes du surnaturel.

Nous étions déjà en Novembre et de passage à Paris pour un enseignement post-universitaire, nous retrouvions le Père Élias à qui j'avais déjà écrit au sujet de Bassam, lui faisant part des émissions de télévision et de ma rencontre personnelle avec lui, au domicile de Michel M. Le Père se montra très réservé. Il avait entendu parler de l'immense fortune de ce monsieur, mais avait refusé, de répondre à ses invitations. Sans rien lui dire, je décidais de revoir en compagnie de ma femme, Bassam et son maître auquel je demandais un rendez-vous.

L'accueil fut aussi impressionnant et solennel. Bassam, pâle et timide était en face de nous. Le discours de Michel M. avait légèrement évolué : « Bassam était un prophète, chargé par la Vierge d'annoncer, que lui, Michel, son fils de prédilection, était appelé dans ces temps troublés, à être la pierre sur laquelle Elle bâtirait un Monde Nouveau. »

« Mais que deviennent George Bush et Saddam Hussein ? », ironisait Geneviève sans sourire. Michel M. fit un geste d'impuissance pour bien montrer que les chemins de Dieu sont impénétrables et nous demanda de le suivre dans son bureau, une pièce en rotonde aux boiseries superbes. D'ici, par un escalier étroit, on montait jusqu'au petit oratoire dédié à la Vierge ; là où Elle se manifestait toujours !

Le maître de maison nous invita à la prière, Bassam s'approcha de nous et sans qu'on le lui demande, nous présenta le dos de ses mains puis les paumes. Puis, il nous invita à quitter nos chaussures et passa devant nous dans l'escalier qui débouchait sur un galetas, au centre duquel une statue de la Vierge était posée sur une table, éclairée par des spots. Bassam était à genoux, les mains jointes. Soudain, il ouvrit les paumes... couvertes d'huile ! Geneviève était impassible, moi un peu surpris : avec un tampon de coton opportunément placé là, il s'essuyait les mains en tremblant.

De retour au bureau, derrière nous, Bassam s'était éclipsé, Michel M. assis dans un fauteuil, semblait attendre nos impressions. Soudain, il se mit à genoux, nous intimant l'ordre d'en faire autant : « la Vierge est là » ! D'habitude,

une musique L'accompagne, aujourd'hui un halo lumineux se déplace sur le mur de la pièce, montant et descendant comme le faisceau d'une lampe de poche projetée. L'un et l'autre pensons à une facétie de Bassam, pour sûr, mais Michel M. paraît grave et sérieux.

Nous prîmes congé, sans commentaire et dans la rue, nous partagions notre incrédulité totale, incapables cependant d'expliquer qui de l'un, trompe l'autre, par quel pouvoir cette évidente supercherie avait pu abuser des journalistes avisés. Dans cette affaire, j'avais cru bon par honnêteté de suivre les conseils de Paul aux Thessaloniens : *« N'éteignez pas l'Esprit, ne dépréciez pas les dons de prophéties mais vérifiez tout et ce qui est bon, retenez-le »*. Hélas, cette contrefaçon qui nous faisait penser à celle de Charles X et de son ministre Polignac trouva son épilogue, quelques mois plus tard, par l'arrestation dans des circonstances encore mal élucidées, des deux protagonistes.

S'il en était besoin, cette expérience abondait dans le sens que Gamaliel dans les Actes des Apôtres souligne : *« si leur propos ou leur œuvre vient des hommes, elle se détruira d'elle-même. Mais si vraiment elle vient de Dieu, vous n'arriverez pas à la détruire »*.

\*

\* \*

Fin novembre, les événements s'accéléraient encore : il apparaissait évident que plus grandes sont les puissances, plus grands sont les mensonges et que l'unique superpuissance mondiale travestissait la réalité. Pour l'Oriental que j'étais, la menace de l'armée irakienne, « quatrième armée du monde », me faisait vraiment sourire ! À ce niveau-là, la propagande devenait à la démocratie, ce que la violence est à la dictature. Qui plus est, le degré de diabolisation atteignait une société devenue théocratique dont les responsables conservaient la foi inébranlable qu'ils tenaient de Dieu, d'avoir le droit de faire ce qu'ils voulaient, à qui ils voulaient, où ils voulaient.

Les meilleurs et les plus brillants esprits nous assuraient jour après jour que l'intervention n'était pas seulement une réplique à l'invasion du Koweït, mais un acte courageux pour le bien de toute la Communauté Internationale. Devant une telle méprise de nos intérêts personnels et de ceux des pays du Proche-Orient, je décidai de suivre les conseils de Monsieur l'Ambassadeur de Syrie, et d'écrire à George Bush... une voix de plus dans le désert !

Ma mère et ma sœur alors chez nous, me racontaient l'angoisse des Jordaniens devant ce conflit à leur porte, l'effondrement économique et social de la population palestinienne réfugiée ou intégrée et les conséquences imprévisibles qui pourraient en découler.

Ma chance joyeuse, mes rencontres inoubliables, l'accession à un jeu Divin que je voyais se démultiplier, tout m'incitait à partager avec les plus grands, pourquoi pas, ma juvénile émotion. Se pouvait-il, pensai-je innocemment que Dieu qui tout au long de l'histoire s'était manifesté à ses amis, dans la plus grande humilité, dans la plus grande discrétion, soit ainsi sur la terre qui L'a vu naître, bafoué, écrasé ?

L'idée que ces premières Communautés Chrétiennes allaient à la suite des autres, être terrorisées, bombardées, anéanties peut-être, me poussa à envoyer une photocopie de cette dernière lettre, à tous ceux qui de près ou de loin, pouvaient encore peser sur la décision finale : le Saint Père, les Présidents : Mitterrand, Hafez el Assad, Saddam Hussein, le Roi Fahd d'Arabie et Mme Claire Mendès France. Les réponses furent courtoises... sans plus.

\*

\* \*

Noël fut plein de retenue cette année-là. Il planait l'ombre d'un malheur auquel de toutes nos forces, nous refusions de croire. La coalition internationale, avec ses avancées, ses reculades, ses phrases assassines et ses arguties faisaient souffler à l'envi, le chaud et le froid.

Le 16 janvier 1991, invités à dîner chez des amis, la conversation ne quitta pas la menace du conflit. Nous

rentrâmes vers minuit, tout le monde dormait, sauf moi, j'errai dans la maison et branchai la radio.

L'attaque venait de commencer. Le bruit assourdissant des bombes qui explosaient, déchirait mes entrailles... La troisième guerre mondiale, n'est-ce pas ? « *C'est tempête du désert* » !

Diffusion ininterrompue de toutes les grandes chaînes : CNN jalousement au cœur de Bagdad et brusquement un vocabulaire auquel nous nous faisons vite : « *frappes chirurgicales, armes de destruction massive, armes aveugles, missiles de croisière, tomahawks, patriotes, bombes à fragmentation auxquels répondent en murmure, garde présidentielle et Scuds... qui s'évanouissent dans le désert du Néguev* !

Ma mère et ma sœur que j'avais au téléphone, étaient terrées chez elles, à Amann, les provisions et l'eau étaient rares, le marché noir prospérait. Elles m'évoquaient la détresse de centaines de milliers de réfugiés irakiens et des enfants qui mouraient faute de soins. Mon père, en Syrie, toujours si perspicace, me dit au téléphone : « les Américains sont dans le Golfe, ils n'en partiront plus. C'est beaucoup de bruit, pour beaucoup de pétrole ! »

Quelques jours plus tard, tout le monde cherchait la quatrième armée du monde, surtout les États-Unis, qui l'avaient vue... par satellite !

Le 2 février, pour la fête de la Lumière, nous avons convié les prêtres de notre paroisse. Les avions furtifs semblaient planer au-dessus d'Espalion. À la fin du repas, Diane sans rien dire se retire dans sa chambre et revient une demi-heure après. Elle a rédigé une prière sous forme de poème dont le contenu nous éblouit. Le dimanche au moment de la prière universelle, le père Castanier responsable de la paroisse d'Espalion demande à Diane si elle veut bien lire son poème... Diane veut bien. L'émotion est palpable dans toute l'assistance. Dire que ce sont ces mêmes petites lumières d'Esprit Saint que les bombes en Irak, sont en train d'éteindre :

*O Seigneur !  
Toi qui as donné la force à Jérémie,  
Donne-la nous aussi  
Indique-nous où se trouve le potier  
Pour pouvoir l'imiter  
Envoie-nous Jérémie  
Pour guérir la maladie,  
La maladie qui emplit la terre,  
La maladie de la guerre !*

*Oh ! Seigneur !  
Toi le Tout-puissant,  
Épargne tes enfants  
Détruis la guerre incertaine  
Qui n'est plus du tout humaine  
Pense aux malheurs,  
À ceux qui n'ont plus de cœur,  
À ceux qui provoquent la guerre,  
La guerre irakienne*

*Oh ! Seigneur !  
Serre la main à la paix,  
À l'entière loyauté  
Aide les soldats courageux  
Qui obéissent aux ordres malheureux  
Seigneur, encore une chance  
Pour que la guerre s'étanche  
La chance de la vie,  
La chance de Jésus-Christ !*

*Oh ! Seigneur !  
Aide-nous dans la vie de tous les jours,  
La vraie vie où il y a encore un peu d'amour  
La vie où l'on pense :  
« Ce qu'on a de la chance ! »  
Et où on espère Qu'il n'y aura plus de guerre*

*Amen*

\*  
\* \* \*

C'est dans cette même paroisse qu'un peu plus tard, un prêtre libanais, le Père Labaky est invité par le directeur de l'Immaculée Conception, à donner une conférence sur le Proche-Orient et plus particulièrement sur le Liban. L'église est pleine : son charisme, ses nombreux livres, et l'accueil des orphelins du Liban en France, lui valent une très large audience. C'est un éveilleur de conscience qui s'adresse au public :

*« Le monde entier s'est mobilisé pour le Koweït, dit-il, un pays riche en pétrole, alors que le Liban agonise depuis 15 ans. Qui s'en soucie aujourd'hui ? Quand vous serez devant Dieu, que direz-vous au Seigneur ? Je ne savais pas ? Il aurait fallu que tu nous avertisses ? Combien de bombes, combien d'agonies, de cris de détresses d'enfants martyrs, vous faut-il ?*

*En homme de Dieu, je suis venu vous dire que le Christ à travers les enfants du Liban, ceux de France et ceux d'Irak, est aujourd'hui mort... non pas une fois, mais cent mille fois. Et pourtant, notre Dieu est un Dieu de joie, de paix et d'amour ».*

Ce Chrétien rayonnant, à la façon de Saint-Paul, vous bouscule, vous dérange et vous remet debout.

\*  
\* \* \*

En 1991, aussi les vacances de Pâques ont perdu leurs références religieuses traditionnelles, pour devenir... « les vacances de Printemps » ! Cela n'a l'air de rien, me direz-vous, mais c'est... insidieux ! La société civile obéit rarement aux catéchismes, gauche et droite, mobilisent sur des thèmes porteurs, école libre, école laïque et là, d'un trait de plume au Parlement, l'événement s'impose.

Silencieusement les us et les coutumes religieuses qui émaillaient ma vie en Orient, que nous défendions face à

l'Islam grandissant, se délitent inexorablement ici, en France. La toute-puissante laïcité non seulement gagne du terrain mais s'impose partout. Pour la première fois, bousculant les traditions, la Semaine Sainte ne sera pas chômée !

C'est présupposer l'existence d'une foi solide chez les jeunes et une grande disponibilité à croire, chez tous les chrétiens inaptes à s'opposer à l'incroyance, surtout quand elle est en train de tout mettre sens dessus dessous. Dans un désinvestissement général, qui aurait l'audace de s'élever ? Je mesurais encore plus dans ces temps incertains, cette profonde crise d'identité culturelle Européenne qui serait si bien soulignée par le Saint Père : *« les certitudes religieuses d'antan ont, chez nombre de personnes, étaient remplacées par un sentiment religieux vague et peu contraignant qui débouche dans une vie personnelle et sociale, comme si Dieu n'existait pas. »*

Vatican II avait voulu ouvrir l'Église au monde, on célébrait l'effondrement de l'Empire Soviétique comme une victoire, mais force était de constater que le bilan n'était pas à la hauteur de nos espérances. La chute du mur de Berlin n'avait pas amené la Nouvelle Évangélisation que l'on attendait, et qui plus est, à force de miser sur l'extrémisme islamiste, nos hommes politiques étaient débordés par la créature qu'ils avaient nourrie.

La guerre en Irak touchait à sa fin. Il était temps, après l'hyper médiatisation du conflit. Y avait-il eu conflit ? Avec véritablement deux armées face-à-face ? Douglas Lummis osera dire : *« le bombardement aérien sur les cités est un terrorisme d'état, un terrorisme des riches qui a brûlé et abattu plus d'innocents que tous les actes terroristes jamais perpétrés ».*

Les enfants et les jeunes vivaient ces mois-là comme un mauvais rêve. Je me souviens de leurs inquiétudes, sollicités en permanence, par la presse, la radio, la télé, jusque dans les établissements scolaires où les débats étaient nombreux. Cette drôle de guerre à des milliers de kilomètres de chez eux était, dans leur salon, à portée de leur assiette et pour les plus grands, elle n'avait rien d'un jeu vidéo.

\*  
\* \* \*

Dans cette actualité qui tournait à l'obsession, une émission que nous suivions avec nos fils, David et Fabien, « le Droit de Savoir », détournait les projecteurs du Proche-Orient et nous amenait à découvrir, un phénomène de société, « le bizutage ». Qui pouvait se douter qu'au niveau de nos élites futures se développaient ou s'entretenaient des habitudes perverses, dans l'indifférence ou la complicité des responsables universitaires ? Cette émission ouvrait un large débat en France, alors que M. Jospin était Ministre de l'Éducation Nationale ; bien entendu, elle fut immédiatement relayée par tous les médias. Et chacun y allait de son expérience. Il semblait que l'on ait soulevé le couvercle d'une marmite où à l'insu de tous, un brouet toxique mijotait. Le fumet ? Nauséabond !

À l'officine, une jeune stagiaire en pharmacie, charmante et compétente, bousculait les propos lénifiants de l'ensemble du personnel qui temporisait l'information, chacun voulant croire que tout était outré... afin de se rassurer. Ce que nous racontera cette jeune fille avec une grande pudeur, nous ouvrit les yeux, pour affronter une réalité qu'il était tellement plus confortable de relativiser. D'une famille modeste, sa réussite en pharmacie sur concours, était l'aboutissement d'un travail acharné :

« Pourquoi n'avez-vous pas porté plainte, lui demandai-je ?

– C'était renoncer à poursuivre mes études, c'est le genre de choses que les profs n'acceptent pas, me répondit la jeune stagiaire.

– En avez-vous parlé à vos parents ?

– Non je n'ai jamais rien dit, surtout pas à mon père que j'aurais blessé.

– Pourquoi en parlez-vous maintenant ?

– Parce que cela fait quatre ans, que j'ai mon diplôme presque en poche et que les tabous tombent ! »

Il y avait dans sa voix une fêlure et un fatalisme. Je revenais en arrière, atterré : à quel moment, et pourquoi,

cela avait-il dérapé ? en 1968 ? en 1978 ? en 1988 ? Des canulars de potaches, des grossièretés de carabins, à l'humiliation, au plaisir d'abaïsser, de casser.

Je choisis ce qui me ressemblait le plus : une lettre ouverte dans le journal régional au Ministre de l'éducation nationale. Un grand silence blanc ! Comme le disait Coluche... de Mr. Jospin et une quantité de lettres, témoignages et appels téléphoniques de gens de tous milieux dont j'avais libéré la parole. C'était réconfortant, la France profonde bougeait et son mouvement fut perceptible jusqu'au Palais Bourbon où l'on prit quelques mesures appropriées... d'encadrement pour éviter les débordements.

*« Monsieur le Ministre,*

*« Je vous prie de bien vouloir excuser la liberté que je prends pour vous écrire personnellement sur un sujet qui, à mon sens, relève des Droits de l'Homme. Je veux faire allusion à certains bizutages qui, à l'heure actuelle, prennent une telle tournure que l'on ne peut, quand on a la charge et la responsabilité que vous avez ignoré (...)*

*« Quand j'étais étudiant, successivement à la Faculté de Médecine et de Pharmacie de ce pays, comme tout un chacun, j'ai été bizuté d'une manière drôle. Pourtant, à cette époque, la réputation des facultés médicales n'était pas des plus tendres.*

*« Aujourd'hui, les choses ont changé, on porte atteinte à la dignité des jeunes, on les humilie et ils se sentent impuissants à se défendre.*

*« Je ne suis pas particulièrement puritain de nature, je me contenterai de vous citer deux exemples vécus de personnes qui me sont familières.*

*« Le premier concerne une ville que vous connaissez bien, Toulouse. Au sein de la Faculté de Pharmacie, il existe un bizutage qui impose aux jeunes étudiants de se mettre « à poil », garçons et filles, et à quatre pattes comme des chiens, à simuler certaines scènes érotiques. Ces festivités durent un jour. Quelques privilégiés y échappent grâce à un certificat médical. Quelle belle leçon d'égalité, de liberté, de fraternité, ces slogans si chers à votre parti !*

« Face à ce premier témoignage, j'ai interrogé l'une des victimes : « Mais pourquoi n'avez-vous pas alerté le responsable de vos études, votre Doyen ? » – « Certains responsables sont eux-mêmes complices, et des menaces ont déjà plané dans ce sens, susceptibles de porter atteinte à nos examens de fin d'année. »

« Le deuxième exemple vient d'un couple ami qui vit à vingt minutes d'Espalion et qui a été dans l'enseignement. Lui, professeur agrégé, enseigne à Paris. Elle, se trouve à la retraite, a également enseigné dans la capitale pendant quarante ans, avec la charge de directrice d'établissement. Leur fils, étudiant en architecture, un jour les appelle un jour en catastrophe : « Je vais mourir... » Sa maman quitte ses cours et se précipite pour porter secours à son fils. Celui-ci, après avoir été mis à poil (décidément, c'est une obsession qui touche une catégorie de Français qui n'ont jamais fini leur adolescence...), on s'acharna précieusement à lui brûler tous les poils. Il fut hospitalisé.

« Aujourd'hui encore, il en garde toutes les séquelles physiques, mais surtout morales !

« En revanche, dans le même établissement, un jeune Anglais fut moins chanceux ce jour-là. On l'enferma dans un cercueil plein de merde (...). Et le groupe (...) décida de prolonger le plaisir en rabattant le couvercle du cercueil. (...) Quand on souleva le couvercle, un peu plus tard, le jeune étudiant était mort. (...)

« De grâce, ne me dites pas que ce sont des cas isolés (...). N'attendez pas trop, Monsieur le Ministre, ce mal est bien répandu dans les quatre coins de France. N'attendez pas pour agir qu'il y ait vingt morts et plusieurs dizaines de viols pas an.

« (...) Les exclusions, les sanctions, cela existe, cela a un sens. Quand on a un excès de vitesse, vous n'hésitez pas à supprimer le permis de conduire, soucieux de la vie des gens. (...) Alors, Monsieur le Ministre, pour tous ces jeunes qui attendent et qui espèrent, je ne vous demande pas davantage : la même autorité, la même fermeté, la même efficacité, quand on touche à leur honneur, leur fierté et surtout leur liberté.

« (...) *L'Éducation Nationale, qui ne cesse de multiplier les réformes, à la recherche d'un bonheur perdu, ne retrouvera sa voie et sa véritable vocation que lorsqu'elle aura réussi à comprendre que sa jeunesse, dont elle a la charge, doit bénéficier avant tout de sa compétence, de sa protection et de son respect (...)* »

\*  
\*   \*

L'été nous réservait une surprise pénible. Il avait pourtant bien commencé, avec l'arrivée de Jéhade d'Alep. Les enfants se promettaient des vacances sportives. Mais voilà qu'un appel téléphonique de Sonia, nous apprenait que ma mère avait été hospitalisée. Diagnostic pessimiste qui m'incitait à la faire venir pour déterminer l'étendue et la gravité de la tumeur.

Elles sont arrivées avec peu de bagages, les bras chargés de cadeaux pour les enfants. Sonia calme et douce, ma mère appuyée sur elle, les yeux cernés, livide. Mais à la maison, en présence des enfants et de Dédée, maman retrouvait sourire et entrain. Elle rayonnait et faisait notre admiration. Elle nous donna, dans la joie, une des plus belles leçons de courage, d'abandon à la Volonté Divine : « *Quand le bon Dieu voudra, si le bon Dieu veut : je me tiens prête, Habibi* ».

Les investigations confirmèrent ce qu'elle savait, elle était inopérable à cause de son état général mais une prescription de cobalt-thérapie pouvait la prolonger. Avec sa délicatesse innée, elle remerciait avec effusion, le cancérologue qui s'occupait d'elle. Il y avait eu tout de suite, entre eux, cette reconnaissance tacite de deux êtres qui au-delà des mots se touchaient. Elle était décidée à lui faire confiance. Je m'étonnais de cette soudaine docilité d'enfant, comme si brusquement, toute digue rompue, elle pouvait s'abandonner.

Ces séances l'éprouvaient sans qu'elle s'en plaignit. Elle avait même, par sa seule présence, modifié l'atmosphère de la salle d'attente, encourageant le malade précé-

dent, rassurant le suivant. « Le pauvre, disait-elle en revenant, il avait l'air de souffrir. Ce n'est pas juste, être malade et souffrir ! ». Il arrivait même, et je m'en voulais, qu'elle m'irritât à faire sienne la douleur des autres, sans s'écouter. Un jour même, j'explosais en la surprenant, la cigarette allumée, entre ses doigts fébriles, cachée derrière son dos. Elle me suppliait des yeux, et je m'obstinais.

Elle ne réclamait plus mon père, s'étant sur ce point, fait une raison. Et puisqu'il allait bien, Dieu soit loué ! Aux amis qui passaient la saluer, elle proposait de leur préparer elle-même des recettes dont elle avait le secret. Au cours de ces soirées, elle racontait la guerre du Golfe, côté Jordanien, avec une intelligence que j'admirais. Elle retrouvait alors l'accent passionné qu'elle mettait à parler de son métier.

Peu de jours avant l'anniversaire de Geneviève qu'elle souhaitait très simple, le cœur n'étant pas aux festivités, nous suivions le déroulement de la réunion de l'ONU. M. Mitterrand s'inscrivant dans une logique de paix, proposait un plan de règlement du conflit et la résolution 670 du Conseil de Sécurité, étendait au trafic aérien le blocus contre l'Irak.

Ma mère fulminait, véhémence : « Sais-tu pourquoi ils ont lâché les bombes, et les missiles de si haut, en risquant ce qu'ils appellent *des dommages collatéraux*. Ils évitent par là, à leur opinion publique la vision des désastres provoqués. Vous ne pouvez pas imaginer l'enfer que les Irakiens ont vécu ! Un pilonnage aveugle, par des bombes tombant du ciel, des bombes à fragmentation qui s'ouvrent, délivrant cent à deux cents petites bombes, chacune avec un petit parachute pour mieux les disperser. Ces bombes à fragmentation, si elles n'explorent pas tout de suite, sont autant de menaces enfouies autour des villages, prêtes à sauter au moindre contact. Et les blessures qu'elles provoquent sont horribles ».

Je sentais maman ébranlée quand elle décrivait ces événements. J'essayais de la rassurer en parlant de *Soufanieh*, de Mariette si surprise lorsque la Vierge lui demandait de prier pour le Koweït. Et j'évoquais les réflexions

de la Supérieure de *Seidnaya* : « *Le monde continue à vivre comme si la mort n'existait pas* ». Le monde donnait la mort, s'employant à la perfectionner, plus high-tech, plus thermo-guidée, plus chirurgicale que jamais ! Et je me disais avec André Glucksmann que *tous ces meurtres, à force de se réclamer de Dieu, pourraient bien arriver un jour, à Le tuer*.

Ma mère décida de partir à la fin de l'année. Elle craignait pour sa maison avec l'afflux des réfugiés, de tous ceux qui avaient vécu l'enfer et tenteraient sûrement d'émigrer. Et puis, disait-elle en souriant : « Il est temps que je montre à mes amis, ce que mon fils et le docteur Marre ont réussi en si peu de temps. Une résurrection... vraiment ! Comment puis-je vous exprimer ma gratitude ? » demandait-elle inquiète.

– En continuant à lutter, lui répondit le docteur Marre. Il faut que cette thérapie porte ses fruits ».

Il la prit dans ses bras et l'embrassa alors que toute confuse, elle lui remettait les petites attentions qu'elle avait tendrement préparées pour l'ensemble de l'équipe de soins.



## RETOUR EN SYRIE

Pâques suivant nous vit de retour en Syrie, où la santé de mon père s'était brusquement détériorée. Le Père Élias nous conduisit à Soufanieh, où Nicolas, Myrna et leurs deux enfants, nous accueillirent. Jean Emmanuel allait sur ses trois ans. Son père Nicolas, faisait rire aux larmes les invités quand il s'adressait à son fils : « Qui est ici, l'Américain ? », et qu'il se précipitait en se frappant la poitrine : « Ana, baba, Ana ! Moi, papa, moi ! ». Il était né lors d'un séjour de Myrna aux États-Unis. Feignant l'étonnement, Nicolas insistait auprès de son fils : « Et ton Président ? » Les yeux ronds, il montrait le pouce et l'index : 2, George Bush et Assad !

Pour une fois, le repas fut calme. Une ou deux personnes seulement vinrent se recueillir devant la petite icône. Geneviève sollicita une faveur, pour la Doyenne de la Communauté de Bonneval, Sœur Victoire qui allait fêter ses quatre-vingts ans de vie religieuse cloîtrée. Elle s'était prise d'une grande affection pour Myrna et sa famille, qu'elle connaissait par des revues spécialisées.

Je vis Myrna très attentive, se retirer dans un endroit calme et discret, écrire longuement au dos d'une image de *Soufanieh*, puis demander au Père Élias de bien vouloir faire une traduction sur une feuille qu'elle glissa dans l'enveloppe préparée. J'admirais sa patience et sa disponibilité... comme une servante, étais-je en train de penser !

J'osai alors la questionner sur Bassam et Michel M. pour connaître son ressenti, sans lui rapporter notre expérience. Elle pâlit et je la sentis discrètement blessée, m'avouant l'avoir reçu sur l'insistance de la toute-puissante famille de son employeur qui le promenait en Mercedes dans les rues de Damas. Cette rencontre l'avait gênée par son caractère à la fois mondain et forcé. Il

l'avait soumise à un feu roulant de questions ambiguës et pas un instant, elle avait senti entre eux une communion spirituelle. J'appris alors, qu'invités au festival de l'Espoir à Besançon, organisé par les frères Jacquard, le Père Élias, en accord avec le Père Maalouli, avait annulé leur participation, à cause de la publicité télévisuelle autour de ce Monsieur Michel M.

À notre arrivée à Alep le jour de la grande fête de Saint-Georges, patron de mon père, nous n'étions pas attendus. C'était une surprise. Je le trouvai amaigri, les traits tirés, luttant contre une fièvre de Malte traitée tardivement. Je l'avais tenu au courant de l'état de ma mère et il me sembla contrarié par mon attitude.

Au premier anniversaire et à l'heure où la Vierge m'avait adressé ce message encore mystérieux, je sonnais à la porte de Mariette. Je m'excusais de ne pas l'avoir avertie et lui rappelais par les cinq roses que je voulais placer sur son petit autel que je n'avais pas oublié le signe reçu un an avant.

Alors qu'elle était prête à sortir, elle me conduisit dans le petit oratoire et s'adressa à moi en français, langue qu'elle ignorait. Ma surprise fut telle qu'elle ajouta en arabe : « C'est la Vierge qui veut te parler, elle demande que tu t'adresses à Elle ». J'étais paralysé, incapable de faire silence en moi et je me tournai vers Mariette qui me dit doucement : « Adresse-toi à Elle, pas à moi ! »

Et moi qui ne suis jamais à court ni de mots, ni de phrases, me voilà muet « *Jean-Claude, je comprends ta douleur. Va, ne te soucie pas, je suis ta Maman, Celle qui t'aime, tu peux venir vers Moi* ». C'est Mariette qui parle... juste le bruit d'une source qui coule.

\*  
\*   \*

Durant ce séjour, je fus plusieurs fois amené, auprès des amis de mon père ou de mes connaissances à témoigner de ce que j'avais vu et entendu. Souvent, je le sentais, les demandes étaient évasives, afin peut-être de me laisser

librement y répondre. Ils m'écoutaient poliment, esquissant quelques-uns un sourire amusé devant mon ardeur de néophyte.

J'étais tout pris par le sérieux de cette nouvelle vocation.

Ce n'était pas la fougue de Saint-Paul, l'enjeu n'est plus le même, la prédication apostolique a eu lieu et son sillage historique se poursuit... Mais être heureux et le dire, que le surnaturel se manifeste concrètement et spécifiquement comme tel, en tant d'endroits du monde, et que certains de ces endroits soient là, tout près, chez nous, à Damas, à Alep, me paraissait un honneur, une chance et un motif d'action de grâces. Or je découvrais moi-même en souriant que : « Nul n'est Prophète en son pays. »

\*  
\* \*

Lorsque nous rentrâmes à Espalion, je tins la promesse que j'avais faite au Père Élie, d'aller témoigner auprès du groupe de prière Lozérien de ma visite à *Soufanieh*. Ils me reçurent avec joie et je sentais la profondeur des liens qui les unissaient aux événements du Proche-Orient. Je leur apportais mon regard d'Oriental et ils m'invitèrent à les rejoindre dans leur prière confiante et abandonnée. Ce moment était très fort pour moi et je me souviens de cet après-midi dominical où je leur faisais part de ma tristesse devant ce blocus inhumain en Irak, condamnant à mort, des milliers d'enfants, certains déjà irradiés par le bombardement des réacteurs en activité, lors de l'attaque militaire d'installations nucléaires.

À une question de journaliste concernant le nombre de victimes Irakiennes durant la guerre, Colin Powell désinvolte répondait : « Ce n'est vraiment pas un chiffre qui m'intéresse énormément » !

– « Pensez-vous que cela vaut ce prix-là, demandait M. Stahl, un reporter, à Madeleine Albright, un demi million d'enfants morts en Irak, plus que le nombre d'enfants morts à Hiroshima ? ».

– Je pense que c'est un choix très difficile mais le prix... Nous pensons que cela vaut ce prix-là », Répondait-elle impassible !

En Occident les alliés et en Orient tous les pays voisins, avaient accepté eux aussi... ce prix-là. Qui plus est, après la signature du cessez-le-feu, l'armée Irakienne s'était à nouveau retournée contre les kurdes, abandonnés par les Américains à la vindicte de Saddam Hussein. L'après-guerre se révélait pire que la guerre. Aucune vision, ni politique, ni économique, ni juridique, n'était sortie de cet affrontement sanglant.

Je leur parlais de Mariette et de cette intimité qu'elle entretenait avec la Vierge et le Seigneur, sans affectation. J'évoquais cette joie paisible qu'elle partageait avec ceux qu'elle rencontrait, elle qui avait connu le dénuement, les privations et la souffrance. À la fin de la réunion, l'une des participantes évoqua une mère de famille d'origine Allemande, prénommée Marie qui faisait l'admiration de tous ceux qui l'approchaient par son courage et sa joie continuelle dans la souffrance. Puis elle nous raconta l'une de ses visions :

*« J'étais assise dans un tramway du côté de la fenêtre et je récitais mon chapelet. Tout à coup, je vis une vive lumière. Jésus était à côté de moi et me dit : « Regarde la fosse aux assassins. » Je regardais à droite et à gauche et je dis : « Seigneur, veux-tu désigner ce bâtiment avec une croix lumineuse sur laquelle on lit : Clinique gynécologique ? »*

*« Jésus répondit : « Oui, c'est ce que je veux dire. De ces cliniques, il y en a encore beaucoup, et il y en aura encore. Prie pour les médecins, pour tous ceux qui les aident, surtout pour les mères qui tuent leur enfant ou les font tuer avant leur naissance. Cette nuit, je t'en parlerai plus longtemps. »*

*« Dans la nuit, le Seigneur me montra un tableau atroce. Je vis la terre couverte de minuscules cadavres d'enfants. C'était si terrible que je notais dans mon journal : « J'ai vu le massacre des innocents de Bethléem,*

*grossi des milliers et des millions de fois. J'ai pleuré en voyant cette horreur. »*

*« Le Seigneur dit alors : « L'esprit du mal a frappé à toutes les portes. La plupart lui ont été ouvertes. Malheur à ceux qui l'écoutent ! En une nuit, ils sombreront avec leur maison dans le borbier de leurs péchés. Devant les tombes, on pleurera les enfants que Dieu a rappelés à Lui. Et Il en est le Maître !*

*« Mais on ne pleurera pas les enfants que l'on a cruellement assassinés. Au contraire, le temps viendra où l'on croira faire plaisir à Dieu et aux hommes en massacrant ces petits. Bénie soit chaque maison où habite une âme réparatrice ! »*

*« Je vis alors au firmament d'innombrables têtes d'enfants. Je dis : « Mais Seigneur, ce sont bien les têtes de tes anges ! » Le Seigneur répondit : « Les voilà ces petits auxquels on a ôté la vie. Ils seront les accusateurs devant le tribunal de Dieu. Prie pour les assassins, pour qu'ils fassent pénitence. »*

*« Je continuais : « Seigneur, pourquoi m'as-tu montré cela ? » Jésus me dit alors : « Marie, tu as une grande mission à remplir : ces petits pourront aller au ciel et voir Dieu ! Transmets ce que je vais te dire, même à mes prêtres. Tu te heurteras à de la résistance mais, avec le temps, on comprendra et on le fera... pour le plus grand bonheur de ces petits.*

*« Vous pouvez les baptiser. Note comment Je désire que cela se fasse. Encore une fois, répercute mes paroles. Hâte-toi afin qu'à ces petits, dont le nombre augmente, il soit porté secours avant qu'il ne soit trop tard pour eux et pour vous. Le temps presse ! Lisez les signes des temps ! »*

La femme choisie comme messagère, donnait aussi, comme preuve vécue, son témoignage personnel :

*« Une fois, j'ai mis au monde un enfant mort-né de six mois. Comme le médecin m'avait dit que l'enfant que je portais serait prématuré et ne vivrait pas, je l'ai baptisé dans mon sein, avant qu'il ne meure. Je l'ai fait à l'endroit où se trouvait sa tête, en priant Dieu qu'il permette que l'eau bénite passe à travers mon ventre et se répande sur la tête de l'enfant.*

*« J'ai eu la certitude que Dieu m'avait exaucée car, un an plus tard, me réveillant après une grave opération, je vis un très bel enfant à côté de mon lit. Je lui demandai : « Qui es-tu, petit ange ? » J'entendis alors : « Je suis ton petit Werner. Par le baptême, tu m'as ouvert le ciel. J'ai prié pour toi et, comme preuve de la vérité, Dieu m'a permis de t'apparaître. »*

Je me souviens encore de l'émotion qui nous étreignait, à prier pour ces tout-petits, innocentes victimes : un million d'enfants avortés en un quart de siècle rien qu'en France !

« Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde » : disait Pascal. Je m'interrogeais encore, moi le Syrien sur cet Occident qui s'enfonçait toujours plus dans sa mécréance.

À un sondage : « dans quelles occasions doutez-vous de l'existence de Dieu » : 40 % des interrogés répondaient : lors des génocides ! C'était ce choix qui résumait l'expérience du XX<sup>e</sup> siècle. Selon Glucksmann : *« L'humanité peut en bloc comme en détail mettre fin à ses jours, et dans l'horreur de tels massacres, l'Européen découvre que tout ce qu'il appelle le ciel, lui tombe sur la tête ».*

\*  
\*   \*

Ce texte que je médite souvent m'a été envoyé par la femme d'un ami médecin, dont le bébé a été atteint de méningite. Alors qu'elle se trouvait au CHR de Purpan, à Toulouse, au chevet de son nourrisson que les médecins considéraient condamné, je lui avais adressé une prière à Sainte Marthe qu'elle fit dans la confiance. Deux mois plus tard, le bébé était guéri sans aucune séquelle et elle me remerciait en m'envoyant ce texte :

*« Allez tranquillement dans le vacarme et la hâte et souvenez-vous de la paix qui peut exister dans le silence. Sans aliénation, vivez autant que possible en bons termes avec toute personne. Dites doucement et clairement votre*

*vérité ; et écoutez les autres, même le simple d'esprit et l'ignorant ; ils ont, eux aussi, leur histoire. Évitez les individus bruyants et agressifs, ils sont une vexation pour l'esprit. Ne vous comparez pas aux plus grands et aux plus petits que vous. (...) Soyez vous-mêmes. (...) De nombreuses peurs naissent de la fatigue et de la solitude. (...) Vous êtes un enfant de l'univers, pas moins que les arbres et les étoiles ; vous avez le droit d'être ici. Et, qu'il vous soit clair ou non, l'univers se déroule sans doute comme il le devrait. Soyez en paix avec Dieu, quelle que soit votre conception de lui. Et quels que soient vos travaux et vos rêves, gardez dans le désarroi bruyant de la vie, la paix dans votre âme. Avec toutes ses perfidies, ses besognes fastidieuses et ses rêves brisés, le monde est pourtant beau. Prenez attention. Tâchez d'être heureux. »*



QUATRIÈME PARTIE

**ET MAINTENANT ?**



## LES CHEMINS DE LA PAROLE

Avoir rencontré, de façon si étonnante les événements surnaturels que je viens de rapporter, n'a pas pour autant suspendu le cours de ma vie. Son train-train ordinaire s'est poursuivi et je l'ai abordé plus ou moins bien, avec ce regard nouveau que m'imposaient l'intense émotion ressentie et la conviction que j'étais d'une manière ou d'une autre appelé à en témoigner.

Une première série de faits vécus à concerné mes rapports avec tout ceux qui m'entouraient. J'ai continué d'assumer dans un détail journalier, les difficultés inhérentes à ma vie conjugale avec la présence inévitablement lassante, d'une belle-mère. Peut-être même, le sentiment d'avoir été, ou celui de croire avoir été, l'objet d'attentions et faveurs célestes, ne me remuait-il pas assez, pour me faire voir que le mal venait aussi de moi. Quel effort faisais-je pour trouver des qualités à ma belle-mère ? Pour l'accueillir dans sa joie, auprès de sa fille ? A cela, se mêlèrent parfois des désaccords sur la conduite à suivre relativement à nos enfants qui abordaient un monde étonnamment déchristianisé.

La révolution permissive de 1968 qui, je l'ai dit plus haut, ne nous avait, nous autres, absolument pas touchés, me paraissait maintenant aboutir à des effets ravageurs. Je constatais au travers de mes fils David et Fabien, et autour d'eux, la totale absence de Dieu. Nos repères d'éducation semblaient ne plus être adaptés à leur vision du monde. Ce glissement insensible des mœurs, conduisait à penser que *ce n'était plus Dieu qu'il s'agissait de remplacer, c'était sa place même qui ne se trouvait plus.*

Le clergé était épouvantablement réduit et physiquement déphasé. L'âge moyen des prêtres que je comparais à celui d'Orient, m'accablait. Les prises de position fermes

en éthique sexuelle, que Jean-Paul II martelait, étaient très mal reçues dans le clergé séculier, réduit à la portion congrue, par l'hémorragie des prêtres après 68. Le discours chrétien traditionnel passait au-dessus des têtes et encombré par ses formulations anciennes d'une part, et inintelligent des données scientifiques d'autre part, ne prenait plus racine dans la vie. Jean-Paul II lui-même dans : « Fides et Ratio », dira qu'*il est illusoire de penser que la foi, face à une raison faible, puisse avoir une force plus grande ; au contraire !* La médiation de la raison amenait à reconnaître que les lumières de la philosophie précédaient celles de la Révélation. Il nous manquait donc des éveilleurs enthousiastes et compétents qui sachent se servir des moyens modernes de communication.

Notre David devait faire les frais, le premier, de ces décalages. Attiré par la culture techno, je voyais bien, qu'après avoir brillamment passé son bac, il mettait à profit sa liberté nouvelle pour plonger avec frénésie dans les plaisirs d'un monde aux effets dévastateurs. En prépa, il dilapidait ses acquis. Notre ami Jean Nologues que nous appelions, allait renouer les fils d'un dialogue, que conseils et avertissements réitérés avaient rompu.

Dans notre désarroi, la prière, devint le moteur essentiel de notre vie. En arabe, le mot (prière) vient d'une racine qui signifie « lier » – ou « relier ». *Alssalat*, la prière, *Assilah*, la relation. « Si donc le Seigneur s'était plu à nous donner tant de signes, c'était vraiment pour nous aider à refaire ce lien de prière », nous avait dit le père Élias.

Et voici qu'autour de nous, comme un halo lumineux, la souffrance indicible nous rassemblait et par Marie de *Soufanieh*, les fils se dénouaient. Jean-Claude Darrigaud accueillait David et continuait avec lui ce dialogue entamé par Jean Nologues : dans la tendresse et la confiance. En quelques jours la décision fut prise : David partit à Sao Luis au Brésil où un prêtre français tentait depuis 25 ans, d'arracher à la rue les enfants du Nord Este en leur apprenant un métier dans des ateliers créés sur place.

Son séjour de six mois d'abord, puis pendant les grandes vacances, allait transformer notre fils. La vraie

misère, au Sud de l'Amazonie, qu'il découvrait et côtoyait l'avait tellement bouleversé qu'elle devenait un remède à ses difficultés. Dans la place laissée vide par son départ, Geneviève pleurait, Fabien, Diane et Dédée l'entouraient.

Pour la consoler, les mots me manquaient. Khalil Gibran réussissait à bercer pourtant sa douleur :

*« (...) Et une femme qui portait un enfant dans les bras,  
dit au prophète : Parle-nous des enfants  
Il dit : Vos enfants ne sont pas vos enfants (...)  
(...) Ils viennent à travers vous mais non de vous  
Et, bien qu'ils soient avec vous, ils ne vous appartiennent pas  
Vous pouvez leur donner votre amour, mais non point  
vos pensées,  
Car ils ont leurs propres pensées (...)  
(...) Vous pouvez vous efforcer d'être comme eux, mais  
ne tentez pas de les faire comme vous ».*

De Damas à Alep, de tous nos amis Lozériens à la Communauté de Bonneval, montait la même prière fervente. Un matin, sans crier gare, le Père Élias arrivait de Damas pour nous rappeler les grâces que nous avons reçues et nous réapprendre la confiance. Et Jean-Claude Darrigaud dont l'humour vivifiait : *« Après les larmes de Sainte Monique, sa maman, on a eu Saint Augustin ! Qui va-t-on avoir, maintenant, Geneviève ? ».*

\*  
\* \*

« Être, c'est être en route »... Je continuais donc à avancer, rassemblant au plus près, dans une apparente sérénité ceux qui m'étaient si chers. Apparente, je dis bien, car il arrivait, à mon insu, que je sois démasqué par des amis lointains, proches spirituellement, et qui fermement, sans détours, me rappelaient à l'abandon dans la confiance, eux aussi. Gabriel, fut de ceux-là avec ce témoignage bouleversant que avec son accord je vous vous faire partager :

Cher Jean Claude,

Je termine la lecture de votre lettre et de votre prochain livre. Je me demande si je vais pouvoir extraire les parties concernant Soufanieh, afin de les archiver, en vue d'un long documentaire pour le montage d'un film à l'occasion du jubilé d'argent de N. D. de Soufanieh, et ceci en étroite collaboration avec la télévision Suédoise, Canadienne, Danoise et Américaine... j'ai depuis plus de dix ans filmé moi-même de nombreuses séquences relatives à des extases, messages, stigmates et écoulements d'huiles. En ce qui concerne vos soucis et déboires, il est évident que vous souffrez et que Dieu vous aide... J'ai beaucoup souffert moi aussi, mais vous avez, je pense, tout ce qu'il faut pour être heureux. Et, cependant, vous ne l'êtes pas !

Je vais vous parler de mon expérience.

J'ai perdu ma femme, mon fils, ma fille et ma maison dans un INCENDIE. L'idée du suicide m'a traversé la tête, le temps d'un milliardième de seconde... Je m'en souviens encore, je me considère aussi comme un Chrétien d'Orient, et j'ai moi-même tout un itinéraire !!!

Dieu ne me doit rien, je lui dois TOUT.

A travers son Eglise, j'ai tout ce qu'il faut (sacrements) pour être heureux. J'ai une confiance absolue en Lui, et je sais que quand je suis éprouvé, il est là, à mes cotés, silencieux, aussi éprouvé que moi ! Sûrement qu'il me console discrètement aussi.

Avez-vous vu le film de Mel Gibson sur la passion ?

Si non, voyez-le une fois par jour... C'est une leçon magistrale sur la souffrance d'un INNOCENT.

Je ne peux et je n'ai pas le droit de m'apitoyer sur mon sort... cela affecterait les êtres chers qui m'entourent, et Dieu va me demander compte des grâces qu'il ma données ! Que vais-je lui répondre ?

Les vrais Chrétiens sont joyeux !

Je me souviens des séquences de films religieux où Néron faisait brûler les Chrétiens, et ils chantaient ! Et ils chantaient !

Morts, ils avaient le sourire... Ni les lions, ni l'Empire Romain, ni Néron en personne, ont pu leur ôter ce sourire !

Où est le mien, où est le votre ?

Pardonnez-moi de vous dire que je donnerais cher pour être dans votre peau ; au moins je serais entouré par des êtres vivants, les miens le sont, mais d'une autre façon...

Que ne donnerais-je pour rentrer à la maison, après une journée, esquinaté par tant de travail, pour voir des visages qui aiment à me recevoir... ma femme, mes enfants, etc.

Même si l'on ne s'entend pas ensemble, il faut savoir apprécier la vie, qu'elles qu'en soient les difficultés.

Je suis allé en pèlerinage à Rome, Jérusalem et Lourdes. Grâce à Dieu, j'ai croisé Soufanieh sur mon chemin. La Bonne Nouvelle pour moi, consiste à servir le Christ et son Eglise, les grâces pleuvent toujours, mais il faut savoir ôter nos parapluies, afin qu'elles puissent nous atteindre !

Un jour mon médecin m'a dit :

2 mariages,

1 divorce,

1 Incendie brutal,

3 morts,

2 dépressions nerveuses,

1 licenciement économique,

2 déménagements,

5 fois rescapé d'accidents... et vous êtes toujours en vie ?

Je lui ai dit : Oui, et j'ai confiance en Dieu, je suis persuadé, qu'il ne m'éprouve pas au-delà de mes forces, je pense même, que les hommes, la nature, et la vie m'éprouvent bien plus que Dieu lui-même.

Le livre de Job en ce sens m'apaise, me console et me donne confiance.

Finalement mon brave médecin, résigné par tant de confiance inexploitée, me répond :

– Un ou deux de ces grands événements dans la vie d'une seule personne, est suffisant pour la tuer, pour la détruire ou la pousser au suicide... Mais c'est ignorer ce qu'est un vrai chrétien !

Malgré tout cela je suis très heureux avec mon fils Raphaël issu de mon deuxième mariage raté... Je prie pour vous et je vous demande de prier pour moi et pour mon fils.

Amicalement. Gabriel.

Divine Providence, que cette lettre du Canada, qui me saisit tout entier et dont presque chaque jour de puis lors, je fais mien l'acte de Foi, d'Espérance et de Charité.

Et parallèlement en ce qui concernait David, cette résurrection, cette correction de trajectoire qui eût été dange-reuse ou fatale, nous semblait être portée au compte des attentions divines, sans qu'il faille nécessairement pour les voir que ce soit des montagnes. Encore que pour nous, la guérison de notre enfant, nous l'ayons ressentie comme un vrai miracle ! Désormais, c'était à lui de découvrir sa propre voie. Un premier redressement l'engageait, les autres viendraient. De Notre-dame de Fatima à Sao Luis nous parvenaient une brise légère, une musique harmo-nieuse, qui avaient enfin couvert les sons de la techno !

\*  
\* \* \*

Fabien notre cadet, protégeait sa petite sœur avec une tendresse qui nous émerveillait. Il avait souffert pourtant de cette première séparation avec son aîné, qui avait été pour lui, un repère, voire un modèle. Ses premières années en faculté furent décevantes mais après avoir lui aussi, emprunté la voie de la facilité, sa crise tardive d'adoles-cence s'acheva sans obstacle, apaisé par le sourire de son frère qu'il avait retrouvé.

Je réalisais que l'enseignement religieux reçu est un placage inopérant, un cataplasme, tant qu'il ne fait pas l'objet d'une révélation existentielle. Les données de la foi, chrétienne ou autres, constituent un bagage culturel sans véritable prégnance pendant des années et quelque fois... toute une vie ! et au fond, n'engagent pas vraiment celle-ci. Il faut souvent un choc, une aventure fracassante pour que ce bagage cesse de n'être qu'un bagage obligé et prenne un sens.

Diane, poursuivait son chemin au milieu des tempêtes. C'était notre trait d'union et même je l'avoue, notre repère. Exemple dans ses choix, attentive à chacun, elle puisait

sa force dans une spiritualité qui la poussait naturellement à une relation profonde et vraie avec le Seigneur. De cette précoce maturité que chacun remarquait, elle tirait son courage et elle, si discrète, nous époustouflait par la tranquille assurance qu'elle manifestait à s'affirmer. Elle avait toujours été « celle qui rassemble » selon le très joli mot du Père Élias, d'abord autour de ses gazouillis, puis de son enfance, enfin de son adolescence gracieuse et tendre.

Quelques semaines plus tard, j'appris le décès de maman. Le répit avait duré cinq ans, pendant lesquels alors que je la visitais, je n'avais jamais pu déceler la moindre nostalgie. Les joues s'étaient creusées, la peau un peu flétrie mais elle était restée droite et mince. Pas un mot qui ne sonnait creux, pas une attitude fausse ; de ce qu'elle avait fait, elle retenait les cadeaux du destin avec gratitude et simplicité. Sincère dans ses engagements, jusque dans ses déceptions, elle avait traversé le siècle, avec détachement, insoucieuse d'apparence, ancrée dans sa foi, sa survie et ce sens de la beauté, inné, indestructible. Le passé aussi horrible et douloureux qu'il ait pu être, faisait partie de son présent où il continuait à vivre, tenace, débarrassé de toute aigreur ou amertume.

Je n'oublie pas, je n'oublierai jamais ses confessions ultimes et déchirantes, de cœur à cœur où épurée la vieille dame intemporelle avait rejoint la fillette choyée d'Alexandrette, aux bras chargé de fleurs.

Il nous restait Sonia amputée et meurtrie qui refusait de se séparer de cette terre d'accueil, préférant vivre dans le souvenir de celle qu'elle n'avait jamais quittée.

Le 23 décembre 1998, la voix étouffée de mon père m'apprenait son hospitalisation urgente : « Passe Noël avec ta femme et tes enfants, ta place est auprès d'eux ».

Je savais pour m'en être entretenu plusieurs fois avec lui, que tout était rangé dans sa vie. Il avait pris seul ses décisions et sans déroger à ses habitudes, n'avait sollicité aucun conseil. Il me laissait la tâche délicate de veiller sur Tante Alice, confiant quelque part en mon équité et au sens du devoir que j'avais à lui rendre. Il m'en avait toujours voulu d'avoir mené à bien mes recherches sur ma mère, et

son refus d'accéder à la seule demande qu'elle lui ait adressée, était blessure pour elle, mais plus encore pour moi, à travers elle.

Il ne m'avait pas été possible d'approcher la vision de ces deux mondes qu'il se donnait, ou plutôt qu'il recevait : prompt à se laisser séduire par l'Occident dont il rêvait mais attaché plus profondément qu'il n'eût voulu l'admettre, au Moyen-Orient dont l'insignifiance sur l'échiquier mondial, quelque part l'humiliait. La dérision qui le protégeait, m'avait tenu à distance, plus sûrement que les kilomètres qui nous avaient séparés.

Je retrouvais tante Alice, désemparée d'abord, incapable d'organiser sa vie de veuve, mais étonnamment plus proche de moi, comme si la grande ombre de mon père effacée, nous ne nous disputions plus son amour, mais pouvions ensemble nous l'approprier. Ce fut un temps doux de réconciliation. Dans la fidélité qu'elle mettait à respecter les volontés de mon père, je ne lui disputais plus ce titre de fils que je lui avais toujours farouchement refusé. Elle en vint même, merveille de l'Esprit Saint, à se souvenir de Sonia, cette petite-fille qu'elle avait brutalement rejetée, un jour à Alep. Le Seigneur change les cœurs de la façon qu'Il veut, quand Il veut, ce temps-là était arrivé !

\*  
\* \*

Pendant ces tribulations familiales, nos activités continuaient. J'avais cédé le laboratoire d'analyses médicales à la fin des années 90. L'échec économique d'un projet que j'avais entrepris à Nice, m'avait obligé à remettre à plus tard mon rêve de m'établir avec ma famille dans cette belle région ensoleillée. Cette pénible expérience m'avait ouvert la porte d'un domaine tout à fait nouveau en Aveyron, la création d'une société de Matériel Médical avec plusieurs confrères dont la réussite dépassait nos espérances. « Europrisme » dont l'ambition était de créer un pôle au service des Pharmaciens et des professions de

santé, a acquis aujourd'hui une notoriété régionale, au sein d'une Holding de sept entreprises regroupées dans plusieurs départements avec, à son actif soixante-cinq salariés.

Mes contacts avec les Fabricants Français qui connaissaient mes origines, m'amènèrent à les représenter au cours d'une Exposition Internationale patronnée par le Ministère de la Santé au Liban. Cette mission dans le Pays des Cèdres que je n'avais pas revu depuis vingt-cinq ans, fut un pèlerinage émouvant et douloureux. Je profitais de la seule journée libre de ce forum pour visiter Beyrouth mutilé. Je parcourais ces quartiers qui vont de *Hamra* à *Jemayzé*, de *Furen el Chebek* à *Bâb Idris*, aux maisons en ruines, aux immeubles éventrés, criblés de balles et d'éclats d'obus. Quinze ans de guerre civile pour défigurer ce pays et au milieu d'un chancre béant, de gigantesques chantiers sur l'ancienne Place des Canons ou Place des Martyrs, excroissances grandioses des ambitions du richissime homme d'affaires Hariri, aujourd'hui Premier Ministre.

Beyrouth s'étendait maintenant jusqu'à Jounieh par des immeubles, construits à la hâte, grimpant à l'assaut des rues et des collines, sur la plage parfois, sans infrastructures appropriées et l'on devinait dans ce gâchis, l'urgence désespérée des Chrétiens se relogeant vaille que vaille, après l'exode. Jounieh la délicieuse bourgade de mon enfance de 5 000 habitants alors, était devenue une métropole surpeuplée. Assis devant mon cher collège intact, les larmes aux yeux, je retrouvais l'émotion qui m'avait saisie devant la Vierge de Lourdes et Celle de Harissa lumineuse et tendre, maternellement inclinée vers cette baie unique au monde.

La deuxième partie de ma mission médicale était à Damas et nous quittâmes Beyrouth par la montagne où les stigmates de la guerre faisaient de cette route si belle dans mon souvenir, un vrai Chemin de Croix. Une trentaine de congressistes emmenés par un français, Président d'une association Franco-libanaise et haut responsable de la Chambre de Commerce de Paris, s'installèrent au Méridien de Damas, un très grand hôtel français, siège de tous les échanges politiques et commerciaux !

Il semblait que notre chef de mission, qui avait épousé une libanaise eut ses entrées dans le monde des affaires médicales, aussi bien au niveau du Ministère de la Santé, que de celui de la Défense, où patrons des services hospitaliers, chirurgiens et biologistes semblaient très intéressés par les technologies françaises.

L'accueil fut aussi chaleureux dans le public que dans le privé, avec cette courtoisie et cette délicatesse que les Orientaux savent si bien manifester. Je pus faire connaître *Soufanieh* à deux chirurgiens de Bordeaux avec qui j'avais lié connaissance, et notre visite chez Myrna et Nicolas donna lieu à un moment de prière et d'échange simple et rare.

Au retour, le passage en douane fut exceptionnellement rapide et dès notre entrée au Liban, notre chef de mission alla se placer près du chauffeur, et nous faisant face, manifesta un spectaculaire soulagement : « Vous pouvez chers amis, maintenant vous sentir libres, au Liban, pays démocratique ». Il se rassit, satisfait, bedonnant, un peu congestionné ! Son hypocrisie, après l'obséquiosité qu'il avait manifestée à Damas, me choquait.

Après cet incident, je devais faire connaissance d'un jeune ingénieur druze, Reslane Aridi, qui quelque temps plus tard, en poste au Koweït, m'appela à équiper un grand hôpital de Koweït City. Le nom déjà de la capitale me dérangeait, ce qui s'y était passé quelques années auparavant me mettait mal à l'aise, mais je dois à la vérité de dire que la reconstruction était totale et grandiose. Il faisait chaud en ce mois de décembre. Le très beau réseau routier offrait une circulation fluide contrastant avec la chienlit du Liban. Je fus frappé de l'absence presque totale de Koweïtis (20 % de la population seulement) et je me retrouvais dans mes tractations commerciales, avec des Hindous en majorité ou des émigrés Proches Orientaux.

Au cours d'un dîner d'affaires, ma rencontre avec deux ingénieurs Palestiniens Musulmans, fut un échange passionnant. Ce couple avait connu et vécu en Palestine occupée et leur analyse mesurée, leur regard sur le conflit israélo-arabe, éclairait et alimentait ma réflexion. Ren-

voyant dos à dos Arafat et les responsables Israéliens, ils mettaient à nu, l'inextricable fouillis de leurs relations. Derrière la tolérance, j'entrevois la souffrance sans espoir, sans l'ombre d'une illusion.

\*  
\* \*

Et puis nous est tombée dessus, l'affaire « Abbé Mau-rel » dont les médias, bien sûr ont goulûment alimenté leur chronique à l'époque, dans ce Nord Aveyron. Pensez, un prêtre dans les rubriques d'une histoire de pédophilie, quelle belle occasion d'en faire gorges chaudes !

Pourquoi m'en serais-je mêlé ? Mais l'école impliquée était proche de celle où ma femme s'investissait en catéchèse. Ils eurent beau protester de l'estime entière et constante, portée pendant des années à ce prêtre Directeur de l'École, on eut beau faire état du caractère léger des accusateurs, du bâclé de l'enquête, de la mauvaise foi des intervenants, rien n'y fit. Il était trop heureux qu'on se défoulât sur un pauvre homme, comme a dit La Fontaine : « *Un loup quelque peu clerc... ce pelé, ce galeux ! On le lui fit bien voir !* »

Aucune référence à l'épisode raconté par Saint-Jean au chapitre 8 de son Évangile. Pas de première pierre ! Ni de départ discret. Non, le tohu-bohu, le bruit, le vacarme ! Cet homme de Dieu, me suis-je dit, aura dû se pourvoir en résignation et patience comme son Divin Maître. « *Comment tu ne te défends pas ? disait Pilate. Or Jésus se taisait* », c'est ce que relève Saint Pierre en sa première lettre, chapitre 2,19-23. Nous en gardions un goût de boue et la découverte d'une justice légère et inconsistante.

C'est dans ces dernières décennies aussi que, l'illusion d'un recommencement toujours possible, tuteur de mes vingt ans, m'avait peu à peu abandonné. Je sortais des incertitudes où je m'étais toujours trouvé, entre le marteau du ressentiment et l'enclume de l'absence que j'idéalisais. L'effacement de mon père et de ma mère, m'amenait,

comme délivré, à une paix des braves. Le combat cessait aussi, faute de combattants

\*  
\*   \*

Je multipliais les occasions de rencontre entre mes deux mondes. Je me voulais « passeur » et organisais des échanges au cours desquels l'Esprit Saint jamais avare, me comblait. Ce fut d'abord ce voyage entre amis de l'Aveyron, qui depuis plusieurs années me sollicitaient.

Dans l'avion qui les emmenait, trente cinq personnes, vivaient en silence selon Jeanne notre amie, « *cette griserie que procure la réalisation d'un rêve longtemps caressé.* » Je les contemplais, du plus jeune, quinze ans, à celui de 83 ans, et quand le samedi 25 octobre à 23h, la première étoile apparut, tremblante comme une eau verte, à laquelle bientôt, répondirent les lumières éparses dans la plaine des faubourgs de Damas la plus vieille capitale du monde, mon cœur bondissait de cette joie d'enfant qui brillait dans leurs yeux.

Dix jours de redécouverte, à vouloir faire partager les émotions des paysages, des ruines antiques, des sites grandioses, mais aussi, après les musées, la vie de ce peuple laborieux, accueillant, souriant.

« Mais où sont passés les terroristes ? plaisantait Maître D.

– Ils ont fui devant les Croisés », répondait Édouard en riant.

Je leur faisais découvrir les icônes, enchantement des yeux qui pénètrent l'âme d'une émotion intense, les Sanctuaires, les châteaux et le fameux Krach des Chevaliers dont furent maîtres les Hospitaliers, l'Ordre auquel appartinrent les Chevaliers de Rhodes et de Malte. Rien en Europe, qui ne puisse être comparé à cette forteresse à deux enceintes presque intacte, chef-d'œuvre d'art militaire ; 4 000 hommes et 300 chevaux pouvaient y vivre en autarcie. La première Croisade fut prêchée en 1095 par le Pape Urbain Deux, afin de libérer le tombeau du Christ,

menacé par la victoire des Turcs à Jérusalem. En 1291 les derniers Croisés rentrèrent en France pour avouer selon un mot de Michel de l'Hôpital, Chancelier de France que : « *Le couteau vaut peu contre l'esprit !* »

J'aimais leur rappeler que l'Église Syrienne, la première de la Chrétienté avait donné dix Papes et honoré cent cinq de ses fils martyrs. Ils aimaient apprendre que l'Orient Chrétien, pendant neuf siècles fut le centre de l'Église, son foyer culturel de premier ordre, le lieu de rencontre entre les civilisations prestigieuses du passé et la jeune pensée Chrétienne.

Je reprenais alors à mon compte le message de *Soufanieh*, relayé par la voyante d'Alep : « l'Unité des Chrétiens » et avec une grande douceur, je les conduisais là où, le 27 novembre 1982, avait coulé d'une petite icône à Damas, l'Huile Sainte, là où, une jeune femme avait connu les messages, les exsudations et les stigmates.

Je retrouvais dans le recueillement de son oratoire, Mariette dont le message transmis au cours d'une extase devant eux, accompagna spirituellement leur voyage jusqu'au concert donné en l'église Notre-dame de Damas par la grande Chorale : « Chœur Joie », du Père Zahlaoui.

À Palmyre, l'antique Tadmora, ils entrèrent dans la demeure du silence qui précède la cité en ruine. La Grande Colonnade en arrière-plan, semblait une caravane arrêtée, halte obligatoire entre l'Asie, l'Europe et l'Afrique. *Zénobie la plus belle de toutes les femmes de l'Orient, plus belle que Cléopâtre... l'Illustrissime Reine*, avait cru être maîtresse du destin de Palmyre en conquérant l'Égypte après la Syrie.

Le soir tombait, quelques nomades, des chameaux et une petite fille délicate et douce souriait aux photographes.

Ils devaient s'extasier aussi sur Bossra, où le temps et la vie ont continué sans rupture. Deuxième ville du Royaume Nabathéen après Petra, elle était sous Trajan, Capitale Impériale Romaine et l'un de ses notables devint en 24, Empereur Romain sous le nom de Philippe l'Arabe. Dans le magnifique théâtre antique de cinq mille places, transformé en forteresse, pour barrer la route aux Croisés,

je contemplais en souriant mes amis, improvisant sur scène, leur répertoire en Langue d'Oc dont les sonorités s'égayaient jusqu'à l'Agora.

C'est au musée de Damas qu'ils allaient découvrir la Synagogue de Doura Europos démontée et reconstituée, évoquant par ses fresques, les scènes de l'Ancien Testament, manifestation d'une civilisation dont l'héritage invite au silence et à l'humanité.

Enfin, ils étaient tout heureux de partager un moment d'exotisme et de réjouissances, dans le faste oriental du Méridien de Damas, où une jeune danseuse scandait sur un rythme envoûtant, par des ondulations et des frémissements de son corps léger, les accords subtils et harmonieux des musiciens, les sons des violons, des tambourins, et des oudes.

## FRÈRE ANDRÉ À BYBLOS

Au cours de mes déplacements vers mon Orient bien-aimé, je me fis une joie et un devoir d'aller rendre visite à mon ancien directeur de Jounieh. À quatre-vingts ans passés, je le trouvais toujours à la tête d'une maison de son ordre, les Maristes à Jbeil, l'antique Byblos, à quelque 40 km au nord de Beyrouth, sur la côte.

Les retrouvailles furent émouvantes. Il me reçut, dans son vaste bureau de direction où il était fier de me rappeler que son école comptait 1800 élèves, garçons et filles, de la Maternelle jusqu'au Bac libanais et français. Il nous parla de cette population provinciale très attachante ; du merveilleux site archéologique de l'antique cité, dont il se montra un connaisseur passionné ; de l'immense rayonnement religieux de la région proche, honorée de la béatification et canonisation récentes de trois grands Saints du siècle dernier : Saint Charbel Makhlouf, l'ermite de Anaya, Saint Naamtallah el Hardini, et Sainte Rafca.

J'eus le plaisir de grimper avec lui dans sa chambre. Sous le toit, comme celle de ses sept confrères, un réduit de quelques 15 mètres carrés, un minuscule bureau de travail, des étagères tout autour, remplies de livres, un lit bas surchargé de documents à portée de la main, un joli Crucifix, une image de la Vierge à l'Enfant, et une fenêtre donnant sur un paysage de ciel, de mer et d'arbres verts du plus bel effet. C'est là que je le revis, toujours exégète, c'est-à-dire pour moi, lecteur critique, averti de tous les problèmes que la Bible nous pose. Je lui vis également toute proche, une Bible de Jérusalem, et toutes sortes de livres d'exégèse : « Xavier Léon Dufour, Bultmann, Dodds, Jacques Duquesne,... les Manuscrits de la Mer Morte de Robert Eisenman, l'énigme du linceul de Turin

de Upinsky, l'apocalypse de Saint-Jean de Cerfaux, la meilleure ! », me dit-il. Je l'engageais sur un détail qui m'a toujours posé problème : le péché originel.

J'eus la joie de partager le repas avec la Communauté, un vieux frère de 86 ans m'offrait de ce bon vin libanais qui rivalise très bien avec nos vins de table français : le Ksara, le Kéfraya, le Bakhos... Et comme nous en étions aux crus, je me laissais aller à lui confier mon projet qui traînait, ce qui me désolait.

Le merveilleux pédagogue qu'il avait toujours été, redevenait mon maître, celui qui nous avait ouverts à la littérature française, sans contrainte, partageant avec nous son amour du mot juste, de la phrase ciselée, de la pensée claire et précise. Il écartait d'un geste les souffrances de la guerre, tout entier tourné vers l'avenir du Liban. C'était cela qui comptait.

« De la mesure envers toute chose, mon ami, ne vous laissez pas prendre à la gouaille occidentale, me dit-il, quand nous évoquâmes l'Intifada, cette nouvelle façon désespérée de faire entendre sa voix, pour le peuple palestinien.

– Et les kamikazes, frère ?

Il me rappelait alors les textes du Coran qui renvoient à une image du Paradis qui n'est pas propre au Musulman « Vous allez trouver mon Cher Jean-Claude, des images sensorielles chez tous les auteurs mystiques. Et même le paradis décrit par notre Chateaubriand est simplement plus littéraire... Mais il est fait de plein de ruisseaux, de fleurs, d'oiseaux, de musique ».

Je rêvais, le charme à nouveau, opérait... *L'âge ne fait rien à l'affaire*, pensais-je en parodiant l'Alceste de Molière. Il reprenait, passionné, inspiré : « Qu'est-ce que le paradis d'un caravanier ? C'est l'oasis ! Au terme de la longue et fastidieuse traversée du désert, de l'eau, de la verdure, des mets succulents, des rires joyeux autour des mezzés... et entrevues, des jeunes filles aux yeux d'or... C'est cela l'Oasis ! ou le Paradis ! ».

C'est donc cela, le rêve éveillé que l'on promet à ceux que l'on oppresse, que l'on mutile, que l'on traque, que l'on tue !

Je le retrouvais dans sa longue soutane blanche, la même finesse de traits avec quelque chose de vif et de diaphane, d'aigu et de fragile. Il était resté ce qu'il avait toujours été, en accord avec lui-même. Il se retenait de penser que les hommes sont déboussolés. Et dans un sourire :

– « On a besoin d'ignorance pour faire triompher sa haine... Nous qui nous connaissons, mon ami, pourrions-nous nous massacrer ? ».



## LE COUVENT DE LA SAINTE EUCHARISTIE

J'avais appris que Mariette s'était retirée à Breige dans la montagne libanaise, à une vingtaine de kilomètres de Byblos, dans un couvent proche d'Annaya, la patrie du Saint moine ermite Charbel, vénéré après une vie de solitude, de silence et de prière.

J'allais lui rendre visite : « Que fais-tu là Mariette, si loin d'Alep ? », dis-je sur le perron de la petite maison blanche, où dans l'encadrement de la porte, bras ouverts, elle me souriait.

Depuis la route où le taxi m'avait déposé, je m'étais engagé sur le sentier à flanc de montagne, suspendu entre ciel et mer, jusqu'à la petite maison agrippée au bord du précipice, « *Deir El Kourbane Al Moukadasse* : le Couvent de la Sainte Eucharistie. Des Sœurs Canadiennes s'étaient installées là pour susciter des vocations religieuses locales.

Avec sa voix douce Mariette me répondit : « Je suis en mission, à la demande de Mar Charbel qui m'est apparu après une longue retraite. Grâce à Dieu, sois le bienvenu, tu sais je t'attendais depuis cinq jours !

– Depuis cinq jours, répondis-je étonné ?

– C'est la Vierge qui m'a annoncé ton arrivée, ajouta-t-elle en riant ! »

Je fis un rapide calcul, j'avais effectivement quitté la France juste cinq jours avant.

Le hall d'entrée donnait sur un salon, meublé à l'orientale. Le fond de la pièce entièrement vitrée s'ouvrait sur un balcon véranda transformé en petite chapelle oratoire. Sur l'autel au milieu, l'exposition du Saint-Sacrement était permanente.

Assis devant une délicieuse tasse de café, Mariette, entourée de ses sœurs, s'enquêrait de la famille et commentait en riant mes réponses. Je la sentais en totale commu-

nion avec moi, bien que présente au Saint-Sacrement, sur laquelle de temps en temps, elle arrêta son regard. Au cours de cette visite, un jeune ami de mes fils, Fernand, devait me rejoindre pour me ramener à *Jounieh*.

Dès son arrivée, il vint au salon où Mariette parlait de la Miséricorde de Jésus, à travers son enseignement. Elle racontait sa traversée du désert pendant treize ans, quand un prêtre brandissant à tous moments, le spectre du péché, l'avait conduite à ne plus communier.

Sa libération le 27 mai 1982, par l'apparition de la Vierge, lui avait été annoncée par un ange en qui elle avait cru reconnaître Saint-Michel. Il lui avait montré comment agit la Miséricorde Divine, lors d'une confession sincère. L'ange devant elle, avait creusé une fosse, et il lui expliqua : « *Les péchés sont comme ces deux poignées de terre dans les mains de celui qui se repent. Il les déposa au fond du trou, les recouvrit de terre puis d'asphalte.*

– *Penses-tu, lui dit-il, que ce que j'ai enfoui, puisse ressortir ?*

– *Bien sûr que non, répliqua Mariette.*

L'ange lui dit alors : « *Il en est de même pour tes péchés. Quand Dieu pardonne il n'y pense plus jamais, c'est cela sa Miséricorde.* »

Un peu plus tard, alors qu'elle était en attente et qu'elle priait intérieurement la Vierge de lui venir en aide, voilà que l'archange lui avait dit : « *Vois qui te rend visite, l'Immaculée Conception !* ».

Elle était là, sur une nuée : « *Mariette prie, prie. Soit sans crainte, tu vas me voir avec toi.* ». L'Ange avait raccompagné la belle Dame sans que Mariette ait pu savoir, dans une semi béatitude, si elle était dans la réalité ou dans le rêve.

Depuis lors, transformée, elle avait compris, par un message du Christ, que la Communion est une régénération de l'esprit et de toutes les cellules, grâce à la présence de son Corps dans la Sainte Hostie. Elle se consacra à la prière et au service d'autrui et quatre ans passèrent sans autre manifestation. En 1986, celles-ci reprirent nombreuses, avec écoulements huileux d'Images Saintes, puis la Vierge, en personne, sur une nuée et le chapelet à la

main, lui demanda de jeûner, au pain, à l'eau, tous les mercredi et vendredi.

En 1987 des messages sur des images lui enseignaient la prière, l'approfondissement de l'Évangile et même, à bien parler l'arabe. Elle m'avouait, que sa scolarité s'était arrêtée en cinquième et qu'elle le parlait peu et mal.

À cela s'ajoutaient des visions qui lui demandaient de veiller avec Jésus en prière chaque nuit de jeudi, et des extases de deux types : les unes de courte durée où, après une lourdeur de tête, elle fermait involontairement les yeux et perdait l'ouïe, jusqu'à être coupée du monde extérieur. Elle pouvait avoir une vision accompagnée ou non d'une voix et d'un message. Les autres d'une durée plus longue, se caractérisaient par une absence totale, et ce, qu'elle soit assise, à genoux, ou allongée. Elle demeurait insensible à toute douleur ne répondant à aucune excitation extérieure, alors qu'elle conservait de façon normale ses pulsations cardiaques et sa respiration.

\*

\* \*

Mariette parlait ainsi calmement et Fernand qui écoutait, disait son éloignement de l'église en raison de l'attitude de certains religieux dont la rigueur l'avait blessé, les exigences, découragé. Paisiblement, elle donnait du sens, avec une douceur et un sourire qui ouvraient nos cœurs, en évoquant avec bienveillance et humour, le comportement de certains.

Elle nous parla d'une femme qui s'étonnait de la voir accueillir des visiteurs, sans mettre un voile sur la tête. Elle lui fit la réflexion suivante : « Vous prétendez que la Vierge vous apparaît, j'ai du mal à croire qu'elle accepte de vous voir dans cette tenue indécente ? ». Mariette lui répondit : « Ce qui compte pour la Vierge, c'est mon attitude intérieure ». La femme s'en alla peu convaincue.

Une autre, la voyant rire aux éclats non loin de l'oratoire lui reprocha sa légèreté, Mariette ajouta « La Vierge préfère me voir souriante que coincée ».

Toute autre est l'histoire de ce Libanais de 27 ans, habitant les États-Unis, venu lui rendre visite avec l'espoir de trouver une solution à sa vie triste et morose en dépit d'une situation financière confortable : « Que faire, dit-il ?

– Dis seulement trois fois par jour : Jésus je t'aime, Jésus je pense à toi.

– C'est tout ? demanda-t-il stupéfait !

– Oui c'est tout ! ».

Deux ans plus tard, il est revenu transformé, demandant ce qu'il pouvait faire encore : « Aux deux phrases, ajoute tous les jours, le *Notre Père* ».

Le libanais répondit avec humour : « Mais la Sainte Vierge va être jalouse !

– Alors ajoute un *Je vous salue* à ta prière et sois heureux ».

Elle racontait cela avec une sincérité qui ne trompait pas. Puis, elle nous rappela une histoire qui semblait l'avoir marquée :

« Le 1<sup>er</sup> mai 1999, l'huile s'était mise à suinter de la statue de la Sainte Vierge, en présence d'une visiteuse Musulmane nommée *Souha*. Cette femme, originaire d'Alep expliqua que, grâce à son mari qui travaillait à la télévision du Koweït, elle avait découvert l'existence de Mariette, par une cassette vidéo où on la voyait stigmatisée. Émue par ce qu'elle venait de vivre, elle lui confia : « Si un jour j'accepte de me faire baptiser, c'est ici, chez toi, Mariette, que je le ferai ». Ce qu'elle fit.

C'était la fin du jour, derrière l'ostensoir, le ciel s'embrasait. Sans transition nous nous agenouillâmes à côté de Mariette qui le contemplait, silencieuse. Elle reçut ce message :

*« Je ne suis pas venu pour les biens portants, mais pour les pêcheurs. De l'intérieur de l'Eucharistie, je vous vois. Je suis avec vous et je vous dis d'être avec moi. À chaque pensée Miséricordieuse vous pouvez être sûrs que Je suis parmi vous et que Je vous attends.*

*Ma force, vous la ressentez quand vous donnez de l'amour aux autres. Mon fruit se trouve dans toute âme qui*

*emprunte la voie de la paix. Élevez vos cœurs vers l'amour. Je suis présent dans le mystère de la Sainte Eucharistie. Vos cœurs sont petits. Je vous ai demandé de dire tout simplement : Jésus je t'aime, et vous allez-vous réjouir de cette demande. J'ai besoin que vous priiez une fois par jour, cela vous ouvrira à chaque fois des portes ».*

Dans le petit jardin, qui allait si bien à cette communauté contemplative, nous nous séparâmes. Mariette me redemandait une photo, une seule, de toute la famille : « Tu as oublié n'est-ce pas ? C'est pour mes sœurs, elles ne connaissent pas tes enfants ».

\*  
\* \*

Le lendemain, j'avais pris rendez-vous assez tard et en sortant de l'hôpital où je venais de signer un contrat d'affaires, je rejoignais Fernand dans une boîte de nuit : « le Paradise » où il exerçait le métier de gérant. Je retrouvais l'atmosphère de mon enfance à Beyrouth, dans les quartiers chauds où mon père avait ses restaurants. Des revues, des paillettes, des stars : ce n'était plus des Occidentales de l'après-guerre qui venaient mener joyeuse vie au Liban, mais plutôt des filles venues de l'Est, en particulier d'Ukraine, de Roumanie, de Lituanie ou de Russie. Danses, folklores et strip-teases composaient le menu du spectacle ; je me serais cru en France dans les années 60.

En attendant Fernand, une jeune Roumaine Lacra vint s'asseoir à ma table. En une soirée je découvre l'univers de ces filles attirées par des agences, véritable réseaux mafieux déguisés en bureaux de placements, qui exploitent à outrance ces candidates à l'emploi, en étendant leurs ramifications un peu partout dans le monde.

Aînée de cinq enfants, ayant perdu son père jeune, Lacra avait réussi à devenir avocate en Roumanie avec un salaire mensuel de 100 dollars qui ne lui permettait pas de subvenir aux besoins de sa famille. C'est ainsi que sous couvert d'hôtellerie on lui propose un contrat pour le

Liban. Surprise, elle découvre son lieu de travail... une boîte de nuit ! Dans cette détresse que Fernand devait me confirmer, je voyais l'inexorable contagion que l'instabilité au Proche-Orient amenait. Les trottoirs des capitales Européennes traversaient la Méditerranée.

\*  
\* \* \*

Je devais une fois encore revoir Mariette avant la fin du siècle. Alors que je raccompagnais Tante Alice venue se reposer chez nous, des affaires de famille m'obligeaient à passer par le Liban. La Communauté de la Sainte Eucharistie m'accueillit à Breige où il faisait une belle journée ; chacun y allait en cette fin de millénaire de son couplet sur l'apocalypse et nous en vînmes à l'évoquer, dans ce lieu si paisible.

Mariette toujours aussi sereine exprima son point de vue : « Nul ne connaît ni l'heure, ni le moment, a dit Jésus, ni moi, ni les Anges, ni les Saints. Seul Dieu le Père le connaît. Ce qui important c'est la manière dont nous L'accueillons, c'est ainsi qu'Il peut venir à chaque instant, en fonction de notre relation personnelle avec Lui. Il vient ! Il ne demande qu'à habiter en chacun de nous. Il attend qu'on l'invite ».

Nous étions dans le salon, Mariette de biais, moi en face du Saint-Sacrement. Elle se tourna légèrement à gauche, comme si quelqu'un l'appelait, sourit et inclina la tête. Puis elle reprit : « *Al Koudous*, le Saint, me dit de l'intérieur de l'hostie : *C'est bien ce qu'il fallait répondre... Naam (oui)*.

– Tu viens de voir Jésus ? Comment est-Il Mariette ?

– Comme une Lumière mais cette fois, Il me ménage car je viens de Le voir sans être troublée. Parfois, cette Lumière est si intense, que je perds la vue un moment... exactement comme quand tu regardes le soleil, un aveuglement et des zones d'ombres ».

Elle parle sans hâte, appliquée à décrire et ajoute : « Jésus me dit qu'Il te complétera lui-même la réponse à

propos de l'Apocalypse. Enfin... Il agira dans ton cœur afin que tu découvres la réponse. *Ma tekhaf*, n'aie pas peur ! »

Je me tourne vers l'une des Sœurs :

« Je trouve Mariette fatiguée en ce moment.

– Oui, me répond-elle, Jésus lui a demandé de porter un cilice sous ses vêtements, elle a accepté pour le rachat des pêcheurs ».

– Ce n'est rien, dit Mariette, j'en ai déjà porté de 1986 à 1993 ». Elle sourit et taquine la Sœur qui m'a fait cette confiance. Puis nous parlons des enfants, de la transmission de la foi et elle m'avoua, avoir été élevée par sa maman dans la prière et l'amour de Marie depuis sa plus tendre enfance : « Ne réponds jamais au mal par le mal, confie-toi à Marie », lui disait-elle.

Et la petite fille qu'elle était, obéissait et confiait à Marie, ses peines, ses joies, et souvent celles des autres. Elle ajoute : « D'ailleurs, je voyais Jésus et Marie quand je communiais de 1953 à 1975, je les voyais, persuadée que ceux qui m'entouraient les voyaient comme moi.

– Mais enfin Mariette, dis-je, tu n'as jamais rien dit à personne ?

– Je n'étais pas très intelligente, je ne m'imaginai pas privilégiée. J'ai compris seulement quand la Vierge est revenue. Là, c'était différent ; c'est Elle qui m'a tout expliqué ».

\*

\* \*

Ce samedi-là, je quittais Breige sans penser y revenir avant mon départ pour la France. Or le lundi une tempête d'une rare violence, surprit tout le monde ; arbres arrachés, chutes de neige en montagne. Le lendemain tout était redevenu paisible et soudain en arabe une voix intérieure me dit : « *Al Rab El Koudous, Dieu le Saint, sait ce qu'Il a à faire et quand il faut le faire* » !

Je pense en français depuis longtemps et cette voix que j'entends là nettement, me rappelle tout de suite, l'assu-

rance de Mariette, la veille : « *Il agira dans ton cœur, pour te faire connaître la réponse. N'aie pas peur* ». J'éprouvais le besoin de revenir au Couvent de la Sainte Eucharistie. Ni les sœurs, ni Mariette ne semblaient surprises de me revoir, encore moins de ce que j'étais venu partager avec elles :

« Tu as vu comment Jésus nous aime ? Si nous savons Lui faire confiance, Il réalise en nous des merveilles. As-tu entendu Jean-Claude ? ». Et elle riait aux éclats, en se tournant vers l'ostensoir qui n'était plus dans une niche au-dessus de l'autel, mais posé à même l'autel et elle rendait grâce : « *Habibi Yasouh, Abous Aïno, Ma fi metlo*, Jésus mon amour, j'embrasse ses yeux, Il est Unique ».

Je la regarde et je regarde l'hostie que je crois voir lumineuse. Puis, une image en couleur apparaît, due, pensais-je, à la lumière des vitraux de chaque côté de l'autel. Or, Mariette sourit, regardant dans la même direction. Je sors de ma réserve : « Mariette je crois voir... j'ai l'impression de voir... quelque chose !

– Mais oui, c'est Jésus ! Je Le vois comme toi.

– Je peux m'approcher ? », demandai-je.

Je viens m'agenouiller sous l'hostie, le portrait est là aussi visible. Je cherche dans le petit oratoire, quelle image peut se refléter ainsi ? Une icône ? Un portrait, grâce à un jeu de lumière ? Peut-être une réfraction ? Je passe derrière l'autel et j'entends un rire étouffé.

« Arrête, me dit Mariette, Jésus s'amuse de te voir tout vérifier ».

Spontanément, je saisis l'ostensoir à pleines mains et soudain, une croix nette, brune, efface lentement le Visage... je n'en crois pas mes yeux !

« Venez voir, leur dis-je. La croix de Jésus !

– N'aie pas peur, Jean-Claude, dit-elle sans hésiter, calmant ma crainte subite. J'incline l'ostensoir, à droite puis à gauche. Elle m'arrête et me demande de le poser : « on ne doit pas Le toucher ».

Je tremble. Nous sommes debout devant l'autel, devant la croix... Je suis redescendu à pied jusqu'à Djbeil, une longue marche, tout au long d'une route dangereuse, très fréquentée.

Je n'ai rien vu, rien entendu, rien senti... La seule chose que je me répétais à chaque pas, c'est que je devais revenir. Il fallait que je revienne.

\*  
\* \*

« Dépose-moi là, je te prie », dis-je au chauffeur de taxi, étonné !

– Tu as encore de la route avant le couvent... Qu'importe, il fait si beau et la vue d'une colonne de fillettes, vêtues de longues robes bleu ciel en l'honneur de Marie, chapelet autour du cou, me réjouit le cœur.

Je me prépare à retrouver la Communauté.

Des fleurs, partout, entre les blocs de rocaille, des taches de lumière, pastels délicats qui bordent le chemin, des touffes de graminées qui ondulent au bord de la falaise et ce petit vent aigre que l'ardeur du soleil tempère déjà...

Mois de Mai, mois de la Vierge Marie ! Mes pas troublent le silence et les trilles des oiseaux s'arrêtent net. La porte est entrouverte, comme une invitation mais je vais droit au bord de la terrasse, en plein ciel.

C'est là que Mariette me rejoint, calme, discrète... Toujours la même et pourtant si imperceptiblement différente.

Elle me précède dans l'oratoire et devant le Saint Sacrement, je retrouve l'émotion joyeuse que nous avons partagée ensemble, ses sœurs et moi.

Mariette en adoration emplit toute la pièce. Elle puise sa force dans cette conversation spirituelle, dans cette attitude d'amour, dans cette contemplation silencieuse du Christ Présent. Je reviens dans le salon où ses sœurs nous ont rejoints et nous reprenons nos conversations amicales...

La présence de Mariette nous invite à tourner un regard commun vers le Seigneur.

Qu'on la regarde lui importe peu, mais elle nous conduit à Celui qui est là, au milieu de nous.

C'est au moment de partir, sur le pas de la porte, qu'elle m'invite à entrer... dans son atelier.

Enfin, dans sa chambre qui est devenu un atelier.

Tout est blanc, couvre lit, rideaux, tentures et ces immenses draps qui recouvrent des masses informes, du sol au plafond.

Cinq ou six chevalets, des coffrets de peinture. Au dessus de son lit, deux grandes toiles, vivement colorées, l'une de la Sainte Famille, l'autre du Sacré Cœur !

– « Ça te plaît Jean Claude » ? demande Mariette.

– « C'est beau n'est-ce pas ? »

– « C'est de qui ? », dis-je sans répondre à la question.

Elle se retourne vivement, en riant « C'est de Jésus Lui-même ! »

J'observe un moment de silence.

– « C'est très simple, me dit-elle, en prenant devant moi un pinceau près du chevalet et en décrivant dans l'air une jolie courbe... Voilà comment agit le Seigneur en me tenant la main ! »

D'un geste vif, elle tire sur les draps blancs qui recouvrent tout et brusquement c'est une explosion de couleurs, qui éclaire la pièce.

Dix, vingt, cinquante, cent toiles, les unes devant les autres, les unes au dessus des autres, empilées sans désordre, dans une harmonie éblouissante, les une achevées, les autres esquissées, des visages sans regards, des yeux sans visage, et Mariette devant, immobile, étonnée elle-même de cette profusion !

– « Mariette, il est impossible que tu aies fait cela toute seule ! »

Elle me répond avec un sourire qui en dit long :

– « C'est Jésus, qui se sert de ma main de couturière, moi, je n'ai jamais eu, aucune aptitude, pour le dessin, ou pour la peinture ! »

La plupart du temps, je ne sais même pas, pas ce que je dessine, quant aux couleurs, j'ignore toutes les variantes des teintes !

Encore une fois c'est le Seigneur, qui me précise les numéros des couleurs correspondantes, ainsi que les quantités nécessaires, une de nos Religieuses est dépêchée à Beyrouth, pour acheter les tubes de peinture...

Pas une trace de peinture sur le sol ou sur les murs, mais par la porte entrouverte, j'aperçois dans l'autre pièce, des toiles soigneusement rangées.

Je ne peux m'empêcher de demander à Mariette :

– « A quoi sert tout cela ? »

– « Le Seigneur m'a dit que c'était pour la glorification de son église ! Tu vois, je travaille pour qu'il soit glorifié et selon ses souhaits, je vais te montrer la première toile. »

De loin, c'est une grande fleur aux pétales délicatement ourlés. Le mouvement est ample comme une houle. Au fond une forme de calice, qui englobe un nouveau né étroitement emmaillotté. Mariette me fournit l'explication que Jésus lui a donnée : il s'agit bien de Sa Nativité, avec tous les symboles qui s'y rattachent.

– Il y a aussi un tableau représentant la Création qui n'est pas encore achevé, me fait observer Mariette !

– « C'est terminé ? », lui demandai-je.

– Je n'en sais rien, il se peut que Jésus me demande de modifier, de reprendre telle ou telle scène. Je le fais avec Lui, parfois Marie à côté de moi, mais elle ne peint jamais, elle donne son avis !

Je regarde Mariette, animée, joyeuse servante, obéissante, appliquée et discrète, avançant vers ce destin étonnant.

– « Mais Mariette, que vont devenir ces centaines d'icônes, toutes ces scènes esquissées et inachevées... »

– « Je travaille en ce moment sans répit, même la nuit ! je me conforme à sa Seule Volonté. Quand Il le juge utile, il m'explique ce qu'il réalise à travers moi, et quand je ne comprends pas, Il me répond : plus tard tu comprendras ! »

Je suis déconcerté par la nouveauté et l'originalité de cette mission, mais deux mille ans de labeur, ont fait de cette terre, un réservoir sans fin pour des âges nouveaux...

La sérénité de Mariette qui contemple une Madone au visage d'une blancheur nacrée, aux cheveux qui volent en fils d'or, et dont le corps s'effuse en une robe sage m'apaise.

Tout ici respire la simplicité, l'humilité, c'est le mois de Marie, jour après jour, mois après mois, elle continue, dans la confiance, sans empressement, ni relâchement.

Gravement accidentée, elle a dû s'aliter, mais dès sa convalescence, elle a repris, pinceaux et tubes... des centaines de toiles, pour raconter : la vie de l'Église, celle de L'esprit Saint... et enfin celle de la Vierge Marie !

Le Père Mani, son père spirituel est venu rejoindre la Communauté de la Sainte Eucharistie. Rien de ce qui se passe ici, entre la fenêtre et la porte, la cour et la maison, le jardin clos et sa fontaine murmurante, rien ne l'étonnera jamais, pas plus que l'aurore qui annonce la soleil ou le jour n'ignore la nuit !

## CHŒUR JOIE DE DAMAS

La venue de la chorale « Chœur Joie » de Damas placée sous la bannière de Soufanieh, s'était effectuée en deux temps. La première année, une centaine de choristes de plus de vingt-cinq ans, avaient effectué un tour de France, privilégiant les lieux Mariaux pour leurs concerts, Lourdes, Lisieux, Notre-Dame de Paris, Espalion, Limoges, ... Le budget était assuré par des dons privés et en collaboration avec le père Élias, j'avais assumé une partie de l'intendance.

L'arrivée en plein mois d'Août à Espalion de plus de cent choristes orientaux, n'était pas passée inaperçue. Dans l'église en grès rose, les sonorités envoûtantes avaient surpris et charmé.

L'année suivante, forts de ce succès, nous avions repris l'aventure : cent autres jeunes, pour la plupart universitaires, avec le même itinéraire et une excursion en Belgique, Bruxelles et Louvain. Récital religieux, présenté par le père Élias, à la lumière des événements de Soufanieh pour un engagement dans la prière et dans l'unité, comme Marie l'avait demandé.

Le succès partout rencontré et les fruits que nous avions pu récolter, je les avais mesurés en accompagnant avec Diane, la deuxième tournée, presque de bout en bout. Quel exemple que ces jeunes, dont la foi et l'espérance rallumaient nos lampes sous les boisseaux. Notre noyau d'amitié, guidé par le père Élias, avait tissé un réseau dans la France entière et voici que quelques semaines après, Myrna invitée à nouveau par les frères Jacquard au festival de l'espoir, souhaitait refaire le parcours marial de la chorale.

\*  
\*   \*  
\*

En cette fin de millénaire, plus d'une fois j'eus la sensation étrange de vivre la fin d'un monde. Tant d'événements s'étaient succédé en peu de temps : tremblements de terre, inondations, guerres, génocide en Irak, au Rwanda, au Kosovo, en Tchétchénie, enlisement du conflit au Proche-Orient, mort à peu d'intervalle, du roi du Maroc, du roi Hussein de Jordanie, d'Hafez el Assad en Syrie...

À propos de ce décès, qui frappait directement mon pays d'origine, un journaliste d'un grand quotidien régional « le Midi Libre », vint m'interviewer sur la mort du Président Syrien et les chances de paix dans cette région. Nous avons travaillé ensemble deux matinées sur ce sujet, et fort de ma connaissance de la situation historique et politique de la Syrie, je m'employais à rappeler l'histoire de ce Pays depuis le mandat Français jusqu'à nos jours, ses relations avec ses voisins et son souci de vivre en paix.

Quelques jours plus tard, alors que le texte de l'interview signé, était transmis par le correspondant de presse locale, le Midi Libre bloquait la publication, sous prétexte qu'il fallait attendre l'évolution de la situation au Proche-Orient. Or, le motif de l'entretien était bien la mort du président Assad et l'avenir qui attendait la Syrie avec l'arrivée au pouvoir de son fils Bachar !

## MYRNA À ESPALION

La porte de la Pharmacie a glissé doucement et elle est entrée, discrète, effacée. Derrière elle, tout en rondeur, Bernadette, lourdement chargée. Nous avions tellement souhaité la recevoir en Aveyron ! Elle était là devant nous, dans sa petite robe noire, un bandeau retenant ses cheveux mi-longs, son sourire de Joconde. Un long périple : Paris, Lisieux, Lourdes, Fatima... marquait leur visage et celui du Père Élias qui les accompagnait. À peine installés au salon, nous organisons leur séjour. Le Père Évêque était informé, ainsi que les prêtres du canton et la Mère Abbesse de Bonneval qui avait souhaité les rencontrer.

Myrna attendait l'arrivée de Diane qu'une joyeuse galopade signalait, et nous les vîmes dans les bras l'une de l'autre s'isoler, loin de nos préoccupations matérielles. Des amis entraient en toute simplicité, les saluaient, et j'admirais sa présence paisible et sa docilité jusque dans le choix des mets où elle se laissait guider. Le soir, accompagnant Diane dans sa chambre avec une sollicitude toute maternelle, je les ai surprises à genoux devant la Vierge de Fatima qu'elle lui avait offerte et pensais à l'étrange destin de cette jeune femme que Marie avait choisie. Pour éviter toute publicité malvenue, seuls nos proches étaient avertis.

Tôt le lendemain, Geneviève et Myrna visitèrent Espalion. Elles s'arrêtèrent longuement devant une boutique où deux dames les dévisagèrent. Elles avaient lu le livre du père Élias Zahlaoui et l'avaient reconnue : leur frère était mourant, voudrait-elle le visiter ? Sans répondre, Geneviève les invita à la soirée de prière à l'Abbaye de Bonneval.

En fin d'après-midi, nous prîmes la route de l'abbaye. Myrna, assise au fond de la voiture avec Geneviève, découvrait Espalion d'en haut, blotti dans un méandre du

Lot, un amas de toits en lauzes, l'église paroissiale avec ses deux tours en grès rose et les ruines du château de Calmont. À côté de moi, le Père Élias pria ; on quittait la départementale pour s'enfoncer dans un étroit chemin de feuillus très épais, jusqu'au fond de la gorge, où soudain la masse blanche du Couvent apparaissait.

Près de la chapelle, dans une salle voûtée, crépie en blanc, la Communauté réunie nous attendait. Le père Élias et moi, cherchions les mots justes pour traduire questions et réponses. Myrna témoignait en vérité, avec simplicité. Elle ne fuyait pas la parole et je pensais que Dieu vraiment se plaisait dans cette petite femme qui l'acceptait avec joie. Les Sœurs se levaient, chants et prières en arabe à leur demande. Myrna se pencha vers moi : « Veux-tu, leur traduire cela : mes Sœurs, je suis désolée, j'aurais souhaité que vous receviez un Signe, mais l'exsudation est une grâce, et vous êtes, par votre présence, une grâce qui se suffit à elle-même ; le Seigneur a dû juger inutile toute autre manifestation ».

En sortant dans la cour près de la clôture un groupe d'amis nous attendaient à la chapelle ! Une salle voûtée, en belles pierres du Lot, un autel dépouillé et Myrna debout entre le père Élias et moi. Le Père Gilhodes de Saint Côme qui avait reçu dans son église « Chœur Joie » de Damas, était là, ainsi qu'André Ternet qui allait filmer l'entretien.

Après un rappel des événements, M. Remise, Directeur d'une maison de retraite à Rodez qui avait annulé un très important rendez-vous pour être là, se leva et demanda à Myrna : « Comment interprétez-vous ce signe de l'Huile ? ».

Myrna répond en arabe que, dans l'Ancien Testament, l'huile était le symbole de l'onction royale et messianique. Pour les Chrétiens, c'est le symbole de l'Esprit Saint. L'olivier est l'arbre de la paix, il donne l'huile, symbole de lumière, de nourriture, de force aussi. Alternativement, je traduis avec le Père Élias. Myrna ajoute que l'huile guérit aussi les blessures, en particulier les blessures de l'Église.

À cet instant, le Père Élias qui veut affiner la traduction, se lève, mais un bref regard de Myrna l'arrête et sans la toucher, il dit calmement :

« L'huile coule des mains de Myrna ! ».

Émue, l'assistance se met spontanément à rendre grâce au Seigneur et entonne un chant à la Vierge.

« Que ceux qui désirent être bénis, » s'avancent dit le Père, doucement. Alors, Myrna trace sur le front de chacun une croix, recueillant avec un coton, l'excès d'huile qui coule le long de ses poignets. Au Père Gilhodes, elle offre ses mains pour qu'il se bénisse lui-même.

Mère Abbessse l'attendait au parloir, les yeux embués de larmes :

« Jean-Claude, dites à Myrna que je pressentais ce qui est arrivé à la chapelle, avec tous vos amis. Nous nous réjouissons de ces grâces reçues ici, à Bonneval. Je suis si heureuse ! Voulez-vous demander à Myrna de me signer ? ». Myrna la bénit avec son dizainier qui retenait encore quelques gouttes.

\*  
\* \*

Je laisse la parole à quelques témoignages des Sœurs de Bonneval et du caméraman André Ternet :

*« (...) Je n'avais jamais rencontré Myrna, a déclaré l'Abbesse de Notre-dame de Bonneval (...) J'ai été vite frappée et conquise par sa très grande simplicité, sa joie de vivre : une jeune mère de famille très « normale », gaie et équilibrée, avec qui je me suis sentie très à l'aise tout de suite, malgré les difficultés de communication qu'aurait pu créer la différence de langue.*

*Pendant les moments où nous n'avions pas d'interprète, nous échangeons tant bien que mal avec des signes, des mimiques et pas mal de rires. La rencontre avec la Communauté a commencé de la même manière et le contraste avec le temps de prière n'en a été que plus net. On sentait là, que Myrna était tout absorbée par une autre Présence et sa gravité était impressionnante.*

*De beaux chants en arabe et quelques phrases traduites que nous avons notées, en particulier sur l'importance de l'unité :*

*« L'huile est pour la guérison de l'Église, car l'Église est blessée, et ses blessures ne peuvent être guéries que par l'unité de ses enfants. »*

*« L'Église doit devenir pauvre parce que sa vraie richesse, c'est l'unité de ses enfants. »*

*Personnellement, je ne m'attendais pas tellement à une exsudation d'huile en présence de la Communauté parce que, Moniales, nous sommes appelées à une prière vécue le plus souvent dans une foi très dépouillée. Je trouvais que c'était plus normal et plus important qu'il y ait un Signe lors de la prière qui était prévue tout de suite après, à la chapelle de l'hôtellerie, avec des amis de la région. (...) Myrna m'a semblé un peu attristée qu'il n'y ait pas eu d'exsudation avec nous. Et puis, il y a eu cette phrase qui, pour moi, a finalement dépassé ce que j'espérais :*

*« L'exsudation d'huile est une grâce, mais votre présence est une grâce qui se suffit à elle-même. »*

*(...) L'exsudation a effectivement eu lieu, abondante, à la chapelle de l'hôtellerie. Notre sœur hôtelière était présente et Myrna a tenu à ce qu'elle soit la première à recevoir un coton imbibé pour nous le porter. Ce geste m'a bouleversée.*

*C'est vrai que nous vivons une intercession pour le monde, de manière très obscure, et ce peut être, à certains moments assez difficile à assumer. J'ai reçu là un Signe, que non seulement notre vie de prière, mais aussi d'humble amour fraternel, avait du poids pour le monde, pour l'unité de l'humanité sauvée par le Christ. (...).*

*J'ai de nouveau eu la joie de rencontrer Myrna ensuite. Elle paraissait fatiguée et heureuse. Elle ne cachait pas son besoin de détente et elle exprimait sa joie, de façon très simple plus encore qu'avant la prière !*

*Je n'ai jamais communiqué avec Myrna depuis, elle a bien d'autres occasions de recevoir du courrier et moi d'en écrire ! Je pense que nos liens sont autres, et je sais que quelque chose en moi, reste si uni à elle, que j'ai un peu le sentiment de ne l'avoir jamais quittée. (...)*

\*  
\* \* \*

« (...) Myrna (...) souligne André Ternet est une personne très réservée, humble, qui traverse des événements importants, en ayant l'air de les ignorer. Elle les frôle, laissant à ses Pères Spirituels le soin de les interpréter, de les noter, d'en témoigner. Cependant, elle en demeure le centre, la cheville ouvrière, le point de mire et la référence.

(...) Nous sommes allés tous ensemble au Monastère (de Bonneval). (...). Rassemblées dans une vaste salle, (les Sœurs) avaient branché des micros pour permettre aux malades isolées dans leurs chambres de profiter des témoignages.

Myrna témoigna, Jean-Claude et le Père Zahlaoui traduisaient au fur et à mesure en ajoutant quelques commentaires. Aucun écoulement d'huile ne se produisit. Myrna déclara : « Mes sœurs, rien ne s'est passé, vous n'avez pas besoin de signes, votre foi vous suffit ! »

Nous redescendons vers la chapelle extérieure du monastère. Une cinquantaine de personnes nous attendent. (...) Je me place sur le côté, pour filmer. (...)

À un moment, je suis poussé à changer de place. Je me mets juste en face de Myrna, qui ajoute : « L'huile se trouve là pour la guérison de l'Église. »

Subitement, ses mains exsudent de l'Huile. En quelques secondes, elles sont complètement trempées. Le Père Zahlaoui me demande de les filmer. Cela servira comme témoignage de la véracité des faits pour la cause de Soufanieh.

Je transmets au Père Zahlaoui un morceau de coton déjà imbibé pour lui permettre de récolter l'Huile en excès sur les mains de Myrna et d'éviter qu'elle ne coule sur le sol. Le Père Zahlaoui distribue des petits morceaux de coton, aux personnes qui en expriment le désir.

Myrna applique ses deux mains sur la nappe de l'autel, qui en garde l'empreinte. Puis, très recueillie, elle interprète un chant en l'honneur de Marie, en action de grâce et remerciements.

Toutes les personnes présentes ont été bouleversées. »

\*

\* \*

*En Myrna, j'ai retrouvé toute la foi profonde de mes « enfants » Libanaises et Syriennes, dont je me suis occupée, avant mon entrée à Bonneval, toute la piété du peuple Libanais.*

*J'ai vibré à sa prière comme si je me retrouvais dans ce pays si attachant, affirme Sœur Marie-Thérèse. J'ai aimé la simplicité de Myrna et surtout sa manière de répondre aux appels du Seigneur.*

*À Bonneval, elle nous a confortées dans notre propre vocation contemplative au sein de l'Église, nous comparant à cette Huile merveilleuse qui était apparue le soir, lorsqu'elle a prié dans notre petite chapelle de l'hôtellerie, et que nous aurions aimé voir couler aussi de ses mains, quand elle fut avec nous, au Chapitre.*

*De fait, l'huile n'a pas coulé en Communauté parce que, a-t-elle précisé, « Vous avez tout ce qu'il faut pour votre foi. »*

*« Votre foi, c'est ma fête, votre prière, c'est ma fête, votre unité, c'est ma fête. »*

*J'ai souvent demandé la prière à Myrna, dans les années qui ont suivi son passage chez nous. (...). J'ai souvent prié pour Myrna et Nicolas, de mon côté (...). Seul le Seigneur sait ce qui se passe dans l'invisible... et la Communion des Saints ».*

## CAR LA VIE NE VA PAS EN ARRIÈRE

Elle nous poussait la vie, joyeuse, généreuse, en ce 18 septembre de la fin de ce millénaire où David épousait, une petite « Gemme » du Nord Brésil, dans l'église de Saint Julien du Pauvre, l'un des plus anciens Sanctuaires Parisiens dont la fondation remonte probablement au début du IV<sup>e</sup> siècle. Il me plaisait de le savoir, à une portée de voix de Notre-dame de Paris, érigé en Paroisse Diocésaine pour les Grecs melkites catholiques issus des trois patriarchats d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem.

Devant le porche bas, Monseigneur l'évêque, le père Fahmé d'Alep, maître de chant, le Père Élias de Damas et le Père Darrigaud accueillaien familles et amis qui convergeaient de tous nos chemins. Dans la nef, Fabien, Diane, et les sœurs de Gemima attendaient le jeune couple, pour être témoins de leur engagement.

J'aurais aimé être saisi par la profonde nostalgie d'un Rutebeuf qui avait traîné ses guêtres, de ce côté-ci de la Seine :

*Que sont mes amis devenus  
Que j'avais de si près tenus,  
Et tant aimés,  
Ce sont amis que vent emporte  
Et il ventait devant ma porte.*

Mais ils n'avaient pas disparu les Aiglons de mon enfance, les Abed, Taoufic, Georges, Carlos, Abboud, Toni... Mes amis d'Aveyron, de Paris, d'Antibes,... joyeusement mêlés à nos familles.

J'avancais lentement entre les bancs fleuris, Gemima à mon bras, petite et délicate et comme dans une galerie d'art, apparaissaient l'un après l'autre, ceux que j'avais

aimés et admirés, mon vieux maître, Frère André, le cousin Pierre un épicurien raffiné, Jean Nologues, le sage éveilleur, le Père Élias, le Père Maalouli et le Père Jean-Claude Darrigaud, trois prêtres, apôtres de leur temps.

À mes côtés, sans vous connaître parfois, vous avez dessiné d'un trait ferme, la courbe sans rupture de ma vie, le saviez-vous, mes amis ?

Je donnais Gemima à mon fils, devant les icônes d'or qui s'animaient à la flamme dansante des cierges, mystérieuses et troublantes. Et dans les voix qui, sans accompagnement s'élevaient, retenues, épurées, se mêlaient celle de Sêto, chaude et vibrante, de ma mère douce et hésitante, de Mariette, joyeuse, de Myrna, tendre et harmonieuse. Elles se pressaient l'une l'autre, jusqu'au Couronnement des époux. Quand Jean-Claude dans son homélie rappela, les fils invisibles que la Providence avait tissés entre nous, c'est vers Marie, la toute belle qu'allaient nos regards.

À la joie profonde de cette journée se mêlait une douceur nostalgique ; je relisais mon passé et tentais d'en découvrir le sens car nous apparaissions à notre heure du temps. J'avais su ou pu atteindre un certain niveau de connaissances et de compétences, réussi à construire un lopin de bonheur... parce que j'avais eu la chance de naître dans un milieu religieux, je m'encourageais à remercier Dieu comme il va de soi quand on y croit.

Me faudrait-il penser à plus ? Ainsi allait ma réflexion en remarquant comme Gandhi : « Que tout moment de notre vie relève de Dieu. »

Je m'en remettai à Lui... Et à moi bien sûr  
Éveillé à toute suggestion du destin  
Scrutant l'horizon... Encore !

## ET MAINTENANT J'AVANCE COMME UN ÂNE

Il y a quarante-cinq ans, je choisissais librement la France, quittant mon Levant natal croyant réaliser un rêve ou du moins, espérant que celui-ci se réaliserait à travers mes propres enfants. Dans la recherche du bien-être et de la jouissance, cette société dont j'avais rêvée, me ramène vers un matérialisme, un hédonisme proche d'un matérialisme pervers.

Né à l'aube de la seconde guerre mondiale, je n'ai été ni un combattant, ni un résistant héroïque pour défendre la liberté. Mais j'ai mal vécu ces images insoutenables de conflits au Liban, en Palestine, en Iran, en Irak, en Yougoslavie, au Rwanda ou en Afghanistan.

J'ai rêvé, d'un monde meilleur, jusqu'à avoir cru qu'à moi seul, par ma foi, mon amour de la paix, mon désir brûlant de fraternité, je pouvais le changer. Mais j'ai fini par comprendre qu'il fallait d'abord commencer par « se changer soi-même ».

En quête de vérité, j'ai redécouvert saint Matthieu : *« Quand vous entendrez parler de guerres proches ou lointaines, n'ayez pas peur, il faut que tout cela arrive. Les peuples se jetteront l'un contre l'autre, royaume contre royaume. Il y aura des famines et des tremblements de terre en de nombreux endroits. Le mal sera tellement répandu que l'amour de beaucoup se refroidira. Mais Dieu sauvera qui résistera jusqu'à la fin »*. Et aussi : *« Vous serez arrêtés, persécutés, tués. Vous serez haïs à cause de moi. Beaucoup abandonneront la foi. Tandis que sera annoncé au monde le message du Règne de Dieu, tous les peuples devront l'entendre, et alors seulement viendra la fin »*.

L'année qui s'achève a vu se multiplier les guerres, se succéder les catastrophes naturelles, s'intensifier les persé-

cutions, s'amplifier l'apostasie à travers le monde. D'autre part, des Signes de plus en plus perceptibles de la présence divine ou mariale apparaissent avec sagesse et discrétion.

Et maintenant, alors que le soir n'est plus très loin d'une existence que j'ai tentée de vivre avec intensité, je m'abandonne. Longtemps, à cause du sang qui est en moi, j'ai cru que la voie de la fougue et de la passion étaient seules capables de provoquer ces changements décisifs, grâce auxquels les hommes et les nations écrivent leur histoire.

Je me demande en fait, si je n'ai pas différé le temps de la sagesse, en cet être d'action et d'enthousiasme qui m'a habité au long des jours, illuminé par la Grâce à certaines périodes de mon existence, et aussi presque aveugle et soumis aux appréciations douteuses ou mensongères du politiquement correct.

Je suis ce que je suis. Je suis, mes racines, mon passé, je suis tout ce qui me lie et me relie à ce Proche-Orient torturé, violent, que je ne renie pas. La beauté, la délicatesse, la tendresse des mélopées et des sonorités de mon pays de là-bas, continuent à réveiller en moi de bien douces émotions ...

Et je pleure parfois, sur des chansons, qu'en Occident on trouve interminables, d'Oum Kalsoum, de Fairouz, et de Farid El Atrache. Je suis cela. Je le suis sans complexes et sans regrets.

Relié viscéralement à la Palestine et aux Palestiniens, à leurs souffrances, à leur calvaire, aux enfants qui meurent, aux populations humiliées je me sens leur frère de combat et leur frère d'espérance...

Chrétien lucide je le suis je crois, pour souffrir des trahisons, des tergiversations, des corruptions qui conduisent ces jeunes de Palestine, étrange paradoxe, à semer, à éparpiller la mort dans une dernier acte d'amour.

Je regarde, glacé d'horreur, ces cris de désespérance, ces gestes fous, grandioses et dérisoires... Je pleure à Jénine à Hébron et à Ramallah, avec les mères, devant les corps de leurs petits ravagés et pacifiés par la mort.

Ces êtres torturés, martyrisés, humiliés sont de moi. Mais sont de moi aussi, les enfants et la jeunesse d'Israël,

sacrifiée sur les terrasses de Tel-Aviv ou dans les bus de Jérusalem.

Qu'ont-ils de commun avec les calculs politiques de leurs leaders, assoiffés de pouvoir ?

Sharon, Arafat, deux vieux ennemis, retors, compagnons de haine, possédés peut-être sans le savoir par le grand Diviseur, le champion des accords qui s'achèvent en ruines et larmes de sang...

Car il est là, présent et efficace, le Maître de ce monde, l'Antéchrist, celui que la paix et l'harmonie enragent, celui qui sourit à la mort qui rode, le Maître satisfait des explosions meurtrières et des incursions des chars.

Il parle sur la terre de Dieu et bien au-delà, aux oreilles des Grands de ce monde pour lesquels les hommes comptent peu, qui ne fonctionnent qu'en rapports de force et qui craignent la paix, la vraie, celle qui exclut les manipulations et les combines économiques.

Pourquoi le cacher donc ? Je pleure oui, je pleure aux funérailles déchirantes dans les cimetières juifs, devant les mères enterrant leurs enfants dans la fulgurance d'une journée baignée de soleil.

Toutes les mères se ressemblent, surtout dans la douleur. Elles sont indissociables pour moi de l'Addolorata sur les genoux de laquelle, les enfants des hommes, chrétiens, musulmans, fils et filles d'Israël, rejoindront le Fils torturé, à la fin des temps.

Il est temps de sortir des tunnels de la peur. Il est temps de refuser que la normalité s'exprime en termes journaliers, de morts Palestiniens et de corps Juifs déchiquetés.

À l'issue de mon itinéraire, j'ose avec humilité, proposer un projet tellement fou qu'il aura, j'en suis sûr, beaucoup de chances de réussir.

Je mets ce projet, sous le signe de l'âne, oui, du bourricot, cet animal résistant et têtu qui trotte partout dans les végétations rares, les sentiers épineux et les terres arides.

Il faut prendre du temps, pour contempler sa persévérance, son obstination et sa capacité à véhiculer comme personne, les fardeaux les plus lourds. Il faut l'imiter pour construire nos paix !

Je rêve, direz-vous...Non, j'espère...

Pourquoi ne pas me rejoindre sur les sentiers de l'Amour ?

Au Pr. René Lejeune, on posait cette question : « *Si vous deviez exprimer en une phrase votre expérience de l'éducation, que diriez-vous ?* » Sa réponse fut : « *Misez tout sur l'amour ! Vous serez toujours gagnant !* » Il ajouta : « *Vous aurez parfois l'impression d'avoir été floué, mais à long terme, c'est vous qui gagnerez le pari, aussi sûrement que le printemps succède à la mauvaise saison.*

*Tout l'univers repose sur l'Amour, car Dieu est Amour !*

## **ANNEXES**



## LETTRE AU PRÉSIDENT BUSH

Je demeure si préoccupé des événements du Moyen-Orient que, le 17 novembre 1990, j'adresse une lettre au Président George Bush et une photocopie de cette lettre au Saint-père Jean-Paul II, au roi Khaled d'Arabie Saoudite, aux Présidents Mitterrand, Hafez El Assad et Saddam Hussein, ainsi qu'à Madame Marie-Claire Mendès-France.

Cette lettre est écrite en anglais... En voici la traduction de quelques extraits :

*Monsieur Le Président,*

*Je vous prie de bien vouloir excuser la liberté que je prends pour vous écrire personnellement et vous demander pour l'amour du ciel de ne rien provoquer dans le Golfe avant de m'avoir écouté.*

*Mr le Président, cette démarche auprès de vous ne s'inspire d'aucune idéologie, ou appartenance à un quelconque parti.*

*C'est en homme libre, et en chrétien convaincu que j'ose vous demander une audience pour le bien de l'humanité et de la paix.*

*Si j'étais Premier Ministre, écrivain ou chanteur célèbre, j'aurais sans doute, pu trouver auprès de vous une écoute plus favorable, mais n'étant qu'un simple citoyen, je me suis rappelé cette évocation de l'Évangile : « Frappe à la porte et l'on t'ouvrira ». Je viens donc frapper à la porte de votre conscience, pour vous demander avec respect mais avec insistance de bien vouloir accepter que je vous révèle, ce qui ne vient pas de moi.*

*(...) Ma culture franco-arabe provient du fait que j'ai vécu en Syrie (mon pays d'origine) et du Liban où j'ai acquis ma formation scolaire. A l'âge de vingt ans je suis*

venu en France, (...), où j'ai acquis ma formation médicale. La Providence a voulu vingt-cinq ans plus tard que je retrouve les chemins de Damas avec toute ma famille et que je sois avec elle, témoin, comme le fut jadis Saint-Paul, d'évènements que j'ose qualifier d'« Extraordinaires ».

Cette double coïncidence à 2000 ans d'intervalle, vous vous en doutez Mr Le Président, je ne l'ai pas choisi, à des fins humanitaires. Aujourd'hui, on peut paraître suspect, dès que l'on parle de la Syrie ou de la Religion. Pourtant c'est paradoxalement dans cette terre d'Islam, qui a fait dire autrefois à un historien célèbre « Tout homme civilisé devrait avoir deux patries, la sienne et la Syrie », que la Vierge et le Christ ont choisi d'établir leur « quartier général » un 26 novembre 1982 (...).

(...) Ma rigueur de biologiste ne s'est pas non plus laissé dans un premier temps impressionnée par les nombreuses guérisons humaines et spirituelles, touchant à la fois les trois communautés ; Juives, Islamiques, et chrétiennes ni par des écoulements d'huile émanant non seulement d'une image, mais aussi d'une femme prénommée Myrna Nazzour et dont l'analyse a révélé la composition : Huile d'olive à 100 % vierge ce qui n'existe nullement dans le commerce à l'échelon planétaire, et vous savez comme moi en tant que chrétien, l'huile d'olive est le symbole de l'Esprit Saint, de la paix par l'olivier, de la Lumière par l'huile, de la guérison par les essences mêmes de cette huile... (...)

(...) Mr Le Président, ...« le Temps presse ». Ce n'est pas moi qui le dis, mais encore la Vierge... L'un de mes confrères et ami Mr Le Professeur Joyeux de Montpellier, un des plus jeunes cancérologues de France, suit tous ces évènements avec rigueur. Sa réputation n'est plus à faire et c'est un père de famille de 6 enfants...

(...) Tout ceci m'amène à vous dire que je n'ai rien à vous prouver personnellement, Dieu se suffit à lui-même. Mais j'ai la lourde et délicate responsabilité de vous aviser de ce que je sais, après et seulement après, il vous appartiendra de prendre en conscience votre décision.

*(...) Souvenez-vous que le jugement de Dieu est infaillible, parce qu'il est « Juste et Bon ». Celui des hommes aujourd'hui peut vous porter au zénith, celui de demain peut tout aussi bien vous discréditer totalement.*

*(...) J'espère que ma lettre ne sera pas écartée, et vous parviendra en mains propres, j'attends votre réponse et je demeure à votre disposition pour vous expliquer de vives voix, l'importance de mes propos.*

*Je vous remercie de votre confiance (...) je vous adresse cette petite image de N.D. de Soufanieh source de l'huile Sainte qui par son symbole et sa valeur valent mieux que toutes les formules de politesse du monde.*

*« Soufanieh » nom du quartier chrétien de Damas »*

Jean-Claude Antakli



## LETTRE AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

*« Monsieur le Président de la République,*

*« En 1984, voici déjà sept ans, j'avais pris la liberté de vous écrire, à l'occasion de votre voyage en Syrie.*

*« En juin 1990, je réitérai ma démarche, en insistant cette fois-ci sur la nécessité d'être entendu par vous personnellement. Dans le même temps, et compte tenu de la gravité de la situation, j'avais adressé une lettre au journaliste de TFI, Patrick Poivre d'Arvor.*

*« A ma demande, le 5 juillet 1990, j'ai été reçu par Monsieur l'Ambassadeur de Syrie en France, et il m'a accordé un entretien d'une heure.*

*« Le 7 juillet 1990, je reçus une réponse de courtoisie de Monsieur Poivre d'Arvor.*

*« Le 9 juillet de la même année, la réponse présidentielle, à travers votre Chargé de Mission, Monsieur Michel Jau, me parvenait.*

*« Trois semaines plus tard, la crise du Golfe éclatait, à la stupéfaction générale, alors que, dans l'ombre et dans l'anonymat, (...) j'étais parmi les rares personnes à essayer de déchiffrer ce que la Vierge avait voulu dire trois mois auparavant dans ma ville natale : « Priez pour le Koweït ».*

*« En novembre 1990, (...) j'adressai une lettre au Président des États-Unis, le conjurant de me recevoir. (...) Je vous expédiai une copie originale rédigée en français, ainsi qu'à cinq autres chefs d'État ou personnalités. (...)*

*« Pour ma part, face à leur mutisme (...), jusqu'au dernier moment j'ai essayé de vous joindre (...). Je voulais vous demander, dans un dernier élan d'espoir, d'intervenir auprès du président américain pour reporter son ultimatum de quelques jours, convaincu naïvement que je*

*pourrais vous accompagner à Bagdad, Ryad, Jérusalem, Damas et Washington pour vous faire entendre une autre voix que la mienne et vous révéler l'essence de certains messages de la Vierge Marie.*

*« (...) En ce jour, je suis découragé, tout en étant lucide, car les plus à plaindre sont les milliers de victimes innocentes qui, une fois de plus, auront payé le lourd tribut d'un contentieux politico-économique dont ils ne comprendront jamais la portée. (...)*

*« En 1967, quand j'étais étudiant en pharmacie à Besançon (...), j'ai vécu péniblement la deuxième guerre israélo-arabe. Depuis cette date, et à chaque occasion, j'ai essayé auprès de vos prédécesseurs, de faire entendre une autre voix que celle des hommes politiques. (...) Il vous appartient à votre tour de réfléchir un jour sur la portée et l'authenticité de mes propos. (...)*

*« Dieu seul est à même de juger, car il est en possession de toutes les données, et nombreux sont les hommes qui semblent ou feignent d'ignorer cette incontournable réalité.*

*« Comment expliquer au nom de la Démocratie et des Droits de l'Homme que deux voix valent plus que treize dont celle de la France ?*

*Enfin, et même si toutes les Nations du monde avaient d'un commun accord décidé la guerre au nom du bien, il n'en demeure pas moins qu'aux yeux d'une Grande Dame de nationalité palestinienne, de confession juive, promue au rang de Reine, et qui, à ce titre, a choisi une capitale musulmane pour nous dire librement ce qu'il y avait lieu de faire, et dans tous ces innombrables messages que j'ai essayé de traduire, je n'ai pas à ce jour trouvé l'ombre d'une violence justifiée. (...)*

*« Je continue, Monsieur le Président, à vous témoigner mon respect, mais également à vous exprimer toutes mes réserves sur la capacité des hommes politiques à résoudre les vrais problèmes (...)*

## UNE VOIX DANS LE DÉSERT

Extraits d'une lettre ouverte au *Figaro*, rubrique « Débats et Opinions » en Février 2003, destinée au peuple Américain :

*Gandhi disait : « il y a beaucoup de causes qui méritent que l'on meurt pour elle, il n'y a aucune qui mérite que l'on tue pour elle. »*

*Français d'origine Syrienne, je vous adresse ce message d'amitié, dans l'intérêt de votre pays, et celui de la paix, dans le monde.*

*Les Musulmans du monde arabe, dans leur majorité, vous ont témoigné leur sympathie, et leur solidarité lors des attentats du 11 Septembre...*

*Pourquoi aujourd'hui, vos dirigeants s'obstinent-ils à ignorer les causes profondes de cette escalade de violence qui affecte votre pays de puis 1970...*

*Chers avocats, journalistes, historiens, juges,... C'est en homme libre que je vous mets en garde car : « votre démocratie est en danger, et certains de vos dirigeants sont devenus aveugles et amnésiques... »*

*L'axe du mal, arbitrairement défini par votre Pays, avec d'une part : les démons du terrorisme : l'Irak, l'Iran, la Corée du Nord... Et d'autre part, les anges supposés être représentés par les États-Unis, et qui seraient destinés à sauver notre humanité !...*

*Cher américain de tout bord, juif, noir, croyant tous bords, incroyant, émigré, croyez vous sérieusement que vos gouvernants sont des anges ?*

*Pourquoi les médias d'Amérique, se sont-ils hâtés de pointer du doigt les Arabes et l'Islam, en découvrant en quelques jours des dizaines de comploteurs auteurs présumés, sans aucune certitude, entraînant une vague de haine à l'égard des Musulmans du monde entier ?*

*Comment expliquer aujourd'hui à un milliard d'êtres humains qui appartiennent à l'Islam, que ces hommes, ces héros d'hier qui ont bénéficié du soutien de votre Pays, soient devenus subitement des démons qu'il faut à tout prix, au prix de plusieurs milliers de victimes civiles, femmes, hommes, et enfants !...*

*La France vous a toujours été fidèle, vous l'isolez, parce que elle a le courage de marquer sa différence, qui lui vient de la sagesse et du bon sens populaire...*

*Comment expliquer à tous ceux qui sont attachés à la Démocratie, que les États-Unis, l'État le plus puissant du monde, soit parvenu à renier sa Propre Constitution et toutes les Résolutions Internationales, dès que celles-ci concernent l'État Hébreu, au point d'imposer son veto...*

*Cher Peuple Américain, pensez-vous que le Proche Orient, région du monde dont on connaît la richesse du sous-sol, puisse admettre un tel Machiavélisme ?*

*L'Empire Ottoman, durant quatre siècles, a fait régner la terreur sur la minorité à laquelle j'appartiens, dans cette terre dite du « Levant » et c'est bien avec ses héritiers, la Turquie d'aujourd'hui, que vous comptez vraiment, combattre l'axe du mal et construire la paix ?*

*N'est ce pas avec les armes les plus sophistiquées du monde, vos armes, que les Israéliens jours après jour répriment l'Intifada, prônant la lutte contre le terrorisme...*

*À propos, y a-t-il un terrorisme juste quand celui-ci touche des civils palestiniens, et aveugle quand il vise des victimes Israéliennes ?*

*Savez-vous qu'avant la Seconde Guerre Mondiale, les Juifs ont vécu en paix parmi les Arabes, sans connaître d'Antisémitisme au Proche-Orient...*

*Cher poète, philosophe, acteur, comédien, artiste,... Le salut peut venir, du moins je l'espère de vous...*

*Enfant, du fin fond de mon désert, si vous saviez, combien vous avez pu me faire rêver, avec votre cinéma, vos acteurs, vos chanteurs,... Votre culture n'était pas si éloignée de la mienne,... Alors, pourquoi aujourd'hui refuser le droit de vivre en paix avec nos frères, nous compatriotes, et ce, quelles que soient leurs convictions religieuses ?*

*Je fais partie des Démocrates qui rêvent d'un monde meilleur, mais celui-ci ne peut se construire sur la haine et le mépris de l'autre...*

*J'ai vécu suffisamment, parmi les Musulmans du Proche-Orient, pour affirmer que je n'ai jamais ressenti tous ces maux dont on les accable...*

*Hélas l'Intégrisme existe, et existera toujours, tant qu'on lui opposera ces mêmes armes : celles qui incitent à la haine, qui poussent à la vengeance, à la discrimination... au nom du Bien !*

*Le Monde Arabe dans sa majorité, je le sais, aspire à une paix juste et durable, nombreuses sont les chansons qui la réclame : « Kafana Dimaane... » « Assez de Sang... »*

*Peuple d'Amérique, avec l'Europe vous pouvez éviter un bain de sang à tant d'innocents...*

Jean-Claude Antakli



## LETTRE OUVERTE AU PREMIER MINISTRE

Le 28 août 2005,

Monsieur le Premier Ministre,

Mon petit fils aura deux ans, au moment où expirent les cents jours que vous vous êtes fixés, pour changer durablement la vie des Français.

A la lumière de cette perspective, je prends la liberté de vous écrire publiquement, afin d'avoir une réponse cohérente à trois de mes préoccupations majeures, qui touchent les générations futures, dont font partie nos petits enfants.

1. En effet, ce sont, cent mille euros de dettes qui pèsent déjà sur leurs petites épaules, alors qu'il ne savent encore, ni lire ni écrire.

2. Vous êtes le Premier, parmi près de six millions de fonctionnaires, à représenter plus de 50 % des seules dépenses de l'état, avec un déficit record du budget de la nation, souvent dénoncé mais jamais résorbé, classant la France parmi les plus mauvais élèves de l'Europe, avec un nombre de fonctionnaires des plus élevés.

Et pourtant vous représentez à peine 20 % de la population active, que certains qualifient de France d'en haut, alors que celle d'en bas, dans laquelle des millions de Français peuvent se reconnaître, comme une partie intégrante de cette population laborieuse qui n'a jamais su ce que sont les 35 heures, les 6 à 10 semaines de congés payés, les meilleures retraites, la garantie d'emploi à vie et qui par

leurs efforts, leurs sacrifices, et leurs silences pensent avoir largement contribué à atténuer cette fracture sociale, que le Président de la République redoutait tant !

3. Monsieur le Premier Ministre, je ne vous surprendrais pas en vous annonçant, d'ores et déjà, combien les Français ne sont pas dupes et savent qu'à peine vos cent jours expirés, ils vont assister impuissants aux ballets habituels des grèves, avec leurs cortèges de revendications et de frustrations, émanant le plus souvent des catégories sociales les plus nanties, celles là mêmes, supposées êtres rémunérées pour assumer en priorité ce qui constitue, leur premier devoir civique : « Le bon fonctionnement du service public ».

Je pourrais ainsi, vous allonger, d'une manière interminable, la liste des faits concrets qui tapissent, perturbent et empoisonnent la vie quotidienne d'un grand nombre de nos concitoyens, sont pris en otages plusieurs fois par an, à cause de conflits qui opposent sans cesse les syndicats aux pouvoirs publics, dans une spirale dangereuse, une guerre sans fin, au détriment d'une majorité silencieuse, impuissante, ne pouvant que subir cette dégradation du climat social, vécue comme une espèce de fatalité, qui dure depuis plus de trente ans, alors que le nombre des fonctionnaires a quadruplé durant cette même période

Qu'allez-vous faire de nouveau, qui soit susceptible d'inverser cette tendance infernale ? Pourtant, bien avant vous, Claude Allègre, ancien Ministre de l'Éducation sous le gouvernement Jospin, avait tenté de modifier le paysage Français, en voulant dégraisser le Mammouth, en vain !

Si une fois de plus les décisions gouvernementales, vont se caler, sur les prochaines échéances électorales de 2007, qui, comme à l'accoutumée, se résument à de beaux discours ou à des actions coups de poings, destinés à désamorcer des situations sociales explosives, sans jamais songer à extirper les racines profondes du mal, on va Monsieur De Villepin vers plus qu'une fracture sociale, vers une Libanisation en puissance de la société Française.

Comment voulez-vous que des Français, toutes sensibilités politiques confondues, puissent continuer à vous faire confiance, quand depuis un quart de siècle, ils assistent blasés, à la décomposition des deux plus grandes Formations Républicaines, de gauche comme de droite, qui représentaient des valeurs sûres. La France, le monde le reconnaît, réussit brillamment dans de nombreux secteurs, de l'aéronautique à l'agroalimentaire, des nouvelles technologies, aux industries de pointes, du tourisme à l'espace culturel et artistique, et cependant, elle est malade, et je dirais gravement malade de ses dissensions internes, de ses divisions, et de la perte quasi-totale des valeurs qui ont fondé la V<sup>e</sup> République. Monsieur Le Premier Ministre, n'attendez pas qu'elle soit grabataire ou dans le coma, pour agir, car nous savons, le peu d'efficacité, que peuvent avoir les thérapies de chocs dans ce genre de situations. Durant ma longue expérience médicale de biologiste j'ai appris : « Que, pour vaincre une maladie, il faut d'abord respecter une règle fondamentale : déterminer son étiologie ! Le diagnostic du mal, maintes fois, rappelé, par des experts compétents et impartiaux, s'articule autour de trois remèdes :

1. Il faut moins de fonctionnaires dans certains secteurs, et plus dans d'autres, c'est ce savant dosage, qu'il vous faudra trouver, et dont dépendra le salut de la France. Un chef d'Entreprise qui se respecte, doit assurer la prospérité, avant de penser à la cohésion sociale ou à la solidarité, car avec des caisses vides, on n'a jamais pu nourrir les plus démunis, ni même leur assurer un minimum de dignité ! Il est temps que la classe politique comprenne que les Français sont adultes, et qu'elle ne peut les leurrer par des discours démagogiques, qui entretiennent l'assistanat, sans jamais résoudre le cancer, du chômage, afin de ne pas heurter une minorité privilégiée dont vous faites partie !

2. Il faudrait plus qu'une révolution culturelle et morale, un miracle, pour que les Français vous fassent confiance,

et comprennent enfin, combien il est urgent et important que l'Education Nationale soit exemplaire dans sa mission éducatrice ; car vous le savez bien, d'elle, et de la qualité de son enseignement, dépend l'avenir de nos jeunes générations.

Je suis moi-même un émigré, originaire du pays du Levant, bien placé pour vous dire, que j'ai bénéficié dans mon pays d'origine, de la qualité des enseignants Français, qu'ils soient laïques ou religieux. Ils nous ont tellement bien éduqués qu'on a fini par aimer leur culture !

Il y a exactement 20 ans, j'étais invité par Jacques Toubon, Ancien Ministre, qui appartient à la même sensibilité que la vôtre, pour participer à un débat avec une dizaine de chefs d'entreprises venus des quatre coins de France.

Le thème : « Que proposez-vous pour changer la France » ? Nous étions sous l'ère de François Mitterrand.

Au bout de deux heures de débats et d'échanges, une synthèse semblait faire l'unanimité, elle se résumait en deux mots : « Moins d'impôts »

Dieu seul et le Trésor Public, savaient qu'à Espalion, j'étais un bon contribuable, mais ma voix à l'époque, ne pesait pas lourd, dans un concert qui refusait tout débat sur l'éducation de la génération 2000, privilégiant la voie fiscale, comme source de salut !

Ma voix, la seule du groupe, résonnait ce jour, comme « Une voix dans le désert » On dit Monsieur le Premier Ministre que : « Nul n'est Prophète dans son Pays », peut être le serais-je dans le vôtre pour la deuxième fois consécutive ! En effet nous sommes 20 ans plus tard, et cette fois-ci le temps presse, un peuple éclairé pardonne assez facilement les erreurs des hommes politiques, mais il a du mal à assimiler, les corruptions, les promesses jamais tenues, les scandales financiers, en un mot : « Les Trahisons »

3. « L'Ethique » ce mot qu'on ose enfin prononcer dans les coulisses de Matignon, ou à la chambre des députés, dès lors qu'il s'agit des manipulations génétiques !

Ce mot à lui seul, peut constituer le troisième remède dont a besoin la France.

C'est en son nom, sous un gouvernement de Droite, que Simone Weill Ministre de la Santé, légalise l'IVG, et paradoxalement c'est un Ministre de Gauche, Badinter qui sous Mitterrand, va abolir la peine de mort, y compris pour les crimes les plus odieux, réhabilitant du coup le sens de la vie, au nom d'un même principe « L'Ethique »...

Aujourd'hui nous ne sommes pas loin de légaliser l'Euthanasie, et demain peut être, l'Homicide volontaire, croyant agir au nom de « L'Ethique », avec l'espoir de diminuer le nombre des suicides, particulièrement chez les jeunes.

Les médias vous ont désigné comme le Chevalier Blanc de ce gouvernement, un titre qui vous va à merveille.

On dit que la France est le plus beau Pays du monde, je veux bien le croire, il a seulement besoin aujourd'hui, d'hommes courageux et volontaires, qui travaillent à la réconciliation du public et du privé, ce qui, ne peut que profiter aux générations futures.

Enfin le mot Démocratie aurait un sens plus attractif, si les hommes modérés de Gauche comme de Droite unissaient leurs efforts, en vue d'un même combat : celui de la France. Je vous remercie Monsieur le Premier Ministre de l'attention que vous accorderez à cette lettre, je l'assume avec la conviction de servir mon pays, ma famille, la liberté, si chère au cœur de tous les Français.

Je vous assure de ma gratitude, de mon encouragement, et de ma respectueuse considération.

Jean Claude ANTAKLI  
Écrivain Biologiste  
2 Bd. J. Poulenc  
12500 Espalion

PS. Trois mois plus tard, éclatait la crise des banlieues, suivi de près par l'interminable conflit devenu tristement célèbre : le CPE !

L'un des journaux qui avait publié cette lettre ouverte au Premier Ministre, avait privilégié le titre suivant : « Nul n'est prophète dans son pays, peut-être le serais-je dans le vôtre ! »

PREMIER MINISTRE

Paris, le 5 SEP. 2005

CABINET

Références à rappeler :  
CAB IV/4 - DC/OB  
R016358.01.1

Monsieur,

Monsieur le Premier Ministre a bien reçu votre lettre du 28 août 2005 accompagnée de votre livre *« Itinéraire d'un chrétien d'Orient »* que vous lui avez dédié.

Monsieur Dominique de VILLEPIN m'a chargée de vous remercier très sincèrement de l'envoi de cet ouvrage dont il ne manquera pas de prendre connaissance avec intérêt.

Vos réflexions sur la situation sociale et économique de la France et l'inquiétude que vous exprimez concernant l'avenir des Français ont retenu toute l'attention du Chef du gouvernement.

Je vous prie de croire, Monsieur, à l'assurance de ma considération distinguée.



Nicole MARTIN  
Chef du Service des Interventions

Monsieur Jean-Claude ANTAKLI  
2, boulevard Joseph Poulenc  
12500 ESPATION



## LETTRE OUVERTE AU PEUPLE FRANÇAIS

### Il était une fois le Liban...

#### « Comment et pourquoi en est-on arrivé là ! »

Certains comme moi, qui ai vécu 20 ans dans ce pays de douceur et de miel, ont dans leur cœur, le sentiment de ne l'avoir jamais quitté, tant les liens qui nous rattachent à lui, font partie de notre patrimoine « 6 000 ans d'histoire ! » Terre Sainte par excellence !

Tyr, Sidon, Cana, Byblos, Mer morte, Galilée, Samarie. Et voilà que, brutalement, juste après la Coupe du Monde de Football, pour ne pas gâcher la fête, au moment où les affres de la canicule embrasent les « unes » de tous nos journaux, éclate à la stupéfaction générale un conflit terrible, sanglant, disproportionné, juste de l'autre côté de la Méditerranée.

On est habitué, me direz-vous, aux images, des centres villes déchirés d'Irak, des rues chaotiques de Gaza, des visions apocalyptiques de Ramallah et de Jénine, éventrées par des chars ou des bulldozers. Mais les sonorités de bombardements, missiles, blocus maritimes, drones, bombes téléguidées au laser, invasions terrestres... viennent nous tirer de notre engourdissement estival.

Qui plus est, l'affrontement : « Israël – Hezbollah » et non Hezbollah, présenté comme tel dans tous les médias, détourne volontairement notre attention d'une réalité incontournable, d'une vérité criante : « La destruction pure et simple de l'entité Libanaise ».

Il faut persévérance personnelle, recherche historique et lucidité politique, pour ne pas comme on le dit communé-

ment chez nous, perdre son latin, dans ce conflit inextricable, dans ce marigaud sanglant du Proche et Moyen Orient !

L'observateur que je suis avec sa double culture, Orientale et Française, si étroitement liées depuis tant de siècles, veut tenter de répondre à la question essentielle que chacun a sur les lèvres : « Comment et pourquoi en est-on arrivé là !

Le Liban, étroite bande de terre de 200 km de long, sur environ 50 km de large, est adossée à la Méditerranée, et compte 4 millions d'habitants sur une superficie à peine plus grande que le département de l'Aveyron, avec la Syrie aux frontières Nord et Est, la Palestine aujourd'hui Israël et la Jordanie, aux frontières Sud.

En 1919, au lendemain de la I<sup>ère</sup> guerre mondiale, le Roi Fayçal d'Arabie paya de sa vie sa tentative de pacifier et de fédérer toutes les régions du Croissant Fertile.

Son projet visionnaire dérangeait déjà toutes les visées hégémonistes des Anglo-Saxons !

Or, c'est le 18 avril 1920 qu'a lieu à Saint Remo en Italie, une conférence internationale qui consacre le partage du Proche Orient : la France reçoit mandat officiel sur le Liban et le territoire des Alaouites (Syrie), son protectorat prenant fin en 1943, date à laquelle le pays des Cèdres obtiendra son indépendance.

Il devient alors aux yeux du monde, « cette Suisse de L'Orient », cette porte du monde arabe, ce trait d'union entre l'Orient et l'Occident, par sa capacité prodigieuse à mêler avec bonheur, ses activités bancaires, commerciales, et touristiques.

C'est dans la culture profonde des Libanais qu'il faut chercher l'exceptionnelle réussite de ce pays, culture solide, brillante et frottée à toutes les grandes civilisations.

Elle débute avec les Phéniciens parcourant les mers et pas seulement la Méditerranée, puisque des Comptoirs s'installent en Amérique du Nord, en Amérique Latine, sur la côte ouest de l'Afrique... et l'Australie.

Cette ouverture au monde, cet appétit de communiquer, ce désir de connaître et de partager, se traduisent, dès l'in-

dépendance, par la constitution d'un Etat, multiconfessionnel, et multicommunautaire.

A l'heure où en France nous oscillons entre intégration et communautarisme, tournons nos regards vers ce pays du Levant de 1943, où Chrétiens (Maronites, Catholiques, Orthodoxes, Coptes,) et Musulmans (Sunnites, Chiïtes, Druzes, Alaouites) sans avoir inventé la laïcité, vivaient côte à côte en parfaite harmonie, qu'ils soient Grecs, Arabes, Arméniens ou Juifs.

Cet exemple de tolérance et de fraternité dérange, surtout parce qu'il se trouve en plein cœur d'une poudrière, que les Occidentaux n'ont cessé d'attiser pour les raisons suivantes :

1. L'or noir découvert au début du XX<sup>e</sup> siècle ! Et pour son malheur, le Liban est une oasis de terre au milieu d'un océan de pétrole (Iran, Irak, Koweït, Arabie Saoudite, Emirats Arabes Unis, Pays du Golfe...)

Un rappel historique en 1918 Clemenceau câble à Wilson son homologue Américain : « Pour nous chaque goutte de pétrole vaut une goutte de sang ! »

Wilson répond : « Toutes les flottes, toutes les armées, tout l'or du monde ne peuvent rien contre celui qui dirige le marché du pétrole ! »

2. La création de l'état d'Israël en 1948 aux portes mêmes du Liban : Par la force au mépris des contestations internationales, dont la première, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes !

En réalité, les cartes étaient distribuées depuis la conférence de Yalta, au lendemain de la seconde guerre mondiale, où le partage du Proche et du Moyen Orient avait été dessiné !

L'histoire de ce XX<sup>e</sup> siècle nous enseigne combien, il est difficile de faire confiance aux grands de ce monde, qui ont souvent manqué de vision, de courage et de sagesse.

Le Liban, en est la triste illustration : voilà un pays qui n'a aucune ressource minière, aucune industrie de transformation, rien semble-t-il pour attiser les convoitises.

Et pourtant, havre de paix et de convivialité, il va être le théâtre de tous les affrontements interarabes, des invasions successives, des règlements de comptes entre Israéliens, Palestiniens, Syriens et Iraniens interposés.

Depuis 1948, les conflits n'ont jamais cessé d'embraser le Proche Orient, et les Libanais en ont fait régulièrement les frais.

Ainsi en 1956 la nationalisation du canal de Suez par le charismatique Président Egyptien

Gamal Abdel Nasser, entraîne l'intervention militaire de la France et de la Grande Bretagne.

Israël mobilise, les pays arabes font de même, on passe très près d'un embrasement général évité, par la pression diplomatique des Etats-Unis.

En 1958, c'est la première tentative de conquête du Liban au nom du Panarabisme.

Au sein même du parlement libanais, partisans et opposants au ralliement à la R.A.U. (République Arabe Unie) déclenchent une guerre civile.

Le Président Libanais Camille Chamoun en appelle aux E.U., et la 6<sup>e</sup> flotte débarque à Beyrouth avec 5 000 marines, on relève 10 000 morts !

La paix et l'unité du pays reviendront rapidement grâce à l'élection à la Présidence de la république du Général Chehab, véritable De Gaulle Libanais !

En 1967 la guerre éclair des six jours Israélo-arabe, va sceller le sort de 500 000 Palestiniens qui, spoliés et contraints à l'exil, vont vivre sous des tentes aux frais de la communauté Internationale, dans la plupart des pays arabes limitrophes. Leur sort n'est toujours pas réglé, en dépit des promesses des grandes puissances et de l'ONU.

La suprématie de l'état d'Israël, sa politique hégémonique d'expansion exacerbent Nasser qui entre en guerre, soutenu par la Syrie et la Jordanie.

En six jours Israël s'empare du Sinaï, du Jourdain, et du plateau du Golan en Syrie, multipliant ainsi par quatre la superficie de son territoire !

L'ONU impose la fameuse résolution 242 (qui pour les décennies à venir sera au cœur de toutes les négociations

au Proche Orient) : à l'unanimité de ses 15 membres, le Conseil de sécurité vote le retrait des territoires occupés par Israël. Cette résolution n'a jamais été appliquée par Israël !

« Qui conquiert un territoire ne peut le coloniser avec ses propres citoyens ».

C'est la convention de Genève et de la Haye, loi internationale reconnue par tous les pays du monde... excepté par Israël, qui dès 1967 installe des implantations Juives dans les territoires occupés. Les Palestiniens répondent en représailles, par les premiers attentats à la bombe.

Le Fatah, le Hamas, le F.P.L.P. se structurent en Palestine occupée, et face à la passivité Internationale, entrent dans le cycle de la violence : attentats, enlèvements, détournements d'avions, etc. Les réfugiés arrivent par milliers en Jordanie d'abord, où les Palestiniens tentent de renverser le Roi Hussein (Septembre Noir), et au Liban surtout où ils forment un état, dans l'état Libanais.

### **1973. La guerre du Kippour**

Alors que par l'accord de Bnghazi, la Syrie, l'Egypte, et le Liban tentent de jeter les bases d'un Etat fédéral, la guerre éclate, le front Égyptien et le front Syrien s'embrasent simultanément afin de récupérer les territoires conquis par Israël

Le Président Sadate capitule vite et accepte un cessez le feu unilatéral avec Israël.

Il délaisse son allié Syrien, et permet à Tsahal de concentrer toutes ses forces au Nord menaçant directement le régime baasiste du Président Hafez Al Assad.

Le Conseil de sécurité de l'ONU adopte la résolution 338 à l'unanimité.

Elle rappelle la résolution 242 dans tous ses éléments, et ne sera jamais appliquée par Israël ! Des dizaines de milliers de réfugiés vont entrer à nouveau au Sud Liban.

## **1974-1990. La guerre du Liban**

La guerre fait rage au Liban qui étouffe sous tous ses réfugiés et ouvre camps sur camps pour les accueillir (alors qu'il est le seul pays qui a observé une neutralité parfaite à l'égard d'Israël, lors des deux dernières guerres Israélo-arabes !)

Au sommet arabe de Rabat en octobre 1974, l'OLP considérée jusque là comme organisation terroriste, est reconnue comme seule représentante du peuple Palestinien, et admise du même coup à l'ONU.

L'Égypte, la Syrie, la Jordanie, l'Arabie Saoudite, et le Liban, sont prêts à reconnaître Israël, en échange du respect de la fameuse résolution 242 de l'ONU.

L'état Hébreux refuse cette main tendue ! Cette intransigeance va précipiter le Liban dans le chaos durant 15 années interminables.

Les milices chrétiennes, partisans de la réduction des activités palestiniennes anti-israéliennes dont les retombées nuisent aux intérêts du pays, et les milices islamiques, soutiens des réfugiés, s'affrontent, entraînant : « chômage, famines, anarchies, assassinats, et exodes en masse des chrétiens d'Orient... »

Dès 1976 on compte déjà 30 000 morts et 100 000 blessés.

La Syrie entre en scène à la demande du gouvernement Libanais et s'interpose entre les belligérants. Le Département d'Etat Américain va lui reconnaître : « Un rôle constructif et prééminent sur l'ensemble de la région... »

En 1977, Sadate capitule et signe seul : « une paix séparée qu'il croit juste et permanente avec Israël... qui continue sa colonisation de Gaza, entreprend l'élimination ciblée de tous les chefs de la résistance palestinienne à l'étranger, et entre au sud Liban en représailles aux attentats. »

Ni les accords de Camp David sous les auspices de Jimmy Carter, ni le « No more wars !

Plus de guerres ! De Sadate, et de Begin, prix Nobel de la paix, ni les 100 000 manifestants du mouvement : La Paix Maintenant, sur la place de Tel Aviv, ne font reculer les hommes en armes au Liban et en Israël ».

Pire, Ariel Sharon ministre de la défense, va décider sans l'aval des américains le premier bombardement du quartier général de l'OLP situé en plein Beyrouth, capitale du Liban !

En quelques minutes, le bilan de cette intervention est de : « 100 morts, 600 blessés »

Puis c'est l'assassinat de Sadate, suivie d'une entente occulte et tacite entre l'état hébreux et les milices chrétiennes libanaises exaspérées !

Elle aboutit à l'opération : « Paix en Galilée ! » qui conduit Israël et Sharon jusqu'aux portes de Beyrouth, avec pour conséquences l'assassinat du président chrétien, Gemayel et du Druze, Joumblatt, deux principaux leaders politiques libanais !

Le point culminant de cette étrange paix en Galilée, trouvera son paroxysme d'horreur dans le massacre devenu tristement célèbre, des camps de Sabra et de Chatila !

Que reste-t-il de la souveraineté libanaise prisonnière au Nord de l'armée Syrienne, au sud et jusqu'aux portes de Beyrouth, de l'armée Israélienne, et infiltrée au centre par les 500 000 réfugiés palestiniens, dont Arafat et ses 15 000 soldats qui ne doivent leur salut qu'à une fuite éperdue sur des bateaux affrétés par la marine Française !

Les accords de Taëf, signés en Arabie Saoudite stoppent une guerre de 15 ans, dont le bilan s'élève à 100 000 morts, 200 000 blessés et handicapés, l'exode du quart des chrétiens du Liban !

Le pays des Cèdres est totalement détruit, ruiné et toujours occupé !

## **1980-1988. « Le conflit Iran Irak »**

Pendant que la guerre fait rage au Liban, un autre conflit se prépare tout près, Khomeiny a renversé le Shah d'Iran et veut échapper à la tutelle américaine.

L'arme du pétrole redoutable entre ses mains, inquiète toutes les chancelleries du Monde Occidental, car l'Iran fait peser la menace d'une flambée des cours du pétrole au niveau de l'OPEP.

Après avoir armé l'Irak de Saddam Hussein, l'Occident l'incite à déclarer la guerre à l'Iran ! Les missiles et les bombes en provenance des E.U. de G.B. et d'U.R.S.S. sont redoutables d'efficacité, en particulier ceux qui sont interdits par la Convention de Genève.

Le bilan est désastreux, un million de morts, près de deux millions d'handicapés et de blessés, mais après tout, il ne s'agit que d'une guerre Arabo-Perse, et avec ce sinistre bilan, l'économie Mondiale, voire Occidentale va être bien réactivée !

L'état d'Israël semble en apparence loin de ce conflit régional, pourtant il va en 1982 bombarder la centrale nucléaire civile de Tammuz en Irak, construite par la France, tuant deux civils dont un ingénieur Français au mépris une fois de plus de toutes les règles Internationales Et paradoxalement, alors que les E.U. arment l'Irak contre l'Iran, l'état d'Israël n'a aucun scrupule à fournir des armes américaines à l'Iran, provoquant ce qu'on découvrira ultérieurement : « Le scandale de l'Irangate ! »

L'année 1990 marque une pause provisoire pour toute la région, des tractations ont lieu sous l'égide des Pays Arabes afin d'arriver à un compromis équitable entre le Koweït et l'Irak à propos du dossier litigieux des Iles Majnoun et du débouché sur le Golfe Persique.

Le 2 août 1990 après l'échec de ces négociations, Saddam Hussein envahit le Koweït.

D'après le rapport d'une commission du Sénat Américain, dès 1989, les américains avaient cessé de voir en Saddam Hussein un allié présentable !

Car un véritable brouet d'agents biologiques avait été exporté vers l'Irak par des fournisseurs privés U.S. Ces agents ni atténués ni affaiblis pouvaient être reproduits et disséminés par des ogives chimiques livrées par les Etats-Unis.

La menace d'une guerre bactériologique déclenche une résolution du Conseil de sécurité de l'O.N.U. la 660, qui votée à l'unanimité exige le retrait immédiat et inconditionnel de toutes les forces irakiennes du Koweït

Le 17 janvier 1991 résonne : « Tempête du Désert » ou la nouvelle guerre du Golfe, celle de Georges Bush, et

chacun a en mémoire cette terrifiante expérience, ce déluge de feu, pour qui et pour quoi ?

Et loin du vacarme, un homme, Mansour Labaki fait entendre cette voix, celle d'un prêtre Libanais et écrivain dans l'église d'Espalion : « Le Monde entier se mobilise pour le Koweït, un pays riche en pétrole alors que le Liban agonise depuis 15 ans dans l'indifférence générale !

Quand vous serez devant Dieu que direz- vous au Seigneur ?

Je ne savais pas ! Tu aurais dû nous avertir ! Combien de bombes, combien d'agonies, de cris d'enfants martyrs vous faut-il ?

En homme de Dieu, je suis venu vous dire que le Christ à travers les enfants du Liban, ceux de France, ceux d'Israël et d'Irak est mort aujourd'hui... Non pas une fois, mais cent mille fois ! Et pourtant notre Dieu est un Dieu d'amour, de Paix et de joie.

## **2001. Le terrorisme s'exporte aux E.U.**

« Les Tours du World Trade Center » sont détruites !

En quelques secondes, ces images vont faire le tour du monde, comme un prélude à une prochaine d'Apocalypse ! Ben Laden et ses complices, nous dit-on, frappent au cœur des Etats-Unis, qui ripostent aussitôt par l'invasion de l'Afghanistan, pour débusquer quelques terroristes...

En Palestine, territoire toujours occupé, on en est à une énième Intifada, la guerre des pierres, réprimées par les chars et les bombardements. Les attentats suicides sèment la terreur en Israël et selon la prédiction du Président Français Jacques Chirac :

« Nous allons avoir plein de petits Ben Laden ! »

Le « mur de la honte » s'érige lentement pour séparer deux Communautés appartenant à la même race sémitique, et qui ne peuvent plus se regarder.

Cela nous rappelle à nous, Européens, le Mur de Berlin, de sinistre mémoire, et c'est à peine si on élève la voix face à ce nouveau massacre qui se prépare !

### **La guerre du Golfe 2003, celle de Georges. W. Bush**

Dieu seul sait qu'il l'a voulue cette guerre, le Président des E.U. pour régler son compte à Saddam Hussein, pour mettre définitivement la main sur les immenses réserves pétrolières de l'Irak, pour écraser les Irakiens déjà à genoux par douze ans d'embargos

Sur les vivres, les médicaments et les produits de première nécessité (5 000 enfants, l'équivalent d'une petite ville comme Espalion, meurent chaque mois faute de soins) pour protéger Israël... des armes de destruction massive, pour redessiner la carte du Proche Orient et surtout si l'on croit G. Bush : « Pour pacifier la région » !

### **L'axe du Mal !**

Sans l'aval de l'O.N.U, désapprouvés par l'AIEA, Georges W. Bush et Tony Blair vont réaliser leur programme, et définir « l'Axe du Mal ».

L'axe change arbitrairement selon les humeurs de ceux qui le définissent :

Arafat, longtemps considéré comme terroriste, est devenu un interlocuteur privilégié, incontournable, prix Nobel pour effacer ses turpitudes.

Kadhafi qui a été longtemps le centre de cet axe, vient de se refaire une vertu !

L'Arabie Saoudite qui a fourni le gros des troupes du « World Trade Center », en a réchappé, la Syrie et l'Iran sont dans le collimateur, en ligne de mire, le Hamas

qui pourtant vient de gagner les élections, démocratiquement, (les observateurs se sont plus à le reconnaître) face au Fatah de feu Yasser Arafat, vient d'y faire une entrée fracassante ! Que dire alors du « HEZEBALLAH », de

Hezeb (parti) et Allah (Dieu), soit en arabe littéraire « Le parti de Dieu ».

Ses membres se recrutent parmi la population Chiite Libanaise qui compte 1 million d'habitants soit le quart de toute la population Libanaise.

Le Liban n'ayant jamais eu d'armée régulière, les différentes communautés (chrétiennes, musulmanes et druzes) se sont organisées en milices, pour se défendre d'abord, puis pour faire valoir leurs droits au sein de leur Communauté Nationale.

Depuis la fin de la guerre du Liban en 1990, le Hezeb Allah est resté actif, réactif et mobilisé, en résistance contre l'occupant Israélien. Organisé en parti politique, il soutient la cause palestinienne, il est proche des idées des chiites iraniens et que G. W. Bush le veuille ou non, il est représenté très démocratiquement au Parlement Libanais.

Le mot « Parti de Dieu » qui choque en France, n'a pas cette connotation au Liban, où la référence à Dieu, à l'Esprit de Dieu, est sur toutes les lèvres.

Il me souvient d'une de nos compatriotes, Brigitte Julien, photographe bien connue en Aveyron, qui appelée à témoigner du martyr libanais dans les années 90, pour l'ordre de Malte, sous l'égide de Jacques Godfrain Ministre de la Coopération, et député de l'Aveyron, avait intitulé sa magnifique et bouleversante exposition photographique de Millau : « Spiritualité du Liban » !

## **De 1990 à 2005. « La reconstruction du Liban »**

Le Liban, de 1990 à 2005, s'est tout entier tourné vers sa reconstruction. Il a trouvé en son Premier Ministre, Rafic Hariri, grand ami de la France et de Jaques Chirac, le pionnier qui a dégagé Beyrouth de son passé tragique et l'a engagé sur la voie d'un nouvel avenir.

En premier lieu, R. Hariri s'est attaché à la réunification de la Société Libanaise, après les déchirements de la guerre, puis à la relance de l'économie. Ce projet, ce chantier gigantesque pour un si petit pays, a été soutenu par les

sacrifices des Libanais... et leur espoir indéfectible en un avenir meilleur. Mais il a englouti des milliards de dollars.

Flatté d'être traité de Baron Haussmann Libanais, R. Hariri a réussi en 2000 à libérer son pays (excepté les fermes de Sheeba) de l'occupation Israélienne avec l'aide et le soutien du Hezeb Allah, et en 2005, à mener les tractations, pour que la Syrie quitte enfin le Liban. Il l'a payé de sa vie ! Le formidable élan d'unité nationale qui a suivi son assassinat, pouvait laisser penser à un nouveau départ. Cet espoir vient d'être anéanti en juillet 2006 !

C'est Renan qui disait : « Une nation, c'est la volonté de vivre ensemble autour d'idéaux et de projets, consentis dans un cadre géographique et historique, défini par des traités, des engagements, un pacte, une histoire vécue en commun. »

J'ai essayé de vous dire ce que j'ai vécu, ce que je sais, ce que je crois, ce que je souffre aussi, afin que juchés sur mes épaules, il vous soit possible de dépasser ce mur d'incompréhension d'aujourd'hui, pour voir mieux... et plus loin..., loin de toutes les manipulations médiatiques.

Si ce nom de « Liban » est magique, s'il vous parle au cœur, n'en soyez pas étonnés...

C'est une longue histoire d'amour entre nous. Depuis les Croisades et Saint Louis,

François 1<sup>er</sup>, Napoléon 1<sup>er</sup>, et Napoléon III, De Gaulle, notre amitié ne s'est jamais démentie. Nul pays n'a autant cru en la mission civilisatrice de la France. A l'heure des repentances simulées et réitérées, le Liban nous renvoie l'image de l'estime de nous-mêmes !

Beaucoup d'entre vous ont sûrement oublié, s'ils ne l'ont jamais su, la Pacte de coopération mutuelle Turco Irakien, signé à Bagdad en 1955. Initié par la Grande-Bretagne, inquiète du prestige de la France en Syrie et au Liban, il proposait l'adhésion de tous les pays arabes, de l'Iran et du Pakistan, en excluant surtout Paris !

Cette malicieuse combinaison se retournait contre ses auteurs, grâce à qui ? Au Liban et à la Syrie, qui le dénonçaient publiquement en ayant le courage de refuser d'y adhérer.

Le Président Valéry Giscard d'Estaing l'avait certainement oublié lui aussi, quand en 1977 il resta sourd aux appels de détresse des Libanais plongés dans l'horreur, le Président Mitterrand de même, qui laissa les mains libres à l'administration anglaise et américaine, au Proche Orient, encore mieux le Président Chirac qui en juillet 2006 se pose la question de savoir : « Si on n'est pas en train de détruire le Liban » ? Le Président serait-il soudain privé de journaux télévisés au G8 ?

Et aux sirènes qui depuis la fin de la 2<sup>e</sup> guerre d'Irak, s'en prennent à la Syrie et à l'Iran, brandissant la menace d'un conflit nucléaire, après les armes de destruction massive de S. Hussein de sinistre mémoire, je voudrais répondre ceci : Les massacres ne riment plus à rien, mêmes les « Touts Puissants » doivent se rendre à l'évidence, ils sont réduits à l'impuissance. Le détenteur de la Toute Puissance peut certes exterminer les autres, mais ceux-ci sont en mesure de lui faire subir le même sort. Si bien que chacun est à la fois tout puissant, et totalement vulnérable, d'une impuissance absolue... alors que jusqu'à présent elle était relative.

Le déluge de feu qui a troublé la canicule de juillet, prenant prétexte de l'enlèvement de 2 jeunes militaires israéliens, a saccagé en 48h toutes les infrastructures d'un pays grand comme l'Aveyron, je le redis. Le Hezeb Allah a enlevé 2 militaires en patrouille sur le territoire libanais ! Une bavure grave, impardonnable, on l'a vu, qui mérite le massacre de femmes et d'enfants ! L'armée Israélienne, bombarde en territoire libanais, un poste d'observation de la Finul, 4 soldats sont tués (de la Force Internationale, neutre par excellence) ! Broutilles !

Et le massacre de Cana ? Bavure stratégique, silence gêné !

Pas de condamnation de l'ONU, ce « machin » comme le disait De Gaulle, toujours visionnaire. Les Etats-Unis déplorent...

Le ballet diplomatique indécent, des 15 à Rome, a quelque chose de pathétique dans l'aveu même de son impuissance. Je me prends à imaginer l'attitude de De Gaulle :

« Entre vous et moi, serait-il revenu de Rome, satisfait d'un couloir humanitaire, qui insulte les libanais ? » Ce Corridor, ouvert avec « l'autorisation » de l'armée israélienne ? Réservé, je dis bien réservé, aux Franco... quelque chose ! Et les autres, alors, de la chair à canons ?

Et cette conférence de Rome où les belligérants pourtant moult fois désignés depuis 2003, l'Iran, la Syrie, le Hezeb Allah ne sont mêmes pas invités ? Les Etats-Unis et les Britanniques en sont à croire que l'on peut faire le bonheur des peuples... malgré eux. Vont-ils se réveiller enfin, après la Corée, le Viêt-Nam, l'Afghanistan, l'Irak, et tout le Proche et Moyen Orient ?

Et si d'aventure, notre Président Jaques Chirac, se montrait inspiré, il pourrait prédire, sans beaucoup s'avancer : « Nous allons avoir pleins de petits Hezbollahs » !

Je laisserai le dernier mot à Monsieur Jean Raymond Frugier, homme d'état Français, secrétaire des affaires étrangères à l'Assemblée Nationale, qui écrivait en pleine guerre libanaise, pour sensibiliser nos élus :

« Le Liban est le théâtre d'un véritable génocide. Des troupes étrangères occupent militairement son sol et s'efforcent de détruire son âme. Allons-nous le laisser mourir ?

Ce serait sans doute pour la France, une sorte de trahison, et pour l'Europe, une perte irréparable, car en dépit de son martyr, Beyrouth demeure la clef d'entrée du Proche-Orient »

## **Il était une fois... Les Chrétiens d'Orient**

Les Phéniciens ne constituent qu'un maillon, prodigieux et magnifique, dans la longue histoire du Liban, pleine de péripéties, de pages glorieuses et de jours sombres, sans que ne se perde jamais la personnalité d'un peuple qui garde foi en son destin.

Entre 4 000 ou 5 000 ans avant l'ère chrétienne, quelques huttes primitives, face à l'immensité de la mer au visage changeant, se rassemblent... une ville apparaît sur le

littoral : Byblos (Jbeil) peut-être... Ce sont là, les ancêtres des Libanais, issus du sol où ils naquirent.

Siècles après siècles, ils vont fonder une succession de villes indépendantes : « Rouad, Batroun, Byblos, Beyrouth, Saïda, Tyr, et Césarée, véritables cités-Etats, politiquement autonomes.

Egyptiens, Perses, armées d'Alexandre, des Romains, et des Croisés, Sarrasins, Turcs, et Mameluks, Bonaparte, Napoléon III, tous vont fouler leur sol, tous ont longé cette côte.

Des racines humaines profondes, accompagnent et nourrissent, le long cheminement d'un peuple qui se frotte aux invasions successives, parfois meurtrières, sans perdre pour autant son identité originelle. Une et indivisible !

Car le Liban devient un peuple... (Donnant l'exemple d'une Communauté de sentiments), une nation (Communauté de volonté), une patrie (La terre de ses pères)... et sa rencontre historique avec les « Peuples de la Mer », ceux-là venant du Nord, peut-être des Danois, va remodeler ces Phéniciens.

En les absorbant, ils vont apprendre d'eux toutes les nouvelles techniques et devenir ces hardis navigateurs qui apprennent aux autres peuples à nouer entre eux des liens commerciaux, des échanges, des contacts humains par quoi s'ouvrent l'intelligence et le cœur.

« N'y aurait-il qu'un hommage à lui rendre, qu'il faudrait apprendre au monde, que le Liban a apporté à une Europe encore barbare, à un univers européen encore replié sur lui-même et pratiquement inculte, ce bien inestimable qui s'appelle la civilisation, 3 000 ans avant Jésus Christ » (Jean-Raymond Frugier).

Ensuite seulement arriveront les Grecs, puis les Romains. Mais l'expansion phénicienne fut vraiment civilisatrice, avec ses réseaux de comptoirs, enseignant l'écriture, avec des qualités d'intelligence bien plus importantes que le poids des armes. Car dans l'intérêt de leurs commerces, ils désiraient la paix ! Aptes à se défendre, ils préféreraient toujours la voie diplomatique, exemple rare dans l'antiquité, (Et Ô combien de nos jours !) d'un peuple

riche et énergique, attaché à la liberté, sans querelles intestines, et jamais agressif à l'égard de ses voisins.

C'est à Byblos que se place la découverte décisive, l'alphabet de 22 signes ou lettres, représentant exclusivement des sons, vers 1350 avant J.-C. Il adaptait, en le simplifiant celui d'Ougarit en Syrie. C'est là aussi, selon Léo Homo que naquit le premier livre antique : « Byblos dérive du mot Grec *biblion* c'est-à-dire livre ». Ce sont les Phéniciens qui l'apporteront aux Grecs puis aux Romains.

Thalès, l'un des Sept Sages de la Grèce, naquit en Phénicie. Créateur de la Physique, de la géométrie et de l'astronomie, il fut un brillant philosophe.

Et selon Jean Mazel, c'est à Sidon qu'auraient été inventés la table de multiplication, et le théorème de l'hypoténuse, par Pythagore, qui y aurait fondé sa célèbre école sur la mathématique et la magie ésotérique des nombres. Et Zénon, d'origine phénicienne, fut le fondateur de la doctrine stoïcienne.

Ces esprits éminents attestent la pluralité et la vitalité de la culture libanaise, qui tout au long des siècles allait faire de Beyrouth le centre intellectuel le plus rayonnant du Proche Orient. On se doit de rappeler aussi, l'originalité de l'art phénicien, en architecture, en sculpture sur ivoire, en céramique, en bijoux, en statuaire, en verrerie...

Au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. la science géographique fait son apparition et deux peuples d'Orient, les Phéniciens et les Perses vont en être les précurseurs.

Nul peuple comme on vient de voir, n'a ouvert autant de portes de communication dans ce présent avant J.-C. ni autant de fenêtres sur l'avenir, au premier siècle de l'ère chrétienne.

Le Liban est alors transformé en Province Romaine, et Beyrouth réputé pour ses écoles de médecine, de rhétorique et de droit, devient le centre universel de la culture latine.

On comprend mieux maintenant combien le Liban par son rayonnement philosophique, métaphysique et spiritua-liste, était prêt à recevoir l'enseignement du Christ. Premier bastion de la Croix, il va regrouper à Tyr et à Beyrouth

le plus grand nombre de croyants : « C'est de Tyr que St Paul va s'élancer pour porter la Parole au cœur même du Monde Romain, interpellé par Jésus sur la route de Damas. Il va découvrir, inscrite au secret de l'Histoire, que pour vaincre, La Vérité a besoin de Sang ! » Daniel Rops.

Or en face de la société païenne que ronge déjà la décadence, la société chrétienne en Terre Sainte, dans son ensemble, est pleine de force et de santé.

Du Liban, grâce à la flotte phénicienne, galères, navires de commerce, les chrétiens du Liban partent évangéliser le Bassin Méditerranéen.

## **Les Maronites du Liban**

Saint Maron, patron de l'église maronite est né au IV<sup>e</sup> siècle après J.-C. Pieux anachorète, reclus dans la plus complète solitude, il attire de nombreux disciples par sa sagesse et sa foi.

A sa mort en 410, un Monastère s'éleva sur le Tombeau du Saint, et compta 800 moines.

Constitués en patriarcat indépendant, les Maronites durent se réfugier dans la Montagne Libanaise, pour échapper aux persécutions et à l'invasion musulmane. Ils préférèrent tout abandonner plutôt que de pactiser avec les infidèles. Dans de rudes parois rocheuses, les Maronites vont creuser des cellules à pic sur le vertigineux précipice, et s'y terreront pendant 400 ans. C'est la Vallée Sainte, là que se concrétise l'âme éternelle du Liban.

Isolés, coupés de Byzance et de Rome, ils ne vont émerger dans l'histoire qu'au temps des Croisades. Regroupés dans la vallée de Qadicha, à Chypre, à Alep, et Antioche, ils vont tisser des liens avec la France, en communion avec eux dans la Foi, et reconnaissant l'autorité du Pape vers 1180. Car les Maronites vont accueillir avec joie les Croisés, et surtout les Français auxquels ils seront liés par une amitié indéfectible.

Sans le secours des Maronites, Syriens et Libanais, 40 000 environ, La Croisade, cet événement unique qui a

pour cadre, la Terre Sainte, n'aurait été qu'une folle et inconsciente aventure. Ces Chrétiens d'Orient : « Gens de notre Foi, gens prud'hommes et loyaux » selon Guillaume de Tyr, un des premiers historiens croisés, vont être conseillers et guides de Godefroy de Bouillon dans sa marche vers Jérusalem, et participer au siège de la Ville Sainte.

Selon Foulcher de Chartres : « Ces Maronites qui souhaitaient depuis si longtemps leurs venus, couraient au devant d'eux en pleurant et en chantant des cantiques ! ».

Ils donnèrent aux Francs, conscience du caractère sacré de leur mission, payèrent de leur personne, en participant à toutes les batailles, leur ouvrirent les villes et leur apportèrent le réconfort d'une amitié exceptionnelle.

Lors de la dernière croisade, Saint Louis eut le dernier mot : « Nous sommes sûrs que cette nation de Saint Maron, est une partie de la nation française, car son amitié pour les Français ressemble à l'amitié que les Français se portent entre eux ! » Il offrit au Patriarche et à son peuple, protection comme aux Français eux-mêmes, promesse entendue et tenue par toute la lignée des Rois de France, qui à partir de François I<sup>er</sup> et aux yeux du monde, deviendront les protecteurs naturels de tous les Chrétiens d'Orient.

Ce qu'il faut retenir de cette épopée qui scella l'amitié Franco-libanaise ? C'est Michelet qui parle : « Les Croisades ont leur idéal en deux grands Français :

Godefroy de Bouillon les ouvre, elles sont fermées par St Louis » et Théophylle Lavallée : « Le Liban a été le dernier bastion des Francs, et les Maronites leur dernier rempart »...

Mais au XIV<sup>e</sup> siècle la nuit ottomane tombe sur l'Empire Byzantin et le Proche Orient.

Or l'aurore du Liban va se lever grâce à la consolidation de ses liens avec Rome.

En formant à la culture occidentale le clergé maronite libanais, l'Europe découvre la richesse de la culture Syriaque.

Richelieu intensifie ses relations avec les maronites après que Jacques Cœur, financier de génie, battant pavillon du Roi de France, obtint à Beyrouth, dans le plus grand port du Levant, agences, entrepôts, consulats et tribunaux !

Avoir souffert ensemble contribue à faire l'unité d'une Nation et au XVI<sup>e</sup> siècle, le Liban est partagé entre des petites dynasties locales.

Le soutien vint encore de la France et des « Capitulations ». François 1<sup>er</sup> pris en étau au Nord par l'Empire de Charles Quint, et au Sud par l'Empire Ottoman, avait préféré renouer des relations avec les Turcs. Mais il ne se jette pas dans leurs bras et en protecteur du Saint-Sépulcre et de toute l'église latine de Jérusalem, il obtient de Soleiman le Magnifique, un véritable droit de cité pour le culte chrétien. Il assura la suprématie Française dans tout le Levant où il n'était possible de naviguer que sous pavillon français, et où les Consuls de France, dont le premier s'établit à Alep (Nord de la Syrie), étaient les arbitres de toutes les contestations maritimes.

On est loin du « Corridor » de Jacques Chirac, de sinistre et récente mémoire !

Le prestige de la France lui valut le titre de Protecteur des chrétiens de toute la Terre Sainte et de ceux de l'Empire Ottoman. Les Capitulations imposèrent les comptoirs des commerçants français, dans tout le bassin méditerranéen. Et deux érudits Libanais traducteurs et linguistes firent leur entrée au Collège de France à Paris.

Ces Capitulations furent renouvelées jusqu'à Louis XV avec tous leurs monopoles, et renégociées par Bonaparte... et Napoléon. Sous son règne, furent reconstituées les sociétés missionnaires qui attestent des projets plus ambitieux qu'il souhaitait réaliser.

Mais l'Empire Ottoman de la Sublime Porte qui avait conquis de haute lutte ces provinces de la Syrie et du Liban, sur l'Empire des Mamelouks du Caire en 1516, donne des signes de fatigue et d'affaiblissement dont vont profiter les petits chefs locaux Libanais.

Du milieu de leurs luttes mesquines pour le pouvoir, un homme, Fakhreddine<sup>2</sup> élevé dans la Montagne Libanaise à 2 600 mètres d'altitude presque uniquement habitée par des Maronites, cultivant la vigne et le vin, surgit, et, pendant 50 ans rayonnera sur ce monde chrétien, bien au-delà des limites du Liban.

Ce prince Druze finira étranglé sur l'ordre du Sultan Turc. Mais pour la première fois, s'est fait jour l'idée de nation, l'idée de patrie pour donner à ce peuple un caractère original. Bien que le Pacte National signé le 10 novembre 1943, soit considéré comme le point de départ de l'Indépendance, c'est un siècle plus tôt le 8 juin 1840 que Maronites, Druzes, Grecs et Musulmans du Liban ont associé leur destin en dépit des Turcs au pouvoir agonisant.

Il n'est pas jusqu'à Napoléon trois qui ne se soit occupé du Liban, et des chrétiens, en renforçant l'influence française par la multiplication des congrégations religieuses, Lazaristes, Maristes, Jésuites qui fondèrent la célèbre université de Saint Joseph à Beyrouth.

Dans un dernier sursaut avant de disparaître, les Turcs vont pousser les Druzes, par des intrigues de Palais, à exterminer les Chrétiens.

De cette terrible tuerie qui s'étend jusqu'en Syrie, je retiens ce formidable témoignage du XIX<sup>e</sup> siècle, sur lequel je voudrais conclure cette rétrospective historique, incroyable et passionnante.

Nous sommes le 9 juillet 1860 à Damas, où les égorgeurs font rage. Devant le Consul de France, un homme un Musulman s'avance, il veut sauver les Chrétiens : « Tu m'as dit un jour, que là où est le drapeau de la France, là est la France ! Eh bien emporte avec toi ton drapeau, plante-le sur ma demeure et que la demeure d'Abdel-Kader devienne la France »

Cet ennemi loyal, qui avait tenu tête à la France, avait compris ce que la France de Napoléon

Trois voulait apporter à son pays. 150 ans plus tard, ne nous sentons-nous pas gênés par les calculs, l'indifférence, la protestation du bout des lèvres de notre gouvernement ?

C'est Victor Hugo qui disait : « On ne va point au vrai, par une voie oblique ! »

Au moment où des victimes innocentes, des femmes, des enfants, des vieillards, des malades, des handicapés, périssent par centaines, que des discussions de marchands de tapis, à coup de dizaines de millions de Dollars, s'engagent sous les auspices d'Américains acculturés et de Bri-

tanniques serviles, en odeur de pétrole et pas de sainteté, comment la France ne réalise-t-elle pas que le Liban demeure la clef de voûte d'un complot échafaudé et comment le Liban montre-t-il de tant de courage pour résister à tant d'épreuves et de forces conjuguées !

Que les Etats-Unis et Israël le sachent, eux qui n'ont rien appris que la violence des armes, le Liban, terre d'élection est depuis la préhistoire, une terre d'éternité.

A ceux qui restent muets, je dis que la civilisation libanaise ne mourra pas. Elle a connu des aurores magnifiques et des siècles crépusculaires, des périodes de foi et des heures de barbarie. Voilà un demi siècle qu'on l'a trompé avec le Prince du mensonge et de la honte

Mais sa Spiritualité, cette spiritualité que notre talentueuse Aveyronnaise Brigitte Julien avait si bien perçue, prend racine... dans la Terre Sainte... et sa foi dans le Ciel !

## **Il était une fois... Le Liban**

Et un enfant s'avança sur le sable... un enfant étrange, témoin d'une étrange scène :

En ronde diabolique, 6 enfants enchaînés... en haillons, le vent jouant dans leurs cheveux, les pieds nus, avec fourches et fouets se battaient méchamment.

L'enfant venu d'ailleurs s'adressa au premier :

« Pourquoi te bats-tu ainsi, petit Palestinien ? » « Pour venger mon frère martyr de Jénine, répondit l'enfant. »

« Et toi qui portes l'écusson Syrien ? » : « Moi, c'est pour protéger mon frère de Gaza »

« Et toi enfant Jordanien, veux-tu jouer avec moi ? », Non car je suis pris entre deux feux ! ». Quant à l'enfant de Bagdad dessinant sur le sable : « Moi, ne cherche pas, je suis programmé pour mourir ! »

Deux d'entre eux étaient tristes, David le petit Juif : « Mon présent à moi, est la guerre, et toujours la guerre ! ».

Maroun, l'enfant Libanais, réplique : « Moi, il y a longtemps que je n'ai plus droit à la parole ! ».

Gandhi était bien inspiré, quand il affirmait face aux grands de ce Monde :

« Il y a beaucoup de causes qui méritent que l'on meurt pour elles, il n'y a aucune qui mérite que l'on tue pour elle ! ».

Les Chrétiens d'Orient croient que Dieu a créé l'homme à son image !

Le Prince de ce monde détruit cette image !

Les Chrétiens d'Orient pensent que tous les hommes sont frères !

Le Diviseur de ce monde les dresse les uns contre les autres !

Les Chrétiens d'Orient croient que pardonner, c'est la clé de la Paix !

Le Maître de ce monde Lui, préfère le bruit des canons !

Il est utile de rappeler, qu'à Cana avait déjà eu lieu un massacre de 110 civils, dont 27 enfants, durant la seule journée du 18 avril 1996, suite à l'intervention de l'armée Israélienne, en représailles aux attaques du Hezbollah dans la zone Libanaise des fermes de Cheeba ! Celui de juillet de cette année, n'est qu'un remake en version panoramique !

« Apocalypse de Cana », juillet 2006, afin que le monde n'oublie jamais cela !

Ces images me sont parvenues de Hadath (Liban) par les infirmières civiles et religieuses de l'Hôpital Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

Cris de détresse et d'horreur, cris silencieux, en réponses aux indignations solennelles mais stériles, aux tergiversations diplomatiques pour gagner du temps, aux invitations courtoises au : « Cessez le feu » ! Images du Massacre des Innocents !

Encore des jours ?... encore des semaines ?... encore quelques mois ?... à voir dans les cimetières, Juifs, Musulmans, et Chrétiens toutes ces mères, enterrant leurs enfants dans la fulgurance d'une journée éclaboussée de soleil, et qui se ressemblent dans la douleur !

Quand sortira-t-on du tunnel, de la haine, de la vengeance, et pour tout dire de la Peur ?

Peur des Juifs ?

Que les dirigeants Arabes cessent d'appeler à la destruction d'Israël et reconnaissent sans équivoque le droit à l'existence de ce Pays.

Peur des Arabes ?

Que les dirigeants Israéliens acceptent de rendre les Territoires Occupés et permettent enfin la Création d'un Etat Palestinien Souverain !

Pour que ce Jour de Lumière arrive, il faudra que les hommes enterrent leur orgueil !

**P. S.** « Je tiens à remercier l'équipe du Bulletin d'Espalion qui a permis la diffusion de ce reportage, la société Airmédic qui a mis son réseau informatique à ma disposition, Sébastien Lampre, pour son assistance technique, et les infirmières du Liban de l'Hôpital Sainte Thérèse pour leurs témoignages et leurs appels de détresse en faveur de milliers de civils innocents ! »

« Cette lettre trouvait un large écho dans de nombreux quotidiens de Midi-Pyrénées, des Alpes-Maritimes, et jusque dans la Région Parisienne ».



## TABLE DES MATIÈRES

Dédicace .....	7
Préface .....	9
Avant-propos .....	11

### PREMIÈRE PARTIE

#### L'ORIENT

Le dé clic .....	15
Alep la Blanche .....	17
Beyrouth .....	31
Chez Seto .....	39
Mésaventures .....	47
Le Hammam .....	69
Déchirements .....	73
L'internat .....	75
Ces Années-Là ... ..	79

### DEUXIÈME PARTIE

#### LA FRANCE

Marseille .....	105
Ma vie d'étudiant .....	107
Engagement pour la Paix .....	127
Lettre au Nouvel Observateur .....	131

Maman .....	145
Diane .....	151
La Tragédie .....	155
Drôle de paix en Galilée .....	159
Guérison surprenante .....	163

TROISIÈME PARTIE  
ET LE CIEL S'EST OUVERT...

Miracles à Damas .....	171
Première effusion d'huile .....	193
Pâques 1990 .....	201
Annonciations .....	207
Jeudi Saint sur le chemin de Damas .....	209
Premier message transmis par Mariette .....	213
Deuxième message .....	215
Retour en Syrie .....	239

QUATRIÈME PARTIE  
ET MAINTENANT ?

Les chemins de la parole .....	249
Frère André à Byblos .....	263
Le Couvent de La Sainte Eucharistie .....	267
Chœur Joie de Damas .....	279
Myrna à Espalion .....	281
Car la vie ne va pas en arrière .....	287
Et maintenant j'avance comme un âne .....	289

**ANNEXES**

Lettre au Président Bush .....	295
Lettre au Président de la République Française .....	299
Une Voix dans le Désert .....	301
Lettre ouverte au Premier Ministre .....	305
Lettre ouverte au peuple français .....	313